

Bernard Brizay

Petite et grande histoire de la Cité interdite

PERRIN

Bernard Brizay

Petite et grande histoire de la Cité interdite

PERRIN

DU MÊME AUTEUR

Le Sac du palais d'Été. Seconde guerre de l'Opium, Éditions du Rocher, novembre 2003, a été traduit et publié en Chine en 2005 par les Éditions classiques du Zhejiang (Zhejiang Gu Ji Chu Ban She). Publié dans le cadre des Années croisées France-Chine, grâce au programme de traduction Fu Lei, avec le concours du ministère des Affaires étrangères. Ce livre a obtenu en 2007 le prix Wenjin (Pont de la Culture), décerné par la Bibliothèque nationale de Chine, parmi 40 livres sélectionnés par 120 millions d'internautes. Après plusieurs réimpressions, nouvelle édition en septembre 2011. Bientôt traduit en anglais. En octobre 2015, une nouvelle version en chinois plus complète (600 pages) a été publiée par les Éditions Shanghai Far East Publishers.

Les Trois Sœurs Soong. Une dynastie chinoise du XXe siècle, Éditions du Rocher, 2007.

Le Roman de Pékin, Éditions du Rocher, 2008.

Shanghai, le Paris de l'Orient, Flammarion-Pygmalion, 2010. Prix Auguste-Pavie, décerné par l'Académie des sciences d'outre-mer. Traduit en chinois, publié à Shanghai en août 2014.

La France en Chine, du XVIIe siècle à nos jours, Perrin, 2013. Traduit en chinois à l'occasion du 50e anniversaire de la reconnaissance de la République populaire de Chine par le général de Gaulle, en 1964. Présenté au Salon du livre de Shanghai en août 2014.

Les 30 empereurs qui ont fait la Chine, Perrin, 2018.

My China Story (*China in the Eyes of Sinologists*), publication en avril 2018, en anglais et en chinois, Beijing Times Chinese Press.

Bernard Brizay a reçu le 24 août 2014 le prix prestigieux du Special Book Award of China, au Grand Palais du Peuple de Pékin, remis par Mme Liu Yandong, vice-Premier ministre.

92, avenue de France
75013 Paris
Tél. : 01 44 16 08 00

Peinture de la dynastie Ming à la Cité interdite, XV[e] siècle. Musée national de Chine, Pékin.

EAN : 978-2-262-09498-0

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

À Brigitte
À son sourire

SOMMAIRE

« Quand on a vu ce que l'Italie et la France ont de monuments et d'édifices, on n'a plus que de l'indifférence et du mépris pour tout ce qu'on voit ailleurs. Il faut cependant en excepter le palais de l'empereur à Pékin, et ses maisons de plaisance : car tout y est grand et véritablement beau, soit pour le dessin, soit pour l'exécution, et j'en suis d'autant plus frappé que nulle part rien de semblable ne s'est offert à mes yeux. »

Jean-Denis ATTIRET[1].

« Le génie naturel des Chinois est, comme celui des Romains, un parti pris de noble simplicité, de puissance qui se dégage spontanément d'une disposition ordonnée. C'est à Pékin que l'on peut le mieux comprendre un des aspects du génie des Chinois […]. S'il existe un pays où l'urbanisme et l'architecture, l'architecture et la décoration ne sont qu'une seule et même démarche de l'esprit, capable d'embrasser aussi bien de vastes perspectives que de minuscules entrelacs de détails, c'est bien la Chine. »

Claude LARRE[2].

1. Jean-Denis Attiret, lettre à M. d'Assault, 1er novembre 1743, in *Lettres édifiantes et curieuses*, Paris, Société du Panthéon littéraire, 1843, p. 786.

2. Claude Larre, *Les Chinois*, Paris, Lidis-Brépols, 1981, p. 397.

« La beauté architecturale de tous ces édifices est surtout dans leur structure claire et naturelle, dans la perfection de l'équilibre, dans la symétrie de la composition, dans les puissants contrastes de couleur, dans leur situation sur des terrasses élevées, dans l'unité du style et de la volonté artistique. Tout coopère à un même ensemble : le labyrinthe des murs, des cours, des colonnades, des toitures ne fait qu'une seule et grande œuvre d'art, non pas une création individuelle, mais le fruit d'un développement progressif, conforme aux règles de l'architecture, ainsi qu'aux antiques traditions de puissance et de splendeur, toujours souveraines dans la construction des grands palais impériaux de la Chine. »

Osvald SIRÉN[1].

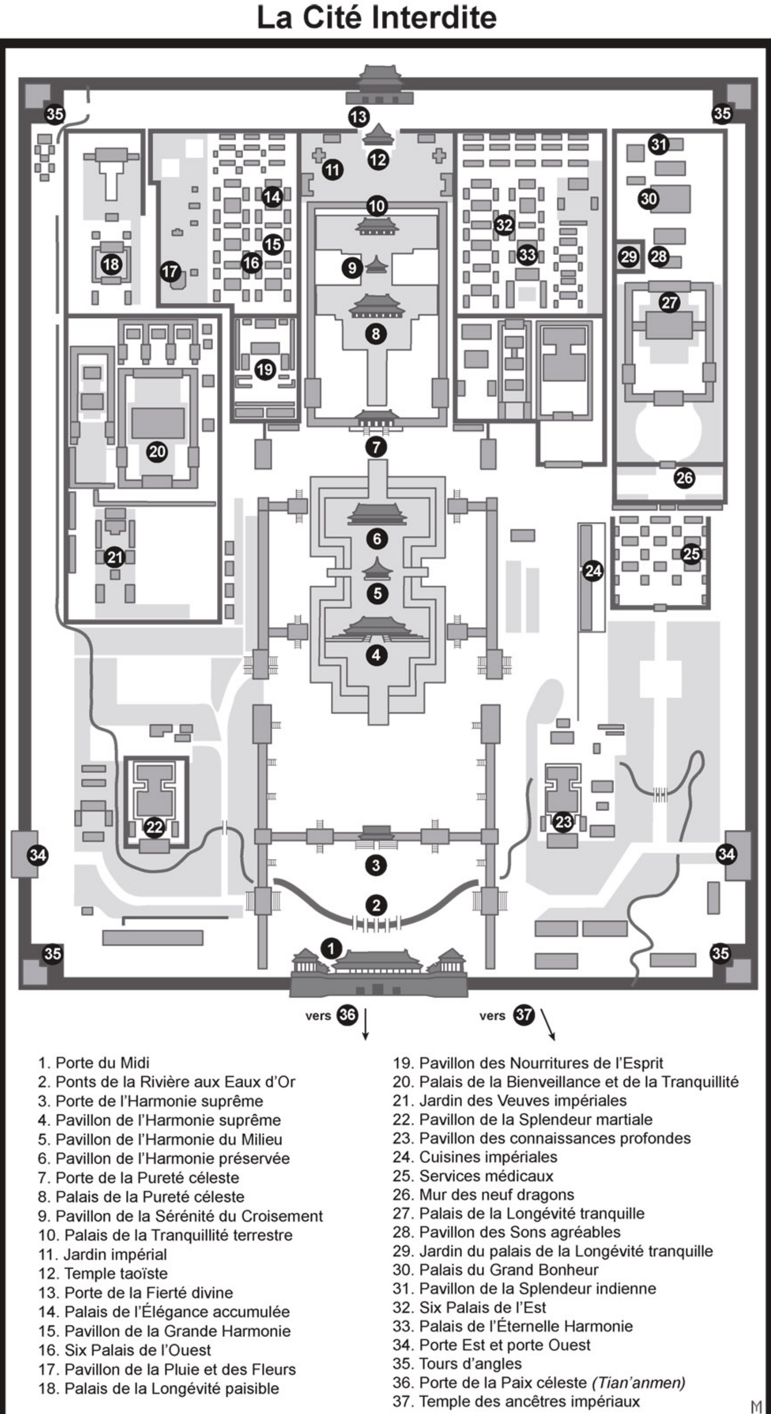
« Aucune capitale, pas même la Rome des Césars, n'a été tracée avec plus d'unité et d'audace. Tous ces remparts convergents sont calculés pour faire un cadre imposant au pouvoir suprême ; tout concourt à la pensée dominante d'exalter la puissance et la magnificence du monarque, et d'entourer son trône de gloire et de majesté. »

Alphonse HUBRECHT[2].

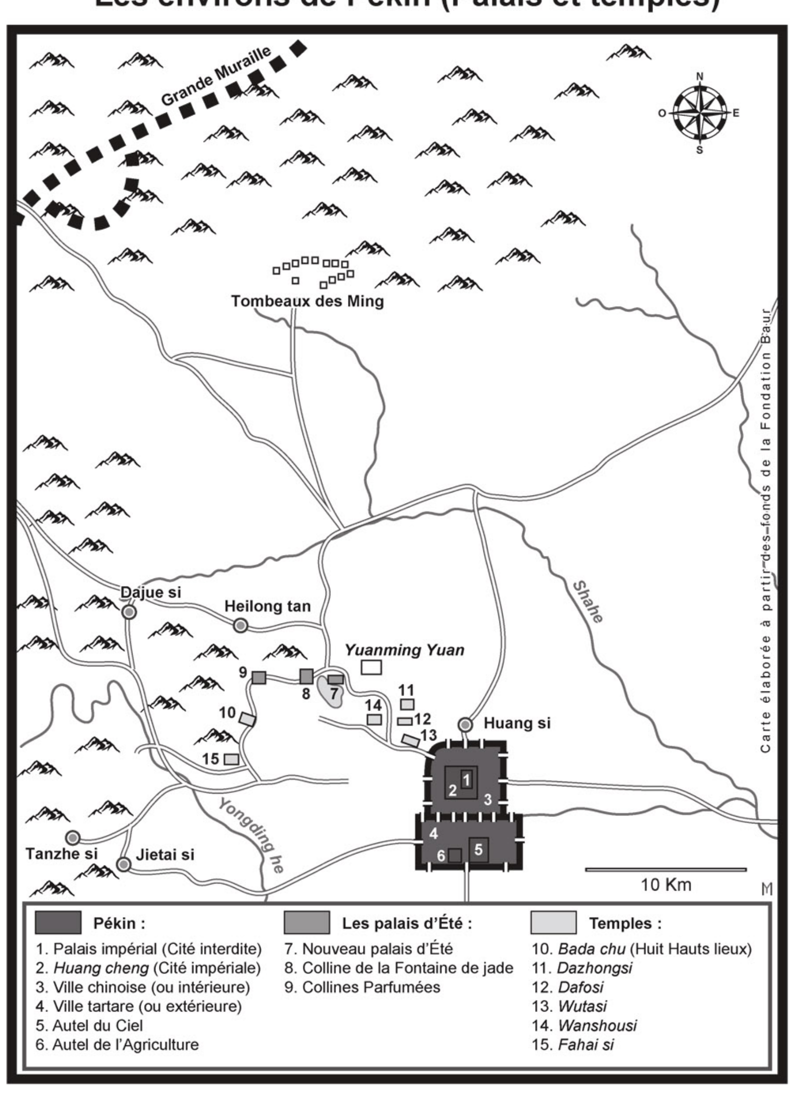
1. Osvald Sirén, *Les Palais impériaux de Pékin*, Paris-Bruxelles, G. Vanoest Éditeur, 1926, p. 22.

2. Alphonse Hubrecht, G*randeur et suprématie de Pékin*, Éditions You-Feng, 1928 ; rééd., 2005, p. 124.

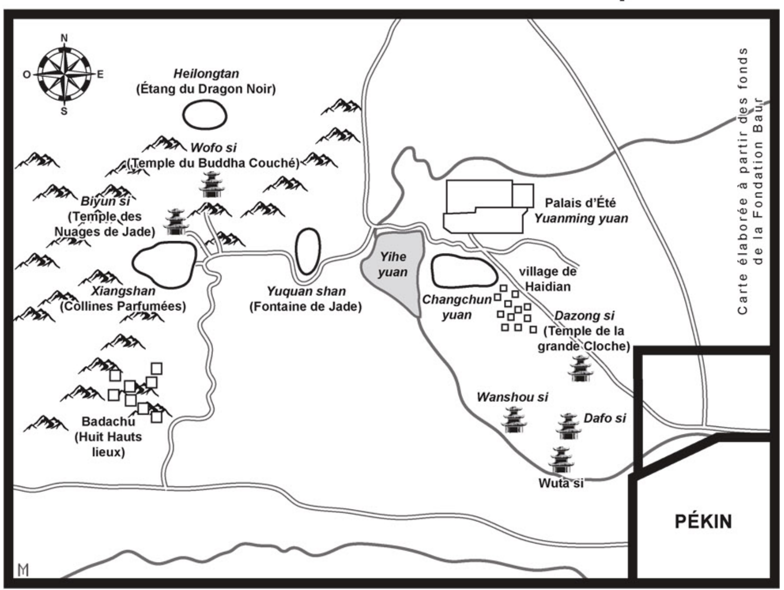
La Cité Interdite



Les environs de Pékin (Palais et temples)



Les sources d’eau et les résidences de plaisance



Préambule

Rome est née il y a deux mille cinq cents ans. Paris a plus de deux mille ans. Le proverbe dit que « Rome ne s’est pas faite en un jour ». Non plus que Paris. Mais Pékin n’est vieille que de six cents ans, et la capitale de la Chine a été construite en une quinzaine d’années.

La Chine compte très peu de monuments hérités du passé. La Cité interdite est une exception. Et c’est quasiment un miracle qu’elle subsiste encore, tout de bois qu’elle est construite.

La Cité interdite de Pékin est d’abord une œuvre architecturale. Le nom fait rêver, tant il est chargé de mystère. Il s’agit d’un lieu mythique, unique au monde, qu’il faut voir, si possible, avant de mourir… (Xi Jinping, le président chinois, a dit souhaiter que tous les Chinois la découvrent au moins une fois dans leur vie.) « Un espace labyrinthique enfermé dans ses murs monumentaux, qu’on ne se lasse pas de retourner voir », ajoute Pierre-Étienne Will, professeur au Collège de France[1].

« Il n’existe pas de nos jours dans le monde, un palais royal ou impérial d’une importance comparable », peut-on lire dans un guide touristique datant de 1937, que l’on doit au capitaine Maurice Fabre. C’est exact. Il s’agit du plus vaste ensemble palatial de la planète. C’est aussi le plus grand ensemble de constructions en bois au monde.

« Tous ceux qui sont entrés dans le “Vieux Palais” (*Gugong*) conservent de leur première visite un souvenir impérissable, tant la magnificence des

bâtiments, le raffinement de leurs proportions et le rythme savant de leurs successions atteignent la perfection », s'émerveille de son côté Gilles Béguin, ancien conservateur en chef du musée Cernuschi[2]. Et pourtant – paradoxe architectural –, rien n'y est conçu pour des motifs ou considérations esthétiques. La beauté est offerte en prime, par surcroît, en quelque sorte. »

Enfin, Simon Leys, excellent connaisseur de la Chine, ne cache pas son admiration : « Ce vaste ensemble de palais et de cours demeure sans doute une des plus sublimes créations architecturales au monde. Dans l'histoire de l'architecture, de nouveaux monuments qui tentent d'exprimer la majesté impériale abandonnent l'échelle humaine et ne peuvent atteindre leur objectif sans réduire leurs occupants à des fourmis. Ici, au contraire, sa grandeur ne se dépare jamais d'une mesure aisée et naturelle ; elle s'impose non par une disproportion entre le monument et le spectateur, mais par la création d'un espace infailliblement harmonieux. La noble justesse de ces cours et de ces toits, que renouvelle à l'infini l'éclairage changeant des jours et des saisons, donne au promeneur ce sentiment *physique* de bonheur que seule la musique réussit parfois à communiquer[3]. »

Longtemps la « Cité pourpre interdite » (traduction littérale de son nom chinois, *Zijincheng*), au cœur battant de la Chine impériale, a suscité la curiosité des Occidentaux et excité leur imagination. On pourrait multiplier à l'infini les citations célébrant la Cité interdite, la magnificence de ses bâtiments et le luxe de ses pavillons et appartements.

Durant cinq siècles, le Palais impérial de Pékin a été la résidence officielle des empereurs de Chine et le centre sacré de leur pouvoir. Ses résidents successifs, à commencer par les empereurs, les rares privilégiés qui lui ont accès (princes, ducs, ministres, hauts fonctionnaires), constituent également une riche galerie de portraits, de tableaux chargés d'histoires, et d'Histoire tout court. La cour impériale gravite autour de son principal acteur, l'empereur, qui règne sur un empire de la taille d'un continent, au

milieu de splendeurs fabuleuses. C’est un lieu où empereurs, impératrices et concubines, dames de cour, servantes et serviteurs – et surtout eunuques – se livrent aux intrigues les plus tortueuses. Il sera beaucoup question des eunuques…

Mais la Cité interdite est « le centre, le cœur, et le mystère de la Chine, le véritable repaire des Fils du Ciel », nous dit Pierre Loti. « Péking est un chef-d’œuvre de réalisation mystérieuse, assure notre romancier […] un lieu fécondé de mystères et de symboles […]. Aucune de nos capitales d’Occident n’a été conçue, tracée, avec tant d’unité et d’audace, dans la pensée dominante d’exalter la magnificence des cortèges, surtout de préparer l’effet terrible d’une apparition de l’empereur. Le trône, ici, c’était le centre de tout. Cette ville, régulière comme une figure de géométrie, n’avait été créée, dirait-on, que pour enfermer, pour glorifier le trône de ce Fils du Ciel, maître de quatre cents millions d’âmes[4]. »

C’est là que réside l’empereur, le Fils du Ciel, le Seigneur des dix mille années, selon son appellation consacrée. C’est là que pendant près de cinq cents ans – de la 52e année de la dynastie Ming, en 1421, à la chute de la dynastie des Qing, en 1911 – elle a abrité les deux dernières dynasties de la Chine et les 24 empereurs (14 pour les Ming, 10 pour les Qing) qui se sont succédé sur le trône du Dragon.

La Cité interdite est aussi l’un des rares musées et patrimoines culturels au monde à mêler architecture, art, histoire, et culture palatiale. Elle abrite en effet une riche collection d’objets d’art, datant principalement des Qing.

Mais qu’on ne s’y trompe pas. Ce lieu exceptionnel a deux faces, une face prestigieuse, glorieuse et brillante. Et une autre face moins reluisante, plus sombre. Cette dualité, ces deux visages, résultent en partie de la qualité et de la compétence des différents empereurs. C’est ainsi – cruel paradoxe de l’histoire – que la dynastie d’ethnie chinoise, Han, des Ming, ne peut s’enorgueillir d’avoir possédé de nombreux bons souverains, sauf le premier, Hongwu (Grand guerrier, règne 1368-1398) et le troisième, Yongle

(règne 1399-1424), malgré leur cruauté. Tandis que la dynastie des Qing, d'origine étrangère, mandchoue, a bénéficié de trois souverains remarquables, avec les personnalités exceptionnelles que sont Kangxi (règne 1662-1722), Yongzheng (règne 1723-1735) et Qianlong (règne 1736-1795), lesquels se sont succédé pendant cent trente-trois ans.

À la fin du XVII[e] et au XVIII[e] siècle, en effet, la Chine a connu sous les Qing, cette dynastie étrangère, une période de grandeur, son apogée. Tandis que s'amorce la décadence au XIX[e] siècle. C'est ainsi que l'on peut parler d'une petite et d'une grande histoire de la Cité interdite.

Mais si la grande histoire, officielle, est connue – ou supposée telle – avec ses cruelles luttes de pouvoir, il n'en va pas de même de la « petite histoire », truffée de faits divers sordides, de tentatives d'assassinats et d'empoisonnements (non élucidés et parfois volontairement dissimulés), d'intrigues sauvages, de complots et de trahisons, d'anecdotes parfois croustillantes, d'incongruités et de bizarreries. Si la Cité interdite a été le théâtre de véritables tragédies dignes de Shakespeare, elle a aussi abrité d'étonnantes scènes de comédies, dignes de Molière. Des historiens chinois (ou d'origine chinoise) contemporains n'hésitent pas à décrire une cité où règnent la peur et les empoisonnements.

L'Américaine Juliet Bredon, qui est née en Chine et y a passé plusieurs années, considère à juste titre que l'histoire de Pékin est celle de la Chine en miniature. La ville, comme le pays, a montré la même capacité à adopter de nouveaux maîtres et à les absorber. Tous deux ont traversé des heures sombres d'anarchie et d'effusion de sang. Par chance, tous deux ont révélé leur capacité de survie, leur résilience. Il en va de même pour la Cité interdite.

L'écrivain et journaliste se permet d'écrire, en 1922 : « Dans le monde, peu de monuments parlent davantage à l'artiste, à l'étudiant ou même au visiteur de passage, que la ville interdite de Pékin, la plus mystérieuse des résidences impériales où, sous les dignités et splendeurs prescrites par une

tradition vénérable, se cachaient les ombres hideuses d'intrigues jouant avec la mort, de froides cruautés, de luxure et de cupidité ; et où, sous la surface polie des édits sacrés et de la philosophie paisible d'un Confucius, on retrouve les passions naturelles et l'ambition insatiable des despotes de l'Orient[5]. »

Geremie Barmé, auteur en 2008 d'un livre remarqué, *The Forbidden City*, intitule le premier chapitre de son ouvrage : « Un palais de sang et de pleurs » (« A Palace of Blood and Tears »). Tel est en effet le côté sombre de ce monument iconique.

Petite et grande histoire de la Cité interdite. Face brillante et face sombre. Heurs et malheurs du Palais impérial. Très riches heures et pauvres jours. Grandeur et décadence. Palais ou prison ?

Tous ces termes, pris deux à deux, se confondent.

1. Pierre-Étienne Will, in *La Cité interdite. Vie publique et privée des empereurs de Chine (1644-1911)*, catalogue du musée du Petit Palais, 1996-1997, p. 19.

2. Gilles Béguin, préface de *La Cité interdite…*, *ibid*.

3. Simon Leys, *Essais sur la Chine*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1998.

4. Pierre Loti, *Les Derniers Jours de Pékin*, Paris, Calmann-Lévy, 1902, p. 183.

5. Juliet Bredon, *Peking*. *Le roman d'une ville interdite*, Monestier, 1922, p. 2.

PREMIÈRE PARTIE

LA CITÉ INTERDITE SOUS LA DYNASTIE MING

1

Partie officielle

On aurait aimé dédier ce livre aux architectes chinois du XVe siècle de notre ère qui ont construit la Cité interdite, le « Grand Dedans interdit ». Il est certain que ces architectes ont dessiné des plans détaillés de ce monumental édifice architectural, mais nous n'en avons aucune trace – ils ont été perdus ou détruits –, comme nous ne savons rien des techniques utilisées. Peut-être Yongle a-t-il voulu faire disparaître les phases d'études, les projets et les plans architecturaux, pour s'assurer que personne après lui n'ait l'outrecuidance de s'en inspirer pour construire un palais semblable au sien. Contentons-nous d'avoir une pensée reconnaissante à l'empereur Yongle, son promoteur et architecte en chef.

La Cité interdite de Pékin est le siège du Palais impérial, du début du XVe siècle au début du XXe, soit quatre cent quatre-vingt-onze ans. Cette merveille d'architecture, située au centre de la capitale, Pékin, constitue le plus vaste et le plus ancien palais au monde. Aujourd'hui, tôt le matin, des milliers de touristes, venus de toute la Chine et de l'étranger, y déferlent pour admirer ses nombreux et magnifiques bâtiments officiels, palais, pavillons, cours intérieures, jardins et appartements privés, lesquels abritent d'inestimables trésors.

Le monument a accueilli 100 millions de visiteurs depuis 2012 et plus de 19 millions en 2019. Malgré un accès volontairement restreint… (À titre de comparaison, le musée du Louvre a ouvert ses portes à près de 10 millions de personnes la même année.)

Tous les palais du monde portent un nom qui les désigne. La Cité interdite est le seul à avoir été baptisé par ce qu'il prohibait. Paradoxe en forme de clin d'œil de l'histoire, cet endroit, jadis le plus sacré de l'Empire, le lieu où le public ne pouvait pénétrer, est aujourd'hui le site le plus visité du pays.

Dénomination de la Cité interdite

Parmi les différentes appellations qu'a reçues la résidence impériale au cours des siècles, la plus usuelle, en chinois, est « Cité pourpre interdite » (*Zijin cheng*). Le terme *Zi* (prononcer *Ze*, cité pourpre) est sans doute le plus important. Son nom ne vient pas de la couleur de ses murailles crénelées, construites d'ailleurs en briques grises, mais d'une référence, une allusion littéraire, à l'Étoile polaire. Cette métaphore, fort ancienne, remonte à quelques siècles avant l'ère chrétienne.

L'Étoile polaire est considérée comme étant de couleur pourpre, une couleur indéfinissable, une sorte de rouge sombre ou encore une teinte intermédiaire entre bleu, rouge et noir. Vermillon, si l'on préfère.

Placée dans l'axe de la terre, l'Étoile polaire est la résidence de la déité suprême, selon la cosmologie chinoise. Son nom en chinois est une contraction de celui de l'Étoile polaire (*Beiji xing*), l'astre qui reste fixe dans le ciel, autour duquel s'effectue la rotation du firmament céleste. L'Étoile polaire est en effet le centre et pivot de la voûte céleste et des constellations voisines.

C’est ainsi que – de la même manière – le Palais impérial est le centre autour duquel gravite le monde terrestre tout entier, ou du moins toute l’administration de l’Empire chinois. L’empereur de la Chine est le « Fils du Ciel », l’équivalent sur terre de la déité suprême qui habite l’Étoile polaire. Le Fils du Ciel, qui se trouve au centre de toutes choses, réside au Palais impérial. Ainsi, la Cité interdite est le double, la réplique terrestre de l’Étoile pourpre.

Selon la tradition culturelle chinoise, le Fils du Ciel dispose d’un pouvoir absolu. Et la Cité interdite, noyau de la capitale, Pékin, est le symbole du pouvoir supérieur. C’est là que l’empereur et sa cour traitent des affaires politiques.

Dès le IIIe siècle avant notre ère, l’empereur Qin Shihuang (– 221/– 210), le créateur de l’Empire chinois, en bâtissant sa capitale de Chang’an, s’est préoccupé de mettre l’agencement de son palais en harmonie avec le pivot de la voûte céleste.

Mais au fait, pourquoi l’appelle-t-on la Cité interdite ? Pourquoi cette dénomination intriguante et mystérieuse ? Un nom qui a beaucoup fait pour sa renommée et pour sa légende. Le deuxième terme, signifie simplement que cette cité est interdite aux gens du commun, aux gens simples. Le peuple ne saurait y pénétrer. Seules les plus hautes personnalités officielles, les princes, les ministres, les généraux, quelques hauts fonctionnaires, sont autorisées à franchir ses murailles, pour des raisons hiérarchiques, administratives ou professionnelles.

Elle est qualifiée d’« interdite » (*jin*) parce qu’à Pékin, sous l’Empire, on empêche quiconque de se promener autour. Il est strictement prohibé de longer ses remparts ou même de tourner la tête vers la Cité, également interdite à la vue. La notion d’interdit s’est imposée pour l’extérieur. D’après Cyrille Javary, *La Cité interdite* : « À l’intérieur, ce n’est guère mieux. La Cité est un véritable dédale de tabous et de réglementations variables à la fois dans l’espace – certains lieux sont plus interdits que

d’autres – et dans le temps, certains endroits ne sont accessibles qu’à certaines personnes et à certains moments. » Personne ne peut avoir une vue sur ce qui se passe à l’intérieur.

La Ville impériale qui l’entoure s’appelle Ville jaune en chinois par homophonie entre Huang (empereur) et houang (jaune). Pour la même raison, le jaune est la couleur réservée à l’empereur.

Origine de la ville de Pékin

Située à peu près à la latitude d’Ankara, de Madrid ou de New York, Pékin marque la limite septentrionale de la plaine de la Chine du Nord. La ville n’a pas toujours été la capitale de la Chine. Jusqu’au début du XVe siècle de l’Empire, elle n’a même jamais été destinée à devenir une capitale. La tradition historiographique chinoise distingue quatre grandes anciennes capitales : Chang’an (Xian, qui a abrité une dizaine de dynasties), Luoyang, Nanking (Nanjing) et bien entendu, en dernier, Pékin (Beijing). Depuis les années 1920-1930, d’autres capitales historiques ont intégré cette liste : Kaifeng et Hangzhou. Et plus récemment, en 1988, la capitale antique Anyang. En 2004, Zhengzhou est devenu la huitième capitale antique, après des découvertes archéologiques remontant à la dynastie Shang, la deuxième dynastie royale (– 1570/– 1045), dans la Chine antique.

À noter que la capitale des Shang comporte une enceinte carrée, contenant en son centre une autre enceinte carrée, ancêtre de la Cité interdite. C’est là que le roi est intronisé. (Rappelons que dans la cosmologie chinoise, le Ciel est rond et la Terre carrée.)

Les antécédents historiques de la ville remontent à trois mille ans. Pékin a été la capitale de douze régimes différents, sur une période de plus de mille cinq cents ans. Elle a été fondée à l’origine par des populations non

chinoises, contrôlées par des puissances politiques du Nord. C'est-à-dire des « Barbares ».

Installée aux confins des mondes chinois et « barbares », importante place commerciale dès le IXe siècle avant notre ère, Pékin a donc une petite mais longue histoire. Située dans une modeste plaine au nord-ouest de la province du Hebei, la ville est entourée de montagnes sur trois de ses côtés. Seul le côté sud fait face à la plaine.

À l'époque des Royaumes combattants (*circa* 475-221 avant notre ère), une ville nommée Ji (non loin du Pékin actuel) est le centre de l'État de Yan (l'un de ces royaumes). Bien que de petite taille au départ, elle gagne rapidement en importance, du fait de sa situation géographique. Dans ses *Mémoires historiques*, l'historien Sima Qian (IIe siècle av. notre ère) considère que Ji fait partie des grandes villes du Nord.

Sous les Tang, la région de Pékin cesse d'être une des marches frontières de l'Empire et devient la province d'un empire nordique, qui s'étendra ensuite vers le sud. À noter que ce point stratégique se trouve sous le contrôle de généraux aux pouvoirs considérables. L'un d'eux, An Lushan, a fomenté au VIIIe siècle une rébellion meurtrière qui a conduit au déclin des Tang, ouvrant ainsi le Nord aux invasions des peuples barbares.

Les Khitan, un peuple semi-nomade, une tribu turco-mongole (907-1125), fondateurs de la dynastie des Liao, après s'être emparés de Ji, en font leur capitale secondaire. C'est avec les Khitan que commence le rôle historique de Pékin. Ils l'agrandissent et lui donnent sa configuration de cité entièrement murée et divisée en quatre zones, également murées.

Au début du XIIe siècle, les Jürchen (une autre tribu du Nord-Est, ancêtre des Mandchous) remplacent les Khitan et fondent la dynastie des Jin (1125-1235). Ils s'emparent de leur ville, la rebaptisent Zhongdu (capitale du Milieu), avec une Cité interdite et une « cité intérieure ». C'est depuis cette base que les Jürchen vont perpétrer leurs assauts contre la dynastie chinoise des Song (960-1279). En 1259, la ville de Zhongdu est complètement rasée

par les Mongols de Gengis Khan – conformément à la volonté des nouveaux maîtres, lesquels refusent de conserver la moindre trace du pouvoir précédent – et la population massacrée.

Pékin sous la dynastie Yuan

En 1267, le Mongol Qubilaï Khan (petit-fils de Gengis Khan et fondateur de la dynastie Yuan) décide de fonder sa capitale à l'emplacement du Pékin actuel. Il fait entièrement retracer le plan de la nouvelle capitale mongole, qui s'appelle désormais Dadu (Grande capitale) ou Khanbalik (Ville du Grand Khan, en mongol). Le palais occupe à peu près son emplacement actuel. Marco Polo, dans son *Devisement du Monde* (ou *Livre des Merveilles*), donne une longue et pittoresque description de cette capitale qu'il appelle Cambaluc (la ville du Khan) et de ses splendeurs. Le voyageur vénitien donne un aperçu de la demeure impériale, située au cœur de la ville tartare, la ville mongole : « C'est le plus beau palais qui soit au monde […]. Son toit est très haut, les murs des salles sont tous couverts d'or et d'argent, et décorés de peintures figurant des dragons, des animaux, des oiseaux, des chevaliers, des statues et d'autres motifs encore […]. Le palais est si vaste qu'au moins six mille convives pourraient y manger, et il a tant de chambres que c'est merveille. Nul ne saurait imaginer palais plus parfait, tant il est vaste et magnifique[1]. » La capitale mongole jouit d'un énorme prestige durant tout le XIIIe siècle, attirant de nombreux étrangers, marchands, missions diplomatiques et religieuses.

La dynastie mongole des Yuan (1279-1368), qui gouverne la Chine pendant près d'un siècle, est rapidement minée par des querelles de succession, l'inflation, la désorganisation administrative et la corruption. Vers 1350, le patriotisme chinois se réveille sous l'impulsion de la société

secrète bouddhique des Turbans rouges. Des révoltes paysannes éclatent un peu partout.

Surgit alors un paysan madré, charismatique et doué d'un grand sens politique, Zhu Yuanzhang. Celui-ci s'impose face aux autres chefs rebelles. Après avoir renversé les Yuan en 1368, il devient empereur d'une nouvelle dynastie, celle des Ming (« brillante »). Il va régner sous le nom de Hongwu (règne 1368-1398).

Lorsque ses troupes arrivent dans la capitale des Mongols, ces derniers ont déjà quitté la place. Hongwu établit la capitale de la nouvelle dynastie à Nanjing (Nankin). Dadu prend le nom de Beiping (Paix du Nord), qui échoit à l'un de ses fils, Zhu Di, nommé prince de Yan, du nom de la région autour de Beiping. À la mort de Hongwu, après trente ans de règne, son fils aîné étant décédé, c'est le fils de celui-ci, Jianwen (dit le Lettré, 1398-1402), qui lui succède, selon le système chinois de la primogéniture.

Hongwu, en plus de ses qualités de chef de guerre, possède de grandes qualités d'administrateur. Il favorise l'agriculture, le reboisement, l'irrigation, la mise en valeur des terres en friche. Inaugurant ainsi l'ère de prospérité que connaît la Chine au XVe siècle.

Yongle usurpe le pouvoir

Zhu Di, le quatrième fils de l'empereur Hongwu (et futur Yongle), quitte la capitale, Nanjing, et débarque dans le fief qui lui a été dévolu, Beiping. Il a 20 ans. Pendant dix ans, il doit résister aux attaques des forces mongoles restantes de la dynastie des Yuan, menant des batailles pénibles et acharnées. Il forge ainsi ses capacités militaires et obtient la capitulation de ses ennemis. Il organise une puissante armée, en attendant d'entreprendre une lente ascension vers le trône. Bien avant de devenir empereur, il nourrit des projets impériaux.

Zhu Di, en effet, se considère depuis son plus jeune âge comme le successeur de son père, et il a toujours rêvé de s’installer sur le trône du Dragon. Pressentant, à juste titre, que le jeune empereur Jianwen projette son arrestation, lui, le plus puissant des princes du sang, gouverneur militaire de la région de Pékin, décide de prendre les devants et de marcher sur Nanjing. Après trois années d’une cruelle guerre civile, au cours desquelles il met à sac les grandes villes du bas Yangzi (fleuve Bleu), dont Suzhou et Yangzhou, son armée occupe Nanjing. Le palais de l’empereur est incendié, tandis que Jianwen disparaît, sans doute dans les flammes. La ville est en partie détruite. (À noter que Yongle n’a jamais été persuadé de la mort de l’empereur Jianwen, et que ce doute a empoisonné son existence.)

Zhu Di se proclame empereur et prend le nom de règne de Yongle (règne 1403-1424). La quatrième année de son règne, il décide de faire de Beiping, l’ancienne Dadu, capitale des Yuan, sa nouvelle capitale, qui devient Beijing (capitale du Nord), c’est-à-dire Pékin. Par opposition à Nanjing (Nankin), la capitale du Sud des premiers empereurs Ming. Pour la première fois, Beijing devient la capitale d’un empire gouverné par une dynastie chinoise, et non barbare. Nanjing est réduite au rang de capitale secondaire.

Décision « capitale »

Comment expliquer cette décision « capitale » ? Il s’agit d’abord pour Yongle d’asseoir sa légitimité et son pouvoir. Lui, l’usurpateur, va passer sa vie à légitimer sa fonction, en multipliant les constructions censées être bénéfiques à son peuple pour s’en attirer les bonnes grâces. Pour des raisons affectives ensuite. La ville et ses environs sont situés dans le fief du prince de Yan, une contrée que le nouvel empereur connaît bien, et où il a ses

attaches. La ville et ses environs sont sa sphère d'influence, avec la puissance politique, économique et militaire afférente. Yongle entend affirmer son pouvoir en l'enracinant dans son propre fief.

(Il faut se souvenir que la Chine de l'Est est géographiquement divisée en deux parties, le Nord et le Sud, séparées par le fleuve Yangtse (Yangzi) et son delta. Nankin, située quasiment au centre de l'Empire, immédiatement en amont du delta, ville principale de la province du Jiangsu, est la capitale naturelle de la Chine du Sud, à 900 kilomètres de Pékin.)

Par un souci géostratégique surtout. La position géographique de cette ville excentrique, proche de la frontière septentrionale, est cruciale pour la défense militaire de l'Empire. Les incursions des nomades, les invasions des « Barbares » surgis des steppes et de la Mandchourie, sont toujours menaçantes.

Osons la comparaison : c'est comme si Strasbourg avait été préférée à Paris comme capitale de la France, pour mieux la protéger des invasions germaniques. Pékin n'a jamais été destinée à devenir la capitale de la Chine. Mais la position stratégique de Beiping permet de mieux contrôler la Mongolie et les territoires du Nord-Est. Elle permettra plus tard l'expansion chinoise vers les steppes de l'Asie centrale et la Mandchourie, des conquêtes qui redonneront à l'Empire une position dominante en Asie. Comme le dit Alphonse Hubrecht, prêtre lazariste de la Société des Missions étrangères : « Refouler la Tartarie, et, pour ne pas être envahi, envahir[2]. » Yongle fait en outre valoir que certaines des capitales des dynasties précédentes ont été des villes du Nord, Chang'an, Luoyang, Kaifeng, avant Pékin. Bien sûr, des oppositions à ce transfert se manifestent, certains regrettant que le lieu de la capitale mongole des Yuan (lesquels ont soumis les Chinois pendant un siècle) devienne celle de la nouvelle dynastie.

Choix illogique, mais politique et stratégique

Pékin est une capitale exceptionnelle. Seule une capitale moderne comme Brasilia ou Canberra peut lui être comparée, mais à six siècles de distance. Pékin a été créée de toutes pièces par un empereur visionnaire sur un site peu hospitalier, situé en dehors de tout axe commercial important et préexistant, qu'aucun fleuve ne vient arroser. Le fleuve Jaune, berceau de la civilisation chinoise, est distant de plusieurs centaines de kilomètres. Un choix illogique donc, car excentré. Le site est éloigné des ressources en bois, thé, riz, graines, céramiques, textiles et autres marchandises, lesquelles sont plus simples à acquérir en étant au centre de l'immense territoire qu'est la Chine.

Le site de Pékin comprend une plaine marécageuse en été, gelée en hiver, entourée au nord et à l'ouest d'une ceinture de montagnes arides qui le sépare de la Mongolie. C'est du Nord-Ouest, de la Mongolie, dont la frontière sera matérialisée par la Grande Muraille, qu'ont déferlé les tribus tartares qui ont conquis à plusieurs reprises la Chine et sont connues sous le nom de leurs dynasties, Jin, Liao, Yuan et Qing. L'importance de la Grande Muraille est de marquer la frontière entre deux mondes, le civilisé et le barbare. Accolé à cette frontière, Pékin a d'abord été un avant-poste, un lieu stratégique, mais aussi un lieu de contact et de défense.

Bref, il s'agit d'un drôle de choix, discutable en soi, mais qui a résisté au temps. Et que le temps a légitimé. Pékin a donc plusieurs fois changé de nom au cours de son histoire : Dadu à l'époque de Marco Polo, puis Beiping au début des Ming, la ville devient Beijing (capitale du Nord) en 1406. Avant que Pékin redevienne la capitale de la République populaire de Chine en 1949, sous le nom de Beijing. Après la parenthèse de 1927 à 1949 de la République de Chine avec le régime de Chiang Kaï-shek, dont la capitale est Nankin.

Architecture civile

Au début du XXe siècle, et bien entendu du XXIe siècle, il ne reste que la Cité interdite pour rattacher la Chine à son passé architectural. Celui-ci relève de traditions très anciennes, qui remontent au paléolithique, aux Shang, avant notre ère, aux Sui et aux Tang (au VIIe siècle).

« Pendant des milliers d'années, l'architecture, loin de constituer une spécialité, a fait partie intégrante de la culture religieuse et impériale de la Chine […]. L'architecture chinoise occupe une place à part, que ce soit en termes d'influence, de magnificence ou d'histoire », peut-on lire dans l'introduction de *L'Architecture chinoise*. Les bâtisseurs de la Cité interdite se sont inspirés à la fois de Nanjing des Ming et de Dadu des Yuan. Mais, en construisant Beijing, ils ont surpassé Dadu, tant par la taille que par la beauté. La Cité interdite apparaît ainsi comme le résultat de plusieurs milliers d'années de développement des techniques architecturales.

L'architecture civile en Chine est dominée par un principe : elle est soumise à une réglementation officielle. Ce qui limite terriblement la liberté d'expression des architectes. Yongle enjoint ces derniers d'obéir scrupuleusement aux prescriptions architecturales intangibles, inscrites depuis deux mille ans et la dynastie des Zhou orientaux (– 771/– 246) dans le *Lijing*, le *Livre des Rites* et, plus renommé encore pour les Chinois, le *Yi Jing*, le *Classique du Changement* ou *Livre des Mutations*, un vaste corpus de concepts cosmologiques.

Il s'agit de deux recueils de principes et de traditions hérités de cette dynastie Zhou, laquelle a régné sur la Chine au début du premier millénaire avant notre ère. Ces textes régissent tout ce qui concerne la construction des édifices publics et religieux. Toujours est-il que ces deux textes apportent les clés pour comprendre les aspects de la vie sur terre, et l'association symbolique et constante entre deux forces, le *yin* et le *yang*, le Nord et le Sud, le masculin et le féminin, le Ciel et la Terre. Et, comme nous le

verrons, le *yang* pour les trois premiers palais publics de la Cité interdite, et le *yin* pour les trois autres palais privés, où vivent l’empereur et l’impératrice.

Les principes de base du *feng shui* sont notamment consignés dans le *Livre des Mutations*. Le *feng shui* (littéralement, vent et eau) est un art millénaire qui a pour but d’harmoniser l’énergie environnementale, le *qi*, d’un lieu, de manière à favoriser la santé, le bien-être et la prospérité de ses occupants. Cet art vise, après analyse et interprétation des composantes morphologiques de l’environnement naturel, à agencer les habitations et bâtiments en fonction des flux visibles, tels que les cours d’eau, et invisibles, les vents, pour obtenir un équilibre des forces et une circulation de l’énergie optimale. Disons qu’il s’agit d’une pratique sans fondement scientifique, d’une discipline que l’on peut qualifier, en se gardant de la disqualifier, de pseudo-science.

Cette réglementation porte sur la hauteur, la largeur et la longueur des bâtiments, sur le nombre des cours, sur l’élévation de la plate-forme qui sert de soubassement à l’édifice, sur le nombre des colonnes, etc. Le Palais impérial de Pékin se compose ainsi d’une succession régulière et symétrique de portes, de cours rectangulaires, de bâtiments publics et privés et de jardins renfermant quarante-huit vastes palais, environ autant de temples et un nombre plus grand encore de kiosques, d’arcs et de portiques. C’est toute une ville, que, de surcroît, une enceinte fortifiée enveloppe entièrement.

Le Palais impérial est constitué d’une enfilade de cours – disposées sur un axe sud-nord – menant à des bâtiments de plus en plus importants. De larges cours pavées précèdent en effet l’entrée des palais, généralement édifiés sur des terrasses. Le pavillon est l’unité de base de cet ensemble harmonieux et symétrique, qui ne fait pas de distinction architecturale entre espace public ou privé, espace profane ou sacré.

De plan rectangulaire, chaque pavillon se divise en trois éléments : le soubassement bordé d’une balustrade, les colonnes cylindriques rouges, qui supportent la charpente, enfin la toiture à bords relevés. Ce type de charpente, apparu il y a deux mille ans, en est la principale originalité : les colonnes sont dépourvues de chapiteau. Un système de consoles (*dougong*), assemblé à tenons et mortaises (sans clous, ni colle, ni ciment), permet de répartir le poids de façon égale sur la poutre et de courber les bords du toit. La console, cette pièce porteuse, composée de plusieurs pièces en bois emboîtées, est extrêmement solide. Les murs ne sont que de simples cloisons, qui ne jouent aucun rôle architectonique. L’architecture traditionnelle chinoise ignore en effet les murs porteurs. C’est la charpente en bois qui assure le support structurel du bâtiment.

Yongle, grand architecte de Beijing

La Cité interdite est le troisième Palais impérial à être construit à Pékin, après celui de la dynastie Jin (1115-1234) et celui de la dynastie Yuan (1271-1368).

La première tâche consiste à araser le terrain et creuser les fondations. Yongle commence par démolir l’ancien Palais impérial des Yuan. Il ordonne à ses architectes – en particulier Kuai Xiang, un jeune architecte charpentier de Suzhou, fils et petit-fils de travailleurs du bois – de concevoir la forme, l’agencement et la disposition des bâtiments, conférant à Pékin son caractère géométrique, unique au monde.

Un axe central sud-nord détermine une disposition parfaitement symétrique des bâtiments. (Les lignes, droites et pures, satisfont à la géométrique cartésienne, qu’affectionne l’architecture française classique.) L’agencement de la Cité interdite répond à une disposition simple : les salles d’audience devant, les logements derrière, le culte des Ancêtres à

gauche, le culte du dieu de la Terre à droite. L’empereur et ses ministres discutent des affaires importantes dans les salles de Devant, tandis que les palais de Derrière servent de logements à l’empereur, à l’impératrice et aux concubines.

La Cité interdite comprend donc deux parties bien distinctes, la partie officielle, au sud, et la partie privée, au nord.

Les fondations de l’ancienne Cité impériale sont utilisées pour les travaux. Mais ce palais est entièrement reconstruit sur un plan nouveau. Un rempart, un peu décalé vers le sud, est construit à la place de l’ancien mur mongol. Le plan de la future capitale s’articule en quatre villes distinctes, entourées par trois enceintes concentriques, selon le schéma des emboîtements architecturaux cher aux Chinois.

La première page du beau roman de Victor Segalen, *René Leys*, est significative : « On ne peut disconvenir que Péking ne soit un chef-d’œuvre de réalisation mystérieuse. Et d’abord, le plan triple de ses villes n’obéit pas aux lois des foules cadastrées, ni aux besoins locataires des gens qui mangent et qui peuplent. La capitale du plus grand Empire sous le Ciel a donc été voulue pour elle-même ; dessinée comme un échiquier, tout au nord de la plaine jaune ; entourées d’enceintes géométriques ; tramées d’avenues quadrillées de ruelles à angles droits, et puis levée d’un seul jet monumental[3]… »

Au nord donc, la Ville intérieure (5,3 kilomètres du nord au sud et 6,6 kilomètres d’est en ouest, entourée de 24 kilomètres d’épais remparts revêtus d’énormes briques), un espace comprenant la tour du Tambour et la tour de la Cloche, et aussi le temple de Confucius. C’est là que réside la majorité de la population. La Ville intérieure abrite un ensemble de jardins, tombeaux et divers bâtiments. Elle compte neuf portes.

Puis vient la Ville impériale (appelée Ville tartare sous les Qing), trois fois la superficie de la Cité interdite, elle aussi protégée par une muraille, qui compte cinq portes. C’est là que se trouvent les résidences des princes

de sang, du personnel attaché au palais, des écuries et aussi des vergers. On y trouve les annexes du Palais impérial, les ateliers artisanaux, les magasins et les entrepôts nécessaires au bon fonctionnement de la Cité. C'est là que sont également regroupées dans la partie sud de la Ville impériale les principales administrations de l'Empire, les différents ministères (Armée, Travaux publics, Rites, Fonction publique, Finances). Des temples et des autels destinés aux cultes impériaux sont répartis tout autour et à l'intérieur de la Ville impériale. (Voir également *infra*.)

Puis, un peu au sud de la Cité interdite, dans la Cité impériale, non loin de la porte de la Paix céleste (Tian'anmen) se trouvent le temple des Ancêtres impériaux à l'est, et l'autel du dieu des Moissons (aujourd'hui parc Zhongshan, Sun Yat-sen) juste à l'ouest. L'empereur s'y rend deux fois par an pour procéder à des sacrifices au dieu des Moissons. La Ville impériale renferme en son centre le Palais impérial (cf. plan), la Cité pourpre interdite, une enclave, elle-même entourée de douves. (Voir *infra*.) Vient ensuite la Cité interdite proprement dite.

La Ville extérieure, enfin, au sud (3 kilomètres du nord au sud et 8 kilomètres d'est en ouest) est protégée par 14 kilomètres de remparts et compte sept portes. Elle contient cette autre merveille architecturale qu'est le temple du Ciel, avec ses terrasses concentriques, et aux toits couverts de tuiles vernissées bleues. Outre ses quartiers d'habitation, elle est réservée, elle aussi, aux grandes administrations.

Chantier titanesque

Condition préalable, de 1411 à 1415, l'empereur fait effectuer de grands travaux de consolidation des digues du Grand Canal impérial, qui, depuis des siècles, relie le sud et le nord du pays, de Hangzhou (Zhejiang) à Tianjin et Beiping. (Celui-ci a été construit au VII[e] siècle sous la dynastie

des Sui, qui précède les Tang.) Au prix d’une entreprise financière considérable, et d’un coût humain important, le Grand Canal, doté d’écluses pour pallier la déclivité du terrain, est prolongé et élargi.

Plus de 300 000 ouvriers sont affectés à cette tâche. Il s’agit en effet de rendre cet axe essentiel navigable de bout en bout, afin de pouvoir acheminer vers la future capitale des tonnes de matériaux de construction, en particulier 100 000 énormes troncs d’arbres vieux de plus de cent ans, le *nanmu* (cèdre), qui fournit les fûts les plus droits et les plus hauts, destinés aux charpentes et aux colonnes. Ces grumes proviennent de provinces éloignées (forêts vierges du Sichuan, Yunnan, Guizhou et Guangxi) au sud-ouest de l’Empire, à plus de 2 000 kilomètres à vol d’oiseau de Pékin, lesquels, après avoir transité pendant trois ou quatre ans par diverses rivières et voies fluviales, puis *in fine* par le fleuve Bleu (*Yangzi*), parviennent à Pékin par le Grand Canal. Ainsi que les autres matériaux de construction provenant du Sud-Est, Hunan, de Hubei, du Jiangxi, du Zhejiang et du Shanxi. Et par la même occasion, l’acheminement de la nourriture, des millions de tonnes de céréales, provenant du riche bassin du Yangzi (grains, riz et autres denrées), destinées aux centaines de milliers de terrassiers.

La construction de la nouvelle capitale constitue un chantier gigantesque, nécessitant une main-d’œuvre considérable, qualifiée ou non, d’artisans et d’ouvriers. Mais aussi de soldats, de condamnés et captifs de guerre. Commencée en 1406, elle est terminée en 1420, ce qui est relativement peu, compte tenu de l’ampleur des travaux.

La pierre nécessaire à la construction est extraite des carrières de Fangshan (non loin de Pékin, au Hebei). Le marbre provient de Xuzhou (au nord-est de la province du Jiangsu). Les briques utilisées pour les remparts (100 millions), en terre cuite grise, sont fabriquées dans les fours de Linqing, dans la province du Shandong, à 500 kilomètres de là. Ces briques mesurent 48 cm de long, 24 de large et 12 d’épaisseur. Les briques de

pavement pour les cours, faites de tuiles de terre cuite carrées (de 68 cm de côté), vernissées, proviennent de Suzhou (au sud de la province du Jiangsu) en Chine du Sud, à plus de 1 000 kilomètres. Ces briques sont dites « métalliques » car elles émettent un son métallique lorsqu'on les frappe ou les foule. Les tuiles vernissées jaunes des toits sont fabriquées sur place en quantités industrielles dans des fours établis à Liulichang, aujourd'hui le fameux quartier des antiquaires et de la papeterie, un peu au sud de la ville impériale, à proximité de la Cité interdite.

Plus de 136 000 foyers de la province du Shanxi emménagent à Pékin. Plus de 230 000 paysans (soumis à la corvée), artisans qualifiés, terrassiers et soldats (800 000 au total), devenus par force ouvriers, sont mobilisés par roulement pour participer à l'édification de ce projet grandiose. Ils vont travailler durant quinze ans à l'édification de la ville de Pékin. Le transport des dalles de marbre nécessaires à la construction des ponts, des terrasses et escaliers de la cour extérieure est particulièrement pénible.

Le complexe palatial est donc orienté sud-nord, comme tous les monuments chinois. Les bâtiments regardent vers le midi, afin de bénéficier des bienfaits du principe *yang* et se protéger des effets néfastes *yin* du nord (vents froids, mauvais génies, guerriers de la steppe). Alignés sur un axe central, les bâtiments adoptent une disposition parfaitement symétrique. Cet axe central représente le centre du monde, lieu privilégié où se concentrent les énergies vitales et où siège l'empereur.

Construction de la Cité interdite

Celle-ci commence en 1406 et sa construction effective débute en 1416. Les premières années de construction ont permis d'accumuler les matériaux nécessaires. Il n'est pas un ouvrage sur la Chine et sur Pékin qui ne nous

abreuve de nombres et de chiffres concernant l'édification de la Cité interdite. Il s'agit du dernier grand Palais impérial construit en Chine.

La Cité interdite, placée approximativement au centre de la Ville intérieure et au sein de la Ville impériale, est un grand rectangle vertical (presque un carré) de 723 000 m^2 (72 hectares, dont 15 de surface bâtie), long de 960 mètres et large de 750 mètres. Elle est entourée d'une muraille haute de 10 mètres et de douves remplies d'eau, larges de 52 mètres et profondes de 6 mètres. Quatre bastions aux formes originales, surmontés chacun d'un gracieux pavillon à la toiture jaune compliquée, flanquent la muraille aux quatre angles du rempart. Leurs toits incurvés se reflètent dans les eaux tranquilles et profondes des douves.

Chaque côté de la muraille correspond à l'un des points cardinaux. Il n'y a que quatre portes d'accès, percées aux points cardinaux, une sur chaque façade, chacune à trois ouvertures, et couronnées sur la terrasse du rempart d'un large pavillon. Les deux portes principales, Wumen (porte du Midi) et Shenwumen (porte du Génie militaire), se trouvent au centre des murs sud et nord. Elles marquent les deux extrémités du grand axe transversal, tandis que les portes des murs est (porte Donghua) et ouest (porte Xihua) sont placées non loin des angles méridionaux, afin de rendre plus facile l'accès des bureaux et des lieux de cérémonie, tous situés dans la partie sud.

Il ne faut pas oublier que les portes de Pékin, et en particulier celles de la Cité interdite, ne sont pas de simples portes d'entrée ou de sortie, mais d'imposants, vastes et nobles bâtiments à l'architecture élaborée, abritant de nombreuses pièces. À l'intérieur du Palais impérial, les portes sont en fait des pavillons qui abritent de nombreuses salles d'apparat ou sont parfois destinés à des espaces privés.

La Cité interdite renferme un ensemble de 90 palais et de cours. À titre de comparaison, le Louvre est trois fois moins étendu, le Vatican compte 440 000 m^2 et le Kremlin 275 000 m^2. Les palais officiels ne couvrent que

le sixième de la surface totale. Il s’agit d’une véritable ville dans la ville, d’un ensemble de palais dignes du souverain de l’empire du Milieu. La couleur pourpre de ses murs est le symbole de la joie et du bonheur.

À noter que la majorité des noms des monuments qui composent la Cité interdite évoquent la vertu, l’harmonie, le centre, le bonheur et la paix, qualités au cœur du confucianisme.

Dans cet espace ultra-ritualisé qu’est la Cité interdite, la symbolique des chiffres (surtout celle du 5 et du 9) est très importante. La légende veut que la Cité interdite compte 9 999 pièces, un chiffre symbolique, le 9 représentant la puissance du principe *yang* à son maximum. En réalité l’ensemble palatial comprend un peu moins de 9 000 pièces (très exactement 8 886) et 980 bâtiments. Construit entre 1417 et 1420, il est dessiné par un eunuque architecte venu de l’Annam, Nguyen An, et le ministre des Travaux publics, Peng Xiang. À l’intérieur de l’enceinte principale, se trouvent d’autres enceintes, une série de cours, toujours disposées selon l’axe sud-nord, leur salle principale faisant face au sud.

Lieu de résidence du souverain et centre du pouvoir politique, la Cité pourpre interdite est appelée familièrement Gugong (le « Vieux Palais ») par les Chinois. Le nom proprement dit de « Cité interdite » apparaîtra seulement en 1576, plus de cent cinquante ans après la mort de Yongle.

Début de la promenade

Inaccessible pendant des siècles, la Cité interdite se visite enfin et nous livre ses secrets. Elle se découvre depuis la porte du Midi (*Wumen*), ou plutôt depuis la porte de la Paix céleste (*Tianan’men*).

La Cité interdite, nous l’avons dit, se compose de deux parties bien distinctes : la cour extérieure, au sud, et la cour intérieure, au nord. La cour extérieure est le lieu où l’empereur reçoit les ministres et préside les

grandes cérémonies. La cour intérieure abrite la partie privée, où résident le souverain et sa cour.

L’itinéraire (touristique) qui permet de traverser la Cité interdite de bout en bout est tout tracé. En 2012, la superficie du Palais impérial ouverte au public est passée de 30 % à 80 %. Lors du 100e anniversaire de la création du musée (en 1925), ce pourcentage devrait atteindre 85 %.

L’itinéraire commence donc au sud sur la fameuse place Tian’anmen, par la porte de la Paix céleste qui la borde, aisément reconnaissable grâce au monumental portrait de Mao Zedong. Mais entamons cette description par une citation empruntée à un monumental ouvrage, un peu oublié aujourd’hui : *Les Palais impériaux de Pékin*, de l’historien d’art finlandais Osvald Sirén, publié en 1926 : « La multitude des bâtiments renfermés dans les limites de la Cité interdite donnerait le vertige, n’était la régularité de leur ordonnance et l’uniformité de leur style. Ce vaste terrain est divisé en un grand nombre de cours et d’enclos entourés de murailles. Le plan de ces enclos est toujours rectangulaire et la position des bâtiments toujours symétrique[4]. »

Après le franchissement des douves, la puissante et majestueuse porte du Midi (ou du Méridien, *Wumen*), se trouve l’entrée principale de la Cité et la plus imposante de toutes. Nous entrons dans la partie *yang*, la partie extérieure.

Ce massif fortin, flanqué de quatre tours, se compose d’un bâtiment central à deux étages et neuf entrecolonnements en façade (c’est-à-dire, l’espace libre entre deux colonnes d’une colonnade), d’une double toiture de tuiles d’argile vernissées jaunes – la couleur de l’empereur – et de deux ailes qui s’avancent vers le sud, en forme de U inversé, ses bastions latéraux. Le mur d’enceinte qui protège le palais, de 10 mètres de hauteur, atteint ici 13 mètres. Le pavillon qui la domine est trois fois plus élevé. Ce qui en fait le toit le plus haut de la Cité. Fait pour impressionner, l’effet est garanti.

Du haut du pavillon central, l’empereur proclame le nouveau calendrier de l’année à venir, le 1er octobre. En tant que Fils du Ciel, le souverain doit déterminer le cycle des saisons pour assurer les bonnes récoltes et observer les mouvements des astres pour faire coïncider ordre humain et ordre naturel. Du même grand pavillon qui domine le corps central de l’édifice, il préside les revues et parades données aux départs et aux retours des expéditions militaires. Sous les Ming, la porte du Méridien abrite le banquet offert le 15 du premier mois lunaire par l’empereur à ses ministres.

Près de la porte du Midi, se trouvent deux complexes architecturaux, le temple des Ancêtres de la famille impériale à l’est, et l’autel dédié au génie du Sol et au génie des Céréales à l’ouest.

Parmi les trois ouvertures de ce bâtiment, celle du centre est réservée à l’empereur, à l’entrée de l’impératrice dans la Cité interdite le jour de son mariage, et à la sortie des trois lauréats du Concours impérial, le degré suprême des examens, tous les trois ans. Un privilège extraordinaire.

Les dignitaires et fonctionnaires doivent descendre de leur monture ou de leur palanquin devant la porte du Midi et entrer à pied dans le palais. La porte du Midi est le dernier édifice de la Cité interdite à être construit, car c’est à son emplacement qu’ont transité tous les matériaux de construction. L’axe sud-nord, qui régit Pékin, part de cette porte centrale du mur sud de la Ville extérieure et s’étend sur 8 kilomètres au nord, jusqu’aux tours du Tambour et de la Cloche. « L’impression que dégage cette porte magnifique est celle de la grandeur et de la solidité : c’est peut-être le plus véritablement monumental des édifices de la cité-palais », nous dit encore Osvald Sirén[5]. De l’autre côté, depuis sa terrasse nord, le regard embrasse toute la cour extérieure, jusqu’à la porte de l’Harmonie suprême, distante de 600 mètres. C’est un premier choc, un premier temps fort. Il y en aura d’autres…

Franchie la porte du Midi, s’ouvrent en effet les espaces et les édifices du Palais impérial dévolus à la vie officielle. Les photographies prises en

grand angle montrent cet endroit unique, cette vaste cour dallée qui suscite l'étonnement et l'admiration du visiteur. Sans oublier son émotion. On remarque que les arbres sont proscrits des vastes espaces de la cour extérieure, afin d'empêcher le bruit du vent dans les branchages ou que le gazouillis des oiseaux ne vienne perturber les cérémonies impériales…

Cette cour est traversée par un mince ruisseau artificiel, qui décrit une vaste courbe d'ouest en est, un petit canal intérieur, la rivière des Eaux dorées (*Jinshui He*) venue du nord-ouest, qui traverse en serpentant la cour extérieure, avant de disparaître au sud-est. L'interprétation géomantique (*feng shui*) de cette curiosité prête à discussion. On en retiendra une : cette mince rivière permet de faire circuler le *Qi* – l'énergie enfouie dans le sol. Et par la même occasion d'évacuer les impuretés néfastes. Cinq ponts de marbre aux balustrades sculptées de dragons et de nuages l'enjambent, le pont central, comme il se doit, étant réservé à l'empereur. Les autres sont empruntés par les princes et les ducs, et par les mandarins et les militaires de l'échelon supérieur. Deux grands complexes administratifs flanquent cette première cour centrale.

Dirigeons-nous vers la porte de l'Harmonie suprême (*Taihemen*) qui ferme l'horizon et clôt cette première cour, plus au nord. Elle est gardée par un couple d'imposants lions en bronze (symboles de puissance). Cette porte franchie, un deuxième temps fort nous attend, avec sa surface de 1 300 m^2 et, en toile de fond, la construction la plus imposante de toute la Cité interdite, le palais du même nom.

Palais de l'Harmonie suprême

La porte de l'Harmonie suprême ouvre donc sur la cour extérieure du palais du même nom. C'est le deuxième choc. Nous entrons là dans la partie politique de la Cité interdite, formée de trois palais et de l'ensemble des

bâtiments méridionaux. C’est là que l’empereur accomplit les actes publics de la vie politique et militaire. Elle est consacrée aux cérémonies solennelles à caractère étatique, présidées par ce dernier en personne, et aux principaux services civils à l’est et militaires à l’ouest.

La terrasse qui donne accès à la porte est desservie par un escalier de marbre blanc, interrompu dans sa partie centrale par une dalle en marbre pesant 250 tonnes, et aux dimensions impressionnantes (16,57 m × 3,07 m × 1,70 m.), que l’empereur « survole » dans sa chaise à porteurs. On porte son palanquin sur cette dalle sculptée ornée d’un couple de dragons qui s’ébat parmi les nuages, à la poursuite de la perle sacrée, dite fresque des « Dragons flottant parmi les nuées ». Une thématique fréquente dans les arts décoratifs. Ce symbole impérial complexe, difficile à interpréter, se retrouve à plusieurs endroits sur les bornes qui rythment les balustrades. Les personnes de la suite impériale gravissent de part et d’autre les vingt-huit marches.

Le palais de l’Harmonie suprême (*Taihedian*), qui s’élève au centre du secteur sud, est le principal palais de l’ensemble architectural qu’est la Cité interdite, tant par sa fonction que par sa position. Il constitue le sommet de l’architecture impériale de Beijing. C’est la plus grande et la plus majestueuse de toutes les constructions du Palais impérial (2 377 m^2 de surface bâtie).

Il doit son nom au majestueux bâtiment auquel sa porte donne accès, par la chaussée du Dragon, une allée de marbre la traverse en son milieu et mène à sa triple terrasse, trois paliers de marbre blanc, hauts de 8 mètres au total. La cérémonie la plus importante de la Cité interdite est l’intronisation du souverain. Celle-ci marque la fin d’un règne et le commencement d’un autre avec le transfert du pouvoir.

Ce palais est distant de 180 mètres, mais cette vaste esplanade semble plus étendue à cause de son absolue nudité. Il s’agit en effet d’une grande cour de 30 000 m^2, immensément vide, située entre la porte de l’Harmonie

suprême et le palais du même nom. (La première cour ne fait que 10 000 m^2.) Elle pouvait contenir 100 000 soldats. Sur ce grand espace nu, on peut imaginer le spectacle grandiose, où l'empereur, assis sur le trône de la salle, préside les cérémonies importantes, au son d'une musique exécutée par l'orchestre et devant tous les fonctionnaires agenouillés dans un ordre protocolaire strict, tandis que des brûle-parfums exhalent des volutes de fumée odorante.

C'est l'impressionnant et vaste espace, peuplé de 2 000 figurants (dignitaires et courtisans) que l'on découvre au début du film culte de Bernardo Bertolucci, *Le Dernier Empereur*, dont la Cité interdite est la véritable star. Avec ses travellings sur les terrasses de marbre.

C'est là que l'empereur célèbre les grandes cérémonies et accomplit les actes de la vie politique et militaire. C'est là que sont proclamés les principaux décrets. C'est là que se rassemblent, selon l'ordre hiérarchique, plusieurs milliers de dignitaires civils et militaires lors des cérémonies les plus symboliques qui s'y déroulent, telles que l'intronisation du nouvel empereur, le mariage du même et l'investiture de l'impératrice, dans un apparat grandiose et selon un rituel immuable. Mais aussi, l'envoi en guerre des généraux. Ainsi que les grandes fêtes annuelles du Jour de l'An lunaire, du solstice d'hiver. Et aussi la fête de la Longévité, le jour du Grand Anniversaire de l'empereur, tous les dix ans, en présence des princes, des hauts fonctionnaires, des officiers supérieurs, venus lui rendre hommage.

Sa construction a été une entreprise considérable. Ce pavillon est en effet le plus vaste et le plus somptueux du Palais impérial (2 300 m^2 de surface au sol), avec 11 entrecolonnements de façade et 5 de côté. La toiture repose sur 72 colonnes, des piliers hauts de 13 mètres, taillés dans un seul tronc.

Ses fondations sont en pierre et sa structure en bois, comme toutes les constructions de la Cité interdite. Sa triple terrasse de marbre, surélevée de 5 mètres, est ornée de balustrades sculptées de dragons et de phénix, qui

évoquent un Palais impérial céleste. Avec, également, des pilastres ouvragés et des statues d'animaux symboliques, une paire de grues en bronze doré (associées à la longévité) et une paire de tortues (emblème d'immortalité).

Salle du trône

C'est l'endroit majeur de la Cité interdite, là où s'exerce le pouvoir suprême et que se tiennent les cérémonies les plus grandioses, les audiences les plus officielles, où sont proclamées les directives les plus importantes.

Le palais de l'Harmonie suprême abrite au milieu de la salle le trône impérial, cœur du monde terrestre, vers lequel tout converge. Posé sur une haute estrade en palissandre, sculpté et laqué de jaune, on y accède par sept marches. Un grand paravent de bois sculpté protège l'empereur des influences maléfiques venues du nord. Au-dessus, les caissons du plafond, somptueusement décoré, sont de toute beauté. Juste à l'aplomb du trône est sculpté le symbole du Fils du Ciel, un dragon enroulé tenant une perle géante, marque du pouvoir suprême.

Lorsqu'on visite le Louvre ou le palais de Versailles, on ne manque pas d'élever le regard vers le plafond de certaines salles. Il en va de même lors d'une visite des principaux pavillons de la Cité interdite, même si c'est moins aisé. Leurs plafonds sont en effet décorés de caissons qui sont un des éléments essentiels de décoration, en particulier ceux du palais de l'Harmonie suprême. Le superbe livre d'art en anglais *Palaces of the Forbidden City* consacre une douzaine de pages aux différents plafonds du Palais impérial. (Dont celui bien entendu du palais de l'Harmonie suprême et celui du palais de l'Union.)

Divers grands meubles d'ornement tels que des tables à encens, des consoles en forme d'animaux fabuleux destinés à porter des brûle-parfums, des candélabres en forme de grues, des vases à offrande en bronze et en

cloisonné, de magnifiques paravents de Coromandel, etc., garnissent cette vaste salle. (On a pu voir une reconstitution de cette salle du trône lors de l'exposition sur la Cité interdite au Louvre, en 2011.)

Fait significatif : du haut de son trône, l'empereur peut contempler la foule de ses vassaux, mais ceux-ci en revanche doivent se contenter d'imaginer sa présence, qui les domine de plus de 10 mètres de haut. Une grandiose mise en scène théâtrale, soigneusement conçue.

Ce palais abrite par ailleurs tout un monde de dragons. On en a dénombré 13 844 sur l'ensemble de l'édifice… Ces dragons – des « monstres cosmiques », comme les surnomme Charles Commeaux –, dragons à cinq griffes (comme il se doit, emblèmes de l'empereur) sur l'écran placé derrière le trône, dragons qui folâtrent un peu partout. Rien que les balustrades de la terrasse sont ornées de 1 100 dragons sculptés.

Osvald Sirén observe que « l'effet grandiose de cet édifice est dû pour une grande part à ses magnifiques substructions, à sa terrasse de marbre, et à son aspect dégagé : le grand toit semble planer au-dessus de ses colonnades ouvertes[6] ».

Palais de l'Harmonie du Milieu

Le palais de l'Harmonie suprême est le premier des trois pavillons, dits de Devant, construits sur la même grande terrasse de marbre. La partie sud de la Cité interdite abrite encore un ensemble essentiel avec, toujours sur l'axe central, deux autres édifices, lesquels constituent un cadre grandiose pour d'autres cérémonies officielles, le palais de l'Harmonie du Milieu (*Zhonghedian*) et le palais de l'Harmonie préservée (*Baohedian*).

Leur hauteur est parfaitement hiérarchisée. La plus élevée est bien sûr celle sur laquelle repose le palais de l'Harmonie suprême, avec ses trois niveaux successifs. Leurs terrasses sont aussi décorées de symboles

impériaux, comme des grues en bronze et aussi un cadran solaire, symbolisant la longévité.

La moindre proportion (580 m^2) du palais de l'Harmonie du Milieu contribue à son intimité. Il s'agit d'un simple pavillon carré surmonté d'un toit unique. C'est dans ce cabinet de travail, une sorte d'antichambre, que l'empereur étudie les affaires à traiter dans la journée, avant de se rendre au palais de l'Harmonie suprême. C'est là qu'il reçoit les mandarins du Grand Secrétariat et du ministère des Rites, ainsi que les services de la Garde impériale.

Un trône est dressé au centre de la pièce, sur une estrade d'un seul degré. C'est dans ce palais de l'Harmonie du Milieu que l'empereur tisse le lien le plus sacré de la spiritualité chinoise : relier le Ciel et la Terre. Ici, nous sommes au milieu géométrique et symbolique de la Cité interdite.

Palais de l'Harmonie préservée

Puis vient le troisième palais, le palais de l'Harmonie préservée, avec sa double toiture reposant sur des colonnades. Son plan et ses proportions sont calqués sur ceux de l'Harmonie suprême, sur un modèle réduit. L'empereur y reçoit les princes vassaux et les ambassadeurs étrangers. Il sert aussi de salle de banquet. Chaque année (sous les Qing), ce dernier y offre un grand festin où sont conviés les dignitaires de l'Empire, ainsi que les vassaux. C'est aussi à cet endroit que tous les trois ans se tient l'épreuve ultime des examens impériaux pour recruter les hauts fonctionnaires. Son hall et les pièces adjacentes ont été convertis en musée d'art.

À l'extérieur de la terrasse du palais, l'escalier central, qui plonge dans la cour extérieure, est une curiosité remarquable. En son centre se trouve une dalle de marbre sculptée d'un seul tenant, pesant 200 tonnes, longue de 16,57 mètres, large de 3,07 mètres et de 1,7 mètre d'épaisseur. Elle a été

acheminée depuis sa carrière du Hebei (Fangshan), en plein hiver, sur une piste de glace spécialement conçue. Sur 70 kilomètres, des puits ont été creusés tous les 500 mètres pour pouvoir arroser la piste et la maintenir gelée. Vingt mille ouvriers ont travaillé pendant presque un mois tous les jours pour la faire glisser jusqu'à destination, tirée par des milliers de mules. Sa masse imposante contraste avec les fines sculptures de dragons et de nuages, symboles impériaux par excellence.

Des deux côtés de ces trois palais, se déploient deux complexes architecturaux : à l'est, la salle de la Gloire littéraire, à l'ouest, la salle du Génie militaire.

Derrière le palais de l'Harmonie préservée se trouve une place rectangulaire longue de 200 mètres et large de 50 mètres, qui sépare les palais extérieurs de la cour intérieure (*Nei Ting*). Sur le côté nord de la place, fermée de murs pourpres, se dresse en son milieu une porte magnifique, la porte frontale de la résidence impériale, appelée porte de la Pureté céleste (*Qianqingmen*), qui mène aux appartements impériaux. Elle est gardée par un couple de lions en bronze plaqué d'or. Cette porte de la Pureté céleste est placée sous une surveillance rigoureuse. Paradoxe : ce secteur, jadis le plus sacré, et donc le plus interdit, est aujourd'hui l'endroit le plus visité.

1. Marco Polo, p. 114.
2. Alphonse Hubrecht, G*randeur et suprématie de Pékin*, *op. cit.*, p. 119.
3. Segalen, *René Leys*, p. 13-14.
4. Sirén, *Les Palais impériaux de Pékin*, *op. cit*., p. 19.
5. *Ibid*., p. 8.
6. *Ibid*., p. 10.

2

Partie privée

La Cité interdite, nous l'avons dit, comprend deux parties distinctes. La partie publique, la cour extérieure, à l'ordonnancement symétrique et aéré, avec les trois palais, les palais de Devant, théâtre de la vie politique, au sud. Et la partie privée, la cour intérieure, avec les trois palais de Derrière, au plan plus complexe et plus dense, au nord.

Nous pénétrons maintenant dans la partie *yin*, la cour intérieure, réservée à l'empereur, sa famille et aux fonctionnaires impériaux. Celle-ci diffère de la cour extérieure par ses palais moins grands et moins solennels. Leur architecture est plus fluide et délicate, leur décoration plus variée. Des pins et des cyprès, des arbustes et des fleurs peuplent un environnement paisible et agréable, peut-on lire dans le catalogue de l'exposition consacrée à la Cité interdite au musée du Petit Palais, en 1996-1997.

Passé la porte de la Pureté céleste (*Qianqingmen*), se dressent trois autres palais qui sont les lieux rituels réservés à l'empereur et à l'impératrice, le palais du même nom, celui de la Pureté céleste, le palais de l'Union, au centre, et le palais de la Tranquillité terrestre. Ces palais rappellent, par leur architecture et leur disposition, leurs homologues de la cour extérieure. Il s'agit d'une réplique à l'identique, mais sous une forme plus réduite, avec deux grands bâtiments rectangulaires, couronnés d'un

double toit de tuiles vernissées jaunes garnies de chimères en nombre impair et, entre les deux, un petit palais carré. La terrasse sur laquelle reposent ces édifices ne comporte qu'un seul gradin.

Puis l'organisation de cette cour intérieure se fait plus complexe et plus dense, avec les six palais de l'Ouest et les six palais de l'Est, et tout au nord un jardin, réservés à la vie privée du Palais impérial. Il s'agit de l'espace le plus fermé de la Cité interdite. Cet endroit est aussi entouré de murs.

Trois palais de Derrière

Coiffé d'un double toit, le palais de la Pureté céleste (*Qianqingong*) est la première des résidences privées au sein de cette cour intérieure. C'est le plus beau et le plus spacieux, qui rappelle sous une forme réduite (9 travées sur 5) le palais de l'Harmonie suprême. Au centre se trouve un trône. Tous les empereurs Ming ont vécu dans ce palais, qui leur sert de résidence personnelle. Et aussi les empereurs Qing au début de cette dynastie. Il dispose de neuf chambres chauffées, avec dans chacune trois lits réservés à l'empereur. La nuit, par mesure de sécurité, seul l'eunuque le plus proche de l'empereur sait dans quel lit celui-ci va dormir.

Entre le palais de la Pureté céleste et celui de la Tranquillité terrestre se trouve un gracieux pavillon carré de dimension plus restreinte (trois travées de chaque côté) que son pendant, le palais de l'Harmonie du Milieu de la cour extérieure, avec un seul toit. C'est le palais de l'Union (*Jiaotaidian*), l'endroit, paisible et harmonieux, où le Ciel et la Terre se rencontrent, ce qui signifie que le monde est en paix.

À l'origine salle du trône de l'impératrice, jusqu'au règne de Qianlong sous les Qing, ce pavillon servira à abriter les vingt-cinq sceaux impériaux. Le jour de l'anniversaire de l'impératrice, les épouses et les concubines de l'empereur, les épouses des princes viennent lui présenter leurs hommages.

À l'occasion du solstice d'hiver et de la fête du Printemps, celle-ci y reçoit également leurs félicitations. Ce petit palais est remarquable pour les caissons de son somptueux plafond, orné de phénix, symboles de l'impératrice. Son toit est surmonté d'un pommeau en bronze doré.

Le palais de la Tranquillité terrestre (*Kunninggong*), le dernier des trois palais de Derrière, est du même style architectural que le palais de la Pureté céleste mais, comme les précédents, en moins spacieux. C'est là que les impératrices sont censées vivre sous la dynastie Ming, mais d'ordinaire celles-ci n'y logent pas. Il abrite la chambre nuptiale des empereurs, peinte en rouge et décorée de lanternes rouges, couleur de l'union conjugale et portant le caractère du « double bonheur ». Son plafond, avec ses caissons ouvragés, est l'un des plus remarquables des palais de la Cité interdite.

Six palais de l'Ouest et six palais de l'Est

Une grande partie de la cour intérieure est beaucoup plus intime. C'est un dédale de patios privés, de pavillons, de petits jardins et de temples. C'est là que vivent l'empereur, sa famille et tout son harem de concubines.

La « Cité des Femmes », c'est ainsi que l'on qualifie ces différents palais qui hébergent les nombreuses femmes de la Cité interdite, proches de l'empereur, sous les Ming et les Qing.

Dans la cour intérieure, à l'ouest et à l'est de l'axe central, le long de deux axes latéraux secondaires, se trouvent douze palais annexes, les six palais de l'Ouest (*Xiliugong*) et les six palais de l'Est (*Dongliugong*). « Ces palais forment deux ensembles cohérents dont les cours régulières et ordonnées sont toutefois d'une infinie diversité. Les arbres y sont beaux et verdoyants, les oiseaux et animaux de bronze semblent vivants », peut-on lire dans le catalogue de l'exposition du Petit Palais à Paris, en 1996-1997[1].

Ils abritent les appartements où vivent l'impératrice, les concubines impériales, les favorites et leurs suivantes, les dames de cour, et aussi les servantes affectées au service du palais. Les dames de rang inférieur logent dans les appartements les plus au nord. Ces palais, réservés aux épouses et concubines de l'empereur, en fonction de leur grade, comptent tous vingt-deux pièces, distribuées autour de deux cours, entourées de hauts murs, les salles de réception dans la première, les appartements privés dans la seconde. Chacun dispose donc d'une cour intérieure, agrémentée d'arbres et de fleurs, réservée aux réceptions, et d'une cour extérieure regroupant les appartements privés. Chaque palais compte deux puits.

Chacun de ces douze édifices forme un tout, selon une disposition commune. Chacun de ces différents palais comprend des pavillons, des galeries, des jardins, ainsi que les bureaux des gardes et les locaux où s'activent servantes et eunuques. L'impératrice dispose de dix servantes personnelles attachées au service de son palais. Les concubines de dernier rang doivent se contenter de deux servantes chacune.

Ces douze palais abritent donc une grande partie des femmes du palais, mais aussi de petits temples bouddhistes, des jardins, diverses annexes et des boutiques. Sans oublier de nombreuses bibliothèques et salles de lecture, des bureaux et autres édifices publics. Certains d'entre eux abritent aujourd'hui des collections d'œuvres d'art, dont un musée d'exposition de céramiques.

À l'est des trois palais intérieurs se trouvent également le palais de l'Abstinence, et un autre complexe architectural, la salle de la Suprématie impériale, le palais de la Longévité tranquille, la salle de la culture de l'Esprit (celle-ci bénéficie d'un splendide plafond sculpté du motif d'un dragon enroulé doré), et la salle de la Longévité joyeuse. Tout visiteur de la Cité interdite se souvient de la longue allée de l'ouest, qui longe le palais de la Longévité tranquille.

À l’ouest, ce sont la salle de la Culture mentale et la salle de la Magnificence. Tandis qu’encore plus à l’ouest, un autre complexe abrite le palais de la Compassion, celui de la Longévité et de la Santé et enfin le palais de la Longévité tranquille. (Mais de peur de lasser le lecteur, cessons cette énumération.)

Cette double série de six palais est bordée par une enceinte percée de plusieurs portes qui mènent à l’est et à l’ouest, à d’autres appartements pour les eunuques, avec des magasins de soieries, des pelleteries, des théâtres, des temples et pagodes, et divers autres pavillons.

Jardin impérial

Tout au nord enfin, toujours sur l’axe palatial, la visite se termine par celle du fameux jardin impérial (*Yuhuayuan*) aménagé selon un plan régulier et symétrique. Rectangulaire, de taille modeste (12 000 m^2 environ), remarquablement conçu et aménagé, il compte sur ses côtés une vingtaine de pavillons, de jolis kiosques et pavillons symétriques, chacun d’un style différent.

Ce jardin joue un rôle géomantique de protection pour l’ensemble du complexe palatial. Au centre se dresse le temple de la Tranquillité impériale, dédié au culte taoïste du génie de l’Eau. C’est un havre de fraîcheur, avec de grands arbres, pins et cyprès, centenaires pour certains qui s’entrelacent, des parterres de fleurs. Mais aussi des rocailles, des pierres dressées (« levées ») de formes tourmentées, des rochers posés sur des piédestaux de marbre blanc, façonnés par les courants du lac Tai, à Wuxi, dans le bas Yangzi. C’est le lieu privilégié où l’empereur, l’impératrice et les concubines se retrouvent. À la fin de sa vie, l’empereur Qianlong fera aménager dans son palais de la Longévité tranquille un autre jardin impérial, au nord-est de la Cité.

La massive porte du Génie militaire (*Shenwumen*, pendant au nord de la porte du Milieu), percée dans le mur septentrional de la Cité interdite, laquelle, après la traversée d'un large pont enjambant les douves, donne accès à la célèbre colline du Charbon (*Mei Shan* ou *Jing Shan*). Cette colline fait partie du territoire du palais, sans être située à l'intérieur des remparts. De son sommet, depuis le pavillon du Printemps éternel, on embrasse du regard l'ensemble du Palais impérial, une mer aux vagues ondulantes, les toits de tuiles vernissées qui brillent de tous leurs éclats.

Fin de la construction de la Cité interdite

Entre 1417 et 1420, la Cité interdite est terminée. Ses murs peints en rouge vermillon courent sur 961 mètres de long et 753 mètres de large. L'architecte Caixin a supervisé les derniers travaux. À la fin de l'année 1420, Yongle publie l'édit de transfert de la capitale de Nanjing à Beijing.

Le Jour de l'An de la nouvelle année 1421, l'empereur, alors dans la 18e année de son règne, reçoit les congratulations des corps constitués, les hauts fonctionnaires de l'Empire, dans le palais de l'Harmonie suprême. Un grand banquet célèbre l'événement. Le transfert définitif du centre du pouvoir impérial peut commencer. Il va s'étaler sur plusieurs années. Nanjing devient une capitale secondaire.

Il s'agit de peupler la nouvelle capitale qui se trouve au cœur d'une région dépeuplée. On y installe de gré ou de force les vassaux les plus puissants postés aux frontières, ainsi que les familles riches et influentes. Pékin fait donc l'objet d'un déplacement considérable de population : 70 000 familles s'installent dans la ville et sa région durant le premier tiers du XVe siècle, soit 300 000 à 400 000 personnes.

La famille impériale et sa suite de servantes et d'eunuques s'y installent, au début de l'année 1421. Puis des centaines de milliers de personnes les suivent à Pékin, depuis Nanjing, du Shanxi et du Zhejiang en cinq vagues successives de peuplement. Le transfert de la bureaucratie de Nanjing à Pékin va cependant s'échelonner de 1421 à 1450.

Mais la catastrophe survient. Une centaine de jours seulement après cette installation, la foudre frappe la Cité interdite. Celle-ci serait-elle née sous une mauvaise étoile ? Serait-ce un signe de mauvais augure ? Les trois palais principaux, dont celui de l'Harmonie suprême, partent en fumée.

Les opposants à ce transfert de capitale (des lettrés pour la plupart), lesquels estiment que la capitale aurait dû rester à Nanjing – ne serait-ce que pour des raisons d'économie –, interprètent ce désastre comme une manifestation de la colère du Ciel à l'encontre de Yongle. Ils demandent à l'empereur de reconnaître ses erreurs et ses extravagances, condamnent son *hubris* qui a provoqué ce châtiment céleste. Celui-ci n'a cure de ce concert de protestations : il ne retournera pas à Nanjing. Un des lettrés, qui lui conseille de référer de cette calamité devant la tombe de son père, est jeté en prison.

Ce transfert aura par ailleurs pour conséquence d'éloigner la cour impériale des régions méridionales du pays – les plus riches, les plus peuplées et les plus actives, les plus intellectuelles, les plus cultivées aussi – et de renforcer l'aspect secret et autocratique du régime. Les travaux de reconstruction des palais extérieurs ne seront terminés qu'en 1441, vingt ans plus tard.

Ville impériale, une dépendance essentielle

Si l'on en croit l'historien américain Ray Huang, la Ville impériale, au nord de la Cité interdite, est la « plus grande base logistique du monde ». La

Cité interdite est entourée de la Ville impériale, elle-même ceinturée de murailles. Elle est sillonnée par de nombreuses avenues. En plus des pavillons impériaux, des temples et des résidences des eunuques, elle renferme des greniers d'intendance et des ateliers de fabrication. Divers produits manufacturés y sont entreposés, ainsi que des dépôts de subsistances. Tous ces ateliers et bâtiments sont le plus souvent supervisés par les eunuques, sous les Ming du moins.

Les bâtiments qui abritent les préparatifs des réceptions impériales peuvent servir rapidement des banquets pour 15 000 personnes. Avec la boulangerie, la distillerie et la confiserie. C'est également au sein de la Ville impériale que se trouvent l'écurie, l'arsenal, l'imprimerie et les bibliothèques abritant les livres impériaux.

En fait, flanqué de la Ville impériale et grâce à elle, le Palais impérial est totalement indépendant. Toutes les matières premières nécessaires à la vie de la Cité interdite sont entreposées ou manufacturées dans cette énorme surface qu'est la Ville impériale. Ses alentours, agrémentés de parcs et terrains de sport, accueillent également des lieux de récréation et de divertissements (théâtres).

Hantise des incendies

La Cité interdite, cette construction essentiellement en bois, vit dans la hantise des incendies. Les annales en recensent 232 au cours des siècles. La liste est longue de ces sinistres désastreux, dont, en 1449, la librairie impériale et, en 1531, la porte du Milieu, victime de la foudre. En 1557, sous l'empereur Jiajing, le feu détruit à nouveau les principaux édifices de la cour extérieure. En 1597, sous Wanli, l'incendie frappe les palais de la cour extérieure, ainsi que le palais de la Pureté céleste et celui de la Tranquillité terrestre. Le palais de l'Union a été par deux fois la proie des

flammes, en 1655 et 1669. Le Trésor a dû sortir d'énormes sommes d'argent pour reconstruire ces parties essentielles de la Cité interdite.

Un autre incendie, sous les Ming, s'est déclaré pendant le règne de l'empereur Zhengde, en 1514, resté célèbre comme l'incendie du festival des Lanternes. Un courtisan a cru bon d'offrir à l'empereur des feux d'artifice, des lanternes et des pétards, dont l'explosion a réduit en cendres le palais de la Pureté céleste et celui de la Tranquillité terrestre. En 1894, la porte de l'Harmonie suprême a également brûlé. Les pavillons de la Cité interdite, souvent détruits par le feu, ont pour la plupart été réparés ou reconstruits tels quels, sous les Ming et les Qing.

Des travaux incessants, effectués au cours des siècles, ont par ailleurs multiplié les causes d'incendies. Le palais de l'Harmonie suprême, à plusieurs reprises détruit par le feu, a toujours été reconstruit à l'identique, dans le style originel. Sa dernière reconstruction date de 1695. Le palais de la Tranquillité terrestre, le plus au nord de la cour intérieure, a brûlé deux fois, avant d'être reconstruit en 1645 et 1798.

On remarque un peu partout dans la Cité pourpre, dans les cours, les palais de Derrière, de nombreux grands chaudrons de bronze servant à stocker l'eau en cas d'incendie. En hiver ces énormes jarres sont chauffées pour empêcher l'eau de geler. Les plus volumineuses d'entre elles ont 1,60 mètre de diamètre et pèsent plus de 3 tonnes.

(Pour la petite histoire, en 1900, les soldats des huit puissances alliées ont gratté avec rapacité avec leur baïonnette l'or de la surface de ces jarres. Ce que les guides ne manquent pas de faire remarquer aux visiteurs.) À noter que lors de l'Exposition universelle de 1900 à Paris, une réplique du « temple du Dragon noir », destiné à favoriser la tombée de la pluie, a été érigée au Trocadéro.

L'entretien de la Cité interdite a toujours coûté très cher. Le Palais impérial, rénové au XVIe siècle, a été en grande partie restauré du XVIIIe au XIXe siècle. Si bien que l'on peut considérer, compte tenu des ravages du

temps, des incendies, des aménagements et des reconstructions incessantes, que rares sont les parties d'origine que l'on peut admirer aujourd'hui. Les constants embellissements, remaniements et agrandissements au cours des différents règnes font que la plupart des bâtiments actuels ne sont guère antérieurs au XVIIIe siècle. Cependant, encore une fois, la disposition d'ensemble n'a jamais changé.

À noter que la Cité interdite, pourtant située dans une zone sismique, a été épargnée par les tremblements de terre, en particulier lors du séisme de 1679, de magnitude 8. Dans la capitale même, 12 000 maisons ont été détruites et l'on a dénombré 45 000 victimes. Grâce à la science des architectes et au génie des charpentiers de l'époque, la Cité interdite n'a pas été touchée, comme l'ont montré des études récentes. (Voir le documentaire *La Cité interdite révélée*, projeté sur Arte, où il est démontré que les fondations de chaque pavillon ne sont pas enterrées, mais simplement posées sur des dalles de pierre. Lors d'un choc sismique, les différentes parties du bâtiment peuvent glisser, sans jamais se briser.)

En 1976, la Cité interdite a pareillement résisté au tremblement de terre de Tangshan (8,2 sur l'échelle de Richter), l'un des plus puissants et des plus meurtriers de l'histoire.

Toits de la Cité interdite

Le ton d'or éclatant en est la note la plus frappante. Il est la couleur qui reste dans la mémoire comme caractéristique du Palais impérial. Les toitures de la Cité interdite impressionnent aussi par leur inclinaison. Tous les toits sont recourbés et surplombants. On a prétendu qu'ils avaient été conçus d'après la forme des tentes des vieilles hordes asiatiques.

Dans son histoire de l'art chinois, Maurice Paléologue écrit en 1887 : « La toiture est la partie principale des constructions, celle dont l'édifice tire

ses caractères de grandeur, de simplicité, de force ou d'élégance. Cette prépondérance, attribuée à une partie du bâtiment qui est généralement sacrifiée dans l'architecture occidentale, se justifie par le peu d'élévation du plan vertical : les toits sont, en effet, ce qui se voit le plus dans une construction chinoise. Pour en varier l'aspect, on a imaginé de les doubler et même de les tripler […]. Cette disposition, qui est adoptée surtout pour les palais et les temples, semble reculer l'intérieur de l'édifice, l'envelopper d'ombre, et est parfois d'un effet assez puissant. Mais c'est surtout par la décoration que les architectes chinois ont cherché à donner à la toiture son importance, à concentrer sur elle tous les regards. »

« La composition architectonique des palais impériaux de Pékin, poursuit notre auteur, est fort simple et rien qui en soi doive produire une impression puissante. Et pourtant, l'impression que l'on ressent en présence d'un palais chinois est assez grandiose. C'est, en effet, de l'ensemble qu'elle se dégage. La largeur des cours et esplanades, le développement horizontal des édifices, l'ordonnance symétrique du bâtiment principal et des constructions environnantes, un tel déploiement d'espace et une disposition si régulière de toutes les parties suffisent à éveiller dans l'esprit des idées d'ordre, de puissance et de gravité majestueuse[2]. »

Les éléments de base de l'édifice chinois sont également simples : une terrasse, reposant sur des soubassements de brique ou de pierre, supporte des colonnes de bois. Les murs du bâtiment ne sont que de simples écrans, des parois, qui n'ont rien à voir avec sa structure. Les tuiles de couverture sont alternativement concaves et convexes, à la manière de nos tuiles romaines.

Pour les plus grands bâtiments, une double toiture permet de répartir la masse sur un système de consoles en bois, qui supportent les poutres. Ces toits recourbés, qui débordent des bâtiments, donnent une impression visuelle de légèreté, comme si leurs rebords étaient suspendus aux quatre points terminaux par des fils invisibles. Les architectes occidentaux

contemporains restent béats d’admiration devant l’ingéniosité des techniques d’assemblage des charpentiers chinois de l’époque, le jeu complexe des consoles auquel ils ont recours.

Par-delà leur aspect esthétique (dont *a priori* ils ne se soucient guère), les architectes n’ont pas oublié les aspects pratiques. L’avancée des auvents et les terrasses isolent les bâtiments du sol, où ruissellent les eaux pluviales, les préservant autant que possible de l’humidité.

Les toitures, dont en particulier celles du palais de l’Harmonie suprême, ont ceci de remarquable que les extrémités de leurs arêtes de toit sont ornées de petites chimères en terre cuite vernissée, des représentations de drôles de petits personnages légendaires et d’animaux mythiques, un phénix, un lion, un cheval terrestre et un cheval de mer, plusieurs représentations de dragons, etc. Ces étonnantes figurines (acrotères), menées par le roi de Qi chevauchant un phénix et *in fine* par un imposant dragon, symbole de l’empereur, sont censées protéger les bâtiments des esprits malfaisants, des séismes et de la foudre.

Disposées en nombre impair, ces tuiles faîtières marquent l’importance de l’édifice, de 1 à 9, comme en témoignent de nombreuses photos. Seul le palais de l’Harmonie suprême a droit à dix figurines.

À noter que l’un de ses édifices, le pavillon de la Culture (*Wenyuan*), est couvert de tuiles vernissées noires. En accord avec les croyances superstitieuses et la théorie des cinq éléments, le noir représente l’eau, qui prévient le feu et protège les collections de livres. (Dans la peinture chinoise, et aussi japonaise, l’eau est noire.)

Couleur, « un cachet unique en son genre »

Osvald Sirén donne une vision colorée de la Cité, peu mise en avant : « L’effet magnifique que ces palais font à l’extérieur dépend pour une

grande part de leur couleur resplendissante. Les terrasses de soubassement, leurs escaliers, leurs balustrades sont de marbre blanc ; les édifices qui les surmontent sont d'un rouge vif et les toits en encorbellement sont couverts de tuiles jaunes vernissées. Ces trois tons : blanc, rouge et jaune, détachés sur le fond du ciel clair ou reflétée dans l'eau noire des fossés et des canaux, forment l'accord dominant des paysages de la cité-palais[3]. »

Les murs rouges de la Cité interdite rappellent le pouvoir et la majesté de l'empereur. Le « rouge impérial », sec et profond, est assimilé au maître des lieux et se confond avec lui. Il a été utilisé dans plusieurs palais à partir de la dynastie Zhou.

Un des auteurs de *L'Architecture chinoise* (paru chez Picquier), le professeur Pan Guxi, estime que les couleurs dominantes de la Cité interdite lui confèrent « un cachet unique en son genre : le bleu, le rouge, le jaune, le blanc et le noir, qui font partie intégrante de l'architecture impériale, rappellent les cinq éléments de la cosmogonie chinoise, et partant le monde hautement hiérarchisé sur lequel régnaient les souverains de l'empire du Milieu. Sous un ciel d'azur, comme par une sombre matinée d'hiver, la Cité interdite brille de tout l'éclat de ses couleurs et ne laisse pas d'en imposer, tant par le caractère majestueux de ses pavillons que par la richesse de son ornementation[4] ».

Murs et murailles : les remparts de Pékin

Pékin a été façonnée pour célébrer la grandeur du régime qu'elle abrite. À ce titre, elle se distingue du reste des villes murées chinoises par la taille de ses murailles.

Partageons l'émotion de l'écrivain Pierre Loti, en arrivant dans la capitale : « Pékin ! me dit tout à coup l'un de ceux qui cheminent avec moi, désignant une terrible masse obscure, qui vient de se lever au-dessus des

arbres, un donjon crénelé, de proportions inhumaines. Pékin !… Et, en quelques secondes, tandis que je subis la puissance évocatrice de ce nom jeté, une grande muraille couleur de deuil, d'une hauteur jamais vue, achève de se découvrir, se développe sans fin […]. Nous sommes au pied de ces bastions et de ces remparts, nous sommes dominés par tout cela, qu'un repli de terrain nous avait caché […]. La muraille de Pékin nous écrase, chose géante, d'aspect babylonien, chose intensément noire, sous la lumière morte d'un matin de neige et d'automne. Cela monte dans le ciel, comme les cathédrales, mais cela s'en va, cela se prolonge, toujours pareil, durant des lieux[5]. »

En Chine, une ville digne de ce nom doit être protégée par des remparts. En ce sens, l'architecture civile cède le pas à l'architecture militaire. « La Chine s'est elle-même fortifiée contre le monde extérieur et aussi contre son propre peuple. C'est un pays de murs. La Grande Muraille de Chine a pour objet de protéger son vaste empire ; les murs d'une ville et d'un village doivent protéger les habitants ; le palais, le cimetière et les murs du temple sont là pour protéger les familles individuelles… », remarque l'Américaine Sarah Conger[6]. Ainsi, la ville se devait d'être entourée d'un mur infranchissable.

Pour les Chinois, les remparts font plus que délimiter un périmètre sur le plan défensif. Ils créent une frontière entre deux mondes. Ainsi, à Pékin, les remparts pourpres autour du palais séparent l'empereur de ses sujets. On estime à 500 le nombre des cités chinoises jadis entourées de murailles. Aujourd'hui, elles ont presque toutes disparu, à Pékin comme ailleurs.

Selon Alphonse Hubrecht : « D'emblée, on reconnaît un plan, tracé avec une rare unité et une grandeur incomparable. Tous ces remparts convergents sont calculés pour faire un cadre imposant au pouvoir suprême ; tout concourt à la pensée dominante d'exalter la puissance et la magnificence du monarque, et d'entourer son trône de gloire et de majesté[7]. »

Les remparts de Pékin qui ceinturent la Ville intérieure ont été édifiés en même temps que la construction de la Cité interdite, et aussi un peu plus tard, sous l'empereur Zhengtong, de 1435 à 1453. Les dernières fortifications extérieures ont été construites postérieurement, après celles de la Ville impériale et de la Cité interdite. Un travail long, pénible, fastidieux et rigoureux. D'une hauteur exceptionnelle (10 à 12 mètres), avec 22,5 kilomètres de circonférence, pendant des siècles, ces remparts ont impressionné – sidéré, pourrait-on dire – les visiteurs par leur grandeur et leur majesté, avec leurs portes monumentales à plusieurs étages, qui caractérisent cette architecture militaire. Les soldats anglais et français qui ont investi Pékin lors de l'expédition militaire de 1860 se sont plu à les décrire. En Chine, c'est le rempart qui confère son statut à la ville.

Les bâtiments défensifs de la Cité interdite se composent de l'épaisse muraille crénelée qui entoure le complexe, des tours de défense aux angles du quadrilatère et des douves, de la porte du Milieu (*Wumen*) au sud et de la porte du Génie militaire au nord. Les murs massifs internes de la Cité interdite, ces carrés concentriques, sont multipliés à l'infini, à une échelle réduite pour les temples, les sanctuaires et les habitations ordinaires au sein même du Palais impérial, dans ses deux parties, extérieure et intérieure. On ne peut échapper à un sentiment d'étouffement. Le fait de se retrouver emmuré…

Ses célèbres remparts constituaient une des merveilles et une des curiosités de Pékin, avant qu'ils ne soient détruits pour des raisons pratiques par le régime communiste, dans les années 1950-1960. Leur côté massif provoquait un choc émotif et visuel, comme en témoignent les photographies prises à la fin du XIXe siècle et dans la première moitié du XXe siècle.

Long de 3,5 kilomètres, le rempart qui cerne la Cité interdite forme un rectangle (presque un quadrilatère) en plein cœur de Pékin. Ses quatre portes ne sont pas un simple passage, mais de véritables bastions, comme

on l’a vu. Et même un grand bastion en ce qui concerne la porte du Midi. Le visiteur remarque que trois des portes en bois de la Cité interdite sont ferrées de 9 rangées de 9 gros clous de bronze doré, qui servent d’ornement, le chiffre 9, le plus élevé des nombres impairs, indiquant le pouvoir suprême.

Ces défenses n’ont pas été inutiles – contrairement à la Grande Muraille –, car Beijing a été attaquée à plusieurs reprises dans son histoire.

Yin *et* yang

Il s’agit de deux concepts célèbres du taoïsme, opposés et complémentaires, de l’imaginaire chinois : la nuit et le jour, l’intérieur et l’extérieur, le féminin et le masculin. Ils sont à la base de préconisations en matière sexuelle. Le *yin* est associé à la féminité. Il symbolise l’impératrice et se caractérise par les chiffres pairs. Tandis que les chiffres impairs, associés au *yang* et à l’empereur, bénéficient d’une symbolique plus importante. Le 5 par exemple et le 9, le plus grand chiffre impair et le seul à s’écrire avec un unique caractère. La littérature qui concerne le *yin* et le *yang* est sans fin.

Pékin est adossée à un écran naturel de montagnes qui la protège au nord et à l’ouest des influences néfastes attribuées à ces deux points cardinaux *yin*. Au nord sont associés l’obscurité, le noir, l’hiver et le froid. C’est également du nord que déferlent les envahisseurs barbares. Tandis qu’au sud et au *yang* sont associés la couleur rouge, l’été, le feu et la chaleur.

Mais il convient d’y associer l’univers des Cinq Éléments, l’Eau, associée à l’impératrice et aux pavillons du nord ; le Feu, associé à l’empereur, qui concerne surtout les pavillons du sud ; le Bois, associé à la culture et aux pavillons de l’est ; le Métal, associé aux arts militaires et aux

salles de l’ouest ; et enfin la Terre, présente partout. Ces Cinq Éléments agissent et influent sur le cosmos et sur les activités humaines. Cette distinction par éléments de l’univers est reproduite dans la Cité interdite grâce à la disposition des pavillons.

Les constructions chinoises se développent surtout en surface. Les lignes horizontales prédominent. Le principe absolu qui détermine le tracé du plan est celui de la symétrie. Les corps de bâtiment et les ailes, les avenues, les cours, les pavillons sont distribués symétriquement. Pour pallier cette pauvreté architecturale, les architectes ont multiplié les motifs de décoration, les détails décoratifs, dragons, phénix, chimères, toute une zoologie fabuleuse et fantastique en terre cuite, des tuiles faîtières qui courent sur les arêtes. (On en voit souvent en vente dans les enchères publiques.)

Dragon, symbole du pouvoir

Comme on le sait, le pouvoir a besoin de symboles. En Chine, le dragon à cinq griffes représente l’empereur, lequel est le fils dragon du Ciel. La Chine a peuplé ses lieux de pouvoir d’un bestiaire symbolique, où le dragon domine toutes les autres créatures animales (grues, tortues, lions). Tous ces symboles du pouvoir impérial sont omniprésents dans la Cité interdite et manifestent la puissance impériale. Le dragon symbolise depuis les temps les plus anciens les puissances cosmiques, les forces bienfaitrices de la nature et la force masculine.

Le dragon chinois n’a rien à voir avec son homologue occidental. L’imagerie impériale a conçu le dragon comme un être composite : corps du poisson, écailles de la carpe, serres de l’aigle. Le dragon à cinq griffes, symbole de force et d’autorité, est devenu à partir de la dynastie Han le symbole impérial par excellence. Partout, on retrouve son effigie.

C’est un animal céleste, générateur de pluies bienfaisantes. Il est le maître des eaux. Il virevolte autour d’une perle dans le caisson en bois doré fixé au plafond au-dessus du trône impérial. Le dragon est gentil et bienveillant, symbole de force virile. Bien des images représentent deux dragons jouant dans les nuages avec une perle, ce qui provoque la pluie. Le dragon est assimilé à la personne du souverain. En Chine, il est gratifiant pour un garçon d’être né sous le signe du Dragon.

Le phénix, oiseau mythique fabuleux d’heureux augure, que l’on dit immortel, au plumage majestueux, représente le *yin*. Il symbolise l’impératrice. Il est le pendant féminin du dragon, emblème de l’empereur. Le mot de phénix est trompeur, comme l’est celui de dragon. Cet oiseau n’a pas grand-chose à voir avec celui des légendes européennes. Le phénix chinois ressemble à un faisan avec des plumes de paon. Dragons et phénix en bronze servent de brûle-parfums.

Autre symbole, qui n’a rien à voir avec notre mythologie, la licorne, qui représente la sagesse.

Couples de lions

Le Palais impérial compte six paires de lions en bronze, dont la plus imposante est située devant la porte de l’Harmonie suprême. Le lion n’existait pas en Chine. Il a été offert sous la dynastie des Han par les Parthes de l’Iran actuel. Par son image puissante, il a rapidement gagné ses lettres de noblesse. C’est pourquoi un grand nombre de bâtiments en Chine sont décorés de lions. Très fréquemment, les lions de pierre servent de gardiens devant les bâtiments officiels, les palais et les temples. Et même devant les demeures aristocratiques, comme l’ancien palais abritant la première légation (ambassade) de France à Pékin.

Parmi les six couples de lions qui garnissent le Palais impérial, cinq sont recouverts d'or, étincelants sous le soleil. Les imposants lions de bronze sculptés, que l'on rencontre partout en Chine, ne ressemblent pas à des lions ! Ces lions font des grimaces, leur gueule arbore un rictus, rien n'évoque en eux la majesté léonine. Ils portent curieusement un énorme collier à grelot. Les sculptures de lions ressemblent peu à un vrai lion. Le lion chinois est donc un animal quasi mythique, et non une représentation naturaliste.

Ces lions en bronze sont cependant très vivants. Sur un socle de pierre, les lions, accroupis, ouvrent leurs gueules et rugissent en découvrant leurs dents féroces. Leurs fortes griffes sont symboles de puissance. Le lion de droite est masculin, celui de gauche est féminin. Sous la patte gauche du lion mâle, se trouve une grosse perle (ou une boule). La patte gauche de la lionne protège un lionceau allongé sur le dos.

En Chine le rôle de roi des animaux est tenu par le tigre. Dans la Chine mythique, celui-ci symbolise la férocité, le pouvoir absolu et la cruauté. (On se souvient de l'image popularisée par Mao Zedong, pour qui les Américains étaient des « tigres de papier ».)

Autres symboles du pouvoir

Le riche bestiaire symbolique des Chinois joue en même temps un rôle décoratif important, que l'on a parfois tendance à négliger. Depuis la plus haute Antiquité, les fumées qui se dégagent des brûle-parfums évoquent les nuées où s'ébattent les dragons et où volent les immortels. Ils sont un élément important de la mise en scène des apparitions impériales.

D'autres attributs symboliques du pouvoir impérial sont la mesure à grains à l'ouest et le cadran solaire à l'est des palais de la Cité interdite, comme devant le palais de l'Harmonie suprême. Ces instruments sont là

pour rappeler le pouvoir absolu de l'empereur, lequel contrôle l'espace et le temps.

L'un des grands principes de construction veut que les bâtiments fassent face au sud, et si possible s'adossent à une montagne au nord. Dans chaque palais, le trône impérial est protégé des influences néfastes venues du nord par un écran ouvragé, disposé en paravent derrière celui qui est le cœur du monde.

Tous les éléments relevant de l'organisation spatiale, comme les places, sont en nombre pair, tandis que les points de franchissement, ponts et portes, sont en nombre impair, ainsi que leurs entrées, ce qui permet au souverain d'emprunter la voie médiane, ce qu'il est le seul à faire.

Peintures

Les appartements de l'empereur et les salles d'apparat dans lesquelles il tient généralement audience, ne sont pas décorés de peintures. L'empereur en effet est censé être le plus parfait de l'univers, un personnage sacralisé, lequel n'a nul besoin de propagande directe, au centre de tout. Et donc les objets décoratifs qui l'entourent ne peuvent qu'être des motifs géométriques, et non des œuvres artistiques.

Aujourd'hui, une grande partie de la collection de tableaux de la Cité interdite se retrouve au musée national du Palais de Taipei, emmenés à Taiwan par Chiang Kai-shek, en 1949. Des tableaux réunis au cours des siècles par les différents empereurs, souvent férus d'art et parfois peintres eux-mêmes.

Le missionnaire jésuite Amiot dit constater (à la fin du XVIIIe siècle) que : « Les tableaux & peintures n'entrent point dans la décoration des grands appartements impériaux. La majesté du trône n'y admet que des ornements simples, nobles et augustes comme elle. Les peintures sont

reléguées dans les cabinets, les galeries et les salons des jardins, et encore en petit nombre[8]. »

La peinture à l'aquarelle est privilégiée. Il existe de véritables artistes pratiquant ce genre. Mais ce sont le plus souvent les mêmes motifs que l'on retrouve : scènes antiques, combats, paysages, oiseaux et fleurs. Le peintre chinois excelle dans l'illustration des éventails.

Autour du Palais impérial

La Cité interdite proprement dite est une chose, les espaces et monuments qui l'entourent, la Ville impériale, en sont une autre, qui la complètent et l'agrémentent en quelque sorte.

Le Palais impérial est entouré sur trois côtés par des jardins impériaux. Tout d'abord, le parc de la colline du Charbon, situé juste au nord de la Cité interdite, de l'autre côté de l'avenue et de la porte du Génie militaire. Cette colline artificielle, dite du Charbon, n'est en rien constituée de roches sédimentaires combustibles. Construite par les Yuan, elle doit son nom à la terre extraite des douves et des lacs situés à l'ouest immédiat du Palais impérial. Elle est hérissée de cinq pavillons bouddhiques. Cette colline offre un magnifique point de vue sur les toits de la Cité, recouverts de tuiles vernissées jaunes pour les pavillons les plus importants. Dominant le palais du côté nord, elle joue un rôle de protection géomantique, censée le maintenir à l'abri des influences néfastes venues de cette direction.

Si l'on en croit Osvald Sirén : « Aucune partie de la Cité pourpre interdite n'atteint la beauté des bâtiments dits "Palais de Mer" qui s'élèvent au milieu et sur les bords d'une longue pièce d'eau, à l'ouest de la grande enceinte du palais[9]. »

Pékin est une ville sans fleuve, mais elle dispose de beaux lacs, les lacs de l'Ouest, creusés par les Jin et les Yuan autour des jardins impériaux, qui

jouxtent la Cité interdite. Ces lacs permettent de constituer des réserves d'eau, lesquelles vont alimenter des puits à l'intérieur du palais (entre 70 et 80). Quant à l'empereur, il utilise l'eau venue de la banlieue ouest, des Collines parfumées. Une eau minérale en quelque sorte.

Situé au nord-ouest de la Cité interdite, le parc Beihai abrite le lac du même nom. Aménagé sous la dynastie des Yuan, c'est un lieu de détente pour les empereurs qui y viennent parfois. Ce parc est aisément reconnaissable de loin à cause de l'étrange bâtiment qui le domine et qui peut paraître incongru, son fameux Dagoba blanc, qui détonne dans le paysage. (Au XIXe siècle, les voyageurs britanniques l'ont baptisé la « bouteille de peppermint », une liqueur verte à base de menthe poivrée.) Ce temple tibétain a été érigé en 1651, à l'occasion d'une visite du Dalaï-Lama.

Les lacs Zhonghai (lac du Milieu) et Nanhai (lac du Sud), autrefois bordés de palais impériaux, flanquent également la Cité interdite sur son côté sud-ouest. Aujourd'hui cet espace est dévolu aux sièges du gouvernement central et du Parti communiste chinois (PCC), *Zhongnanhai*. Depuis 1949, c'est là que résident avec leur famille tous les dirigeants, ministres et hauts dignitaires du régime.

Plus au sud, la ville chinoise (sous les Qing) comprend un autre ensemble de monuments, dont le temple du Ciel (*Tiantan*).

Face sombre de la Cité

Osvald Sirén a eu l'honneur insigne de visiter en 1924 la Cité interdite en compagnie du plus huppé des guides, Puyi, le dernier empereur chinois. Entré par la porte du Génie militaire, au nord, il a l'occasion de parcourir les quartiers secrets de la Cité interdite. Son impression est mitigée. Il se retrouve enfermé entre de hautes murailles roses : « On ne voyait plus rien

que ces hauts murs nus et le pavé, s'étonne Sirén : on aurait cru marcher dans une cour de prison […]. Nous marchâmes donc pendant plus de dix minutes entre ces hauts murs ; nous passâmes par de petites cours et par des portes où les vieux gardes mandchous, en longues houppelandes, et chapeaux à glands, regardaient l'étranger avec quelque méfiance. Mais plus nous nous enfoncions dans la cité-palais, plus elle me faisait l'effet d'un labyrinthe. Si nombreuses étaient les cours, les portes et les ruelles murées menant dans toutes les directions, qu'il semblait impossible qu'un étranger pût retrouver seul le chemin de la sortie[10]. »

Et de fait, la Cité interdite, dans sa partie privée au nord, est un labyrinthe, une quasi-prison, inhospitalière et angoissante, oppressante, comme nous le verrons dans les chapitres suivants. Elle a le charme d'une caserne. Cet endroit est propice à toutes les intrigues de cour. C'est un des aspects de sa face sombre.

À cette époque, après la chute de l'Empire, cette partie de la Cité interdite est délaissée. Osvald Sirén ne peut imaginer que c'étaient là les lieux les plus vivants, les plus actifs, de l'austère Palais impérial, où se bousculaient les innombrables habitants de la Cité, serviteurs, gardes armés, porteurs, cuisiniers, domestiques en tout genre, concubines et dames de cour, etc. On a du mal à imaginer qu'à toutes les époques, la partie privée du Palais impérial a abrité une fourmilière de près d'une dizaine de milliers de personnes.

1. Exposition musée du Petit Palais, *op. cit*., p. 11-12.
2. Maurice Paléologue, *L'Art chinois*, Paris, Quantin, 1887, p. 88 et 98.
3. Osvald Sirén. *Les Palais impériaux de Pékin*, *op. cit*., p. 21.
4. *L'Architecture chinoise*, Arles, Éd. Philippe Picquier, 2005, p. 213.
5. Pierre Loti, *Les Derniers Jours de Pékin*, *op. cit*., p. 87-88.
6. Sarah Pike Conger, *Letters from China*, Chicago, 1909, p. 1.
7. Alphonse Hubrecht, G*randeur et suprématie de Pékin*, *op. cit*., p. 124.

8. Amiot, *Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs, les usages des Chinois*, t. II, p. 414.

9. Sirén, *Les Palais impériaux de Pékin*, *op. cit*., p. 25.

10. *Ibid*., p. 16.

3

Empereurs

Le « fait impérial » est fondamental. Rappelons que le souverain, le plus haut personnage de l'univers, possède une charge symbolique. La Cité interdite, au centre de l'Empire et du monde, siège du pouvoir impérial et résidence de l'empereur, situé au cœur de la ville est ce vers quoi tout doit converger. L'empereur est en effet considéré comme le pivot autour duquel tournent les affaires terrestres. Il relie l'Empire à son pendant céleste. Son premier devoir, outre de gouverner un Empire fort et stable, est de s'assurer une progéniture.

L'idéologie et les fonctions impériales constituent l'héritage d'une longue histoire, qui date de la dynastie des Zhou occidentaux (les premiers Zhou, XIe-VIIIe siècle av. notre ère). Un peu plus tard, les maîtres-penseurs de l'époque des Royaumes combattants (– 481/– 221) ont forgé l'idée d'un Empire unifié, doté d'un seul monarque. La doctrine impériale, forgée dès le premier millénaire avant notre ère, veut que l'image de l'empereur idéal soit érigée en figure supérieure, garante de la permanence et de la stabilité de l'Empire, qu'il assure par sa seule présence.

L'unification de la Chine, réalisée sous la dynastie des Qin a consacré cette définition. Le premier empereur, Qin Shi Huang (– 221/– 206), a créé un nouveau titre pour lui et ses successeurs, *Huangdi*, c'est-à-dire empereur,

afin de manifester sa supériorité face aux rois (*Wang*). Ce terme est l'agrégation de deux mots signifiant « auguste souverain ». Une connotation religieuse et civile, et non militaire comme dans le cas de l'*imperato*r romain.

Sous la dynastie des Han occidentaux (– 206/+ 209), et en particulier sous l'empereur Wu, les lettrés confucéens ont établi que le « Fils du Ciel » (*tianzi*) a reçu de la divinité suprême céleste un « mandat » en raison de ses mérites. Ce précepte est dû à Confucius, lequel compare le souverain autour duquel gravite le royaume tout entier : « Qui gouverne par la vertu est comparable à l'étoile polaire, immuable sur son axe, mais centre d'attraction de toute la planète. »

L'empereur est ainsi le chef de l'administration, le juge suprême de l'Empire. Il en est également le grand prêtre, qui accomplit les rituels consacrés aux divinités les plus importantes, en premier lieu le Ciel. Le mandat du Ciel ou Mandat céleste est un concept chinois apparu sous la dynastie des Zhou, qui a permis d'affirmer la légitimité du pouvoir des empereurs de Chine. Il repose sur l'approbation que le Ciel accorde aux dirigeants sages et vertueux, approbation qu'il cesse de prolonger si ceux-ci ont une conduite mauvaise ou sont corrompus. Les catastrophes naturelles sont interprétées comme des messages du Ciel. Ce qui légitime le peuple à se rebeller, pour qu'une nouvelle dynastie, plus vertueuse, se voie alors confier le mandat du Ciel.

Les empereurs les plus actifs participent effectivement à la prise de décision, mais d'autres sont plus effacés. Le précepte d'origine taoïste du « non-agir » préconisé par certains penseurs, prévoit que le monarque ne doit pas diriger en personne, mais déléguer à ses subordonnés. Il doit attirer à lui, repérer et élever les plus méritants. L'autorité doit donc absolument découler de l'empereur, mais elle est concrètement exercée par d'autres.

Du fait de sa fonction, qui le place au-dessus du commun des mortels, le souverain se doit d'être peu visible et difficilement accessible. Il se déplace

rarement dans l’Empire, il ne conduit pas les troupes au combat, et son image ne fait pas l’objet d’une propagande.

Le pouvoir impérial se transmet en général de père en fils (plus rarement au frère cadet). L’empereur désigne un héritier, en principe le fils de son épouse principale. Cet héritier présomptif peut être déchu de ce titre au profit d’un autre fils. Ce principe a été respecté même sous des empereurs à la personnalité effacée, dont la cour est dominée par des ministres ou des eunuques, marquant ainsi le triomphe de l’institution impériale chinoise et de l’idéologie confucéenne qui la supporte.

Le nouvel empereur est intronisé en grande pompe lors des cérémonies funéraires de son prédécesseur, qu’il dirige personnellement devant tous les principaux dignitaires de la cour. Ces derniers formulent la requête de prise du pouvoir, puis il monte sur le trône au cours d’une dernière cérémonie, où il reçoit le sceau impérial symbolisant sa capacité à exercer pleinement sa charge de chef de l’Empire. En théorie, une fois par mois, l’empereur tient audience dans la cour extérieure et organise un banquet où les dignitaires peuvent s’adresser à lui. Les autres occasions de ses apparitions publiques sont les fêtes et rituels religieux, qui leur accordent également le même privilège.

Autrement, l’empereur apparaît rarement en public, sa fonction implique qu’il soit un personnage peu accessible. Il passe sa vie dans la cour intérieure, ses appartements du Palais impérial, ou bien dans une de ses résidences secondaires hors de la capitale.

Avec des monarques vivant reclus et s’impliquant de moins en moins (comme sous les Ming) dans les affaires de l’Empire, le pouvoir tend à être exercé par ceux qui ont accès à la cour intérieure : épouses, eunuques, clan impérial, et ceux qui sont liés à l’empereur par des mariages.

À l’inverse, la bureaucratie, en dépit de son rôle important et de sa faculté à présenter des remontrances à l’empereur sur la gestion de

l’Empire, n’a jamais exercé la direction effective de la Chine, conjointement avec l’empereur.

Sous les Qing, la Cité intérieure est restée la résidence impériale, mais elle est aussi devenue un centre important de gouvernement, son bureau, en quelque sorte.

4

Eunuques

> « Pendant toute la longue histoire de la Chine, ou presque, la structure politique a été affectée à maintes reprises par les termites du palais, c'est-à-dire les eunuques. Cela ne veut pas dire que tous les eunuques du palais étaient malfaisants. Cependant, un système qui repose sur la cupidité, la duplicité, la soif du pouvoir, nourri par les racines repoussantes de la corruption, produit nécessairement des scélérats, ou au moins des gens peu recommandables[1]. »

Autre son de cloche : un lettré du XVIIIe siècle, qui a vécu trente ans sous la dynastie Ming, exécute proprement cette engeance qu'il exècre : « Les dynasties Han Tang et Song ont connu une série sans fin de désastres dus aux eunuques, mais sans aucune mesure avec ce qui s'est produit sous les Ming. Sous les Han, les Tang et les Song, des eunuques ont pu interférer avec les choses gouvernementales, mais aucun gouvernement n'a été jusqu'à obéir aux ordres des eunuques comme l'ont fait les Ming. » L'ouvrage de Roderick Mac Farquhar (*The Forbidden City*) contient des pages accablantes sur les eunuques.

Le terme eunuque ne concerne pas uniquement la Chine. Les eunuques ont existé dans l'Égypte ancienne, en Grèce, à Rome, en Turquie. Avant de

traverser le continent asiatique à partir des côtes méditerranéennes et de se retrouver en Corée. Et en Chine pour plus de deux mille ans. C'est dire leur importance historique. Et combien leur existence est enracinée dans la civilisation chinoise. Ils ont joué un rôle si fondamental qu'on leur attribue la chute des grandes dynasties Han et Tang, ainsi que celle, plus récente, des Ming.

Aucune étude de la vie quotidienne dans le Palais impérial de Pékin ne saurait omettre le rôle des eunuques. Paradoxe bien compréhensible : c'est aux eunuques qu'incombe la charge de veiller sur le harem d'un empereur polygame.

Le sentiment général prévaut que tout au long de l'histoire monarchique de la Chine, les eunuques ont constitué une source perpétuelle de troubles politiques et d'intrigues de cour. Sous les Ming (1368-1644), en particulier à partir de 1421, date de l'installation de l'empereur Yongle à la Cité interdite, ils constituent le cercle rapproché de l'empereur, dont ils partagent la vie quotidienne et l'intimité.

Ces personnages sont des hommes dont on a tranché les organes génitaux, pour leur permettre d'accéder au service de l'empereur. Ils sont chargés de veiller au confort du souverain et à la satisfaction de sa vie sexuelle. Ils sont surtout chargés de s'occuper et de surveiller le gynécée. Tous les fonctionnaires du palais sont des eunuques. Le soir venu, au coucher du soleil, quand les portes de la Cité interdite se sont refermées sur les milliers de personnes (de 6 000 à 7 000 et jusqu'à 10 000, selon les époques) qui s'agitent dans la partie privée du palais derrière les murailles, il n'y a qu'un seul mâle « complet », le Fils du Ciel.

Qui dit Cité interdite, pense eunuques. Évoquer le Palais impérial, c'est convoquer la confrérie des eunuques. Telle est la première face sombre de la Cité interdite.

La présence et le rôle des eunuques à la cour de Pékin restent des thèmes favoris des historiens. Les deux livres récents que l'historien

américain Keith McMahon a consacrés au pouvoir de la cour en Chine tournent presque exclusivement autour des eunuques. Il faut dire qu’il y a de quoi s’étonner – et parfois s’indigner – de cette particularité honteuse (?) et barbare, mais pittoresque, partagée avec le monde byzantin. Il n’est pas un livre sur l’histoire ancienne et moderne de la Chine qui n’aborde cette question, ou du moins cette particularité.

Il faut dire que le bien-fondé de leur existence provoque un débat qui ne se conclut pas à leur avantage. La plupart des historiens attribuent par exemple au pouvoir excessif des eunuques la décadence et la chute de la dynastie des Ming. Les lettrés-fonctionnaires, qui ont écrit l’histoire, ont décrit avec emphase et gourmandise combien et comment les eunuques, assistants personnels de l’empereur, se sont trouvés en meilleure position pour trouver l’oreille du souverain, exploiter ses faiblesses, profiter de ses faveurs, exercer leur influence et accumuler des richesses.

Les lettrés-fonctionnaires instruisent à charge, mais la culpabilité globale de l’eunuchisme est avérée. Surtout à l’époque qui nous intéresse ici, celle des Ming. La croyance qu’un castrat, sans enfants, qui ne peut envisager détenir un quelconque pouvoir politique et une position sociale qu’il peut transmettre à ses fils, et se contenterait de son sort, est en fait infondée. De la même manière, celle qu’un eunuque n’aurait nul besoin d’accumuler des richesses en vendant des informations secrètes, en puisant dans les coffres du Trésor impérial et la collecte des tributs, n’est pas crédible.

L’histoire montre en effet que tel n’est pas le cas, que leur honnêteté et leur loyauté, leur sens de l’État sont illusoires.

Comment expliquer cette particularité étonnante, voire stupéfiante, qu’est le recours à l’eunuchisme, comme l’est cette autre pratique qu’est celle des pieds bandés pour les femmes pendant des siècles ? Mais ceci est une tout autre histoire…

Origine des eunuques

Les eunuques apparaissent très tôt dans l'histoire de la Chine, dès la plus haute Antiquité. Leur existence s'étend sur deux mille cinq cents ans, jusqu'à leur disparition tout à la fin des Qing. (Le dernier d'entre eux, Sun Yaoting, est mort à Pékin en 1993, à l'âge de 94 ans.)

La première mention concernant leur existence remonte aux débuts de la dynastie des Zhou (XIe siècle avant notre ère) et à une autre date de l'époque des Printemps et Automnes (– 772/– 481). La castration y figure parmi les cinq formes graves du châtiment, avec les stigmates sur le front, la section du nez, l'amputation des oreilles, des mains ou des pieds et la peine capitale par décapitation.

Pour les rois et princes orientaux – et pour les empereurs de Chine en particulier, qui pratiquent la polygamie –, le recours aux castrats offre la garantie que le harem, le gynécée, est parfaitement gardé, sans risque aucun. Compte tenu de leur état, les eunuques ne sont pas susceptibles d'éveiller la suspicion de leur maître. Alors qu'en Perse et en Turquie, les eunuques peuvent se retrouver au service de quiconque a les moyens financiers de s'en offrir, en Chine ils sont le privilège de l'empereur et de quelques princes éminents de sa famille.

Les castrats sont restés de simples domestiques jusqu'à la fin des Han occidentaux (– 206/an 8 de notre ère). C'est seulement à la fin des Han orientaux (25-220 de notre ère) qu'on les voit investis de fonctions officielles de fonctionnaires, et qu'ils commencent ainsi à jouer un rôle politique.

Cette initiative politique – qui par la suite va profondément modifier le mode du gouvernement impérial – revient à l'empereur des Han Guangwu (25-57). C'est lui qui le premier a introduit le péril en la demeure, le ver dans le fruit, en plaçant des eunuques à la tête de certaines instances administratives. Tous les serviteurs du palais sont alors des eunuques, alors

qu'ils n'en représentent, sous les règnes précédents, que la moitié sans doute. En leur attribuant des fonctions régaliennes jusqu'alors exclusivement réservées aux lettrés-fonctionnaires, Guangwu déclenche une guerre larvée – mais continuelle, perpétuelle – entre les deux clans, lesquels vont se partager le pouvoir. Une confrontation qui va durer pendant près de vingt siècles.

Sévères et perpétuelles luttes de clans

Sous les Ming, il existe une rivalité très âpre entre les deux principaux groupes politiques – ou du moins administratifs – la corporation des lettrés-fonctionnaires, c'est-à-dire les bureaucrates confucéens recrutés par concours – et celle des eunuques au service du souverain, à l'intérieur du palais. Le Grand Secrétariat, le Censorat, les postes administratifs essentiels sont occupés par les lettrés. Mais toute décision importante relève de l'empereur, lequel a tendance à s'appuyer sur les eunuques.

Compte tenu des circonstances, il n'est pas difficile de comprendre pourquoi seuls ces derniers sont susceptibles de gérer les affaires du sérail impérial, lequel ressemble à un jardin de fleurs épineuses. Car les souverains, les audiences officielles terminées, se retrouvent dans l'enceinte réservée à leur harem, où le service est assuré par les eunuques. Ceux-ci ont donc toute latitude pour établir des contacts personnels et privilégiés durables avec leur maître. Ils tiennent le fichier impérial, les archives des rapports au trône et le fichier des fonctionnaires, gages de puissance. Ils savent se rendre indispensables en flattant les goûts… et les vices du souverain. Leur influence est néfaste. Ils endorment l'empereur dans les plaisirs pour mener à bien leurs intrigues.

D'un côté, les lettrés confucéens méprisent ces êtres qu'ils considèrent comme sans éducation, ambitieux, arrogants et intrigants, devenus les

intimes du souverain, et qui exercent sur lui une influence jugée néfaste. De l'autre, les eunuques manœuvrent habilement pour écarter du pouvoir les lettrés qui ne leur sont pas tout dévoués, installant leurs créatures à leur place. Il est nécessaire de gagner leurs faveurs, si l'on veut gagner celle de l'empereur.

Et pour bénéficier des bonnes grâces de ces intermédiaires obligés, il faut pour les courtisans les combler de cadeaux. Devenus influents, corrompus et riches à la fin des Han orientaux, les eunuques gardent leur pouvoir sous les dynasties suivantes. C'est donc à la fin de cette dynastie Han, et plus tard celle des Tang, que leur influence devient prédominante.

Certains historiens vont jusqu'à attribuer la fin de la grande dynastie des Tang au pouvoir délétère des eunuques. Mais ils se retrouvent tous d'accord pour estimer que la dynastie Ming leur doit sa disparition. Et aussi, dans une moindre mesure, celle des Qing. Les avertissements, protestations et admonestations auprès des souverains de quelques censeurs courageux, de vice-rois, et de personnalités d'une haute intégrité demeurent sans effet. Et font le plus souvent le malheur de ces téméraires.

Les lettrés auront une revanche, posthume et tardive. Les eunuques ont sans doute joué un grand rôle, mais les lettrés se sont vengés en écrivant l'histoire, accusant leurs ennemis intimes de tous les crimes et forfaits.

D'autres empires dans le monde ont connu l'institution des eunuques. Mais dans la Chine impériale, ils ont d'une manière générale tendance à devenir importants sur le plan politique et administratif, et parfois plus importants que le personnel gouvernemental officiel. C'est qu'ils approchent, comme on l'a dit, beaucoup plus souvent que les fonctionnaires attitrés la personne sacrée du souverain, et ceci dans la sphère de son intimité. Ils connaissent ses goûts et ses habitudes, recueillant parfois ses confidences. Ils prennent d'autant plus d'importance que le souverain est jeune, faible, indécis et inexpérimenté.

Les eunuques sont les seuls à avoir accès aux appartements privés, à la fois ceux de l'empereur et ceux de ses femmes : à l'épouse principale ou impératrice en titre, aux épouses secondaires, qui peuvent parfois avoir accès au titre d'impératrice, aux concubines et simples servantes. Toute une gent féminine dont l'influence cumulée n'est pas négligeable.

L'autre raison est que l'empereur se montre soucieux de protéger la dynastie des tentatives d'usurpation. En particulier provenant de la noblesse. La seule noblesse, en Chine, est constituée des membres de la famille impériale élargie. Les princes impériaux sont certes éloignés de la cour, par mesure de précaution, mais l'empereur n'est jamais sûr d'être à l'abri de conspirations et d'intrigues de cour.

Intimité intéressée

Les enfants mâles de l'empereur sont élevés dans un complet isolement au sein du palais, nourris par des nourrices jusqu'au sevrage. C'est ainsi que le jeune prince se retrouve immédiatement et presque exclusivement dans les mains des eunuques, lesquels le chérissent avec l'espoir de demeurer longtemps proches du futur détenteur du pouvoir. C'est ainsi que, également, de nombreux eunuques s'efforcent de gagner par mille manières la faveur du prince héritier et futur empereur.

Les eunuques appellent l'empereur « Sire de Dix mille ans ». Avides et pervers, ils gagnent les faveurs des jeunes princes, en les gâtant, en flattant leur goût pour les chiens, les chevaux, les faucons, et aussi pour la musique, les danses, les pièces de théâtre. Ils organisent et facilitent par la même occasion leurs débauches et goûts pervers. Princes gâtés, princes pourris.

C'est ainsi que des eunuques peu scrupuleux et avides de pouvoir peuvent modeler à leur guise le caractère du futur héritier du trône, profitant de leur situation pour nourrir des ambitions personnelles. C'est ainsi que les

plus chanceux se voient confier des postes de hauts fonctionnaires, par exemple le commandement des forces armées, des missions d'inspection dans les provinces, des ambassades diplomatiques. Les plus ambitieux rêvent d'accéder à la direction du Cérémonial, une charge qui confère à son détenteur le droit de signer des décrets au nom du souverain. Bref, les eunuques deviennent parfois les maîtres du palais et mènent les affaires de l'État à des fins personnelles.

De nombreux princes sont devenus empereurs alors qu'ils étaient encore enfants. Lorsqu'ils atteignent leur majorité, les eunuques à leur service les ont déjà introduits dans une extrême promiscuité et des habitudes débilitantes. Une fois corrompu, mentalement et physiquement, le nouveau souverain est devenu un outil à faible volonté dans les mains de ses serviteurs, qui le convainquent aisément que sa personne, si auguste soit-elle, est à la merci d'ennemis et de traîtres, qu'il faut éliminer. C'est ainsi que la confiance dans un gouvernement de conseillers légitimes se retrouve atteinte, sinon détruite. Le (futur) jeune empereur en vient à se convaincre que son recours le plus sûr est de s'en remettre à ses eunuques, fidèles par définition, pour être informé, conseillé, encouragé et soutenu.

On comprend mieux l'histoire des Ming, et la médiocrité de leurs empereurs à partir de la moitié de la dynastie, en sachant cela.

Méfiance envers les hauts fonctionnaires

Il existe toujours une aristocratie des hauts fonctionnaires intègres, des lettrés recrutés par le système du concours impérial et issus pour beaucoup de la prestigieuse académie Hanlin (académie de la Forêt des Pinceaux). Cette caste respectée devrait, selon la tradition confucéenne, constituer l'ossature du gouvernement légal de la Chine et lui fournir ses ministres. Mais l'empereur a tendance à craindre et à se méfier de l'influence de cette

institution, et aussi de celle des censeurs, dont le rôle est d'oser lui faire des remontrances. D'où sa tentation de se priver, autant que faire se peut, de leurs services.

Le premier empereur des Ming, Zhu Yuanzhang (Hongwu), n'apprécie guère les hauts fonctionnaires, considérés comme négligents, corrompus et insensibles. Mais il se méfie tout autant des eunuques : « Il n'y en a pas un sur deux qui soit bon parmi des milliers, estime-t-il. Ces gens ne peuvent exercer que des fonctions superficielles et reposantes. On ne doit pas leur confier de responsabilités, et leur nombre doit être limité. » Et de fait, sous son règne, le nombre des eunuques dans le palais intérieur ne dépasse pas les quatre cents. Hongwu décide qu'ils ne doivent apprendre ni à lire ni à écrire et interdit qu'ils interfèrent dans les affaires publiques. Il proscrit par la même occasion toute castration, sauf pour les prisonniers.

Néanmoins, de plus en plus soupçonneux envers les hauts fonctionnaires, il emploie de nombreux eunuques pour lui servir d'espions. À la fin de son règne, en 1420, désireux de mettre fin à toute forme d'opposition politique, son fils Yongle crée une agence d'espionnage et de police secrète, appelée le Dépôt de l'Est (elle se trouve à l'est du Palais impérial). Un service exclusivement contrôlé par les eunuques.

À la fin du XVe siècle, le palais abrite 10 000 eunuques et 70 000 en 1644, à la fin des Ming. Des chiffres sans doute exagérés. On constate en tout cas une multiplication notable du nombre de castrations volontaires. Yongle en est responsable. Lors de sa conquête du pouvoir, il a utilisé les services d'eunuques de la cour de Nanjing pour s'informer des projets de son adversaire, le jeune empereur Jianwen. Et il a continué à utiliser leurs services. Yongle recourt à des eunuques, parce qu'il pense que les hauts fonctionnaires ne sont pas dignes de confiance. Il fait également appel à eux, s'ils sont musulmans, pour diriger ses expéditions militaires et surtout maritimes.

Direction du Cérémonial

Le recours aux eunuques est certes une facilité, mais celle-ci est compliquée à gérer. Ils seraient des dizaines de milliers dans la Cité interdite. (Les chiffres sont incertains et divergent selon les époques.) Ils sont partagés en 48 catégories, réparties dans 24 structures différentes, 12 directions, 4 départements et 8 bureaux.

La direction du Cérémonial, aux mains du Grand Eunuque, est la plus importante de toutes. Elle est chargée des divertissements, des rites, des cérémonies. Et aussi des punitions. Elle supervise les missions impériales et contrôle tout le personnel eunuque. Cette instance dirige donc tous les services occupés par des eunuques. Surtout, elle transmet tous les dossiers administratifs, les documents impériaux, surveille les pétitions et les archives du palais.

Les autres bureaux dirigés par les eunuques concernent les services du palais, en charge des constructions et de l’intendance : le mobilier et la décoration ; l’habillement et la fourniture de vêtements ; les armes à feu, la Garde impériale et les écuries, y compris les animaux exotiques (éléphants) ; l’entretien des temples ; les cuisines ; la garde des vingt-cinq sceaux impériaux, symboles du pouvoir sur l’Empire.

La charge des cuisines est une des plus importantes. L’art culinaire a en effet atteint des sommets en Chine. Les Chinois sont persuadés que l’art de vivre est un élément essentiel du développement culturel, un bienfait de la civilisation, lesquels passent par la gastronomie. La cour impériale n’étant jamais à court d’argent, les denrées les plus rares et les plus chères sont les bienvenues. Les eunuques se font gourmets et deviennent des artistes de bouche. On s’arrache les bons cuisiniers. Les eunuques ont la haute main sur les services d’approvisionnement en vin, vinaigre, pâtes et légumes, etc. (Voir *infra* sous les Qing.)

Quant à la fabrication des sceaux impériaux, elle est essentielle sous les dynasties chinoises. Plus de 30 000 sceaux sortent annuellement des ateliers impériaux, à partir de bois rares et de pierres semi-précieuses.

Quatre départements concernent les services contre les incendies et la gestion de l'eau ; les spectacles, avec 300 acteurs de théâtre et des musiciens ; le papier toilette et linges absorbants (un département nécessaire aux eunuques, grands consommateurs de pantalons ouatés et garnis de linge) ; les services d'hygiène et les équipements de bains.

Huit bureaux s'occupent des armes blanches, de la fabrication de la monnaie, du sort des personnes âgées ou retraitées qui ont servi à la cour. C'est le seul service extérieur à la Cité interdite, sauf pour les anciennes concubines et dames de cour, dont il n'est pas souhaitable que leurs secrets se répandent à l'extérieur.

En plus, sous les Ming, les eunuques sont chargés de la gestion des grands entrepôts situés dans la Ville impériale, des antichambres des palais, et de la garde des portes de la Cité, sans oublier les emplois temporaires dans la capitale et même dans les provinces.

Tous ces bureaux, directions et départements ont des attributions spéciales, avec à leur tête un eunuque, qualifié par les Occidentaux de « prince des eunuques ». Le commandant supérieur de tous ces castrats, le responsable de la direction du Cérémonial, le Grand Eunuque, possède ainsi le grade de mandarin du 4e degré de la hiérarchie civile.

La direction du Cérémonial grandit en importance chez les Ming car, comme on l'a vu, celle-ci contrôle le flux des documents gouvernementaux destinés à l'empereur, lesquels sélectionnent les sujets soumis à l'attention impériale et prodiguent leurs conseils. À eux également la charge de publier les documents qui émanent de lui.

Très vite, les eunuques usent et abusent de leur influence et s'attribuent la police secrète et même prennent le commandement d'armées en

campagne. Ils sont aussi présents dans les ambassades, dans la perception des taxes, dans la justice.

Sous le règne de Jingtai (empereur de 1449 à 1457), l'augmentation du nombre d'eunuques autocastrés à la recherche d'un emploi, et la coutume d'offrir des eunuques en guise de cadeau de mariage aux nombreux cousins du souverain, ont conduit à la constitution d'un « stock » d'eunuques, placé sous le contrôle des différents bureaux des Affaires intérieures de la Cité interdite, en particulier de la direction du Cérémonial. Tandis que 3 000 postes sont à pourvoir, les postulants se retrouvent au nombre de 20 000…

Les eunuques du Palais impérial sont donc au nombre de plusieurs dizaines de milliers sous les Ming. Ils sont 2 000 à 3 000 à entourer en permanence l'empereur et les principaux membres de la famille impériale. Ils jouent en particulier le rôle de serviteurs, pour les repas. Ils accompagnent les souverains dans leur promenade. Ils les assistent lors des levers et couchers de leur maître. Toutes les tâches ménagères sont en revanche effectuées par des servantes.

Les trois Grands Secrétaires, de hauts fonctionnaires civils, qui ne sont pas des eunuques, ne peuvent exercer le même contrôle et ne sont pas admis dans la cour intérieure. La direction du Cérémonial gouverne en réalité la Cité interdite. Dès 1453, les eunuques sont devenus un rouage essentiel dans sa gestion quotidienne.

« Et on lui coupa le et les… »

Le Dr Jean-Jacques Matignon, médecin militaire de la légation (ambassade) de France à Pékin, a eu l'occasion en 1896 de prodiguer des soins à un jeune eunuque atteint d'un rétrécissement de l'urètre, dans un hôpital de Pékin. Cette expérience médicale l'a incité à s'intéresser à

l’anatomie des castrats. Ses recherches concernant les eunuques du Palais impérial nous valent un intéressant chapitre de son livre, *La Chine hermétique*, où il ne craint pas de mettre en exergue cette citation de Froissart (un chroniqueur du XIVe siècle : « Et on lui coupa le et les, à cause qu’il était hérite (hérétique) et sodomite[2] », à propos d’une victime de la castration.

Pourquoi devient-on eunuque ?

Le Dr Matignon explique qu’il s’agit le plus souvent de jeunes garçons, poussés par la misère ou vendus par leurs proches, qui subissent la castration afin de pouvoir entrer au palais, avec l’espoir d’y trouver l’utile et le nécessaire – à défaut de l’agréable – pour leur vie durant. En Chine, explique-t-il, « on devient eunuque par force, par goût, par pauvreté ou par paresse ». Beaucoup de parents vendent leurs enfants ou les font châtrer, avec l’espoir d’en faire des domestiques au Palais impérial.

Ce sont généralement les pères eux-mêmes qui, poussés par la faim, en viennent à vendre leur fils, âgé de 7 ou 8 ans, pour quelques taels. Avec toujours l’espoir de les voir intégrer le palais comme domestiques. Des jeunes gens âgés de 25 à 30 ans, pères de famille pour certains, consentent parfois à se faire émasculer, attirés par l’appât des revenus de la fonction. D’autres, insouciants ou paresseux, le font en étant persuadés qu’ils pourront mener désormais une existence plus facile, voire aisée. De pauvres diables, à bout d’expédients, en arrivent ainsi à la castration pour trouver un gagne-pain.

Mais ce mode de recrutement reste insuffisant. Des trafiquants d’enfants s’emploient à pallier ce manque en enlevant de jeunes garçons pour les livrer aux castrateurs, faisant miroiter à la famille et à la future victime un emploi mirifique. Ce réseau de trafiquants est couvert par les eunuques du

palais. Les criminels se voient offrir pour leur part un choix : la mort ou la castration.

La plupart d'entre eux sont originaires du Hubei, la province autour de Pékin, et plus particulièrement de certains districts de cette province, et aussi du sud du Zhili. Les familles nécessiteuses imaginent qu'en devenant eunuque, on devient riche aussitôt. Qu'en perdant quelque chose, on peut gagner beaucoup. Les plus pauvres sont impressionnés par les (rares) exemples de grands castrats devenus richissimes, lesquels se font construire de somptueuses résidences dans leur région natale et y achètent des terres agricoles.

Comment devient-on eunuque ?

Le Dr Matignon raconte que l'opération est « simple et rapide ». L'opérateur est assisté de deux apprentis : « Le patient est couché sur une sorte de lit de camp. Des bandes compriment les cuisses et le ventre. Un assistant le fixe vigoureusement par la taille, tandis que deux autres tiennent les jambes écartées. L'opérateur est armé soit d'un couteau à lame droite, comme les couteaux d'autopsie, soit d'une sorte de petite machette. De la main gauche, il saisit "le et les", les comprime, les tord, pour en chasser le plus de sang possible. Au moment de trancher, il pose une dernière fois au client, s'il est adulte, ou aux parents, si c'est un enfant, cette question : "Êtes-vous consentant ?" Si la réponse est affirmative, il coupe, le plus ras possible, les bourses et la verge. Une petite cheville de bois ou d'étain, en forme de clou, est placée dans l'urètre. La plaie est lavée, trois fois, à l'eau poivrée, puis des feuilles de papier, imbibées d'eau fraîche, sont appliquées sur la région et le tout est soigneusement bandé. Le patient, soutenu par des aides, est ensuite promené pendant deux ou trois heures dans la chambre, après quoi on lui permet de se coucher[3]. »

Pendant trois jours, l'opéré est privé de boisson, continue Matignon. On ne touche pas au pansement. Le patient souffre de sa plaie, mais surtout de sa rétention d'urine par obstacle mécanique. On enlève enfin le pansement et « le malade peut pisser, ou tout au moins essayer, car il n'y réussit pas toujours ». Si cet inconvénient se prolonge, on donne des coups au patient, « un traitement considéré comme excellent ». S'il peut uriner, on le considère comme guéri, sinon il est condamné à mourir dans d'atroces souffrances. L'amputation laisse une large plaie triangulaire. La cicatrisation se fait environ au bout d'une centaine de jours.

Malgré le procédé très primitif de l'opération, pratiquée sans anesthésie aucune, les accidents sont rares, précise encore le Dr Matignon, dans 3 à 4 % des cas la complication la plus fréquente étant la rétention urinaire. On peut s'étonner de ce faible nombre d'échecs, lequel dans les temps plus anciens devait être bien plus élevé.

Le Dr Matignon ajoute encore que « les opérés souillent leur couche et leurs habits, les fermentations ammoniacales à odeur désagréable qui en résultent ont donné naissance à l'expression : "Il pue comme un eunuque, on le sent à cinq cents pas". » Il faut dire qu'affligés d'une incontinence permanente, les eunuques devaient porter, été comme hiver, des pantalons ouatés et garnis de linges absorbants, confectionnés au sein même de la Cité interdite.

Au bout de trois mois, le nouvel eunuque est considéré comme guéri. Il peut entrer directement au palais s'il est jeune, ou au service d'un prince, où il devra effectuer un stage préparatoire d'un an, avant d'être confié ou vendu au Palais impérial[4].

Les opérés n'oublient pas généralement de réclamer, en les rachetant, leurs verges et leurs bourses qui portent le nom de « précieuses », les bien nommées. Sinon, l'opérateur conserve, soigneusement étiquetées, dans un bocal rempli d'alcool, ces « précieuses » qui pourront un jour être pour lui

une source de bénéfice, d’autant plus considérable que son ex-client aura acquis un rang élevé dans le corps des eunuques.

De son côté, l’opéré conserve précieusement ces restes, témoignages de son ancienne virilité. Ne serait-ce parce que tout eunuque promu à un rang supérieur doit produire ces « précieuses ». Il arrive aussi qu’un « inspecteur des précieuses » les passe en revue.

Mais ce ne sont pas les seules raisons qui donnent de la valeur aux « précieuses ». Comme tous les Chinois, les eunuques tiennent à arriver « complets » devant leurs ancêtres, dans l’autre monde. Les « précieuses » sont également mises dans le cercueil des eunuques, lesquels espèrent par « ce semblant de restauration posthume tromper le roi des Enfers en se montrant à lui quasiment entier. Car le Pluton chinois transforme, paraît-il, les eunuques en mulets dans l’autre monde », nous dit encore le bon Dr Matignon.

Rôle des eunuques

S’ils n’existaient pas, il faudrait peut-être les inventer… Ils sont avant tout les gardiens du harem, les garants de la chasteté des femmes du palais. Les eunuques servent également de domestiques au palais, de surveillants du harem, et d’espions au profit des dirigeants. Pendant des siècles – à des degrés divers –, ils ont exercé un rôle et une influence considérables dans les palais de la Chine impériale. Face à eux, les lettrés-fonctionnaires ont tenté de persuader l’empereur que le système devait être revu et corrigé, mais jamais ils ne sont allés jusqu’à réclamer sa suspension pure et simple ou bien sa suppression.

C’est dire combien cette pratique est enracinée dans la tradition chinoise, qui permet à des hommes asexués de servir le trône impérial, ses

femmes, la famille de l’empereur et les centaines de concubines qui se sont succédé derrière les portes du palais.

Les eunuques s’occupent de tout. Ceux des rangs les plus bas ont en charge l’approvisionnement en nourriture, les vêtements, les meubles. Ils sont responsables de l’entretien et de l’approvisionnement de tout ce qui est nécessaire à la famille impériale, nous dit Keith McMahon. Outre la surveillance des appartements des femmes, ils sont responsables de l’ouverture et de la fermeture des portes de la Cité à heure fixe. Ils doivent effectuer des rondes de nuit, défendre les appartements contre les intrus et surveiller le comportement des femmes. (Voir chapitre suivant.)

Leur rôle principal est d’être en charge de la communication, des relations entre l’empereur et les femmes du palais, ainsi qu’entre le palais et les fonctionnaires de la cour. Un rôle essentiel d’intermédiaires, qu’ils sont les seuls à pouvoir assumer. C’est ainsi qu’ils notent les comportements des fonctionnaires civils et militaires. Leur mainmise sur le Dépôt de l’Est les conduit à disposer d’une bureaucratie parallèle à la bureaucratie légale et de recueillir toutes les informations désirées, ce qui leur permet d’emprisonner, à tort ou à raison, et de punir les contrevenants.

Sima Qian (– 145/– 86), sous les Han occidentaux, est un célèbre cas à part. Pour avoir commis un crime de lèse-majesté en critiquant l’empereur, qui avait condamné un général de ses amis vaincu par les Barbares Xiongnu (Huns), Sima Qian a préféré se faire castrer plutôt que d’être condamné à mort, désireux qu’il était de poursuivre l’écriture de sa grande œuvre, le *Shiji*, sur l’histoire de la Chine.

Un autre eunuque, Cai Lun (mort en 121), s’est illustré pour avoir amélioré la fabrication du papier. Une découverte considérable qui a permis à l’administration chinoise de se développer en devenant une bureaucratie papivore, obsédée par l’impérieuse nécessité de transcrire le moindre événement.

Sous l'empereur Yongle enfin, un célèbre eunuque musulman du Yunnan, l'explorateur Zheng He (1371-1433), a sillonné les mers occidentales jusqu'au Moyen-Orient et en Afrique de l'Est. (Cf. *infra*.)

Les eunuques se mêlent impunément de la vie privée des personnages importants de la cour, choisissant les concubines, les futurs gendres et même les épouses des empereurs. À deux reprises, ils tenteront de remplacer le dauphin légitime par le fils d'un prince qui a leur faveur.

En résumé, sous les Ming, plus les souverains se montrent faibles et tolérants, laxistes et manquant d'intelligence, plus les eunuques se font puissants. Les grands castrats finissent par contrôler l'ensemble des instances gouvernementales. Ils dirigent les services secrets, ils nomment et révoquent à volonté les ministres. Ils assistent aux Conseils et transmettent à l'empereur les rapports de leur choix. Ils formulent des avis sur les arrêts à prendre, lesquels ont valeur de décision. Ils émettent des lois et ne se privent pas de promulguer de fausses ordonnances impériales. Ils gèrent le système des impôts et les finances, en profitant pour détourner au passage des sommes colossales, contribuant ainsi à ruiner la dynastie.

La décadence de la Cité interdite est un facteur majeur du déclin des Ming. D'innombrables scandales ont assombri les dernières années de la dynastie. (Cf. *infra*.)

Vie privée des eunuques

C'est une question délicate qui a fait couler beaucoup d'encre. Évoquant le domaine sexuel, l'historien Jean-Pierre Duteil estime que désormais privés de leurs organes génitaux, les eunuques conservent toutefois des désirs sexuels. Et que leurs relations, vraies ou supposées, avec les dames d'honneur du palais alimentent les commérages au sein d'un milieu le plus souvent oisif.

Nadine Perront est de son avis. Comment expliquer ce mystère ? « La région de l’amputation brûle de sensations érotiques affolantes. Les vaisseaux sanguins donnent l’impression qu’ils vont éclater, et cependant le malheureux sait qu’il ne peut pas se soulager », si l’on en croit un texte ancien.

Certains entretiennent des relations intimes avec les dames du palais, *ungibus et rostro* (bec et ongles), comme dit le Dr Matignon, lequel connaît son latin… Olivier de Marliave explique que « la seule sexualité active à laquelle les eunuques peuvent se livrer est manuelle et orale. Ils passent pour experts en *cunnilingus* auprès des femmes et en fellation auprès de leur maître[5] ». Soit.

Étant autorisés à sortir du palais, ils en profitent pour aller au bordel. Des lupanars de la capitale leur sont même réservés, où ils jouissent d’une réputation épouvantable.

Fait surprenant, souvent les eunuques les plus riches sont mariés, ce qui leur permet de ressembler au commun des mortels et de tenter de donner le change pour pallier leur complexe fondamental. Sous les Ming en effet, les eunuques ont obtenu deux privilèges exorbitants, la noblesse et l’adoption. Les grands castrats ont plusieurs épouses qu’ils entretiennent dans leurs résidences personnelles, hors de la Cité interdite, du côté des Collines parfumées. Ce sont en général des jeunes filles pauvres ou d’anciennes prostituées, et parfois des demoiselles d’honneur du palais, offertes par l’empereur. Quant aux simples eunuques, ils choisissent leurs amantes parmi les servantes. Disposer d’un foyer en dehors de la Cité interdite permet d’adopter des enfants. Ils espèrent pouvoir compter sur cette descendance fictive pour leur assurer les honneurs posthumes, le « culte des ancêtres », qui leur est dû.

Pour éviter cette aberration, jugée contre nature, le fondateur des Ming a interdit par décret aux eunuques de se marier ou même d’avoir des relations amoureuses, sous peine d’être écorchés vifs. Mais les règles se

sont vite assouplies sous les règnes suivants, et dès le début du XVe siècle, les eunuques seront autorisés à se marier.

Les plus doués d'entre eux bénéficient d'une école spéciale depuis 1429 et le règne de Xuande, où 300 jeunes castrés apprennent à lire et à écrire, à copier des documents officiels et les classiques de la littérature. L'objectif de cette école des eunuques est surtout de permettre aux plus brillants d'entre eux d'améliorer leur capacité à traiter à armes égales avec les Grands Secrétaires et les ministres qui siègent dans la cour extérieure.

Certains se sont illustrés par leur grande érudition et ils ont même parfois suscité l'admiration des lettrés confucéens. Il arrive qu'ils soient aussi cultivés que leurs rivaux lettrés. La plupart de ceux qui occupent de hauts postes ont passé des examens et mérité leurs fonctions. Leurs professeurs sont souvent les membres de l'académie Hanlin. Certains eunuques lettrés, dotés d'une forte personnalité, ont joué un rôle historique éminent et échappent au jugement standard négatif.

C'est ainsi qu'un petit nombre, les plus intelligents, les plus méritants, les plus dévoués, les plus astucieux ou les plus madrés – ou les plus serviles –, deviennent des familiers de l'empereur et mènent grand train. Mais la plupart vivent modestement, astreints aux tâches serviles les plus diverses. Ils jouissent d'un rang, mais sont peu payés. Ils reçoivent du riz et quelques taels par mois. Certains, les plus puissants, réussissent à amasser une fortune considérable, en collectant les pots-de-vin.

Les eunuques remplissent des fonctions religieuses et spirituelles. La plupart d'entre eux sous les Ming sont bouddhistes et très présents dans la vie religieuse, finançant de nombreux temples. Mais ils sont exclus de certaines cérémonies religieuses. Ils sont nombreux à être des acteurs, jouant pour les dames de la cour et donnant des représentations théâtrales officielles pour l'empereur.

Ils sont passibles des tribunaux, qui les condamnent au mieux à la bastonnade à coups de bambou pour des fautes légères.

Ils jouissent d’une liberté assez grande et peuvent sortir assez facilement du palais, à condition de toujours porter la coiffure officielle et de rentrer avant le coucher du soleil. Ils vont peu à pied et se déplacent si possible en voiture attelée d’un cheval gris. Car ils sont susceptibles d’être reconnus, à leur bonnet et leurs habits, une longue tunique noire portée sur un pantalon gris. Et aussi à cause de leur démarche, le corps incliné comme celui d’un domestique et marchant à petits pas.

Particularités des eunuques

C’est à tort, dit Matignon, qu’on décrit l’eunuque comme sanguinaire et violent. Il est plutôt doux et conciliant, conscient de son infériorité. On attribue aux eunuques tous les défauts, inhérents, paraît-il, à la féminité. Ils seraient bizarres, capricieux, versatiles, jaloux, mesquins, sournois, méchants, cruels et intrigants, irascibles, mais aussi rusés et cupides ! À ces « qualités », Keith McMahon ajoute qu’ils seraient émotifs, avides, facilement rancuniers, méfiants, pétris d’esprit de clan…

L’eunuque est cependant considéré comme simple et honnête. Il vole relativement peu et se montre charitable. Ils sont gais, aiment s’amuser, se montrent affectueux avec les femmes, ils s’attachent beaucoup aux enfants, et à défaut aux animaux de compagnie, surtout aux chiens, ces fameux petits pékinois qu’ils gâtent et dorlotent. Le jeu reste leur passion favorite, ils lui consacrent tous leurs loisirs. Ils aiment parier sur les combats de coqs. Ils fument presque tous de l’opium, qu’ils sont autorisés à consommer dans le palais. Ils raffolent des testicules d’animaux, bœuf, cheval, mouton, dans l’espoir que leur sexe repousse. Les testicules de cheval blanc, appelés « œufs de dragon », sont fort prisés. (Voir Jérôme Kerlouégan, « Profession eunuque », *L’Histoire*, n° 320, mai 2007.)

Les eunuques vieillissent mal. Ils ont la figure ronde et un certain embonpoint. Leurs chairs deviennent flasques. Dans la majorité des cas, leur voix possède un timbre plus aigu, un ton criard, avec des accents féminins, si bien qu'on a souvent de la peine à distinguer leur voix de celle d'une jeune femme. Ceux qui sont châtrés vers 20 ans perdent souvent leurs poils, et leur voix prend un timbre de fausset aussi désagréable que grotesque, poursuit le Dr Matignon. Ils vieillissent très rapidement : à 40 ans, ils en paraissent 60. Les vieux eunuques ne sont pas beaux. Leur figure a quelque chose de tristement drôle. Quand ils sont vieux, on les prendrait pour de vieilles femmes qui, oubliant âge et sexe, se travestissent avec des costumes d'homme. Dans la Cité interdite, on surnomme par dérision les eunuques âgés « vieux coqs ».

Les Chinois n'ont pas la moindre estime ou considération pour les eunuques. Sous les Ming comme sous les Qing, ils n'ont que mépris pour ces hommes châtrés rendus impuissants. On ne veut voir dans leur mutilation consentie, ou non, que l'appétit du pouvoir. En oubliant les raisons qui les ont poussés à devenir ce qu'ils sont.

L'âge venu, les eunuques se retirent le plus souvent dans des monastères ou temples bouddhiques de l'ouest de Pékin. Les eunuques à la retraite ont préparé leurs vieux jours par des donations. S'ils sont trop pauvres pour faire des dons, ils doivent se résigner à servir de domestiques dans ces monastères. Plus de 3 000 tombes d'eunuques ont été retrouvées dans différents temples. Les familles les rejettent et ne désirent pas qu'ils soient inhumés aux côtés de leurs ancêtres. Il faut dire qu'ils en veulent terriblement à ceux, leur père le plus souvent, qui ont permis leur mutilation.

1. Louis Le Comte, *Un Jésuite à Pékin. Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine, 1687-1692*, Paris, Phébus, 1990.

2. Dr Jean-Jacques Matignon, *La Chine hermétique…*, *op. cit.*, p. 183.

3. *Ibid*., p. 181.

4. *Ibid*., p. 183.

5. Olivier de Marliave, *Le Monde des eunuques*, Imago, 2011, p. 35.

5

Impératrices, épouses et concubines

Le film de Zhang Yimou *Épouses et concubines* (1991, avec Gong Li) a beaucoup fait pour populariser le mot concubine, effaçant le côté désuet et démodé de l'appellation.

Le mot concubine désigne une femme vivant maritalement avec un homme ayant un statut plus élevé et possédant déjà une épouse officielle. Cet homme peut avoir plusieurs concubines. Celles-ci sont entretenues décemment, comme il se doit, par leur maître. Et leur descendance est reconnue publiquement, bien que de moindre statut que celle issue de l'épouse en titre.

Candide profession de foi d'une concubine anonyme de l'empereur : « Nous sommes les femmes de l'empereur, nous promettons chasteté et respect des règles de conduite du Palais impérial. Nous servons docilement notre maître et faisons vœu d'obéissance envers l'impératrice douairière et l'impératrice. Nous restons sages afin de pourvoir aux besoins et au bien-être de l'empereur. Nous n'existons que pour le bonheur de l'empereur. »

Impératrices, reines du harem

L'impératrice, épouse principale de l'empereur, siège auprès de lui dans les grandes cérémonies, audiences officielles et banquets. Elle a autorité sur toute la complexe hiérarchie du palais et aussi son gynécée. Mais son pouvoir ne doit pas dépasser les murs de la Cité interdite. Elle dirige sa cour féminine depuis sa propre salle du trône, le palais de l'Union, sous les Ming. Si le prince impérial ou le jeune empereur sont à marier, le choix revient à l'impératrice douairière. Et à l'impératrice, dans le cas des princes. Les intéressés ne peuvent se prononcer que sur le choix de leurs concubines.

Le harem de l'empereur est supervisé par l'impératrice douairière, la femme la plus importante de la cour. Une impératrice qui a vécu sous les règnes de deux empereurs successifs reçoit le titre envié d'impératrice douairière. Et celui de Grande Impératrice douairière, si elle a vécu sous trois empereurs. L'impératrice douairière jouit d'un statut spécial et bénéficie d'un grand prestige. Au point d'être autorisée à tenir tête à l'empereur et d'avoir le dernier mot. Ensuite, vient l'impératrice et femme légitime de l'empereur, considérée comme la reine du harem.

L'impératrice s'occupe surtout des affaires internes du Palais impérial, donc du harem et du monde des servantes en général. Le harem comporte plusieurs rangs et chaque grade possède un nombre indéfini de concubines. (Disons que le mot harem, connoté aux pays musulmans et objet des fantasmes des Occidentaux, n'est pas aimé des historiens chinois. Ceux-ci préfèrent parler des « appartements intérieurs », ou du « palais de Derrière ».)

Sous les Ming, et aussi les Qing, le système des rangs est simple, les femmes de l'empereur (consorts, *fei*) ont des titres bien hiérarchisés. Les cinq premiers rangs concernent d'abord l'Impératrice, puis une Noble épouse impériale, une Noble épouse, une Épouse, et enfin les concubines.

Le rang des épouses impériales a varié au cours de l’histoire de la Chine. Mais il est resté primordial, en raison de l’importance de leur rôle dans la gestion de la cour intérieure. Et aussi dans l’ordre de la succession impériale, qui classe les héritiers selon le statut de leur mère, en plus de leur strict ordre de naissance. Les Ming et les Qing se sont efforcés d’affaiblir le pouvoir des impératrices. Néanmoins, les épouses impériales ont continué d’exercer un certain pouvoir, en particulier quand l’empereur est jeune, faible, incompétent, malade ou décédé. Et qu’il laisse un très jeune successeur, ou aucun.

Il n’en reste pas moins que les impératrices et les concubines ont le privilège de pouvoir accéder à l’empereur. Et peuvent ainsi atteindre les sommets du pouvoir. Elles se battent alors farouchement pour sauvegarder ou gagner le droit de leur fils à devenir l’héritier du trône.

Sous les deux dernières dynasties, Ming et Qing, le nombre des femmes politiquement influentes s’est dramatiquement réduit. Mais en même temps, leur statut s’est amélioré. En particulier celui des concubines devenues mères, surtout d’un fils, un prince héritier appelé à devenir empereur. Depuis le milieu des Ming, celles-ci sont inhumées dans le même tombeau que l’empereur et l’impératrice. Le prestige de certaines femmes tient aussi à leur culture et leurs dons artistiques. Les impératrices et les concubines sont souvent douées pour la musique et la danse. Elles pratiquent la peinture et la calligraphie, les deux arts majeurs, et collectionnent les œuvres d’art.

Un des premiers édits de Zhu Yuanzhang (empereur Hongwu), le fondateur des Ming, stipule que les femmes ne doivent jamais se mêler de politique. Une concubine doit s’abstenir de parler politique. Elle n’est là qu’en tant que génitrice, pour donner des enfants et distraire l’empereur, si celui-ci en éprouve le besoin.

Conscient des problèmes causés par certaines épouses impériales et leurs familles pendant les dynasties précédentes, Hongwu renforce les déjà sévères règles de conduite imposées aux nombreuses femmes de la cour. Il

entend les préserver de toute extravagance en les tenant éloignées des contacts extérieurs, y compris et surtout avec les membres de leur famille. Hongwu a fait apposer une plaque rouge bien en vue dans son palais de Nanjing, proclamant que « toute femme qui se risquerait à envoyer quelque sorte de message sans la permission expresse de l'impératrice sera mise à mort ». Cette consigne prévaudra tout au long de la dynastie des Ming, réduisant ainsi à rien les intrigues extérieures du harem et les interférences des familles des femmes du palais.

À noter que les souverains Ming se souviennent avec effroi de l'impératrice Wu Zetian (624-705), concubine de l'empereur Gaozong sous la dynastie Tang, qui finit par se faire sacrer impératrice de manière indue. Sans oublier aussi la trop belle Yang Guifei (719-756), concubine de l'empereur Xuanzong, qui a fini tragiquement et entraîné indirectement la décadence des Tang.

Échaudés surtout par l'habitude de leurs prédécesseurs Yuan de choisir pour épouses des filles issues des classes supérieures, les empereurs Ming ont donc préféré prendre des épouses de moyenne ou basse origine. Avec pour souci de réduire le rôle de ces femmes et aussi celui de leur famille. Un des malheurs de la Chine ancienne, jusqu'aux Tang et aux Yuan, tient en effet au rôle considérable de la famille de l'impératrice et de certaines concubines influentes.

Concubines, des femmes enviées mais souvent malheureuses

Le rôle des eunuques commence avec la sélection des prétendantes à la fonction de concubine, en accord avec l'impératrice. Ceci après avoir vérifié le physique de la jeune femme et les antécédents de sa famille. Elles

doivent en premier lieu suivre des cours dispensés par une tutrice ou des dames de cour expérimentées. Mais leur éducation première est prise en compte, qui les dispense parfois de ces formalités.

Lorsqu'une femme est issue d'une famille noble, le rang de dame noble lui est immédiatement attribué. Dans la majorité des cas où l'empereur a eu des rapports intimes avec une servante, il ne la revoit plus jamais. Elle redevient une servante comme les autres. Sauf, encore une fois, si elle lui donne un héritier.

Une concubine sera évidemment mieux considérée par son entourage et par l'intendance, si l'empereur lui porte un grand et durable intérêt. Une concubine appréciée aura plus de facilités pour se procurer tout ce qu'elle désire, à commencer par les produits disponibles dans les diverses boutiques bien approvisionnées de la cour intérieure. Le meilleur moyen, encore une fois, de progresser dans la hiérarchie est bien entendu de donner des enfants à l'empereur, et surtout des fils.

Les concubines disposent toutes d'un pavillon personnel qui leur est alloué dans le palais qu'elles habitent. Plus une concubine est en cour, plus son logis se trouve proche de la demeure de l'empereur. Certains pavillons entraînent une certaine promiscuité, susceptible d'engendrer des troubles, des mésententes et aussi et surtout des jalousies. Il existe des rivalités terribles au sein du gynécée. On raconte bien des histoires d'impératrices faisant assassiner des concubines. La jalousie est donc un sentiment omniprésent, dont se fait l'écho le père Louis Le Comte (dans son livre *Un jésuite à Pékin*, paru en 1687), lequel constate « leur solitude forcée et continuelle » : « La plupart ne sont pas connues du prince, les intrigues qu'elles font jouer pour s'en faire connaître, la jalousie qui y règne et qui répand les soupçons, l'aversion, la haine dans tous les esprits, les rendent presque toutes malheureuses[1]. » Certaines ont tenté de s'échapper ou se sont suicidées, souvent poussées par la jalousie. « La frustration sexuelle

rend les femmes querelleuses et intraitables », constate de son côté Robert Van Gulik[2], ce remarquable sinologue néerlandais.

On apprend dans cet ouvrage que « les Chinois considéraient l'acte sexuel comme une partie de l'ordre de nature, et son exercice comme le devoir sacré de tout homme et de toute femme : aussi ne l'associa-t-on jamais à un sentiment de péché ou de culpabilité morale[3] ».

En cas de conflits entre concubines, c'est l'impératrice qui est chargée de régler le problème. À moins que l'impératrice douairière ne soit chargée du différend, si celui-ci est grave. Les concubines sont soumises à des règles de conduite et de courtoisie. Enfreindre ces règles peut leur valoir des sanctions. Les épouses et concubines de l'empereur ont aussi pour tâche d'accompagner l'impératrice et l'impératrice douairière dans leur promenade. En tant que dames de compagnie, elles doivent servir avec diligence et abnégation les deux patronnes du palais intérieur. Et bien entendu s'efforcer de s'en faire apprécier.

Triste destin des concubines impériales ?

Les femmes, à l'intérieur du Palais impérial, sont littéralement enfermées et n'ont de contacts qu'avec les eunuques. L'ennui règne, telle est l'ambiance générale, souvent pénible à supporter. Le sort d'une concubine n'est pas forcément enviable. Leurs familles ne l'ignorent pas, lesquelles essaient souvent d'éviter ce destin à leurs filles.

On estime qu'environ 3 000 femmes habitent la Cité interdite, sous les Ming et les Qing. Les concubines vivent entourées de dames de cour ou de compagnie, d'eunuques et de servantes. Recluses, elles mènent une vie plutôt monotone, nous dit encore Robert Van Gulik. Leurs seules récréations sont la musique de chambre, les jeux, les dominos et divers jeux de cartes, tous passe-temps très populaires sous les Ming. Elles consacrent

aussi beaucoup de temps à la broderie, à la couture et au tissage. Ainsi qu'au jeu de go, apprécié pour son extrême simplicité.

Certaines décèdent après avoir reçu parcimonieusement les faveurs de l'empereur, et sans jamais être sorties du palais. D'autres jouissent du glorieux statut de favorite. Elles se réfugient souvent dans la religion. Si l'on en croit Robert Van Gulik : « Alors qu'en général les hommes s'intéressaient aussi bien au confucianisme qu'au taoïsme et au bouddhisme, les femmes inclinaient presque exclusivement vers le bouddhisme. Les paroles d'amour universel, de commisération, d'égalité de tous les êtres, répondaient aux besoins spirituels des femmes. L'éblouissement des cérémonies mettait de la couleur dans ces vies monotones. Toutes les adorations y convergeaient vers de belles divinités féminines comme la compatissante déesse Guanyin, la déesse de la Miséricorde, recours des êtres en détresse et des épouses sans enfant[4]. »

Les archives impériales sont muettes sur leur sort. On connaît mal leurs conditions de vie, car les ouvrages historiques ne les mentionnent jamais.

Les Chinois ont toujours porté intérêt au sort des femmes proches du pouvoir. Vers 100 avant notre ère, un historien et eunuque (par force) employé à la cour de l'empereur Wu, Sima Qian (– 145/– 90), est l'auteur, bien connu, d'une première histoire de la Chine depuis le souverain mythique, l'empereur Jaune, jusqu'à sa propre époque, les *Mémoires historiques* (*Shiji*). Ces *Mémoires* contiennent un chapitre, le 49e, dans lequel Sima Qian traite des impératrices, des douairières, des épouses et des concubines qui ont constitué les harems impériaux. Ce chapitre est devenu le modèle des histoires dynastiques postérieures.

L'historien porte toute son attention sur l'influence capitale de la relation entre l'empereur et son épouse principale. Il fait remarquer que le sort de l'Empire dépend bien souvent de la conduite de celui-ci sur le plan conjugal. L'équilibre d'un pays peut s'effondrer en effet en raison de la passion d'un souverain pour une favorite. Il montre que « la relation entre

mari et femme est essentielle à l'harmonie de toutes les relations humaines ». Il cite pour exemple la tentative de Liu Bang (le fondateur de la dynastie Han) de destituer l'héritier du trône, le fils qu'il a eu de son épouse principale, l'impératrice Lü, au profit de celui que lui a donné une favorite, ce qui a provoqué un désastre. Après sa mort, l'impératrice Lü a fait cruellement exécuter la favorite et son fils.

En Chine, le statut d'un homme se mesure au nombre de ses femmes, épouses et concubines. Inutile de préciser que dans la Chine impériale, l'empereur est le mieux placé pour entretenir un nombre élevé de concubines, ces épouses secondaires.

Celles-ci sont parfois entrées dans l'histoire sous la dynastie Han pour avoir joué un rôle politique déterminant. À commencer par les sœurs Zhao, Zhao Hede (concubine impériale) et la célèbre Zhao Feiyan (l'« hirondelle volante »), une danseuse devenue également concubine impériale et épouse de l'empereur Cheng (règne, – 32/– 7).

Polygamie

Sous la dynastie des Ming, le gynécée impérial se développe fortement. Il en va de même pour la polygamie chez les plus fortunés. Robert Van Gulik cite le *Journal* du célèbre jésuite Matteo Ricci (en Chine de 1583 à 1610) à ce sujet : « Tous les hommes sont libres d'avoir des concubines, et la classe et la fortune n'entrent pour rien dans leur choix, car seuls les appas dictent la préférence. On peut en acheter une pour cent pièces d'or, et parfois à bien moindre coût. Parmi les femmes des classes inférieures, l'on achète et l'on vend les épouses pour de la monnaie d'argent, et aussi souvent que l'homme peut souhaiter. L'empereur et ses fils choisissent leurs épouses au vu de leur seule beauté, sans égard à la noblesse de race. Les femmes de l'aristocratie n'aspirent pas au mariage impérial, parce que les

épouses de l’empereur n’ont pas de position particulière dans la société, et que se trouvant enfermées en leur palais, elles ne peuvent voir le peuple. En outre, il incombe à certains magistrats de choisir entre les épouses impériales celles qui sont destinées à la fréquentation conjugale, et il y a peu d’élues comparativement au nombre des disponibles[5]. » Quant aux eunuques, Ricci les considère comme des « demi-hommes ».

Les centaines de femmes du palais sont la propriété de l’empereur. Toutes les relations entre elles et lui sont permises, parce que toute liaison peut être légitimée en conférant à la dame en question le titre d’épouse de second rang. L’empereur, comme déjà précisé, a droit à une impératrice, à une épouse principale, à un certain nombre d’épouses associées et à un nombre encore plus grand de concubines. Depuis que l’empereur Zhengde est mort sans héritier, il est admis que tout doit être fait pour procurer une descendance mâle à l’empereur, afin d’assurer une succession régulière.

Les eunuques sont indispensables, parce qu’ils servent dans les appartements des dames. Ils sont les seuls à être autorisés à avoir des contacts avec les femmes de l’empereur, sans risque que ces dernières tombent enceintes et parce qu’ils sont considérés comme loyaux envers le souverain et sa famille. Les femmes ne peuvent se déplacer que dans l’étroite zone qui leur est allouée. Il leur est interdit d’avoir des contacts avec les fonctionnaires masculins de la cour. Et, sauf autorisation spéciale, de quitter le palais pour régler de graves affaires privées ou officielles.

En fin de compte, les eunuques sont encore ce qu’il y a de mieux – ou de moins mauvais – et de plus pratique pour prendre en charge les besoins quotidiens des femmes du palais. Ils se retrouvent ainsi dans une position avantageuse, privilégiée, vis-à-vis du souverain, mais aussi de ses épouses et compagnes. Ils sont bien placés pour connaître leur caractère, leurs dispositions et leurs goûts, et devenir leurs confidents.

Les eunuques savent quelle concubine a les faveurs de l’empereur ou du prince héritier à un moment donné. Ils peuvent agir en faveur d’une femme

ou d’une autre, en vantant ses mérites au souverain. Ils peuvent garder des secrets ou bien les divulguer. Tous ces avantages permettent parfois aux eunuques de parvenir au sommet du pouvoir, et de s’extraire d’un simple statut de domestiques du palais.

L’avènement de la dynastie Ming ne chasse pas les concubines étrangères, non Han, du harem impérial de la Cité interdite. L’empereur peut choisir une chinoise Han ou une femme d’origine « barbare », offerte par un pays tributaire. Les premiers empereurs Ming continuent de demander et de recevoir en cadeau – sous forme de tributs humains provenant de peuples non Han – des filles vierges venues de Mongolie, de Corée, d’Annam et du Champa, du Cambodge, du Siam, d’Asie centrale, et même d’Okinawa, au Japon. L’empereur Zhengde a un penchant pour les femmes venues d’Asie centrale (ouïgoures et mongoles). Tandis que Xuande préfère les femmes d’origine coréenne, comme avant lui son grand-père, l’empereur Yongle.

Choix des concubines

Prenons un exemple célèbre, tiré d’un document étonnant qui décrit en détail le choix des beautés à la cour impériale des Ming, sous le règne de Tianqi (1621-1637).

Le chef eunuque de la cour intérieure fait le premier choix parmi 5 000 jeunes filles de 13 à 16 ans, regroupées dans la capitale. Mille candidates sont renvoyées sans tarder. Le lendemain, il examine les oreilles, les yeux, la bouche, le nez, les cheveux, la peau, le cou, les épaules des jeunes filles restantes. Si une partie n’est pas parfaite, l’impétrante est éliminée. Puis il écoute chacune dire ses origine, nom et âge, pour entendre sa voix. Cet examen permet d’éliminer 2 000 autres filles. Le troisième jour, l’eunuque examine les bras et les jambes des candidates et il les fait

marcher quelques pas pour vérifier si elles ont la démarche, l’allure et l’élégance requises. Mille d’entre elles sont encore exclues. Restent environ 1 000 candidates, qui passent un ultime examen.

Le quatrième jour, une dame de cour d’un âge avancé les conduit dans une pièce isolée, où elle examine leurs seins, hume l’odeur de leurs aisselles, touche leur peau. À ce stade, il ne reste que 300 candidates. Elles vont rester un mois dans le palais, le temps de vérifier si elles sont intelligentes, ou ignorantes. Après un dernier examen minutieux, il ne reste que cinquante filles, auxquelles est décerné le titre de concubines.

Le gynécée des différentes dynasties a abrité de nombreuses concubines. Le nombre de concubines que l’empereur peut s’offrir est illimité. Mais il ne doit pas dépasser la centaine. Combien y en a-t-il sous les Ming ? L’empereur Jiajing choisit en une seule fois neuf concubines favorites. Celles qui n’ont pas reçu de titre sont beaucoup plus nombreuses.

Dans quelles conditions vivent ces jeunes femmes, une fois l’âge venu et tombées en défaveur ? Elles sont enfermées dans ce qu’on appelle un « palais froid », tout au nord de la Cité, jusqu’à leur mort. Certaines sont proprement assassinées par les eunuques, pour faire de la place…

Les amours entre les dames de cour et les eunuques sont un sujet délicat. À la fin des Ming, le nombre de ces dames de compagnie s’élève à quelques milliers. Celles-ci n’ont aucun contact avec les hommes « entiers ». Mais rien, faute de mieux, ne les empêche d’entretenir des relations sentimentales avec les eunuques. Eunuques et dames de cour partagent en commun le fait d’être solitaires. Ces hommes et ces femmes en manque d’amour satisfont ainsi leur frustration sexuelle. Par les caresses ou même avec des objets de substitution, nous dit Cheng Qinhua, auteur du précieux petit ouvrage sur la Cité interdite.

(Petite anecdote du XIXe siècle. Le pasteur Julliard, un aumônier protestant qui accompagne l’armée française lors de l’expédition de 1860, raconte que lors du sac du palais d’Été, on a trouvé au Yuanming yuan « un

grand nombre d'obscénités », à savoir des « objets qui n'ont d'attrait que pour une imagination dépravée », des godemichés et des boîtes remplies de peintures obscènes…)

Les dames de cour voient quotidiennement les eunuques. Elles leur demandent souvent de menus services, autant de petits gestes qui créent une certaine complicité, sinon intimité. Avec le temps et les contacts répétés, ils en viennent à s'amouracher. Un eunuque qui ne trouve pas de « conjointe » est sujet à des ricanements.

Éducation sexuelle des empereurs

On peut s'en étonner, mais les eunuques sont aussi chargés de l'éducation sexuelle des jeunes empereurs. Ils sont aidés en cela par des manuels de sexualité. Sous la dynastie Ming, les temples bouddhiques, lamaïstes et taoïstes de la Cité interdite sont remplis de statues et d'images explicites, simulant l'extase charnelle. Les eunuques y accompagnent les jeunes princes, afin de les éduquer en matière sexuelle. Sous les Ming, de nombreux manuels érotiques illustrés circulent librement. Les Qinq sont plus « puritains ». (On peut trouver ces albums licencieux à grand prix dans les ventes aux enchères.)

Mais il est arrivé que des nourrices se rendent complices de ces travaux pratiques sexuels, telle l'illustre Madame Ke. (Voir *infra*.)

Les eunuques ne se privent pas davantage de leur procurer des aphrodisiaques compliqués, comme, par exemple, les fameuses pilules Hung. Ces pilules sont constituées à la base des menstrues de jeunes servantes vierges de 13 ou 14 ans, servies dans des coupes d'or ou d'argent, mélangées à divers ingrédients, dont des prunes à moitié mûres… Cette étrange et peu ragoûtante concoction doit en plus subir d'autres mélanges, avec du lait en poudre, du cinabre, de la résine de pin, etc. Ces pilules

miracles, devenues très populaires, sont considérées comme très efficaces dans la seconde moitié de la dynastie. Le Japonais Taisuke Mitamura consacre deux bonnes pages à ces pilules Hung…

Rituel de la chambre à coucher

Le premier objectif de la sexualité impériale n'est pas le plaisir, mais la procréation, la perpétuation de la lignée.

La première fonction des eunuques est de servir d'intermédiaires entre l'empereur et son ou ses épouses et concubines. Un eunuque, nanti du titre de chef de la Chambre à coucher impériale, est spécialement chargé de cette tâche, c'est-à-dire d'organiser les relations sexuelles nocturnes du souverain.

Le rituel ancestral de la désignation de l'heureuse élue admise par une insigne faveur à partager la couche de l'empereur est bien connu. Après son repas du soir, dans l'antichambre attenante aux appartements du Fils du Ciel, l'eunuque à genoux présente à son auguste maître un plateau d'argent placé au-dessus de sa tête, où sont posées des « tablettes de jade », portant le nom des épouses et concubines disponibles. L'empereur fait son choix et retourne une de ces tablettes, désignant celle qui sera l'élue du jour, ou plutôt de la nuit.

Lorsqu'une concubine est désignée pour « servir » l'empereur, celle-ci reçoit la visite du chef eunuque de la Chambre à coucher impériale, qui court lui annoncer l'heureuse nouvelle. Aussitôt, une servante explique le déroulement de l'« acte » à la jeune fille, si elle est vierge. Celle-ci est soigneusement préparée, parfumée, fardée par ses suivantes, après avoir pris un bain. Elle est généralement coiffée par un eunuque. Un eunuque ou une servante vérifient qu'elle ne dissimule pas d'arme sur elle. Selon les

prescriptions de l’étiquette, pour des raisons de sécurité, les empereurs Ming comme les Qing ont une peur panique d’être assassinés.

L’élue est transportée par chaise dans les appartements de l’empereur. Ou bien elle est portée à dos d’eunuque, pour lui éviter les inconvénients liés à ses pieds bandés si elle est d’origine Han, nue, enveloppée dans un grand manteau noir ou enrobée dans une couverture de satin rouge, symbole de fertilité. Deux suivantes escortent la concubine dans la salle latérale du palais de l’empereur. Puis elle est déposée au pied du lit du Fils du Ciel. Ses cheveux sont dénoués pour l’empêcher de porter une arme ou du poison. Elle se relève alors lentement pour se glisser sur la couche impériale en rampant par le pied du lit. D’une voix frêle, elle annonce : « Le désir de l’empereur sera exaucé. » (Les impératrices, les secondes épouses et les concubines impériales ne sont pas soumises à ce rituel et se rendent à pied chez l’empereur.)

Deux eunuques veillent à la porte et réveillent à l’aube la concubine avec un sonore signal, « le moment est venu », pour la ramener dans ses appartements. La date et l’heure des rapports, telle nuit, telle lune, sont dûment consignées sur un registre particulier et certifiées par le sceau impérial. Une comptabilité intime destinée à préserver les droits des nouveau-nés susceptibles de voir le jour.

Fréquemment, les eunuques utilisent les féroces rivalités féminines, les jalousies et les âpres ambitions qui prévalent dans le harem. Là, plusieurs centaines de femmes sont en compétition pour attirer l’attention de l’empereur, le seul moyen de gagner considération, richesse et pouvoir pour elles-mêmes, et surtout avec l’immense espoir d’enfanter un prince.

En cela, elles peuvent compter sur la complicité d’eunuques bien placés pour aider une impératrice, une épouse ou une concubine dans de sombres intrigues, machinations et complots pour supprimer un héritier légitime et le remplacer par leur propre fils ou leur favori dans l’ordre de succession. Si l’intrigue réussit, l’eunuque conspirateur est susceptible d’acquérir une

autorité considérable. Il est arrivé, sous les Ming, qu'un jeune empereur se trouve totalement à la merci d'eunuques qui ont acquis ainsi un tel pouvoir, après avoir été capables de l'installer sur le trône à la place d'un rival.

Certains empereurs au contraire, qui n'ont pas été soutenus par les eunuques, se sont retrouvés sans pouvoir effectif face aux factions organisées de fonctionnaires ou de puissants clans d'épouses et de concubines, espérant contrôler le trône. Heureusement, si de nombreux empereurs ont été dominés par les eunuques, d'autres, dotés d'un caractère plus fort et déterminé, ont joué correctement leur rôle.

Indispensables, les eunuques ?

Les eunuques dédiés au service impérial ne sont pas, comme on l'a souvent prétendu, un accessoire mineur et bizarre pour un gouvernement composé de serviteurs civils et militaires. Ils constituent une troisième composante, très influente, de l'administration des Ming.

L'historien américain des eunuques sous la dynastie Ming, Henry Tsai, a fait sensation lorsqu'il a dit estimer que leur condamnation globale et sans appel est due à la jalousie des lettrés confucéens. Selon lui, les eunuques doivent être décrits de manière équilibrée, mettant en avant la considération due à ceux qui sont honnêtes, capables et fidèles, par opposition à ceux qui sont « ineptes, effrayants et iniques ».

M. Tsai reconnaît que l'eunuchisme est en lui-même la pire des formes de l'exploitation humaine, car il ne réduit pas seulement ses victimes à une condition d'esclave, il vole en outre les castrats de leur condition d'homme. Ce système peut conduire à la pire des formes de gouvernement, en deux mots la monarchie absolue, la dictature.

Puisque la priorité pour une dynastie est de se perpétuer elle-même, l'empereur à coup sûr trouve que ses serviteurs castrés sont les plus

pratiques et les plus fiables pour maintenir et sauvegarder les deux désirs primordiaux qui l'animent en général, à savoir le pouvoir et les femmes.

En outre, alors que le Fils du Ciel, lequel détient le pouvoir suprême avec le mandat du Ciel, ne peut faire que le bien et n'est pas responsable des erreurs qu'il peut commettre, ses eunuques deviennent éminemment coupables, servant de boucs émissaires tout désignés, lorsque les choses ne se passent pas bien au sein d'une institution despotique.

1. Jacques Gernet, *Le Monde chinois*, Paris, Armand Colin, 1999, p. 346.

2. Robert Van Gulik, *La Vie sexuelle dans la Chine ancienne*, Paris, Gallimard, 1971, p. 331-332.

3. *Ibid*., p. 331.

4. Cité par Nicolas Zufferey, *in* magazine *L'Histoire*. *Enquête sur la sexualité dans la Chine ancienne*, n° 320, mai 2007, p. 36-44.

5. *Ibid*.

6

Empereurs Ming dans la Cité interdite

Il va de soi que l’histoire de la Cité interdite se confond avec celle des différents Fils du Ciel qui se sont succédé sur le trône du Dragon. (Nous avons retenu les noms de règne des différents empereurs.)

Un historien amateur taïwanais peu connu, et sans doute (volontairement ?) oublié par le monde universitaire, M. Wang Chia-yu, a entrepris de démythifier les personnes des empereurs. Dans la préface de son ouvrage iconoclaste *Loves and Lives of Chinese Emperors* (paru en 1972), il ne craint pas de souligner que l’image des empereurs que nous ont transmise les annalistes chinois est erronée.

Selon lui, le lecteur des biographies impériales qui se fie à l’histoire officielle de chaque dynastie, transmise par les lettrés biographes, ne rencontre que des monarques qui ne sont que des caricatures magnifiées d’eux-mêmes, des monarques revêtus de somptueuses robes et d’un chapeau de cour, regardant vers le sud.

L’auteur prévient que les Fils du Ciel ne sont pas d’essence divine, mais bien humaine. Qu’ils ne sont que des humains, de pauvres, modestes et tristes humains, bref des gens normaux, des êtres soumis aux sept passions principales que sont la joie, la colère, le chagrin, la peur, l’amour, la haine et la luxure. Tout comme le commun des mortels, ils traversent également

les différentes étapes de l’existence, la naissance, l’adolescence, la jeunesse, la force de l’âge, la vieillesse, la sénilité, la maladie et la mort. Assujettis à des besoins naturels, eux aussi ont besoin de nourriture, de boisson et de relations sexuelles.

Mais peut-être que le trône du Dragon reste associé avec un pouvoir absolu, à une dignité telle qui fait que ses occupants sont exposés à des changements de comportement bizarres, voire anormaux. Les fondateurs de dynasties, lesquels ont souvent montré des capacités hors du commun, sont parfois devenus irascibles, violents, cruels, au point de se comporter en dictateurs.

Quant à leurs successeurs, la majorité d’entre eux ne bénéficient que de talents moyens, voire médiocres, quelques-uns virant même à la démence ou à l’idiotie. Se refusant à la pénibilité du travail quotidien, entourés de vils courtisans qui flattent leurs bas instincts. Ignorant la morale, les lois, les préceptes de Confucius et les censeurs, certains de ces monarques ont commis d’innombrables actions risibles, répréhensibles et douloureuses. Leurs caprices sont innombrables.

Notre procureur, M. Wang, reconnaît certes que l’histoire de la Chine est pleine de gouvernants talentueux et avisés, qui ont contribué à la fondation et au renforcement de leur dynastie. Mais il met en avant qu’une majorité de ces empereurs sont « peu attachants », médiocres, et bizarres pour certains.

Il n’empêche que ces empereurs, bons ou mauvais, ont leur place pleine et entière dans les livres d’histoire. Ainsi, l’histoire de la Chine, et en particulier celle des Ming, n’échappe pas à une règle universelle : à savoir que le pouvoir rend fou, et que le pouvoir absolu rend fou absolument.

Quinze empereurs Ming

La Cité interdite, dont la construction s'est terminée en 1420, nous l'avons vu, a abrité le siège du pouvoir politique et les quartiers d'habitation de la famille impériale jusqu'à la fin de la dynastie Ming, en 1644. (Et aussi, bien entendu, sous la dynastie Qing, jusqu'à la fin de l'Empire, en 1911.)

Une quinzaine d'empereurs Ming se sont succédé entre 1420 et 1644 dans le Palais impérial. Hongwu (règne, 1368-1398), le fondateur de la dynastie – la « brillante », parce que nationale, en opposition à celle des Yuan, étrangère –, s'est rendu maître de Nankin en 1356, puis de Pékin en 1368. Il garde Nankin pour capitale. Travailleur acharné et bon administrateur, vers la fin de sa vie il devient soupçonneux et terriblement colérique, voire paranoïaque. Héros ou tyran, sa cruauté fait qu'il laisse un souvenir mitigé.

L'historien Jacques Gernet trouve malgré tout son bilan plutôt positif : « L'œuvre du fondateur des Ming apparaît capitale pour l'histoire des deux siècles et demi qui suivent sa mort, et c'est à juste titre qu'on lui rendra hommage jusqu'à la fin de la dynastie comme à une sorte de héros. Hongwu a en effet rétabli, au prix d'un immense effort collectif, la prospérité matérielle de la Chine ; il lui a rendu sa puissance et son prestige au-dehors, donnant à la politique chinoise une impulsion qui se fera sentir jusqu'au milieu du XVe siècle. Enfin, il a mis en place les institutions fondamentales d'un nouvel Empire[1]. »

Les trois premiers empereurs qui ont régné sur la Chine depuis la Cité interdite, c'est-à-dire Yongle, Hongxi et Xuande, sont en outre considérés comme de « bons » empereurs. Outre Yongle, comme il se doit, plusieurs d'entre eux ont laissé leur marque sur la Cité interdite, laquelle a été restaurée à plusieurs reprises par les souverains Qing, Zhengtong (1436-1449), Jiajing (1522-1566), Wanli (1573-1620).

Yongle, le plus grand empereur des Ming

Le règne de Yongle, troisième empereur de la dynastie Ming (1403-1424), tient un rôle essentiel dans l'histoire de la dynastie, et même dans celle de la Chine. Cet empereur est sans nul doute le plus grand des Ming. Son règne marque l'apogée de la dynastie. Cet empereur, au début cruel et au pouvoir absolu, devient ensuite un bon souverain, aimé et estimé de ses sujets. Sa principale gloire est d'avoir construit sa capitale, Pékin, presque en entier : les enceintes, les palais, les pagodes et tous les principaux monuments.

Yongle n'a pas eu le bonheur de voir sa ville impériale dans toute sa splendeur, car il est mort avant la construction complète de ses remparts. Mais justice doit cependant lui être rendue, même si son règne s'est principalement déroulé dans sa première capitale, Nankin. Outre la Cité interdite, la principale réalisation de son règne, il est également le fondateur d'un autre site prestigieux, la tour de Porcelaine de Nankin, qui sera détruite en 1856 par les Taiping. Il est aussi le promoteur d'une des plus belles entreprises de conservation et de diffusion de la culture, avec l'*Encyclopédie Yongle*, en grande partie perdue.

Yongle, son nom de règne, Zhu Di, son nom personnel, a le défaut d'être un usurpateur, mais il a vite compris que s'il ne bougeait pas de son fief du nord-est de la Chine, c'était la déchéance assurée. C'est un gouvernant-né. Capable et courageux, d'un physique imposant, vigoureux, supérieurement intelligent, il a reçu la meilleure éducation possible, à la fois classique et militaire. Il s'est dans un premier temps efforcé de contrer les attaques des Mongols qui menacent le flanc nord-est de l'Empire.

L'empereur est sans doute, si l'on en croit des contemporains, le fils d'une concubine non Han, coréenne, et pas de la première épouse de Hongwu, l'impératrice Ma, comme le veulent les archives des Ming. Il s'est employé en effet jusqu'à l'obsession à effacer ce qu'il considère comme

une indignité, en falsifiant les documents officiels pour apparaître comme un fils de l'impératrice Ma, et mieux légitimer son accession au trône.

Yongle se distingue, lui aussi, à ses débuts, par sa cruauté. Lors de son accession au trône, à 42 ans, il extermine sans ménagement la plupart des eunuques, les dames et les suivantes de la cour. Ainsi que tous ses opposants, leurs familles et associés, y compris leurs voisins, parents, les professeurs qui leur sont attachés, les étudiants, serviteurs et amis. Il veut effacer toute trace de son prédécesseur, Jianwen (1399-1402), dont il a usurpé le trône. Et qui a disparu dans les flammes de son palais. Ce dont Yongle ne sera jamais sûr, même si trois corps auraient été identifiés, ceux de l'empereur, de l'impératrice et de leur fils aîné, entretenant ses doutes concernant sa légitimité.

Le cas de l'infortuné Fang Xiaoru, un ancien ministre de l'empereur Jianwen, est resté dans les annales. Sommé par Zhu Di (le futur Yongle) de rédiger l'édit de son accession au trône, celui-ci jette son pinceau à terre, en proclamant sa fidélité à son ancien maître. Zhu Di le menace d'exterminer les dix générations précédentes de sa famille, ses amis proches et ses disciples et, en attendant, donne l'ordre de lui couper la bouche jusqu'aux oreilles. C'est ainsi que 873 personnes sont tuées en sa présence. Lui-même meurt coupé en deux au niveau de la ceinture.

Il n'empêche, le règne de Yongle est resté célèbre dans les annales pour être l'un des plus fastueux de l'histoire chinoise et pour avoir marqué la plus glorieuse période de la dynastie des Ming. L'empereur est d'ailleurs la grande figure de cette dynastie qui va encore perdurer plus de deux siècles et constituer une des périodes les plus brillantes de l'histoire de la Chine.

Pendant ses vingt années de règne, il a poursuivi les mêmes objectifs, le pouvoir, le prestige et la gloire. En ce sens, il s'est montré le digne successeur de son père. Il s'est d'autre part efforcé de préserver la culture chinoise. Son règne apparaît comme une période privilégiée pour le peuple chinois, lequel a bénéficié de sa bonne politique économique. Ses

expéditions militaires ont été concluantes. Reste le côté despotique de son gouvernement.

Yongle meurt de maladie lors d'une expédition dans le Nord, en 1424. L'empereur, qui a régné vingt et un ans, est le premier des treize empereurs Ming à être enterré dans le vaste et impressionnant tombeau de Changling, le mausolée le plus important des tombeaux Ming, un peu au nord de Pékin. Une trentaine de concubines ont le « privilège » d'être enterrées avec lui, selon la coutume. On les a au préalable fait monter sur une estrade la corde au cou, avant de retirer celle-ci. Yongle laisse le souvenir d'un bon souverain.

L'amiral Zheng He

Yongle est également resté dans l'histoire pour avoir lancé des expéditions maritimes considérables. Il a confié cette aventure hors du commun à un esclave, un eunuque musulman, de noble famille, originaire du Yunnan, Zheng He (1371-1435). Devenu surintendant de l'office des eunuques, puis Grand Amiral de la flotte, c'est la première fois dans l'histoire chinoise qu'un eunuque est propulsé à un poste si important.

Brillant organisateur, diplomate avéré, l'amiral Zheng He s'est élancé à partir de 1405 à travers les mers et océans de l'Asie du Sud-Est, à la tête de flottes d'une soixantaine de navires, construits non loin de Suzhou, et comptant près de 28 000 hommes, marins et représentants de tous les corps de métier.

Les objectifs de Zheng He ne sont pas politiques ou commerciaux, comme le seront plus tard ceux de ses homologues occidentaux, mais des voyages d'exploration géographique, destinés à établir des contacts diplomatiques, avec l'extension du réseau des pays tributaires. Ces expéditions maritimes ont étendu les relations de la Chine à l'Indonésie,

l’Inde du Sud (État du Kerala), aux côtes de l’Afrique de l’Est, et jusque dans le golfe Persique et la mer Rouge.

Zheng He parcourt ainsi les mers et océans à sept reprises, délivrant des messages de paix et d’amitié de la part de l’empereur chinois. Il en revient avec des hôtes de marque, dirigeants ou émissaires, ramenant en Chine des épices rares et inconnues, des plantes et des animaux exotiques parfois encombrants, comme des éléphants, des rhinocéros, des hippopotames, des buffles, diverses antilopes, des lions et des panthères, des autruches, lesquels auront un gros succès à la cour. La grande attraction cependant reste une girafe, qui fait l’objet de la curiosité générale.

Ces coûteuses expéditions maritimes, aux objectifs politiques incertains et aux bénéfices non quantifiables, prennent fin avec un des successeurs de Yongle, l’empereur Zhengtong (1435-1449). L’urgence est désormais de défendre les frontières du Nord-Est contre les Mongols. Il en résulte pour la Chine un repli durable sur elle-même, avec de graves conséquences, laissant les côtes à la merci des pirates japonais, et plus tard un pays vulnérable face aux envahisseurs occidentaux.

L’âge d’or de la porcelaine

Récemment, un vase Ming de l’époque de Yongle, une porcelaine « bleu et blanc », a vu les enchères s’envoler à l’hôtel Drouot à Paris, jusqu’à plus de 4,5 millions d’euros. Un simple bol de la même époque a été adjugé pour la somme record de 18 millions d’euros. Ces pièces de céramique bénéficient aujourd’hui d’un engouement sans limites pour les acheteurs du monde entier. Elles sont devenues les stars des plus grandes ventes aux enchères.

La céramique chinoise, principalement connue pour la porcelaine, est riche d’une longue tradition d’innovations techniques et stylistiques,

laquelle remonte dans les temps anciens au XVII[e] siècle avant notre ère, avec la poterie de terre. La porcelaine provient principalement des manufactures de Jingdeshen (au nord de la province du Jiangxi), le grand centre de production depuis l'époque des Yuan, où une soixantaine de fours sont actifs. La couleur bleue des céramiques provient alors exclusivement du cobalt importé du Moyen-Orient (Perse), au décor exubérant. Mais au début des Ming, on découvre du cobalt en Chine. Le cobalt a cette particularité qu'il rend les pièces translucides et leur son inégalé.

Toute la production de Jingdeshen est désormais réservée à l'empereur et à la cour, avant d'être exportée, et surtout les célèbres vases « bleu et blanc », qui vont inonder la Cité interdite. Les pièces en « bleu et blanc » des ères Yongle, Xuande, Zhengde et Chenghua sont particulièrement renommées. (Voir *infra*.) Bon calligraphe, Chenghua est surtout un connaisseur de l'art de la porcelaine, rare et restée inégalée sous son règne.

Afin de distinguer une pièce destinée au tout-venant, une marque impériale indique son authenticité, chaque marque indiquant le nom de la dynastie et le règne de l'empereur sous lequel ces pièces ont été réalisées. La fabrication de la céramique impériale se fait sous l'étroit contrôle des eunuques, sous les Ming.

À noter que le missionnaire jésuite français le père d'Entrecolles a révélé à l'Europe la manière dont la porcelaine est fabriquée, dans une *Lettre Édifiante et Curieuse*, envoyée de Pékin et datée de 1712.

Hongxi, le règne le plus bref

Le fils aîné de Yongle, Hongxi (1425), est gras et maladif. Il souffre de la goutte. La chose militaire ne l'intéresse pas, abandonnant les manœuvres quand il fait froid. Il se montre cependant bon administrateur. Il l'a prouvé, comme régent, lorsque son père était en campagne. Il allège le fardeau

fiscal des paysans et promeut les érudits confucéens. Il se montre humain. Hongxi meurt dans la première année de son règne, laissant dix fils et sept filles. Sa femme, l'impératrice Zhang, vivra jusqu'en 1442, devenant une douairière puissante et respectée, qui exerce son influence pendant deux règnes. Dix concubines sont enterrées avec lui.

Xuande, l'âge d'or des Ming

Xuande (règne, 1425-1435), qui lui succède promptement, est le premier des dix fils de Hongxi. On le compare parfois à un prince « parfait » de notre Renaissance. Il a hérité de son grand-père, Yongle, ses talents militaires, et aussi ses capacités administratives. En outre, il possède un sens inné de ses responsabilités envers son peuple. Et qui plus est, il se fait protecteur des arts, à l'image de Huizong, sous les Song.

Ses années de règne correspondent à une période de stabilité, de prospérité et d'accomplissement culturel. Il réduit la fracture entre la cour et l'administration, entretenant d'excellentes relations avec des ministres capables, hérités de son père et de son grand-père. Il développe le Grand Secrétariat, faisant de cet organisme une véritable institution. Il est aussi un réformateur, qui s'efforce de lutter contre l'injustice, en atténuant les punitions.

Mais sa grande erreur est sans doute d'avoir étendu le pouvoir des eunuques (à l'inverse de Hongwu), établissant en 1426 au sein du palais une école spéciale destinée à éduquer ceux d'entre eux les plus prometteurs, renforçant ainsi leur position, déjà acquise, auprès des empereurs. Ceci allant à l'encontre des directives les plus fermes du premier empereur des Ming. Dès lors, le ver est dans le fruit. D'abord affectés à des tâches mineures de secrétariat, l'ascension des eunuques devient incontrôlable. À la fin des Ming, ils seront, dit-on, près de 100 000. Un chiffre très exagéré.

Avec sans doute un zéro de trop. En tout cas une croissance exponentielle, tant ils se « reproduisent » rapidement. Et ceci à tous les échelons, investissant les divers aspects de la vie de la cour, y compris des responsabilités de surveillance militaire.

Le règne de Xuande sert de référence en matière de créations artistiques. Il est le premier empereur des Ming à se soucier des arts. Il est lui-même un poète talentueux et un artiste confirmé, ne craignant pas de signer ses œuvres d'un « modestement peint par le pinceau impérial ». Il accueille des peintres à la cour, embellit les tombeaux impériaux en leur adjoignant des allées triomphales et soutient les manufactures de céramiques qui deviendront célèbres dans le monde. Collectionneur compulsif, il envoie dans tout l'Empire des eunuques chargés de dénicher les objets de valeur les plus rares. D'autres eunuques sont chargés de recruter en Corée des vierges pour son harem… Dix concubines sont enterrées avec lui.

Le règne de Xuande, qui a duré une dizaine d'années (il est mort à 38 ans), peut être considéré comme l'âge d'or des Ming. Son époque est marquée par le rayonnement artistique de la Chine, en particulier pour la peinture et la porcelaine.

Mais Xuande a laissé un autre souvenir en Chine (anecdotique), comme « empereur des grillons ». Passionné par les orthoptères et les combats sans merci de cet insecte sauteur, le paisible Xuande a communiqué sa passion à ses sujets, dont certains se sont ruinés pour acquérir de « vaillants » grillons, belliqueux par tempérament.

Zhengtong, sa vie est un roman

Le règne de Zhengtong constitue un cas unique dans l'histoire mouvementée de la Chine. Empereur à 8 ans, fait prisonnier par les

Mongols à 22, de nouveau empereur à 30, mort à 40, Zhengtong (empereur à deux reprises, de 1436 à 1449, puis de 1457 à 1464, sous le nom de Tianshun) voit son double règne marqué par un tournant de la dynastie Ming.

Sous la régence réussie de l'impératrice douairière, sa grand-mère (veuve de Hongxi), et de trois excellents ministres, les débuts de son règne sont un modèle de bon gouvernement. Le jeune empereur est précoce et bien éduqué. Son front est si large qu'il lui faut des chapeaux spéciaux.

La grande affaire du début de son règne, ce sont les travaux pour terminer les bâtiments de la Cité interdite, en service depuis Yongle, et considérés comme n'étant pas définitifs. En 1438, des artisans sont réquisitionnés un peu partout, et la construction démarre en 1440, pour se terminer en 1442.

Le règne, paisible, de son père, Xuande, a entraîné un affaiblissement militaire de la dynastie Ming, face aux Mongols, de nouveau rassemblés au nord de la Chine avec Esen Khan, après une période de divisions.

En 1449 cependant, conseillé par son précepteur, l'eunuque Wang Zheng, Zhengtong commet une énorme bêtise. Il lance une expédition militaire hasardeuse contre Esen Khan, au nord-ouest de la frontière mongole. Mal lui en prend. Sans expérience militaire, son armée, forte d'un demi-million d'hommes, mal équipée et mal organisée, meurt en partie de faim dans sa marche vers le nord.

Quand Zhengtong sonne la retraite, son arrière-garde et une bonne partie de ses troupes sont déjà anéanties. Le reste est massacré jusqu'au dernier soldat. Les Mongols, qui ne s'attendent pas à une victoire aussi facile, se saisissent de l'empereur devant la forteresse de Tumu en 1449, et s'en retournent au Nord, n'exploitant pas leur avantage en prenant Pékin. Tumu reste une des dates les plus humiliantes dans l'histoire de la Chine.

La défaite de Tumu et la capture de l'empereur sont vécues en Chine comme une catastrophe, et la dynastie a bien failli être renversée. À Pékin,

l’absence de l’empereur Zhengtong provoque une crise institutionnelle majeure. Son jeune frère, faible et irrésolu, Zhu Qiyu, s’empare du trône vacant sous le nom de Jingtai (règne, 1450-1457).

Le prisonnier impérial est bien traité par ses ravisseurs. Il se lie même d’amitié avec Esen Khan. Mais en installant un nouvel empereur, les Ming réduisent la valeur marchande de l’otage, si bien que la cour de Pékin refuse de payer une rançon. Lorsque l’empereur déchu est libéré, au bout d’un an, un simple palanquin attelé à deux chevaux le ramène dans la capitale.

Jingtai place l’ex-empereur en résidence surveillée, et pendant six ans et demi Zhengtong et son épouse vivent en reclus, confinés, sans liens avec le monde extérieur. Le fils de Jingtai est fait prince héritier, mais il décède rapidement. Lorsque l’empereur en titre tombe malade, il est déposé par une révolution de palais. Zhengtong retrouve alors son trône sous le nom de Tianshun. Jingtai meurt peu après, probablement étranglé. Il est enterré hors du cimetière impérial, dans les Collines parfumées (au nord-ouest de la capitale), et pas dans les tombeaux Ming.

La longue détention de Zhengtong-Tianshun l’a rendu suspicieux et agressif. Il se repose sur la police secrète aux mains des eunuques. Il lance des purges, y compris contre ceux qui lui ont permis de reconquérir le trône impérial. La guerre contre les Mongols et l’interrègne ont fait 1,5 million de morts dans les années 1450. L’empereur s’efforce d’éradiquer l’influence restante des Mongols sur la vie quotidienne des Chinois (en matière d’habillement par exemple). Les concubines ne seront plus enterrées vivantes, c’est la fin de cette cruelle coutume.

Tianshun meurt en 1464, à l’âge de 37 ans.

1450, pouvoir croissant des eunuques

Hongwu, conscient du danger des intrigues de cour et des complots fomentés par les eunuques, les a exclus de la politique, sous peine de mort. Il a fait ériger une plaque d'un mètre de haut dans son palais, stipulant que les eunuques ne doivent en aucun cas se mêler de politique. Mais son caractère, ses tendances personnelles et le système autocratique et secret de son gouvernement font que le développement du pouvoir des eunuques est devenu inévitable.

Le prince de Yan, Zhu Di, qui se méfie de l'entourage confucéen de son neveu Jianwen, s'est servi de certains eunuques en place à la cour pour contrer l'influence des fonctionnaires loyaux envers le pouvoir. Devenu empereur, Yongle les nomme à des postes élevés, les chargeant de surveiller les fonctionnaires et d'établir des rapports les concernant. À cet effet, il les encourage à constituer leur propre service secret.

Il s'agit d'une tendance durable et irrésistible. Si bien qu'au milieu du XVe siècle, les eunuques, qui sont alors des dizaines de milliers, contrôlent en réalité toute l'administration. Ils décident des nominations et des promotions aux postes centraux et provinciaux. Beaucoup d'empereurs ont été élevés par les eunuques et les considèrent comme des amis et partenaires loyaux. À la tête de la garde de la Cité interdite, avec la responsabilité des ateliers impériaux, et l'aide des tributs étrangers, ils sont à même de contrôler les finances de l'appareil militaire et les divers revenus de la cour.

Le conflit entre la haute administration et le monde des eunuques est avant tout sociologique. Les lettrés-fonctionnaires (mandarins) viennent de familles aisées du sud-est de la Chine, du bassin du bas Yangzi, tandis que les eunuques sont issus de familles pauvres du Nord-Est. Les services secrets, aux mains de ces derniers, ont toute latitude pour pratiquer le chantage et la corruption, laissant leurs adversaires bureaucrates impuissants et désemparés, sous le coup d'accusations mensongères. La

guerre entre la caste des fonctionnaires et le corps des eunuques finira par paralyser le gouvernement, menant à la chute de la dynastie.

Coup d'État manqué

Le règne de Zhengtong s'est trouvé marqué par une affaire grave, qui concerne un général d'origine mongole, prévaricateur, Cao Qin, qui aurait pu se terminer en coup d'État.

L'empereur promulgue un édit enjoignant ses sujets de se montrer loyaux envers lui et de respecter les lois. Le général mongol au service avec ses troupes de l'armée chinoise, Cao Qin, est visé pour ses transactions illégales. Il fomente alors un complot contre le trône. Des enquêteurs sont assassinés. En août 1461, Cao Qin offre un banquet à ses officiers mongols. Pendant la nuit, deux de ses officiers alertent un général loyal, lequel réussit à faire passer un message à travers la porte Ouest de la Cité interdite.

Zhengtong fait arrêter un eunuque conspirateur, puis fait bloquer les quatre portes de la Cité, en utilisant les gravats issus de travaux entrepris autour d'elles. Cao Qin comprend alors que le complot est éventé et fait à l'aube mouvement avec ses troupes vers les portes Est et Ouest, et il y met le feu. Mais de violentes averses – providentielles – éteignent les incendies dans la journée. Les portes résistent, défendues par 5 600 gardes. Tandis que les troupes impériales fidèles contre-attaquent.

Replié au nord-est de Pékin, Cao ne réussit pas à sortir de la Ville impériale dont les portes restent fermées. Pour éviter d'être capturé, le général félon se suicide en se jetant dans un puits de sa résidence. Le châtiment des conspirateurs est terrible, leurs corps démembrés sont laissés sur place, pour l'exemple.

Dès lors, la noblesse mongole ne va plus jouer de rôle important. Il s'agit de la dernière grande rébellion que connaîtront les Ming avant celle

de Li Zicheng, en 1644, qui mettra fin à la dynastie.

Chenghua et la concubine Wan Guifei

Le fils aîné de Zhengtong, Chenghua (règne, 1465-1487), inaugure la série des empereurs Ming pour le moins « bizarres » et surprenants, extravagants en un mot, qui font de certains souverains de cette dynastie une galerie de portraits, pittoresques certes, mais déconcertants. Et pour tout dire des personnalités inaptes au pouvoir. Bref de « mauvais » empereurs. C'est la grande faiblesse des Ming que d'avoir eu, à partir de Chenghua, des empereurs indignes – à l'exception toutefois de Hongzhi (règne, 1488-1505) – qui ont mené la dynastie au déclin, puis au précipice. Sous Chenghua, la corruption se généralise au plus haut niveau.

Chenghua a eu une prime enfance mouvementée. Il est seulement âgé de 20 mois quand son père est capturé par les Mongols. Placé aux arrêts dans le palais, il perd son titre de prince héritier pour le récupérer à l'âge de 10 ans. Doté d'une personnalité peu affirmée, dénué d'autorité, il est affecté d'un fort bégaiement. Lors de son accession au pouvoir, sa mère et la veuve de son père se disputent le titre d'impératrice douairière. Il se retrouve bientôt totalement dominé par son ancienne nourrice, de dix-sept ans son aînée, devenue sa maîtresse et concubine, Wan Guifei (1430-1487). Wan, qui a encore des charmes, sait en user pour éveiller et contrôler l'éveil à la sexualité naissante d'un adolescent de 16 ans. Elle conserve la faveur de l'empereur en l'éloignant des autres concubines.

Au début de son règne, un Conseil de douze régents poursuit une politique éclairée, redressant les erreurs du précédent empereur et réhabilitant les dirigeants injustement punis. La force militaire est réorganisée, laquelle se distingue contre les Mongols et les tribus Jürchen

(futurs Mandchous), à demi sinisées, dont les ancêtres ont fondé l'empire des Jin.

La Grande Muraille est reconstruite sur 5 000 kilomètres. C'est surtout aux Ming que l'on doit celle que l'on visite aujourd'hui.

Roman d'un fils caché

Au palais cependant, la concubine Wan Guifei régente la cour. Elle se comporte comme une impératrice. Elle ne se prive pas pour amasser des richesses pour son compte personnel, ses serviteurs et sa famille.

Sur son conseil, l'empereur dépose l'impératrice en titre. Wan, cruelle au plus profond de son être, a perdu un fils et n'a qu'un souci, supprimer toute autre concubine tombée enceinte, ou l'obliger à avorter. Or, il se trouve qu'une servante du palais se retrouve enceinte des œuvres de l'empereur. Celle-ci, fille d'un chef de tribu du Guangxi, appelée Ji, est très belle et intelligente. Chenghua la rencontre dans la bibliothèque où elle est affectée. C'est le coup de foudre, mais rien moins que romantique. L'empereur la possède dans une salle au milieu des livres ! Elle tombe enceinte. Wan dépêche un praticien pour la faire avorter. Mais l'ordre n'est pas exécuté. Quelques mois plus tard, Ji donne naissance à un garçon.

L'impératrice déchue décide de se venger en le cachant et prend soin de ne pas divulguer le secret. Quelques années plus tard, Chenghua se plaignant de n'avoir pas d'héritier et disant regretter l'absence de descendance, on présente le petit garçon, alors âgé de 6 ans, à son père, lequel est transporté de joie. Il le serre dans ses bras, murmurant : « Il tient tellement à moi, c'est vraiment mon fils. » Le lendemain, l'empereur convoque les ministres et les met au courant de la nouvelle. Ji est promue concubine impériale et s'installe dans un palais de la Cité interdite.

Dame Wan est furibonde. Wan Guifei fait immédiatement exécuter Ji. Elle tente de faire empoisonner le petit garçon, en l'invitant chez elle. Mais, dûment mis en garde par l'ex-impératrice, le jeune garçon prend soin de ne pas tomber dans le piège et de ne rien absorber.

Cet épisode n'empêche pas la concubine Wan Guifei, aidée pas son eunuque favori, Liang Fang, de continuer à exploiter tout le pays avec le consentement tacite de l'empereur. Et de le mettre en coupe réglée, vendant des titres dans des boutiques impériales et envoyant des émissaires collecter les métaux rares (cuivre, argent, or) et les pierres précieuses. Tout ceci avec la complicité impériale. La cupidité de la cour et l'absence de contrôle impérial provoquent une chute de la moralité publique. Des moines bouddhistes, taoïstes et tibétains, spécialisés dans la pornographie et les aphrodisiaques, sont anoblis. Les eunuques et les hauts fonctionnaires aux ordres se voient attribuer de vastes domaines agricoles.

La redoutable Wan Guifei, bientôt accablée de rage et de ressentiment, finit par mourir de maladie. Quant au faible, irresponsable et coupable empereur Chenghua, il aime par ailleurs la musique et le théâtre.

Hongzhi, empereur irréprochable

Où l'on retrouve le fils de Chenghua et de la servante Ji, resté caché à la cour jusqu'à l'âge de 6 ans, devenu l'empereur Hongzhi (1488-1505). Le 9e empereur des Ming est bien équilibré, gouvernant irréprochable, il a reçu une stricte éducation confucéenne, délivrée par sa mère adoptive, l'ex-impératrice. Il est le seul empereur des Ming à rester monogame. Il n'a que l'impératrice pour épouse et aucune concubine. Les eunuques corrompus sont bannis et 3 000 d'entre eux, qui ont acheté des postes et fonctions, rétrogradés. L'administration est efficace et son règne se déroule sans histoire.

L'historiographie chinoise, restée très favorable à Hongzhi, le décrit comme travailleur et conscient de ses responsabilités, et le considère comme le représentant parfait des idéaux confucianistes. Il a d'ailleurs fait restaurer le temple de Confucius à Qu Fu.

Le développement croissant de précieux biens manufacturés (la soie de Suzhou), entamé sous Chenghua, se poursuit, créant une nouvelle classe de riches citoyens, amateurs d'objets d'art. Le centre de la culture se déplace vers la région du bas Yangzi, tandis que l'influence des habitants du Sud l'emporte sur ceux du Nord. Mais l'extension des grands domaines agricoles se fait au détriment des modestes fermiers, lesquels rejoignent les villes, alimentant un prolétariat urbain.

L'empereur Hongzhi est enterré avec sa seule impératrice, alors que les autres empereurs le sont en compagnie de leurs épouses et concubines. Un lettré des Ming commente : « En vérité, sa Majesté a vécu comme un ermite. Un cas comme on en a jamais vu au cours de notre histoire. »

Mais avec Hongzhi se terminent les « bons » règnes de la dynastie des Ming. L'historiographie traditionnelle établit un parallèle entre les ères de Hongwu, Yongle et Hongzhi, correspondant à trois périodes exceptionnellement brillantes.

Zhengde, un des empereurs les plus détestables

Hongzhi n'a qu'un seul héritier. Il lui succède en 1505 et devient l'empereur Zhengde (règne, 1505-1521). Hongzhi adore son fils (Zhu Houzhao) pour son intelligence, mais il en connaît les défauts, son goût immodéré pour les plaisirs de la vie et son refus des contraintes. Sur son lit de mort, il charge les Grands Secrétaires de surveiller le futur empereur,

Zhengde. La précaution est justifiée, car celui-ci, en réaction contre les principes confucéens de son père, ne s'intéresse nullement aux affaires publiques, ne supporte pas les rituels et déteste l'orthodoxie officielle. Il se montre en revanche sensible aux flatteries des eunuques. Il s'adonne aux loisirs – équitation, tir à l'arc, chasse – et aussi à la musique. Il fait venir à la cour des lutteurs, des acrobates, des magiciens.

Il installe au sein de la Cité interdite une zone de marché. Il va jusqu'à ordonner à ses ministres, eunuques, soldats et serviteurs de se déguiser en commerçants, alors qu'il fait ses achats comme un simple particulier habitant Pékin. Il s'improvise lui-même marchand dans les boutiques…

Bref, Zhengde est un des empereurs les plus extravagants et les plus incompétents des Ming. Sous son règne, la dictature des eunuques atteint un sommet, avec le tristement célèbre Liu Jin, dont nous parlons plus loin. L'empereur décide d'ailleurs de vivre en dehors du palais royal. Il se fait construire une somptueuse résidence, la Maison du Léopard, qui devient un lieu de débauche. Il voyage pour se divertir dans diverses provinces de Chine.

Alarmés par sa conduite, les hauts fonctionnaires tentent d'éloigner les chefs eunuques, mais ils échouent. Le gouvernement passe plus que jamais aux mains des castrats. Zhengde se prend de passion pour tout ce qui est tibétain, construisant un nouveau temple bouddhique tibétain au sein de la Cité interdite, desservi par des lamas. Il aime le vin, on le retrouve ivre mort durant plusieurs jours. Ses gardes doivent lui procurer nombre de jolies filles, y compris les concubines de ses officiers. Il fait venir des prostituées au Palais impérial (où il ne réside pas souvent), tout en affichant sa bisexualité. Un de ses plus grands plaisirs est de s'échapper de la Cité interdite sous un déguisement pour aller s'encanailler dans les bas-fonds de Pékin. La réputation de la cour est ternie par les fréquentes virées du Fils du Ciel dans les bordels de la capitale.

Une des foucades impériales est d’interdire l’élevage du porc, dont le mot chinois, *zhu*, qui signifie cochon, est le patronyme de sa famille.

Wei Zhongxian, l’eunuque à la pire réputation

Les empereurs se servent des eunuques pour contrebalancer le pouvoir des fonctionnaires civils. Mais ces derniers vont finir par constituer une sorte de bureaucratie parallèle, une bureaucratie de l’ombre, qui va travailler en solo et souvent s’opposer aux lettrés-fonctionnaires. Bien sûr, il y a de « bons eunuques », qui se font un devoir d’éduquer les jeunes princes dans la voie de la vertu et de la responsabilité. Mais, au cours de la dynastie Ming, on assiste à la montée en puissance de quatre célèbres « eunuques dictateurs ».

Wang Zhen (dans les années 1440), Wang Zhi (dans les années 1470), Liu Jin (au début des années 1500), et surtout Wei Zhongxian (dans les années 1620) – le plus puissant et le plus célèbre –, lesquels profitant de leur contrôle effectif sur différents empereurs, de leur propre bureaucratie et de la puissance des services secrets qu’ils dirigent, en arrivent à détenir une influence excessive sur la gestion de la cour et de l’Empire. Wei Zhongxian est l’eunuque qui est crédité de la pire réputation de l’histoire chinoise.

L’avidité des eunuques de la cour ne se dément pas. Sous le règne de Zhengde, les eunuques connus sous le nom des « Huit tigres », se conduisent en despotes. Ils évincent 53 mandarins intègres et usurpent le pouvoir. Zhengde laisse faire un castrat particulièrement corrompu, dénommé Liu Jin, le chef des eunuques, dont les malversations à partir de 1506, et en seulement quatre années, lui ont permis d’amasser une fortune colossale : plus de 7 millions de kilos d’or et d’argent, 9 kilos de pierres

précieuses, 500 assiettes d’or, 3 000 bagues en or, 4 000 ceintures incrustées de pierres rares, sans oublier la possession d’un véritable palais.

Il faut dire que les eunuques ont su se rendre indispensables dans la gestion quotidienne de la Cité interdite. Ils assurent tous les services de première nécessité, y compris les tâches le plus humbles, tels que le nettoiement, le jardinage (l’entretien des innombrables pots de fleurs de la cour intérieure). Comme on l’a vu, ils se sont approprié les différents divertissements (théâtres). Tout en se faisant les confidents et conseillers des empereurs. Le sinologue et historien australien Geremie Barmé va jusqu’à avancer qu’ils deviennent les compagnons de jeux des futurs empereurs, et pourquoi pas leurs instructeurs en matière d’éducation sexuelle…

Au retour d’un voyage sur le Grand Canal à bord du navire impérial en 1521, Zhengde tombe malade, crachant du sang. Il meurt trois mois plus tard, dans la Maison du Léopard, après un règne de seize années, épuisé par les plaisirs. Comme il est sans enfant, le trône passe à un de ses cousins. La ligne de succession directe depuis Hongzhi, la maison Zhu, prend alors fin. Avec Zhengde, les Ming amorcent leur lent et inexorable déclin.

Jiajing, le long règne d’un sadique

À partir de 1522, avec le début du règne de Jiajing, la dynastie des Ming va connaître une période d’infamie, durant quarante-cinq ans (jusqu’en 1567), marquée par le pouvoir exorbitant des eunuques et une corruption généralisée. Avec le règne de l’empereur Jiajing, la dynastie confirme son déclin.

Zhengde étant mort sans héritier mâle, son fils adoptif, Jiajing (règne, 1522-1567), lui succède. Il est le descendant d’un jeune fils de Chenghua et d’une concubine de Hangzhou, achetée et éduquée par un eunuque, qui lui

apprend à réciter des centaines de poèmes de l'époque des Tang. Même si Jiajing a été reconnu comme prince héritier depuis l'âge de 12 ans, il ne se fait pas à son statut d'enfant adopté. Il s'invente de « vrais-faux » parents, accordant à son père un titre impérial posthume et faisant de sa mère une impératrice douairière.

Ainsi, lorsque l'empereur Jiajing succède, non à son père, mais à son cousin, il contrevient aux rites en substituant la tablette de son père génétique à celle de l'empereur défunt. Les lettrés s'enchaînent alors à une porte de la Cité interdite pour protester contre ce crime de lèse-majesté. Ce qui leur vaut d'être battus à mort pour avoir défendu l'orthodoxie des rites. Se considérant comme le fondateur d'une nouvelle branche de la famille impériale, il se fait construire un tombeau semblable à un mausolée impérial, aussi grand et encore plus luxueux que celui de Yongle !

Le long règne de Jiajing, qui couvre une bonne partie de notre XVIe siècle, est marqué par l'incurie. C'est l'un des pires de la dynastie Ming. La corruption se développe, la fonction impériale se dégrade. L'empereur est connu pour être cruel et despotique. Il préfère résider hors de la Cité interdite.

Unique en son genre parmi les empereurs Ming, Jiajing est un ardent taoïste, à la recherche de l'immortalité. Il dépense des sommes folles pour édifier des temples taoïstes et se faire confectionner par des alchimistes des élixirs de longue vie. Et surtout de dangereuses potions sexuelles, contenant du mercure, qui peuvent expliquer de nombreuses morts suspectes, dont la sienne (et plus tard celle de Wanli). L'empereur tente en même temps de supprimer le bouddhisme et interdit les images dans les temples dédiés à Confucius.

Rappelons que le taoïsme est un des plus anciens courants de la pensée chinoise. Il est issu d'un enseignement oral ésotérique, le *Huangiao*. Le texte le plus important de la pensée taoïste est le *Livre de la Voie et de la Vertu* attribué à Lao Zi. Ce texte prescrit un éventail de pratiques pour la

culture de soi. Cela va des préceptes sur la vie quotidienne et sur le comportement à des pratiques gymniques, diététiques, respiratoires ou méditatives. La sexualité y joue un rôle prépondérant. À ce titre, on qualifie le Tao d'« art de l'alcôve ». Des puissances intérieures animent l'être humain, dont l'une des principales est le *Qi*, le souffle/énergie, qui relève autant du domaine physiologique que psychique et constitue le fondement de la vie.

Jiajing, grand amateur de femmes, est en fait un dangereux obsédé sexuel. En 1529, 1 258 jeunes filles sont choisies pour entrer au palais. Il se montre avec elles d'une exigence physique et sexuelle insupportable, leur faisant subir à la moindre négligence la peine de la bastonnade. Plus d'une centaine (?) y auraient, paraît-il, perdu la vie. Réputé pour son sadisme effréné et systématique, il se fait haïr des femmes de son harem pour sa cruauté.

En 1542, l'empereur Jiajing, alors dans la 21e année de son règne, est resté dans l'histoire de la dynastie Ming pour avoir échappé à un attentat perpétré par seize femmes du palais, lesquelles ont tenté de l'étrangler pendant son sommeil, alors qu'il dormait avec une concubine. Mais elles s'y prennent maladroitement, avec une cordelette dont le nœud est inopérant. L'empereur s'éveille et se débat. Une des femmes alerte l'impératrice. Toutes seront exécutées, coupées en morceaux. Leur tête est exposée sur une perche. Leur famille n'est pas épargnée.

L'empereur Jiajing, bien que survivant, a depuis un œil exorbité. Pour cette raison, il ne veut plus se présenter à l'audience impériale. Seul son Premier ministre peut le voir, en profitant pour monopoliser le pouvoir et s'enrichir.

Jiajing, par ailleurs, réussit à débarrasser la cour des eunuques les plus corrompus, confisquant 70 coffres remplis d'or et 2 200 d'argent. Son addiction au taoïsme le conduit à négliger les affaires de l'État, mais il s'entoure de ministres capables. Son règne est marqué par la stabilité. La

marche de l'économie est satisfaisante. Une réforme de l'agriculture est la bienvenue. Pourtant, un terrible tremblement de terre affecte la Chine centrale en 1556, entraînant la disparition de 830 000 personnes dans les inondations, provoquées par la rupture des digues du fleuve Jaune, qui s'ensuivent.

Il n'en reste pas moins que le long règne de Jiajing, qui couvre une bonne partie de notre XVIe siècle, est marqué par l'incurie. C'est l'un des pires de la dynastie Ming. La corruption se développe, la fonction impériale se dégrade. L'empereur est connu pour être cruel et despotique. Il préfère résider hors de la Cité interdite.

Les Mongols restent une menace permanente. Le péril mongol subsiste en effet, avec Altan Khan (1507-1582), qui a réussi à les fédérer. En 1542, ses troupes envahissent le territoire chinois, massacrant ou faisant prisonniers 200 000 Chinois, égorgeant un million de têtes de bétail et de chevaux, incendiant des milliers d'habitations, tandis que, dans le Sud-Est, les pirates – dits « japonais » et autres – ravagent les côtes, en particulier celles du Fujian. Ces pirates, en effet, sont recrutés parmi les pêcheurs, les colporteurs, les ouvriers agricoles, les commerçants, les marins, et d'autres membres des plus basses couches de la société chinoise.

Longqing, tout comme son père…

Jiajing rejette son héritier, préférant le fils d'une autre concubine. Mais la tradition de la primogéniture s'impose. Il meurt en 1566, pour avoir pris une trop forte dose de « pilules rouges ». À 29 ans, Longqing (règne, 1567-1572) monte sur le trône, sans expérience des affaires. Il commence par punir avec sévérité les alchimistes qui se livrent à des activités malhonnêtes et expulse les taoïstes de la cour. Tout comme son père, Jiajing, il s'adonne aux plaisirs de la chair et à la boisson. Les beautés de son gynécée, qu'il ne

quitte pas, dépassent le millier. Il jette l'argent par les fenêtres à pleines mains, vidant allègrement les caisses de l'État. Indifférent à la chose politique, il s'en remet aux eunuques, s'adonnant au luxe et à la luxure. Mais il réussit à faire la paix avec Altan Khan, lequel accepte le statut de vassal.

Longqing est le père de Wanli, lequel n'a pas encore 9 ans.

1. Isabelle Landry-Déron. *La Chine des Ming et de Matteo Ricci*, Paris, Cerf, 2013, p. 11.

7

Wanli, empereur fainéant

Certains grands empereurs ont bien débuté leur règne, mais l'ont mal terminé, tels Qin Shi Huangdi, le Premier empereur, Wudi des Han, Gaozong et Xuanzong des Tang, Kubilaï Khan des Yuan, Hongwu des Ming et Qianlong des Qing. (Voir *infra*.) Cependant, le règne de Wanli reste un cas spécial. Cet empereur montre en effet quelque chose d'extravagant dans sa conduite. « Désespérant Wanli ! » s'exclame le père Larre. « Dans l'histoire de la Chine, nous dit Isabelle Landry-Déron, Wanli est un empereur de mauvaise réputation, négligeant des devoirs de sa charge, un indolent obèse porté aux excès. » Bref, un empereur indigne.

Wang Chia-yu exécute le personnage en quelques mots : « Il a gagné la détestable réputation d'être le monarque le plus paresseux de la dynastie Ming, profondément adonné à la boisson, aux femmes et au lucre, et dominé par un tempérament violent. »

Son règne est considéré comme marquant le début de la fin des Ming, l'Empire se défaisant de l'intérieur. Quand la dynastie s'effondre, en 1644, les Mandchous feront remonter à son règne la décadence de ces derniers.

Wanli, treizième empereur de la dynastie des Ming (laquelle a déjà deux cents ans), connaît un des plus longs règnes de l'histoire, quarante-sept années (1573-1620), le plus long depuis celui de l'empereur Wu des Han,

au IIe siècle avant notre ère. Monté à 10 ans sur le trône, il mérite sa mauvaise réputation, malgré une belle période d'essor économique et de floraison culturelle. Une théorie célèbre, dite du « cycle dynastique », veut que toute dynastie connaisse un essor, un apogée et un déclin.

La Cité interdite sous Wanli

Sous Wanli, le complexe palatial, la Cité interdite, après des siècles de transformations, est achevé. Il présente l'aspect général qu'il conserve aujourd'hui. Les Qing, aux XVIIIe et XIXe siècles, ont certes ajouté de nombreux bâtiments secondaires, mais ils n'ont pas modifié la structure d'ensemble. L'installation des Ming, comme l'explique Jean-Pierre Duteil, s'est faite lentement. Après Yongle, une nouvelle partie des bâtiments a été construite entre 1438 et 1441 (sous Zhengtong).

L'historien américain Ray Huang, auteur d'un ouvrage remarquable, *1587. Le déclin de la dynastie des Ming*, souligne le côté rébarbatif de la Cité interdite : « L'ensemble du palais était somptueux, mais d'une impressionnante monotonie. Même avec ses balustrades, ses brûle-parfums, ses oiseaux sculptés et ses lampes de bronze sur socle de pierre, la Cité interdite comprenait partout la même architecture et les mêmes routines, inlassablement […]. La vie du palais demeurait hors du temps et des saisons ; il lui manquait l'émotion de la surprise ou l'émoi de l'anticipation. »

L'universitaire américain ajoute : « En sa qualité d'empereur, Wanli ne pouvait même pas s'aventurer hors de l'ensemble du palais. Il ne pouvait même pas envisager d'aller faire une visite informelle à ses courtisans ; aucune procédure rituelle pour encadrer un tel comportement n'avait été véritablement établie dans l'histoire de la dynastie. »

La Cité interdite n’a plus la cote parmi les empereurs. Zhengde la fuit, Jiajing refuse d’y résider, Wanli préfère y demeurer, mais cloîtré. Ces souverains partagent en commun le refus de jouer leur rôle. Comment expliquer cette désaffection ? Une étiquette aussi rigide que celle de Versailles codifie l’organisation des jours, et surtout les innombrables cérémonies officielles, longues et ennuyeuses, qui exigent de rester immobile par une journée d’été torride ou dans le froid glacial d’une matinée d’hiver, sans oublier la célébration des nombreux anniversaires et autres fêtes.

Ray Huang raconte par le menu les fastidieux devoirs impériaux, lesquels se répètent parfois chaque année : sacrifices au Ciel et à la Terre ; gestes rituels de la culture, célébrés le Nouvel An ; fête des bateaux dragons ; sacrifices aux mausolées impériaux et au temple des Ancêtres impériaux, dédié à la famille impériale, proche de la Cité interdite ; anniversaires de la mort de tous les empereurs et impératrices qui l’ont précédé ; réception des missions de tributaires étrangers et de fonctionnaires venus prendre congé à leur départ à la retraite ; passage des troupes en revue, etc.

Des débuts prometteurs

Le règne de Wanli commence pourtant bien. Dès son accession au trône – il n’a que 9 ans –, le nouvel empereur impressionne ses courtisans par sa physionomie majestueuse. Sa voix est profonde, ses déclarations sont nettes et sonores et se terminent par des accents puissants qui « apparemment venaient de son diaphragme » (Ray Huang).

Son précepteur, le Grand Secrétaire Zhang Juzheng, est un haut fonctionnaire remarquable, un homme d’État d’une stature exceptionnelle,

le meilleur de tous les ministres qu'a connus la dynastie Ming, et le dernier grand homme d'État des Ming.

Dans les années 1570, celui-ci mène une énergique politique de réformes, prônant l'austérité, renflouant les caisses de l'État en prenant d'efficaces mesures économiques et fiscales. Il entreprend une réforme administrative radicale, avec la mise au pas de la bureaucratie, sommée de ne plus travailler pour elle-même et de se mettre au service du peuple. Les fonctionnaires, soumis à un strict système de notation, se font disciplinés et performants. Le Grand Secrétaire aligne le système fiscal sur l'étalon argent, cette monnaie affluant alors en Chine.

Même si Zhang Juzheng se montre sévère avec son pupille pendant une dizaine d'années, Wanli respecte profondément son tuteur, qui est à la fois son maître et son Premier ministre. Cependant, à mesure que Wanli grandit en âge, il ne progresse pas en sagesse, enclin à écouter les critiques à l'encontre de son illustre précepteur. À 19 ans, il en vient à supporter de plus en plus mal son magistère, mais aussi le carcan de ses devoirs confucéens, les strictes routines que Zhang lui impose depuis son enfance. Il songe à se séparer de lui. Sur ce, Zhang Juzheng meurt prématurément d'une occlusion intestinale en 1582, à l'âge de 57 ans.

Le Grand Secrétaire s'est rendu si impopulaire par son despotisme que personne ne le regrette. Après sa mort, ses nombreux ennemis, ceux qu'il a brimés, se déchaînent. Son bilan est contesté. On finit par lui prêter tous les défauts, on l'accable de tous les maux, on lui trouve tous les vices.

Wanli est perturbé par ces accusations. L'empereur ne porte plus au maître disparu le même respect. En 1584, deux ans plus tard, il autorise par décret la confiscation des biens de Zhang Juzheng, déshonoré à titre posthume, et il s'en prend même aux membres de sa famille. (Zhang sera cependant réhabilité plus d'un demi-siècle après sa mort, juste avant la chute de la dynastie.) Après lui, les eunuques retrouvent un pouvoir qui leur

avait échappé. Le laisser-aller et la corruption reprennent de plus belle, entraînant une chute fatale des finances de l'État.

Grève du pouvoir

La mort de Zhang Juzheng marque la fin d'une période de prospérité. Wanli se montre de plus en plus irrésolu, sensuel, extravagant et despotique, nous disent les historiens. À son goût pour la luxure s'ajoute un mauvais entourage. Affranchi de cette pesante tutelle, l'empereur se sent libre de voler de ses propres ailes de dragon et de se libérer par la même occasion de la surveillance quotidienne de l'académie Hanlin, d'où sont issus la plupart de ses ministres.

Il revient sur des réformes administratives, pourtant bénéfiques, entreprises par son ministre. Il prend personnellement le contrôle complet du gouvernement. Au début, il agit en empereur compétent et diligent. L'économie continue de prospérer et le pays est plus puissant que jamais. Il participe chaque matin aux audiences ministérielles pour gérer les affaires de l'État.

Mais, sur le plan politique, le déclin de la dynastie se précise, avec la paralysie progressive de l'administration. Fait stupéfiant, alors que des guerres sont encore en cours, Wanli décide de se retirer des affaires de l'État. Il fait en quelque sorte la grève du pouvoir. Il cesse quasiment d'accomplir les obligations de son mandat de Fils du Ciel. Le gouvernement devient inactif, et le maître suprême de tout en est le seul responsable. Il devient un « empereur fainéant ».

Jacques Gernet récuse cette idée reçue selon laquelle les empereurs chinois seraient tout-puissants. Dans ses Mémoires, achevés à Pékin en 1609, le missionnaire jésuite Matteo Ricci relève cette particularité du système impérial en Chine, depuis l'exemple de Hongwu : l'impossibilité

où se trouve l’empereur de rien décider par lui-même, son pouvoir se limitant à approuver ou désapprouver les propositions qui lui sont présentées.

L’empereur de la Chine est certes par définition un autocrate, un despote, mais il doit composer avec toutes sortes de règles, de rites, de procédures et de prescriptions morales, même s’il n’oublie pas la nécessaire sauvegarde de sa réputation, et bien sûr ses propres intérêts.

Un lent et long divorce entre Wanli et sa bureaucratie commence alors. Cette « grève » fait le jeu des cliques et des factions, favorisant la montée en puissance des eunuques. Wanli cesse progressivement d’assister aux audiences matinales avec ses ministres. Une déplorable habitude qui ne le quittera plus pendant le reste de son règne. Déjà, le dixième empereur des Ming, Zhengde (règne, 1506-1521), avait rompu avec la tradition en s’absentant souvent de la capitale. Cette paralysie des institutions entraîne une décadence généralisée.

Le déclin d’une dynastie présente le plus souvent les mêmes causes : jeunesse de l’empereur, faiblesse du souverain, influence des eunuques, intrigues des « clans extérieurs » (c’est-à-dire les parents des concubines impériales parvenues au rang d’impératrices, en général anoblis), exactions des fonctionnaires, tyrannie des grands propriétaires terriens, misère du peuple, brigandage, soulèvements, explique le grand historien Henri Maspero. Ajoutons à cela les catastrophes naturelles (sécheresses, inondations, famines, épidémies…) qui remettent en cause le fameux « mandat du Ciel ». Tous ces symptômes se manifestent sous le règne de Wanli.

J. K. Fairbank fait ce terrible constat : « L’empereur étant le pivot de l’État, non seulement cette rébellion personnelle contre la bureaucratie conduisait à la banqueroute, mais elle constituait surtout une véritable trahison. »

Cas pathologique

À vrai dire, Wanli s'ennuie dans son palais, qu'il trouve oppressant. Il étouffe dans la Cité interdite de Pékin, qui n'est pour lui qu'une prison dorée. La vie quotidienne des empereurs est en effet devenue au cours des XVe et XVIe siècles une ennuyeuse routine. Wanli aspire à une vie normale, exempte de ces fastidieuses et continuelles cérémonies rituelles. Il ne daigne même pas assister aux funérailles de sa mère. Or, la totalité du système administratif et gouvernemental repose sur la personne de l'empereur. Quand celui-ci refuse d'assumer ses fonctions, ses responsabilités, ses devoirs, les Grands Secrétaires les usurpent ou bien les eunuques s'en emparent.

Même les premiers sont tenus à distance, aucun compte de gestion ne leur est demandé. En trente ans, Wanli ne les verra que cinq fois. Il laisse certes les eunuques – devenus tout-puissants, profitant du vide ambiant – lui transmettre les rapports et mémoires qui lui sont quotidiennement adressés, mais il ne les ouvre même pas. Il ignore systématiquement les sujets qui lui déplaisent, à l'exception des problèmes les plus urgents en matière de finances et de défense.

Wanli laisse ainsi péricliter l'ensemble du système politique et administratif, sans faire un geste. Au fil des ans, lentement, progressivement, la machine administrative se grippe et en vient à s'arrêter. Les postes et les charges ne sont plus remplacés, il n'y a plus de promotions. En 1603, les deux tiers des sièges du Censorat restent vacants. En 1612, il n'y a plus qu'un seul Grand Secrétaire, d'ailleurs malade. La moitié des préfectures et des districts n'ont plus de titulaire. Les prisonniers languissent et meurent en prison, faute de juges pour s'occuper de leur sort.

L'empereur, totalement égocentrique et irresponsable, ne souffre aucune opposition. Les critiques et remontrances des fonctionnaires, qui le supplient de se consacrer davantage à ses tâches et devoirs, restent sans

effet. Le comportement des eunuques – lesquels, nous l’avons vu, sont responsables des services secrets – crée un climat aigu de défiance et engendre un mécontentement général. Le découragement gagne tous les échelons de l’État. Les hauts fonctionnaires, faussement accusés d‘incapacité ou de malversations par les eunuques, préfèrent tout bonnement abandonner leurs fonctions.

Le long règne de Wanli est donc le théâtre d’incessants affrontements entre clans rivaux, en particulier, comme toujours, entre les eunuques et les fonctionnaires confucéens. Mais la plupart des intéressés ont en commun de s’enrichir scandaleusement, alors même que les caisses de l’État sont vides. À la fin de son règne, une atmosphère de désolation et de désespoir a gagné le pays.

Il existe sans doute différentes raisons à l’inconduite, peu ordinaire, d’un empereur indigne qui néglige ses devoirs, d’un Fils du Ciel qui refuse d’assumer sa tâche sur terre. Les historiens avancent que Wanli aurait sans doute aimé gouverner, mais qu’il a très vite compris qu’il lui était impossible d’intervenir efficacement dans les affaires de l’État. Pour le grand historien Pierre Chaunu (auteur de la préface au livre traduit en français de Ray Huang), le jeune empereur « a pris conscience de son impuissance. Le Fils du Ciel n’est qu’un figurant, le pion essentiel d’un pouvoir collectif et routinier, sa marge de manœuvre est infime[1] ».

D’autres historiens – lesquels se font par nécessité psychiatres, psychanalystes ou psychologues – se penchent sur ce cas pathologique. Pour eux, Wanli n’aurait tout simplement pas supporté le poids d’une éducation par trop rigide et pesante, marquée par de longues et fastidieuses séances de travail, prodiguées par des tuteurs trop sévères. Tout proviendrait d’un ou de plusieurs graves traumatismes qui auraient altéré dans sa jeunesse la personnalité de l’intéressé et affecté sa grande sensibilité ! Certains mettent en avant le fait qu’il aurait voulu avoir pour héritier un fils,

né d’une concubine, mais qu’il en aurait été empêché, en vertu du principe de la primogéniture.

Femmes de Wanli

Le petit empereur aurait été traumatisé dans sa prime jeunesse par les exigences (protocolaires notamment) de ses deux « mères », les deux douairières, des femmes toutes-puissantes, la précédente impératrice, la favorite Li (devenue lors de son accession au trône impératrice douairière Renshen), et surtout sa propre mère, la concubine Lishi (devenue impératrice douairière Zusheng), qui l’a couvert pourtant de son affection. Le mariage de Wanli, au début de 1578, n’est pas un « événement palpitant » (Ray Huang). L’empereur n’a que 14 ans, et la mariée, l’impératrice Wang, est tout juste âgée de 13 ans. Ce n’est certes pas un mariage d’amour, il s’agit de complaire à sa mère, qui souhaite avoir des petits-enfants aussi vite que possible.

D’autres épouses lui sont imposées les jours d’après, dont deux déclarées officielles. Wanli se soucie fort peu de l’impératrice, laquelle mène une vie exemplaire, gagnant une réputation de piété filiale auprès des deux douairières, mais allant jusqu’à faire battre ses servantes, parfois même à mort. Il ne s’intéresse pas davantage à ses deux autres épouses, Liu et Zheng. Les femmes qui vont compter dans sa vie vont apparaître quatre ans plus tard, en 1482.

Prisonnière d’un « palais froid »

Il se trouve cependant que la chance sourit à une des dames d’honneur du palais, au service de l’impératrice douairière, Zuscheng, mère de l’empereur. Elle sera plus tard connue sous le nom de Dame Wang.

Sa beauté la fait remarquer de l’empereur, et elle tombe bientôt enceinte. Wanli commence par nier avoir eu des relations avec la servante, mais celles-ci sont dûment consignées dans les registres de la vie quotidienne de Son impériale Majesté. L’impératrice douairière explique à son fils qu’elle est une vieille femme, et qu’elle n’a pas de petit-fils. Et que ce serait une grande chance pour elle et pour toute la cour, si Wanli avait un fils. L’impératrice ajoute que, malgré la modestie de son statut, Dame Wang mérite d’être promue au rang de concubine impériale.

Celle-ci met au monde un fils, Zhu Changluo. Elle est en droit d’espérer tous les honneurs dus à sa nouvelle condition de mère d’un héritier impérial. Mais c’est tout le contraire qui l’attend. Il n’y a pourtant rien d’anormal, ni d’exceptionnel d’un point de vue éthique, qu’une dame de cour, une servante, devienne concubine impériale. Mais l’empereur considère cette situation comme humiliante, une perte de face, dont sa mère est responsable. La discorde s’installe dans le « couple » impérial.

À la même époque, une autre dame de cour, Dame Zheng, est faite concubine impériale. Intelligente et jolie, cultivée, Dame Zheng sait s’y prendre pour séduire l’empereur, en le cajolant intelligemment. Elle sait aussi se concilier son entourage. Dame Zheng parvient rapidement à se faire aimer de l’empereur. Elle devient la rivale naturelle de Dame Wang. Sa position s’élève encore lorsqu’elle donne un fils à l’empereur, Zhu Changxun, dans la 14e année de son règne.

La question se pose désormais de savoir lequel de ces deux garçons va devenir le prince héritier. Wanli confère à Zheng le titre de concubine impériale de premier rang, ce qui implique que son fils devrait devenir prince héritier. La loi dynastique veut que le choix de l’héritier du trône soit

une affaire de la plus haute importance, qui concerne également l’impératrice douairière et les ministres de la cour.

Le bras de fer entre l’empereur et sa cour va durer quinze ans. Des conseillers s’en mêlent, qui vont payer le prix de leur outrecuidance. Quant à Dame Wang, elle va pâtir d’un sort cruel, prisonnière pendant vingt ans d’un « palais froid », selon l’expression consacrée.

Mais son fils, Zhu Changluo, est officiellement nommé prince héritier. Dame Wang, malade et devenue presque aveugle, voit son état empirer en 1611, pendant la quarantième année du règne de Wanli. Son fils, le prince héritier, désireux de lui rendre visite, doit forcer sa porte, sa mère refusant de le voir. La concubine impériale Wang décède peu après, finalement heureuse de mourir sans regrets. Elle est enterrée sans protocole aucun dans un endroit isolé.

Sous son petit-fils, l’empereur Tianqi (1621-1627), elle recevra le titre posthume d’impératrice douairière, et ses restes rejoindront le tombeau impérial de Dingling, au côté de Wanli.

L’amour entre l’empereur et sa favorite Dame Zheng va durer le reste de leur vie. La preuve en est que Zheng, après avoir été promue en 1583 par Wanli au rang de concubine impériale, accède à celui de deuxième épouse. Cette relation sentimentale devient une raison majeure de la crise institutionnelle qui fera le malheur d’un empire prospère, nous dit Ray Huang. Cette affaire est à l’origine d’une controverse qui va brouiller l’empereur avec sa cour et ébranler la monarchie jusqu’à son terme.

Fait divers à la cour

Le 4 mai 1615, la 43e année du règne de Wanli, le prince héritier Zhu Changluo se trouve dans sa résidence. Un grand bruit se fait soudain entendre. Un paysan armé d’un bâton, arrivé là on ne sait comment, tente de

tuer un de ses serviteurs. Le malfrat est aussitôt arrêté. Il se trouvait là pour assassiner le prince héritier. L'incident stupéfie toute la cour.

L'affaire est liée à la succession de l'empereur Wanli et à une sombre lutte pour le pouvoir. L'impératrice, épouse de Wanli, n'a pas d'enfant. Il se trouve que la favorite Zheng de l'empereur, qui lui a donc donné un fils, Zhu Changxun, espère bien le voir couronné. L'empereur veut alors faire remplacer le prince héritier, Zhu Changluo, par le fils de la concubine Zheng. Les ministres se liguent pour adresser des remontrances à l'empereur, le sommant de respecter la loi fondamentale, qui est de décerner le titre de prince héritier à son fils aîné.

Mais la concubine favorite et ses complices ne s'avouent pas vaincus et complotent la tentative de meurtre du prince héritier. C'est ainsi que le coupable est condamné à mort, ainsi que deux eunuques complices. Tandis que la favorite Zheng est mise hors de cause, pour raison d'État, par les mandarins chargés de l'enquête.

Problèmes militaires et économiques

Pendant ce temps, les problèmes militaires se multiplient, avec les raids des Mongols dans le nord et de graves soulèvements ethniques de minorités dans le sud-ouest de la Chine. Un grave péril apparaît par ailleurs avec des nouveaux venus mandchous, les Jürchen, qui remplacent bientôt le péril mongol. Sous le commandement de leur empereur, l'énergique Nurhachi, ils occupent les marches du Nord-Est depuis 1620.

Les campagnes militaires coûtent extrêmement cher. Même si les effectifs des armées ont doublé depuis le XIVe siècle, celles-ci sont mal organisées et inefficaces, principalement composées qu'elles sont de mercenaires recrutés parmi la lie de la société (fainéants, filous, gens de sac et de corde, bandits de grand chemin).

Pour trouver de l’argent, Wanli rouvre en 1594 les mines d’argent et en confie la responsabilité aux eunuques, lesquels sont chargés d’en organiser l’exploitation dans les provinces. Et par la même occasion de collecter de nouvelles et lourdes taxes sur le commerce, petit et gros, les marchés et les bateaux de commerce. Il provoque ainsi un tollé général des populations et aussi des lettrés fonctionnaires, face à cette ingérence des eunuques dans l’administration, jugée intolérable. Ceux-ci se conduisent d’ailleurs en exploiteurs, en extorqueurs, ne reculant pas devant les attaques physiques et les meurtres.

Un profond mécontentement se développe dans les provinces. Quand l’empereur décide un allégement des impôts dans les territoires victimes de graves tremblements de terre, d’inondations et de famines, les eunuques continuent plus que jamais leurs malversations. La grande majorité des impôts ne rentre jamais dans les coffres de l’Empire. Une partie de la population sombre dans le banditisme et la rébellion.

Coût de la cour

Les problèmes financiers sont aggravés par les dépenses excessives de l’empereur et de sa cour. Wanli fait des dons importants aux quarante-cinq princes de sang. Dans certaines provinces où ces princes sont envoyés (Henan, Shanxi), la moitié des revenus de l’impôt est consacrée à leur entretien. De plus, les membres de la famille impériale sont très nombreux, en raison de la polygamie. On compte 23 000 « nobles » sous Wanli. Le coût de la famille impériale constitue un gouffre financier, tout ce nombreux petit et beau monde étant à la charge de l’État. Wanli dépense également une fortune en habits pour sa personne (les vêtements trouvés dans sa tombe le confirment) et pour entretenir sa famille en habits, bijoux et autres articles de luxe.

Les eunuques, par ailleurs, qui étaient quelques centaines au début de la dynastie, environ 10 000 à la fin du XVe siècle, vont atteindre le nombre de 20 000 au début du règne de Wanli, et encore bien davantage à la fin de la dynastie, lorsque les Qing auront succédé aux Ming. Cette hausse exponentielle est due pour beaucoup à la demande croissante par la famille impériale de services rendus par les eunuques. Lorsque la dynastie est fondée, le nombre des membres de la famille impériale n'est que de 58, mais en 1549 ils sont plus de 10 000, et l'explosion continue au XVIIe siècle.

L'évolution de la taille de la famille impériale des Ming est significative :

Date	**Membres de la famille impériale**
1368-1398	58
1403-1424	127
1506-1521	2 495
1553	19 611
1562	28 840
1569	28 492
1594	62 000
1604	plus de 80 000

Dingling, tombeau de Wanli

Très gourmand, l'empereur est sujet à des vertiges, ses pieds et ses jambes sont douloureux. Il est devenu si obèse qu'il ne peut plus tenir debout sans aide. Il vit confiné dans son palais, n'osant plus en sortir à cause de son infirmité. Après 1585, il n'apparaît plus en public. Il ne se refuse rien par ailleurs en matière de plaisirs sexuels, s'adonnant à la luxure.

Après un règne de quarante-huit ans, l'empereur Wanli, le 13e empereur de la dynastie Ming, meurt paisiblement, d'une longue maladie, à la Cité interdite. Il est enterré avec l'impératrice douairière Wang (mère de Zhu Changluo, voir *infra*) et l'honorable concubine impériale dénommée également Wang (mère du futur empereur Taichang) dans le fastueux mausolée qu'il a dessiné et qu'il s'est fait construire dans ce qu'on appelle les tombeaux Ming, que tous les touristes visitent au retour de la Grande Muraille, à 40 kilomètres au nord de Pékin. Les visiteurs des lieux Ming se souviennent surtout de la Voie des Esprits, avec ses statues d'animaux, lions, licornes, chameaux, éléphants, chimères, chevaux.

Dès 1583, alors âgé de 21 ans, la première chose que fait le jeune empereur est en effet de décider la construction de son tombeau, un immense tombeau, un magnifique monument de 200 mètres de diamètre, qu'il faudra deux décennies pour terminer, au prix d'énormes dépenses. Il charge les eunuques de la direction du Cérémonial de s'enquérir du meilleur emplacement, n'hésitant pas à se rendre sur place en grande pompe, accompagné des impératrices douairières, de l'impératrice en titre, des concubines impériales et de personnalités officielles.

Le site de Dingling est finalement retenu. Wanli décide, malgré les avis contraires, de se faire édifier un tombeau plus imposant que celui de son père, situé à proximité. Une fois en construction, il se rend trois fois sur l'emplacement choisi, où il devrait reposer pour l'éternité. En 1590, après six années de travaux assidus, le tombeau est terminé. Construit sur une

surface de 180 000 m^2, il aurait coûté une somme astronomique, l'équivalent de deux années de revenus de l'Empire.

Fouillé à la fin des années 1950, ce tombeau, qui n'avait jamais été violé, est la seule sépulture impériale exhumée depuis le début de la République populaire de Chine, en 1949. On a trouvé des traces de morphine dans les restes de l'empereur, à un niveau tel qu'on en infère qu'il a été un consommateur effréné d'opium, ou du moins de *madak* (un mélange d'opium et de tabac), qu'auraient importé en Chine les navigateurs hollandais.

Le mausolée de l'empereur Wanli, le Dingling, est sans doute le plus beau de l'ensemble des treize tombeaux des Ming. (Avec peut-être celui de Yongle.) Trois cent trente-six ans après la mort de Wanli, son tombeau a donc été fouillé, de 1956 à 1959, lors d'une première campagne organisée aux débuts de la République populaire, pour rappeler le passé chinois, avec ses grandeurs et ses excès. On peut visiter cet immense tombeau souterrain avec son « mur en diamant », élevé en briques, qui obstruait une antichambre voûtée, comme toutes les salles de cet hypogée. Au fond, une porte à deux vantaux donne accès à une longue galerie vide, d'où une seconde porte semblable s'ouvre sur la salle centrale. La galerie du fond abrite les trois cercueils, avec au centre celui de l'empereur et tout un mobilier funéraire empilé dans vingt-six coffres en laque rouge.

Nul doute que cet étonnant et spectaculaire mausolée a été pour Wanli l'œuvre de sa vie… (Voir le livre *Tales of Ming Emperors and Empresses.*)

Matteo Ricci et les premiers missionnaires jésuites

Dans ce monde fermé qu'est alors la Chine, Wanli accueille cependant à la cour de Pékin les premiers missionnaires jésuites, à l'origine de la célèbre Mission jésuite française de Pékin (de la fin du XVII[e] au milieu du XVIII[e] siècle). Ces missionnaires utilisent leur savoir scientifique pour attirer l'attention des intellectuels Ming, intrigués par leurs connaissances mathématiques et astronomiques.

En particulier le père italien Matteo Ricci (1552-1610, Li Madou en pinyin), arrivé en Chine en 1583 et admis à la cour de Pékin en 1601. Ricci est une sorte de génie, auquel nulle science ou savoir n'est étranger. Les présents qu'il lui offre piquent vivement la curiosité de l'empereur, en particulier des horloges qui carillonnent et dont les mécanismes le fascinent, un clavecin, des prismes dont le faisceau lumineux reflète les couleurs de l'arc-en-ciel. Ces horloges d'origine européenne seront très appréciées des empereurs et impératrices jusqu'à la fin des Qing.

Ricci obtient l'autorisation de construire une église à Pékin, la cathédrale de l'Immaculée-Conception. Il meurt dans la capitale chinoise en 1610, mais sans avoir vu ou même entrevu l'empereur. Il n'a pu rencontrer que des eunuques, tout-puissants depuis Yongle. C'est à eux que Ricci présente ses livres, ses cartes géographiques où la Terre est représentée comme étant une sphère. Ricci apporte surtout à la Chine la précision des mesures du temps et de l'espace. Mais il s'est également lié d'amitié avec un illustre lettré, qu'il a converti au christianisme en 1603, sous le nom de Paul. À sa mort, Matteo Ricci est enterré au cimetière Zhalan, octroyé par l'empereur aux jésuites en 1610.

Après lui, le père jésuite allemand Adam Schall von Bell (1592-1666), arrivé à Macao en 1619, est nommé directeur de l'Institut astronomique impérial, un poste prestigieux s'il en est. Il demande que le Flamand Ferdinand Verbiest (1623-1688), spécialiste des calculs astronomiques, vienne le rejoindre à Pékin, ce qui se fait en 1658. En 1664, les astrologues musulmans, jaloux de sa science, l'accusent d'une erreur de date. Les pères

Schall et Verbiest sont emprisonnés et condamnés à mort lors d'un procès. Mais un tremblement de terre survient, signe que le Ciel n'approuve pas cette sanction. Les jésuites sont libérés. Schall meurt cependant un an plus tard, éprouvé par sa détention en prison.

1. Ray Huang, *1587, Le déclin de la dynastie Ming*, Paris, PUF, 1985, p. 10.

8

Chute des Ming

Tianqi, empereur illettré

À la mort de l'empereur Wanli, en 1620, son premier fils, Zhu Changluo, lui succède sous le nom de Taichung. Il ne règne qu'un mois, mort après avoir avalé une « pilule miracle », c'est-à-dire un « breuvage d'immortalité », qui l'envoie prestement dans le monde des esprits. Une disparition restée bien mystérieuse.

Fils de Taichung, et devenu empereur à 15 ans, Tianqi (1621-1627), illettré, faible et indécis, est un triste sire. Un autre cas désespéré. Élevé à la cour dépravée de son grand-père, Wanli, il est adroit de ses mains, mais inculte. Comme le dit benoîtement la chronique chinoise : « Il n'a pas eu le temps d'apprendre à lire et à écrire. » En revanche, féru de menuiserie, une fois devant son établi, il ne connaît ni le chaud ni le froid, ni la faim ni la soif, tout occupé qu'il est à terminer la construction d'une charpente ! Tianqi y a gagné le surnom d'« empereur charpentier ».

Incapable de gouverner, il s'en remet entièrement à la nurse qui l'a nourri, Mme Ke, et au tristement célèbre eunuque Wei Zhongxian (1568-1627). Ce dernier contrôle l'administration grâce à sa police secrète. Sous le

règne de Tianqi, il s’agit d’un épisode dramatique resté dans les mémoires. Tianqi incarne un des pires souverains qu’aient connus connu la Chine et la Cité interdite.

Valeureux sages de l’académie Donglin

En 1624, une tentative de retour à la morale, entreprise par des réformateurs confucéens, tourne à l’échec. Il s’agit de hauts fonctionnaires et dirigeants, partisans de l’ordre et de la justice, qui s’insurgent contre la déliquescence impériale. Ce groupe d’intellectuels méridionaux, restés fidèles aux enseignements néoconfucéens de Zhu Xi (un très célèbre lettré confucéen de la dynastie des Song du Sud, 1130-1200) et des principes de Mencius, voit le jour dans le bas Yangzi, au Jiangsu (à Wuxi notamment, au bord du lac Tai), où fleurit la « haute culture » lettrée.

Ces lettrés se réfèrent à l’œuvre et l’action d’un grand serviteur de l’État, Wang Yangming (1472-1529), un célèbre philosophe chinois, calligraphe à ses heures, considéré comme le plus important penseur néoconfucéen après Zhu Xi, et fondateur d’une école dite du « confucéisme intuitif », lequel s’adresse au cœur plutôt qu’à l’intelligence. Wang Yangming défend l’idée qu’existe en chacun de nous une conscience morale authentique qui permet une compréhension innée du sens de la vie. Ce haut personnage officiel est un lettré-fonctionnaire, ultra-diplômé (Wang a été reçu au concours impérial triennal de la cour *jinshi*, le plus élevé des grades). Général (en 1520, il a écrasé une rébellion), gouverneur du Jiangxi, son influence a été considérable sous les Ming.

Cette société de gens de lettres indépendants, appelée l’académie Donglin (académie de la Forêt de l’Est), devient le principal centre d’opposition aux eunuques, très puissants à la cour. Les Donglin tentent d’influer politiquement sur le gouvernement et de provoquer un sursaut

moral. Ils dénoncent les eunuques corrompus. Ces intellectuels sont conscients qu’ils risquent le pire. Et de fait, les membres de ce groupe d’élite sont battus à mort par Wei Zhongxian. On les connaît comme étant les « Six héros », tandis que plus de 700 « conjurés », hauts et moyens fonctionnaires, sont torturés, acculés au suicide ou exécutés. Les académies, centres de l’opposition, foyers de libre discussion littéraires et politiques, sont fermées.

Wei Zhongxian, « eunuque dictateur »

Le sinistre individu qu’est Wei Zhongxian mérite à lui seul une notice. Il exerce un ascendant presque absolu sur son souverain l’empereur Tianqi (1620-1627). Il s’agit d’un des eunuques les plus puissants et les plus connus de l’historiographie chinoise. Il en est surtout le plus odieux et le plus dangereux. L’historienne américaine Mary Anderson lui consacre une dizaine de pages effrayantes dans son ouvrage sur les eunuques, tant les crimes et la conduite de ce triste individu dépassent l’entendement.

Voleur et joueur, criblé de dettes et poursuivi par ses créanciers, le vaurien ne trouve rien de mieux que de se faire castrer pour trouver un emploi comme eunuque au Palais impérial. Il se retrouve au service de Mme Ke, la nourrice du futur empereur, Tianqi, et devient très proche de l’une et de l’autre. Le couple maudit complote pour s’emparer du pouvoir.

Tianqi laisse l’eunuque exercer toutes les décisions et responsabilités. Il ne donne plus d’audiences et charge son Grand Eunuque de recevoir les rapports de ses courtisans. Chef du palais, Wei Zhongxian devient l’interlocuteur direct des ministres. Il règne à la place du souverain. C’est un fieffé gredin, qui tyrannise la cour et l’administration, à la tête du service secret. Il persécute et fait exécuter tous ceux qui s’opposent à lui. Alors que l’empereur est traditionnellement surnommé l’« Homme des Dix mille

ans » par les eunuques, Wei Zhongxian, devenu le second personnage de l'État, se fait appeler modestement l'« Homme des Neuf mille ans ». Il fait construire dans tout le pays de nombreux temples dédiés à sa gloire et ériger des statues dorées de son auguste personne.

La fin du règne de Tianqi n'est que terreur. Il meurt en 1627. Son successeur, un autre fils de Taichang, frère cadet de Tianqi, élimine sans tarder Mme Ke et Wei Zhongxian, étranglé ou contraint de se suicider. Il est éviscéré et ses « précieuses » carbonisées, afin qu'il ne puisse revivre sous forme humaine.

Avec ce castrat, la Cité interdite a sans doute vécu ses heures les plus sombres, une période de terreur et de débauche insensée. Il est clair que la dynastie Ming a désormais perdu le « mandat du Ciel ».

Chongzhen, dernier empereur des Ming

Chongzhen (règne, 1628-1644) est le dernier empereur des Ming. Il hérite d'une situation catastrophique. En 1628, une grave famine occasionne des troubles dans tout le pays, causés par des paysans poussés à bout, que le pouvoir est incapable de réduire.

Dans les années 1630, des vagues de froid, des invasions de criquets, de nouvelles sécheresses, une épidémie de variole frappent l'Empire. Sans oublier des « attaques de dragons » (tsunamis, tornades, trombes, etc.) que signale l'historien Timothy Brook (un sinologue canadien) dans son passionnant livre *Sous l'œil des dragons* (lequel concerne la Chine des dynasties Yuan et Ming).

La situation se répète, semblable à ce qui s'est passé sous les Yuan, au XIIIe siècle. En avril 1644, la menace mandchoue se fait plus précise dans le Nord-Est, tandis qu'un chef rebelle, Li Zicheng – un ancien berger qui s'est imposé à la tête d'une horde de bandits et de paysans révoltés dans une

grande partie de la Chine –, fonce sur Pékin. Li Zicheng a le temps de proclamer la dynastie Shun en 1644, mais il ne sera pas reconnu comme empereur par les Qing, ni par l'histoire. Bien plus tard, sa figure de rebelle paysan (également à la base de la révolte communiste en Chine) sera réhabilitée par Mao Zedong.

25 avril 1644, dernier jour des Ming

Le drame final a tout d'une tragédie grecque. C'est un jour de terrible tristesse dont la Cité interdite est le cadre. Il nous est raconté par Albert Chan, dans la dernière page de son livre sur la fin de la dynastie Ming, *The Glory and Fall of the Ming Dynasty*.

Le matin, l'empereur réunit à la Cité interdite un dernier Conseil avec ses derniers fidèles, où « tous étaient silencieux tandis que certains pleuraient ». Quelques eunuques envoyés en observateurs dans différents endroits ont déjà rejoint les rebelles. Ils reviennent, seulement pour dire à l'empereur combien ils sont puissants. L'un d'eux va jusqu'à suggérer que l'empereur abdique. Avant de retourner chez les rebelles, ils incitent les autres eunuques, restés fidèles, à les accompagner, leur assurant qu'ils n'ont rien à craindre, car ils bénéficieront de la richesse et de la respectabilité, comme auparavant.

Un groupe d'entre eux, convaincus par leur ignoble éloquence, décide de se rendre à l'ennemi en ouvrant les portes de la Cité.

Les troupes impériales ont fui ou se sont rendues. L'empereur réalise qu'il est seul. Désespéré, il retourne dans son palais. On lui apporte du vin. Il en vide plusieurs verres, pour se donner du courage. Il ordonne que les deux princes s'échappent au domicile de leur famille, avec des vêtements d'emprunt. Puis, se retournant vers l'impératrice, il s'exclame : « Hélas, notre règne est arrivé à son terme. » Tous deux pleurent amèrement. Émues

par cette triste scène, les dames de cour présentes éclatent en sanglots. L'empereur, cependant, leur demande de s'éloigner et leur conseille de s'occuper de leur sécurité.

L'impératrice rejoint en silence ses appartements, où elle se pend. Chongzhen court à travers le palais armé d'un sabre, ordonnant aux femmes de se suicider. II convoque ses filles et leur dit : « Combien vous devez être malheureuses d'être nées dans une telle famille. » Puis, tirant son épée, il en tue une et coupe le bras gauche de l'autre, âgée de 15 ans. Honteux de sa maladresse, il ne peut lui assener un second coup fatal.

À l'aube, il quitte sa robe impériale à l'effigie du dragon à cinq griffes et revêt un manteau rouge et jaune. Seulement suivi par un eunuque, il franchit les murs nord de la Cité interdite et se dirige vers la colline du Charbon, où seul l'empereur a accès, juste au nord de la Cité impériale.

Suicide de l'empereur

Quant à la Cité interdite elle-même, les rebelles y incendient de nombreux bâtiments. Sur un arrière-fond de flammes, de fumée et de chute des poutres, les cris des résidents se font entendre. Les éléphants impériaux périssent dans leurs écuries. Le président du bureau des Censeurs et six ministres commettent un suicide rituel, tandis que quelque 200 dames de la cour, suivant l'exemple d'une concubine impériale, se jettent dans les douves du palais.

E. Backhouse et J. O. P. Bland racontent le suicide de l'empereur Chongzhen dans la version originale, anglaise, de l'ouvrage *The Annals and Memoirs of the Court of Peking.* (Curieusement, on ne retrouve pas ce paragraphe dans la traduction française, *Les Empereurs Mandchous, Mémoires de la cour de Pékin…*) : « Il était presque cinq heures et le jour se levait. L'empereur changea de tenue et ôta son long manteau impérial. Une

cloche du palais annonça l’audience du matin, où personne ne se présenta. L’empereur revêtit alors une courte tunique brodée de dragons et un manteau violet et jaune ; son pied gauche était nu. Accompagné d’un fidèle eunuque, il quitta le palais par la porte du Génie militaire, et pénétra dans le parc de la colline du Charbon. Contemplant avec tristesse le panorama de la ville, il écrivit sur le revers de son manteau un décret d’adieu : “Faible et de petite vertu, j’ai offensé le Ciel. Les rebelles se sont emparés de ma capitale grâce à la trahison de mes ministres. Honteux de me présenter devant mes ancêtres, je meurs. J’ôte mon bonnet impérial, mes cheveux épars tombent sur mon visage : que les rebelles démembrent mon corps. Mais qu’ils ne fassent pas de mal à mon peuple.” »

Chongzhen se pend ensuite à un acacia. Le fidèle eunuque, qui a suivi l’exemple de son maître, aura l’honneur d’être enterré à ses côtés dans les tombeaux Ming. Ainsi disparaît le dernier gouvernant Ming de la dynastie qui a régné sur la Chine depuis 1368.

Pour Alphonse Hubrecht, « ce lieu si gracieux rappelle un des événements les plus lugubres de l’histoire nationale[1] ». Notre religieux lazariste raconte qu’au début du XXe siècle, on voyait encore cet arbre de la colline du Charbon, entouré de chaînes, comme pour le punir d’avoir participé à cette fin dramatique d’un Fils du Ciel.

Le 25 avril 1644, jour où Pékin est tombée dans les mains d’un rebelle, Li Zicheng, est une date tragique pour les loyalistes Ming et fatidique pour la Chine. L’ethnie Han devra attendre deux cent soixante-dix ans avant que la nation retrouve sa souveraineté chinoise.

Causes du déclin de la dynastie Ming

L’âge des souverains est déterminant. Comme les empereurs de la plupart des dynasties, ceux de la dynastie des Ming, à l’exception de son

fondateur Hongwu et de Yongle, sont des hommes d'une piètre ambition. C'est facile à comprendre, nous explique l'historien Albert Chan. Le fondateur d'une dynastie doit conquérir le trône et ensuite consacrer toute son énergie et tous ses soins à reconstruire l'Empire et consolider le pouvoir de sa maison.

Pour ses descendants, les choses sont tout à fait différentes. Ils sont nés dans le Palais impérial et tout leur a été donné. Ils vivent isolés de la société et n'ont pas une idée précise de la vie du peuple, si bien qu'il leur est impossible de gouverner sans l'aide de ministres compétents. Plus de la moitié des empereurs Ming sont arrivés sur le trône avant l'âge de 20 ans. Certains d'entre eux, par exemple les empereurs Zhengde, Wanli et Tianqi, le sont devenus avant l'âge de la majorité. Ils sont les fils prodigues qui ont gaspillé l'héritage légué par leurs ancêtres. Leur vie de plaisirs a sans nul doute écourté ou perturbé leur règne.

Sur les seize empereurs de la dynastie Ming, seul son fondateur a atteint l'âge de 71 ans. Yongle est mort à 66 ans, Jiajing à 60 ans et Wanli à 58 ans. Les autres sont décédés en moyenne à l'âge de 35 ans.

Pendant cette assez longue période des Ming, le palais a été témoin de multiples incidents et faits divers plus ou moins graves, et aussi d'épisodes et événements dramatiques, consignés dans les archives impériales et dans les histoires non officielles. Ces dernières racontent des anecdotes et des rumeurs concernant les habitants de la Cité interdite, les empereurs, les épouses et concubines impériales, les eunuques et les femmes du palais, qui en disent long sur certains aspects mineurs, parfois sordides de la cour intérieure.

L'éditeur d'un récit vu par le petit côté de la lorgnette, Chen Qinhua, *Tales of the Forbidden City*, et les auteurs de *Inside Stories of the Forbidden City* nous éclairent sur des événements peu connus, étranges, parfois croustillants et souvent scandaleux, tandis que Wang Chia-yu nous fait pénétrer dans les alcôves de la Cité interdite.

La dynastie Ming a connu, comme nous l’avons relaté, de multiples épisodes de ce type. La responsabilité en incombe surtout à la faiblesse et à l’incompétence de plusieurs empereurs. Les Ming, en effet, ont la regrettable particularité d’avoir eu de nombreux empereurs incapables. La faute aux eunuques sans doute.

Comme souvent en Chine, les nouvelles dynasties commencent bien. Avec de bons empereurs, comme sous les Han et les Tang, et aussi sous les Yuan, avec Qubilaï Khan. Puis les choses se gâtent et elles tombent en décadence. Les Ming en sont le parfait exemple.

Les causes en sont nombreuses. Les causes immédiates en sont une révolte populaire et l’agression des Mandchous. Mais les causes éloignées remontent au tout début de la dynastie. Comme si celle-ci était gangrenée depuis son origine. Quand elle est fondée, tout paraît si beau que sa faiblesse intrinsèque passe inaperçue. Le déclin a été ralenti par certains empereurs consciencieux et des ministres compétents. Mais à un certain moment, les mauvais empereurs, jeunes, inexpérimentés, incapables – et pour tout dire fainéants –, ont laissé le gouvernement de l’Empire aller à vau-l’eau. Le peuple a fini par réaliser que le mandat du Ciel était terminé pour l’empereur et que l’Empire échappait désormais à son autorité.

Pour Albert Chan, la cause première du déclin de l’Empire est due à la faiblesse de l’administration. La responsabilité en incombe selon lui à son fondateur, Hongwu. Celui-ci, en bon tyran, a cru bon de supprimer le poste primordial de Premier ministre, qui administrait l’Empire, afin de concentrer tout le pouvoir entre ses mains. Ce serait sa grande erreur.

Résultat, sous ses successeurs, l’inévitable affrontement entre les lettrés-fonctionnaires et les eunuques a resurgi. Avec d’un côté des fonctionnaires qui ne sont pas toujours au niveau requis, et de l’autre des eunuques ambitieux et avides. Et au milieu, un empereur qui laisse faire, négligeant les affaires gouvernementales, et qui le plus souvent s’en remet à ses favoris, c’est-à-dire les eunuques, laissant le champ libre à leur funeste

influence. L’empereur perd ainsi son rôle d’arbitre tout en oubliant les contacts avec le peuple, les citoyens de l’Empire.

En conclusion, la Cité interdite a connu des années de splendeur, mais n’a pas eu la chance d’abriter dans la seconde moitié des Ming de grands, bons et valeureux empereurs.

1. Alphonse Hubrecht, *Grandeur et suprématie de Pékin*, *op. cit.*, p. 37.

SECONDE PARTIE

LA CITÉ INTERDITE SOUS LA DYNASTIE QING

« Les palais de l'empereur sont de véritables palais, & annoncent la grandeur du maître qui les habite par l'immensité, la symétrie, l'élévation, la régularité, l'éclat et la magnificence des bâtiments innombrables qui les composent. Le Louvre serait au large dans une des cours du palais de Pékin, & on en compte un bon nombre depuis la première entrée jusqu'à l'appartement le plus reculé de l'empereur, sans préjudice des latérales.

« Tous les missionnaires que nous avons vu arriver ici d'Europe ont été frappés de l'air de grandeur, de richesse & de puissance du palais de Pékin. Tous ont avoué que si les diverses parties dont il est composé ne charment pas la vue, comme les grands morceaux de la haute architecture d'Europe, leur ensemble fait un spectacle auquel rien de ce qu'ils avaient vu auparavant ne les avait préparés.

« Les trois avant-cours, plus grandes que les autres, environnées de tours, de galeries, de portiques, de salles et d'immenses bâtiments produisent d'autant plus d'effet que les formes en sont plus variées, les proportions plus simples, les plans plus assortis & leur totalité plus rapprochée du même but : car tout s'embellit à proportion qu'on approche de la salle du trône et des appartements de l'empereur. »

Père AMIOT,

Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs, les usages des Chinois, tome 2, p. 525-526.

9

Une transition dynastique mouvementée

Dès 1640, la chute très prochaine des Ming – due à la corruption, à l'incompétence des derniers empereurs, à la dépravation de la cour et au pouvoir croissant des eunuques – est hautement prévisible. Il est clair que le mandat du Ciel doit leur être retiré.

Les Chinois dans leur ensemble auraient accepté sans difficulté une nouvelle dynastie, comme ils le feront un peu plus tard avec les Mandchous, aidés d'un malheureux général Ming. Victimes pendant des décennies de la corruption ambiante sous les derniers empereurs Ming, ils étaient prêts à s'accommoder d'un changement de dynastie.

À noter que durant ces décennies de troubles, de nombreux hauts fonctionnaires se sont trouvés exclus, tandis que les plus jeunes ont quitté volontairement l'administration impériale, choisissant de ne pas entreprendre une carrière de mandarin sous la domination mandchoue. Ceux qui aspiraient à la sagesse et la poésie ont quitté la cour de Pékin pour se réfugier dans les forêts et les montagnes du Huangshan (monts Jaunes, province de l'Anhui). L'art pictural y a beaucoup gagné.

Li Zicheng occupe Pékin

En 1644, un bandit issu de la paysannerie, Li Zicheng, contrôle déjà une grande partie de la Chine, lors d'une rébellion paysanne. Rien ne semble s'opposer à sa marche finale sur Pékin. Des eunuques félons ouvrent alors les portes de la capitale aux rebelles. Ces derniers atteignent une des portes ouest de Pékin et y mettent le feu. Le bombardement commence. « Tout le monde est silencieux, certains pleurent », rapportent les chroniques. Les régiments impériaux ont fui en panique. Les eunuques qui les commandent se sont rendus aux assiégeants. À l'intérieur du palais, les 3 000 ou 4 000 eunuques censés défendre les murs et protéger la personne de l'empereur se sont également débandés.

Le jour même où le dernier empereur des Ming, Chongzhen, se donne la mort à Pékin, le 25 avril 1644, Li Zicheng (1606-1645), à la tête de la révolte, fait son entrée dans la capitale, après avoir ravagé la province du Shandong et saccagé au passage les tombeaux Ming. Il pille la ville, les demeures des hauts fonctionnaires, et se saisit de leurs familles pour exiger d'elles d'énormes rançons, si elles ne veulent pas être inquiétées.

Les rebelles s'engouffrent dans la porte ouverte. Li Zicheng, monté sur un cheval pie, entre dans la capitale. Il parade. Li est un vrai rebelle, pas un révolutionnaire. Son intention n'est pas de changer les choses, mais simplement de s'emparer du pouvoir. Si l'on en croit les annales, il est superstitieux. Parvenu à la porte Sud du Palais impérial, il décoche une flèche vers l'inscription peinte au-dessus de la porte. S'il l'atteint, ce sera le signe que le Ciel approuve sa prétention au trône. Il la manque. Mais il est trop tard pour reculer, malgré les protestations. Li Zicheng s'installe sur le trône du Dragon. Ses troupes massacrent les habitants de Pékin. Pendant plusieurs jours, la capitale connaît un régime de terreur.

Infortune d’un général

La meilleure armée de l’Empire se trouve sous les ordres du général Wu Sangui, à l’extrémité nord-est de la Grande Muraille, au bord de la mer de Bohai, qui défend la passe de Shanhai contre les Mandchous. Celle-ci relie la province du Liaoning (alors mandchoue, au nord de la Grande Muraille) au Hebei et à la région de Pékin.

Li Zicheng, après s’être emparé de la capitale des Ming, a pris soin de retenir prisonnière la famille de Wu Sangui. Le chef des insurgés envoie à celui-ci un message pour lui demander de se rallier à lui. Wu tardant à répondre, il fait exécuter les trente-huit membres de sa famille, y compris son père, dont la tête est exposée sur les murs de la ville.

Surtout, l’histoire a retenu le nom de ce général parce que ce dernier n’a pas supporté que Li Zicheng ait intégré dans son harem de Pékin sa concubine favorite, aux charmes irrésistibles. (Il s’agit d’une « histoire romantique », comme la qualifie Nigel Cameron dans son ouvrage *Peking, a Tale of Three Citie*s.) Wu exige du vainqueur qu’elle vienne le rejoindre. Refus de Li.

Ivre de rage, Wu Sangui se déclare le vengeur des Ming déchus. Il prend contact avec le régent de ses ennemis mandchous, le prince Dorgon, et conclut un pacte avec lui. Il ouvre la passe de Shanhai à ceux qu’il est chargé de contenir, déjà installés au nord de la Grande Muraille, et il se rallie à eux.

Ces derniers mettent à sa disposition des troupes pour l’aider à mater les rebelles chinois. L’armée dépêchée par Li Zicheng est facilement battue. Les Mandchous en profitent pour marcher sur Pékin, en compagnie de Wu Sangui. Le chef rebelle, qui vient juste de se proclamer empereur, a eu le temps de faire main basse sur le trésor impérial et de mettre le feu à plusieurs palais de la Cité interdite et aux tours d’angle, ainsi qu’aux neuf

portes de la Ville impériale. Deux jours plus tard, les Mandchous entrent dans Pékin.

Les Mandchous à Pékin

La Mandchourie est une vaste région située au nord de la Grande Muraille, à l'est des steppes mongoles. Cette dynastie mandchoue a été fondée au début du XVIIe siècle par Nurhachi (1559-1626 – règne, 1616-1626), l'arrière-grand-père de Kangxi, du clan Aisin Gioro, lequel a réussi à unifier les tribus Jürchen, en plus des Mongols et des Coréens, en une formidable coalition.

Les Mandchous, un peuple toungouse, une petite tribu frontalière issue des peuples migrateurs de la steppe sibérienne venue du nord-est de la Chine, ont mis soixante ans avant de devenir un État. Au début du XVIIe siècle, leurs divers clans se sont constitués en royaumes sous la férule de Nurhachi. En 1616, celui-ci se proclame khan (roi) des Jin (dits postérieurs, une peuplade Jürchen), ceci après avoir contrôlé la Mandchourie, envahi la Corée, étendu sa souveraineté sur la Mongolie. Depuis des années, les Jin se sont établis tout près de la Grande Muraille.

Nurhachi a réussi à fédérer, centraliser, et même en partie siniser divers peuples et clans à la fin du XVIe siècle et au début du XVIIe. Il installe sa capitale à Shenyang, à 220 kilomètres au nord de Pékin, en Mandchourie, qu'il rebaptise Mukden. Chef charismatique et organisateur hors pair, il construit un État à l'imitation de celui des Chinois. Il s'entoure d'ailleurs de conseillers chinois et fait venir en nombre des artisans de divers métiers, notamment pour s'armer de canons.

En 1635, les Jürchen se dénomment désormais eux-mêmes « Mandchous », quand le deuxième empereur des Qing du Nord, Taiji,

décide d'assurer une identité culturelle commune à toutes les tribus qui composent le nouvel État.

Wu Sangui remercie chaleureusement ses alliés pour leur aide précieuse, et il leur souhaite un bon voyage de retour. Il ne se rend pas compte qu'il a introduit le loup dans la bergerie, fait entrer le renard dans le poulailler.

Les Mandchous, en effet, ne l'entendent pas ainsi. Lorsqu'ils investissent la ville en 1644, ils la trouvent en effet tout à fait à leur goût. Elle dispose non seulement de toutes les infrastructures nécessaires à une capitale, mais elle possède également une situation géographique très avantageuse, abritée des vents du nord. De plus, la ville est relativement proche de la Mandchourie, dont les monarques Qing sont originaires.

Ces non-Chinois, et donc d'origine barbare, ont vite compris la nécessité pour eux de s'inscrire dans la continuité des souverains et mandarins lettrés et cultivés, pétris de culture classique, dont ils vont devenir les garants pour régner sur un empire dont la civilisation rayonne depuis près de deux mille ans sur les pays d'Extrême-Orient. Ils adoptent les principales institutions administratives de la cour des Ming.

Pour eux, la possibilité d'une providentielle et facile conquête de la Chine n'est pas seulement l'effet d'un hasard de circonstance, mais le fruit de projets longuement mûris. Les Mandchous n'oublient pas qu'ils sont les lointains descendants des Jürchen, qui ont pesé sur le passé chinois. (Les Jürchen, un peuple voisin des Mongols, aujourd'hui disparu, se sont développés en Mandchourie sous l'empire Khitan, 907-1125 et la dynastie des Jin du Nord, 1115-1234.) Ils convoitent les territoires sur lesquels ces derniers ont régné autrefois.

À Pékin, avec leurs 100 000 soldats, les Mandchous se plaisent dans la place et sont bien décidés à y rester. Ils mettent sans tarder sur le trône le jeune empereur Shunzhi, (1638-1661, âgé de 6 ans), pendant que le bandit usurpateur Li Zicheng se retire avec son armée dans son fief du Shaanxi.

Fait historique considérable, en 1644, le mandat du Ciel échoit de nouveau à une dynastie étrangère, après la douloureuse parenthèse de la dynastie mongole des Yuan (1271-1368), fondée par Kubilaï Khan.

Wu Sangui, dupe des Mandchous, ne peut qu'accepter le fait accompli. Il se retrouve d'ailleurs comblé d'honneurs et de cadeaux, en récompense de ses précieux services. Il reçoit notamment la vice-royauté de la province du Shanxi. On peut supposer que si Wu Sangui était resté tranquillement à son poste sur la Grande Muraille, et accepté le général rebelle comme empereur, les Mandchous ne se seraient jamais emparés de la Chine.

Shunzhi, premier empereur des Qing

Les Mandchous, fondateurs de la dynastie Qing (« Pur »), ne manqueront pas de rappeler qu'ils ne sont pas intervenus pour s'emparer de la Chine, mais pour la sauver du désordre, mettre un terme à l'incurie des Ming, à la corruption et au pouvoir extravagant des eunuques. Et que c'est ainsi, en toute légitimité, assurent-ils, qu'ils se sont retrouvés investis du mandat céleste…

À la mort de son oncle, le prince régent Dorgon (lors d'une chasse, en 1650), l'empereur Shunzhi (règne 1644-1661), le premier souverain mandchou de la dynastie chinoise des Qing, assume les pleins pouvoirs, à 14 ans. Il est le fils de Huang Taizi (1592-1643, huitième fils de Nurhaci, 1559-1626), premier grand souverain mandchou de la dynastie Qing du Nord.

Shunzhi, déjà empereur mandchou de la Chine du Nord (de 1643 à 1644) monté sur le trône à 5 ans, est donc le premier empereur de la dynastie chinoise des Qing à accéder au pouvoir suprême dans la Cité interdite. Reste pour les Mandchous à conquérir l'immense territoire de la

Chine. Ce ne sera pas chose facile et cela prendra du temps, plusieurs décennies, jusqu'en 1680.

Les provinces du Hebei, du Shandong et du Zhejiang ont été reconquises, comme le Sichuan et la région de Canton. Mais Shunzhi meurt victime de la petite vérole (variole). Son règne est un règne de transition : il a eu le temps de consolider la dynastie des Qing pendant la période initiale de domination, juste après le franchissement de la Grande Muraille par les Mandchous.

Fait important, pour les Chinois, Shunzhi reste avec Dorgon celui qui leur a imposé de se raser le haut de la tête, le devant du front, et de ne laisser qu'une touffe de cheveux qui, tressée, forme une longue natte tombant le long du dos, afin de les distinguer des Mandchous. Ceci en signe d'acquiescement à la prééminence des coutumes mandchoues.

Cette image devient l'archétype du « Céleste » dans l'imagination occidentale. Les Chinois, devenus sujets, n'apprécient guère le port de cette queue, qui va à l'encontre de l'héritage des ancêtres. La chevelure, selon la tradition, empêche en outre l'âme située dans le cerveau de s'envoler. Cet édit devait perdurer jusqu'à la fin de la dynastie Qing, en 1911.

Bumbutai, une forte personnalité

Les femmes ont joué un rôle politique important pendant cette période de transition de la conquête mandchoue, en tant que mères ou grands-mères d'empereurs en bas âge. Bumbutai a plusieurs fois changé de titre, et de nom, prenant aussi celui d'impératrice douairière et celui de Zhaosheng, puis de Xiaozhuang, à titre posthume. Sa vie est également compliquée.

Bumbutai, une pure princesse mongole, lointaine descendante d'un frère de Gengis Khan, est la plus célèbre des multiples femmes de Huang Taiji, un des fils de Nurhachi, empereur de Chine du Nord (règne 1626-1643).

Bumbutai (1613-1688, son nom personnel), née dans la 41e année du règne de Wanli, est une forte personnalité. Devenue en 1625 une des femmes de Huang Taiji, elle lui donne un neuvième fils, Fulin, le futur empereur Shunzhi (1638-1661). Huang Taiji meurt en 1643. Son jeune demi-frère, Dorgon, est nommé prince régent, en attendant que Shunzhi atteigne sa majorité. Elle aurait épousé en secret le régent Dorgon…

Bumbutai, détentrice d'une grande légitimité politique en période de régence, agit « derrière le rideau », pendant la minorité de son fils, l'empereur Shunzhi, et aussi celle de son petit-fils, le futur empereur Kangxi. Elle devient la plus puissante des femmes du Palais. Pendant les régences de son fils et de son petit-fils, son influence est considérable.

Pendant le règne de Shunzhi, elle adopte un profil bas et n'interfère pas en politique. Elle devient impératrice douairière Zhaosheng en 1643, puis Grande Impératrice douairière Zhaosheng en 1661. Mais Shunzhi meurt la même année.

L'impératrice douairière remarque les capacités de Xuanye (futur Kangxi). Pendant la minorité de son petit-fils, elle s'occupe de son éducation après la mort de sa mère, en 1663. Elle lui inculque le goût de la chasse, de l'équitation et du tir à l'arc. Elle n'apprécie pas de voir un des régents, Oboi, prendre trop d'importance et aide son petit-fils à se débarrasser de lui. Oboi est arrêté en 1669 et écarté du pouvoir. Grâce à elle, le tout jeune Kangxi, âgé de 14 ans, l'âge de la majorité pour les empereurs, a désormais les pleins pouvoirs.

La Grande Impératrice douairière Zhaosheng continue d'exercer une grande influence auprès de l'empereur. Celui-ci la vénère et la couvre de cadeaux, jusqu'à sa mort. Lorsqu'elle tombe malade en 1687, l'empereur Kangxi prend soin personnellement de sa grand-mère bien-aimée. Celle-ci meurt à l'âge de 75 ans, la vingtième année du règne de son petit-fils, lequel n'a jamais manqué de célébrer sa « douce autorité » et de rappeler les enseignements qu'elle lui a prodigués. Ni comment sa grand-mère a forgé

son caractère, allant jusqu'à lui rendre cet hommage : « Je la crédite de l'accomplissement de toute ma carrière. »

Il est vrai que sa sagesse politique et sa capacité d'observation et de pénétration la font hautement respecter par la cour.

Bumbutai n'aime pas vivre à la Cité interdite, malgré ses conditions de confort – il est vrai tout relatif – dans les pavillons privilégiés. Elle refuse de célébrer les anniversaires, jugés trop coûteux. On connaît surtout des portraits d'elle en robe de tous les jours, qui la représentent à la fin de sa vie, un rosaire à la main, à la manière d'une nonne bouddhiste. Son physique est imposant, avec un visage rond et ingrat.

À titre posthume, elle sera honorée par l'empereur Kangxi du titre d'impératrice douairière Xiaozhuang, en 1688. D'innombrables téléfilms (une bonne vingtaine) la célèbrent.

La Cité interdite, adoptée telle qu'elle est

Le nouvel empereur, Shunzhi, s'est tout de suite installé dans la Cité interdite, se glissant avec bonheur dans le palais des Ming. Les Qing agissent contrairement à la tradition qui voulait qu'une nouvelle dynastie fasse table rase d'une ancienne capitale et en construise une nouvelle, ainsi qu'une nouvelle résidence impériale. Le régent Dorgon a cependant envisagé un moment d'établir ailleurs la capitale des Qing. Mais ceux-ci ont eu l'intelligence, la sagesse et le bon goût d'« adopter » la Cité interdite telle qu'elle était. Trop heureux de pouvoir s'y installer, comme un coucou dans un nid qui n'est pas le sien.

L'ordre est rapidement rétabli à Pékin, ce qui permet à la ville de subsister en tant que capitale impériale. Assez peu de travaux de reconstruction sont nécessaires à l'extérieur du Palais impérial. Shunzhi fait

réparer les dégâts occasionnés par Li Zicheng à la Cité interdite, en respectant la configuration que lui avaient donnée les Ming.

Fait majeur : prenant prétexte des disputes incessantes qui opposent les anciens résidents aux nouveaux venus Mandchous et affidés (Mongols, Coréens et aussi Chinois), une des premières décisions du prince régent Dorgon est de faire évacuer par décret du 5 octobre 1648 toute la partie nord de Pékin, la « Ville intérieure », de sa population chinoise, pour la transformer en enclave résidentielle destinée aux conquérants, en ville dite « tartare ».

Celle-ci est désormais réservée aux dignitaires et fonctionnaires de l'Empire. Et surtout aux hommes des bannières. C'est ainsi que les Mandchous installent dans leur nouvelle capitale des centaines de milliers de leurs sujets et de leurs alliés, accompagnés de leurs dépendants.

C'est ainsi que 300 000 Chinois – le petit peuple, en réalité – sont expulsés du nord de la ville. Ils doivent quitter leur foyer pour s'entasser dans la « Ville chinoise », un espace plus restreint et moins attrayant, au sud de l'agglomération. Résultat de cette migration massive, la ségrégation des deux communautés au sein de l'espace urbain. La Ville chinoise a aussi ses remparts, moins élevés que ceux de la Ville tartare, et est désormais réservée à la population marchande.

Les Huit Bannières, créées par Nurhachi après avoir unifié les tribus mandchoues, sont des divisions administratives et militaires au sein desquelles toutes les familles mandchoues se trouvent réparties. Elles structurent non seulement l'organisation militaire, mais aussi l'ensemble de la société mandchoue. Leur appartenance est héréditaire. Au début, il y a seulement quatre bannières, qui représentent les quatre différentes unités militaires, la Jaune, la Blanche, la Rouge et la Bleue. S'y sont ajoutées quatre autres bannières, de la même couleur, dites à bordure.

La bannière Jaune occupe la place d'honneur dans l'ancienne Ville intérieure, au nord du Palais impérial, tandis que la bannière Blanche

s'installe à l'est et la bannière Rouge à l'ouest. Les Chinois Han de la quatrième bannière y ont leur place. Plusieurs décennies seront nécessaires pour réaliser ce brutal transfert de population, en forme de ségrégation. Dans le même temps, la Mandchourie est fermée aux Chinois.

Toutefois, selon une longue tradition impériale, l'empereur est censé patronner les arts. C'est ainsi que des ateliers et bureaux, fondés en 1661, sont installés à proximité de la Cité interdite, dans l'ancienne Ville intérieure, la Ville tartare abritant des artistes et des artisans, des ingénieurs et des architectes. Les ateliers impériaux fabriquent des vêtements et divers objets d'art, destinés à la cour ou à servir de cadeaux pour renforcer les liens entre l'empereur, ses serviteurs et ses vassaux. Quatorze unités de production, spécialisées dans le textile, le métal, le cuir, les peintures sont créées dans la nouvelle Ville tartare.

« Qui vivait où ? » L'historien Luca Gabbiani s'interroge dans son ouvrage *Pékin à l'ombre du Mandat céleste*. Sous les Qing, plus encore que sous les Ming, la répartition de la population dans l'espace pékinois ne relevait pas du hasard. La Cité interdite et la Ville impériale, domaines réservés par excellence, étaient bien sûr à part, univers limités aux empereurs et à leur entourage, les impératrices, les épouses secondaires, les princesses du sang, la foule de leurs dames de compagnie et leurs nombreuses servantes, quelques hauts fonctionnaires et dignitaires religieux, des membres de la haute noblesse et l'armée d'eunuques qui, selon une hiérarchie bien établie et semble-t-il longtemps respectée, servaient les besoins et les intérêts de la cour. Au total, on estime à près de 15 000 le nombre de personnes qui vivaient dans la Cité interdite et la Ville impériale dans les années 1660. Au début du XXe siècle, le chiffre avoisinait 47 000. L'auteur ajoute que 2 000 à 3 000 eunuques travaillaient à la cour et dans les palais impériaux des environs.

Avec des bâtiments rénovés…

Le Palais impérial de Pékin, tel qu'il a été conçu et construit sous les Ming, nous est donc parvenu sans trop de modifications, après l'occupation des lieux par Li Zicheng, à la toute fin des Ming. Les trois grands empereurs mandchous s'emploient à restaurer le Palais impérial et à le compléter. Kangxi, Yongzheng et Qianlong sont ainsi les seconds fondateurs de cette Cité pourpre interdite que nous connaissons. Ils emploient les meilleurs architectes et décorateurs pour bâtir de nouveaux pavillons.

Kangxi a donné son aspect définitif à la Cité interdite. Son fils et successeur, Yongzheng, apporte très peu de changements à l'aspect de Pékin et de la Cité interdite. Comme Kangxi et après lui Qianlong, il s'emploie à restaurer le Palais impérial et à le compléter. Les empereurs Kangxi et Qianlong agrandissent et rénovent plusieurs bâtiments, tout en en construisant de nouveaux dans la partie nord-est de la Cité. Qianlong, qui a régné soixante ans, s'est montré très actif dans la reconstruction de ces lieux.

En 1735, le futur empereur Qianlong a fait construire pour sa mère, l'impératrice Chongqing, dans les annexes occidentales de la cour intérieure, le palais de la Longévité de Paix, lequel a le privilège de posséder un jardin enclos à part. (Voir carte.) Par la suite, ce palais est devenu la résidence exclusive des impératrices douairières.

En ce qui concerne la ville de Pékin proprement dite, l'impact immédiat de la nouvelle dynastie se fait surtout sentir au niveau social et politique, plus qu'architectural. Kangxi se serait contenté d'apporter « quelques innovations importantes et intéressantes en transformant la capitale des Qing en une ville plus rustique, plus suburbaine, plus personnelle, et plus cosmopolite », peut-on lire dans le catalogue de l'exposition *Kangxi 1662-1722, Empereur de Chine*, qui s'est tenue à Versailles en 2004. Soit. Tandis

que le petit-fils de Kangxi, Qianlong (règne, 1736-1795), est sans doute celui qui a eu le plus d'impact dans l'histoire architecturale de Pékin, après son fondateur, Yongle, bien entendu.

Malgré de fréquentes restaurations et constructions dans les années qui ont suivi la conquête mandchoue, sous les règnes de Kangxi et Qianlong, le Palais impérial a donc conservé son aspect général du XVe siècle, et ceci jusqu'à la fin de la dynastie, et même jusqu'à nos jours. On trouve dans le catalogue de l'exposition du Petit Palais consacré à la Cité interdite un tableau exhaustif consacré aux restaurations et rénovations, constructions et reconstructions, réparations et agrandissements au cours des siècles, qui montrent que les travaux n'y ont jamais cessé. Le palais de l'Harmonie suprême a par exemple été reconstruit au XVIIIe siècle.

Déjà sous les Ming, les noms de différents palais ont été souvent modifiés. Mais les Mandchous ont fréquemment changé les dénominations, fonctions et affectations des différentes portes, palais et pavillons, ce qui ne facilite pas pour le profane leur identification, ni leur attribution. La traduction de leur nom pose également problème. Celle-ci n'est pas toujours fiable. L'adoption du pinyin, le système de romanisation (transcription phonétique en écriture latine du mandarin), utilisé depuis 1958 en République populaire de Chine, n'a pas arrangé les choses. Les traductions existantes des noms des palais sont variées et parfois fantaisistes.

Leurs auteurs n'ont pas voulu prendre parti en faveur d'une dénomination en particulier, alors que les Chinois eux-mêmes ne s'entendent pas toujours sur le sens à leur donner. Bref, on s'y perd un peu…

… mais délaissée

Les empereurs Ming, Zhengde (règne, 1506-1521) et Jiajing (règne, 1522-1566), ont préféré résider le plus souvent dans d'autres palais, créant ainsi un précédent. Les souverains Qing les ont imités, n'hésitant pas à négliger pendant des semaines, voire des mois, sinon des saisons entières, la Cité interdite. D'abord pour des raisons pratiques de confort. En dépit des banquettes chauffantes (*kang*) recouvertes de coussins dont sont équipés les principaux appartements, le palais demeure froid et humide en hiver et reste étouffant et mal aéré en été. Il s'agit ensuite d'échapper autant que faire se peut à une étiquette très stricte – au point de devenir insupportable – et à une liberté de mouvement réduite, ainsi qu'aux fréquentes et fastidieuses cérémonies protocolaires, avec leurs nombreux rites immuables, dont la célébration des nombreux anniversaires. En fait, la Cité interdite sert seulement de résidence d'hiver aux empereurs mandchous. Ils y résident de novembre à février, période la plus chargée en cérémonies officielles.

La rentrée officielle de l'empereur à la Cité interdite n'a donc lieu qu'au mois d'octobre ou au début du mois de novembre, pour la fête de la mi-automne, le 15e jour du 8e mois du calendrier lunaire chinois. Il s'agit d'une des fêtes les plus importantes de l'année chinoise. Elle est aussi appelée fête de la Lune, qui se déroule par une nuit de pleine lune, là où elle est la plus lumineuse et la plus ronde. Elle est le symbole de la réunion familiale, où l'on déguste en famille les fameux « gâteaux de lune ». (Toujours célébrée de nos jours, en 2022 elle a eu lieu le 21 septembre.)

Sa date permet au souverain d'être présent, comme le protocole l'exige, en janvier et février, pour les cérémonies de félicitations et de sacrifices, à l'occasion du Nouvel An lunaire, le Nouvel An chinois. Cette fête est suivie, quinze jours plus tard, par la fête des Lanternes ou fête du Printemps où, le soir venu, on sort se promener dans les rues illuminées par une myriade de lampions.

Les souverains, accompagnés d'une partie de la cour, en viennent à prendre leurs quartiers dans d'autres palais et jardins impériaux, plus

modestes, plus accueillants, moins austères. Ils partagent ainsi le reste du temps entre leurs palais d'Été et diverses villégiatures. Ces résidences annexes, ces « maisons de campagne », sont nombreuses. Les jardins impériaux constituent le cadre de vie favori des souverains Qing. Ils jouent un rôle essentiel tant dans la vie tant publique que privée.

Les empereurs recherchent surtout les vastes espaces agrémentés de jardins et de parcs impériaux, où ils peuvent se promener avec leur cour et leurs nombreuses femmes. La Cité interdite renferme certes plusieurs jardins, de modeste dimension, entourés de constructions architecturales, Jardin impérial, jardin du palais de la Compassion et de la Tranquillité (réservé à l'impératrice douairière), jardin du palais de la Béatitude. À ces espaces verts, s'ajoutent les parcs de l'Ouest, contigus de la Cité interdite (qui comprend les trois lacs de la mer du nord (*Beihai*), de la mer centrale (*Zhonghai*) et du lac du Midi (*Nanhai*). Mais cela ne suffit pas aux différents empereurs.

Pendant des dizaines d'années, la cour des Qing a dépensé aux XVIIe et XVIIIe siècles des sommes considérables pour construire un grand groupe architectural, avec en son centre le jardin de la Clarté parfaite (Yuanming yuan), créé par Kangxi. Et tout autour plusieurs autres jardins s'étendant sur une vingtaine de *li* (un *li* égale environ 500 mètres) du faubourg de Haidian, au nord-ouest, jusqu'aux collines dites de l'Ouest, le parc des Collines parfumées, avec la colline à la Source de jade, dont l'eau est destinée à la consommation de la famille impériale.

Kangxi passe une grande partie de son temps au-dehors de son palais de Pékin, où il étouffe. L'historien Louis Frédéric nous dit que cet homme des steppes ne supporte pas de demeurer longtemps enfermé entre les murs et a besoin de grand air et de mouvement. La pesante étiquette de la cour l'insupporte, bien qu'il veille à ce qu'elle soit respectée à la lettre. Ceci explique son goût pour les voyages impériaux (au nombre de six) dans les provinces du Sud. Des moments de liberté.

Vers 1687, l’empereur a par ailleurs fait reconstruire dans cette banlieue résidentielle une majestueuse villa occupée jadis par le beau-père anobli de l’empereur Ming, Wanli, la villa du Printemps joyeux (*Changchun yuan*), une surface de 90 hectares, entourée de lacs et de jardins, de rocailles, d’arbres et de fleurs. Kangxi aime à se retirer dans ce lieu de retraite, où il peut s’occuper tranquillement des affaires de l’État, recevoir ses ministres et visiteurs en audience. L’emplacement de cette villa de rêve, aujourd’hui disparue, est occupé par l’université de Pékin. C’est là que l’empereur est mort en 1722, après avoir pris froid lors d’une chasse dans le parc du Sud. En 1714, il n’aurait passé que dix-huit jours à la Cité interdite, cent trente et un dans sa villa préférée, Changchun yuan, et cent trente-neuf dans son palais estival de Chengde et ses environs.

Ses successeurs, Yongzheng et Qianlong, ont depuis 1725 l’habitude de passer la moitié de l’année au palais d’Été, du printemps à l’automne. La cour se transporte ensuite quatre ou cinq mois à Chengde. Si bien que l’empereur n’habite réellement Pékin qu’en plein hiver, lorsque les grands sacrifices et l’audience solennelle du début de l’année lunaire l’y rappellent. Ce rythme continue jusqu’en 1820, où l’empereur Jiaqing trouve la mort, frappé par la foudre lors d’une chevauchée à Chengde. Les chasses d’automne sont alors abandonnées et ce séjour délaissé.

Résider dans ces différentes villégiatures, pourvues de jardins et fontaines, n’empêche pas les souverains d’accomplir leur tâche. Les principaux palais d’Été, dont le palais de Chengde, comportent dans leur partie publique des salles d’audience et tous les édifices nécessaires à l’exercice du pouvoir impérial, ainsi que des bâtiments destinés à accueillir des annexes essentielles, les principaux bureaux et services de l’administration impériale. Lorsque l’empereur Kangxi se rend à Chengde, il est accompagné de 30 000 personnes qui campent en chemin pendant près d’une semaine.

Un missionnaire jésuite, le père Benoist, rapporte que l'empereur Qianlong ne réside pour sa part à Pékin que trois mois par an, le reste du temps il le passe au Yuanming yuan (« jardin de la Clarté parfaite »), le palais d'Été, sauf lorsqu'il participe aux chasses en Mandchourie. En vérité, Qianlong n'aime pas la Cité interdite. Comme son père Yongzheng, il préfère habiter le Yuanming yuan, qu'il considère comme sa résidence principale.

Un grand bâtisseur

L'empereur Qianlong agrandit le Yuanming yuan, l'ancien palais d'Été, à une quinzaine de kilomètres au nord-ouest de Pékin. Celui-ci est considéré par les Chinois comme un véritable paradis terrestre, en raison de sa beauté et de son raffinement. Il l'agrémente de bâtiments en marbre de style occidental, inspirés des plus célèbres architectes baroques italiens, Borromini, Guardini et Bibiena, construits par le jésuite italien Castiglione. Les ruines de ces palais dits européens, encore visibles aujourd'hui, font sa renommée actuelle.

Il faut lire la fameuse lettre du frère Attiret, écrite en 1743, laquelle a connu un grand retentissement dans toute l'Europe, et surtout en Angleterre, qui décrit les fameux jardins et palais de ce qui fut le « Versailles chinois ». (Il faut se souvenir qu'en Chine, l'art des jardins est primordial, et qu'il l'emporte sur cet autre art qu'est l'architecture. On dit d'ailleurs « construire un jardin ».)

À l'occasion du 60e anniversaire de sa grand-mère, l'impératrice douairière Xiaosheng, Qianlong fait creuser le lac de l'actuel palais d'Été (Yihe yuan), le lac Kunming, et rénove le palais qui le borde. Il agrandit enfin l'autre palais d'Été, celui de Chengde, en Mandchourie, au-delà de la Grande Muraille, dont il fait son troisième lieu de résidence principale.

C’est là qu’il reçoit les nobles mongols et les ambassades des pays tributaires. C’est de là qu’il organise chaque automne les grandes chasses impériales de Mulan, lesquelles ressemblent à des manœuvres militaires, où les bannières mandchoues et mongoles s’exercent à montrer leurs talents guerriers. Il fait construire dans cette résidence estivale huit grands temples, dont une réplique du Potala, l’imposant palais-monastère du Dalaï-Lama à Lhassa, au Tibet, pour bien montrer que ce centre sacré du bouddhisme tibétain lui tient à cœur. Qianlong est en effet un fervent bouddhiste tibétain.

Mais Qianlong n’oublie pas pour autant la Cité interdite. En prévision de sa retraite, il fait construire entre 1771 et 1773 ce qu’on appelle le « paradis privé » de Qianlong, le palais de la Longévité tranquille, situé tout au nord-est de la Cité impériale. Ce vaste palais comprend 27 pavillons, répartis sur 8 000 m^2. Son jardin, qui fait figure de « mini-Cité interdite », est un véritable condensé d’art et de culture impérial, contenant de nombreux objets d’art. Il a la particularité d’avoir été fermé au public depuis l’ouverture du Palais impérial en tant que musée, en 1925. Une centaine d’années plus tard, ce trésor architectural vient d’être entièrement restauré et enfin rendu accessible aux visiteurs. Autre particularité, Qianlong ne l’aurait jamais habité, il n’y aurait même, paraît-il, jamais passé une nuit…

Un peu au sud de ce palais de la Longévité tranquille, devant la porte de la Suprématie impériale, on ne manque pas de jeter un œil au spectaculaire mur des Neuf Dragons (long d’une trentaine de mètres et haut de 3,5 mètres), érigé en 1771. Un mur écran en faïence polychrome vernissée, censé protéger l’entrée du palais des mauvais esprits. Rappelons que le 9 est le chiffre le plus élevé du *yang* et que le dragon est un animal de bon augure. Il s’agit d’un chef-d’œuvre sculptural inestimable.

Fin de la domination des eunuques

Il s’agit d’un événement capital. L’importance des eunuques a diminué considérablement sous la dynastie des Qing. L’« eunuquat » ne fait pas partie de la tradition mandchoue. Les empereurs mandchous sont même très fiers de limiter à presque rien le rôle de ces personnages.

Les eunuques du palais des Ming ont accueilli à bras ouverts les conquérants mandchous, en 1644. Ils sont maintenus temporairement dans leurs fonctions, malgré les préventions qu’ils suscitent. La direction du Cérémonial, toute-puissante sous les Ming, est cependant dissoute. Les eunuques se retrouvent sous le contrôle d’un organisme promis à un bel avenir, le bureau de la Maison impériale (*Neiwufu*, voir i*nfra*), laquelle est investie par les princes mandchous.

Également indocile, la Maison impériale est supprimée par Shunzhi. Les eunuques en profitent pour reprendre le monopole des affaires du palais. Mais ils recommencent leurs intrigues, si bien qu’à la mort de l’empereur, la Maison impériale est rétablie et placée sous l’autorité directe du nouvel empereur Kangxi. Jusqu’à la fin de l’Empire, l’influence politique des eunuques reste sous les Qing bien moindre que sous leurs prédécesseurs Ming. Ils sont mis au pas. Leur administration est sérieusement diminuée et leur influence limitée, mais la cour intérieure en héberge encore un grand nombre. Kangxi soutenait que les Ming en employaient 100 000 à la fin de leur dynastie. Un chiffre qui semble très exagéré. Les archives indiquent qu’ils seraient alors plutôt 20 000. Interdiction est faite aux Mandchous de se faire castrer volontairement. En 1751, Qianlong a fixé l’effectif maximal des eunuques à 3 300, mais ce nombre n’a jamais été atteint. En 1793, on en compte 2 605, et en 1842, 2 216.

Aucun eunuque n’a plus accès aux affaires de l’État. Kangxi estime que les eunuques sont « des personnes qui ne sont dans le Palais que pour servir, arroser, balayer et exercer de semblables emplois. Ils ne doivent jamais se mêler en rien des affaires du dehors ».

Les eunuques sont remplacés par des serviteurs de condition plus ou moins servile, descendants de condamnés ou de prisonniers de guerre. Ce sont le plus souvent des femmes, astreintes aux tâches les plus humbles. La population permanente de la Cité interdite se monte à 9 000 personnes à la fin du XVIIIe siècle, et elle est estimée à 6 000 à la fin du XIXe siècle, alors que Pékin compte alors 700 000 habitants.

Neiwufu, *Maison impériale*

Ce département existait déjà à la fin des Ming. Les Mandchous le conservent, mais ce n'est qu'à la mort de l'empereur Shunzhi, en 1661 (victime de la variole), et avec le règne de son fils, l'empereur Kangxi, que le pouvoir de la Maison impériale devient effectif.

Il s'agit d'une administration d'État qui gère sous les Qing la Cité interdite. Elle se trouve chargée du bon fonctionnement des palais impériaux. Composée de fonctionnaires mandchous, issus de nobles familles, la Maison impériale est une haute administration attachée héréditairement au service personnel du souverain.

Sous les Qing, la Maison impériale (*Neiwufu*) a donc succédé à la direction du Cérémonial des Ming et remplacé les eunuques. Elle est l'axe autour duquel gravite désormais toute l'organisation administrative de la Cité interdite. Il s'agit d'une institution essentielle, à mille facettes, de la dynastie. Son rôle est de s'occuper des affaires internes de la famille impériale et des activités de la cour intérieure. Son pouvoir est considérable et elle occupe une place à part.

Son budget est en effet illimité, totalement indépendant des finances publiques. Elle gère en premier lieu la cassette impériale, les revenus du souverain et de ses immenses domaines, ce qui indique son importance. Ce budget est en partie alimenté par le monopole du commerce du ginseng,

cette plante médicinale d'un prix exorbitant, lequel se trouve à la base de tous les remèdes. Au milieu du règne de Qianlong, le budget annuel du palais est de l'ordre de 10 millions de taels, soit le quart du budget de l'État.

Les activités de la Maison impériale sont multiples au sein de ce vaste ensemble administratif que constitue la Cité interdite. Sa tâche consiste à entretenir une importante machine bureaucratique et tous les services nécessaires à la vie quotidienne d'une communauté d'environ 9 000 personnes. Elle s'occupe d'abord des activités quotidiennes de l'empereur et de sa famille. Elle exerce sa juridiction sur les bâtiments du Palais impérial, son personnel, la sécurité, les rites. Elle gère également les résidences impériales hors des murs de la Cité interdite.

Elle est en charge de cet aspect essentiel qu'est la nourriture, c'est-à-dire du stockage et de l'approvisionnement en denrées diverses, et bien entendu des cuisines. Et aussi des ateliers d'art, d'écoles pour les enfants, des réserves contenant les armes d'apparat et des collections d'objets précieux, des bibliothèques, etc.

La Maison impériale est également chargée d'activités commerciales essentielles (jade, sel, fourrures). Elle a aussi la haute main sur les usines textiles de la région du Jiangnan (la vaste région au sud du Yangzi, proche de Shanghai), avec les villes de Suzhou, Hangzhou et Nanjing, lesquelles produisent des vêtements pour la cour. Elle collecte les fourrures, zibeline, hermine, vison et renard, provenant de Mongolie et du nord-est de la Chine, si appréciées des privilégiés de la cour, grâce au système du tribut annuel.

Le *Neiwufu* est en outre chargé des cérémonies et des activités spirituelles de la Cité interdite, y compris la gestion des mausolées des empereurs Qing, des divers cultes et cérémonies posthumes de la famille impériale. Il se fait aussi éditeur. Outre les affaires domestiques, le *Neiwufu* joue un rôle important dans les relations diplomatiques et fiscales avec le Tibet et la Mongolie.

Ses effectifs vont augmenter sensiblement au cours des siècles, voyant le nombre de son personnel administratif passer de 400 en 1662 à 940 en 1722, 1620 en 1796, et à près de 3 000 à la fin du XIX[e] siècle. C'est donc sous Qianlong que la Maison impériale atteint sa forme définitive. Depuis le règne de Yongzheng, une plaque à l'entrée de ses bureaux professe que : « Le Gouvernement et la Maison impériale travaillent à l'unisson. »

Les plus hauts responsables de la Maison impériale, issus des trois premières bannières, occupent le troisième rang de la hiérarchie administrative, laquelle en compte dix-huit.

Cour intérieure

La vie de cour, et surtout celle des familles impériales de la dynastie des Ming, nous paraît d'autant plus mystérieuse qu'elle n'est pas évoquée dans les annales de la Cité interdite… Si celles de la dynastie des Qing sont volumineuses, les témoignages sur la vie du Palais impérial restent également rarissimes, constatent les auteurs chinois de *Pékin. La Cité interdite*, un livre grand format qui couvre la dynastie des Qing.

Comme on l'a vu, la cour intérieure abrite les trois palais centraux réservés à l'empereur et à l'impératrice. De part et d'autre, les six palais de l'Ouest et les six palais de l'Est hébergent enfants et concubines. Mais selon les circonstances, le bon plaisir des empereurs et de l'impératrice douairière, et la composition de leur famille, l'affectation des différents édifices a souvent varié. Les palais centraux, froids, sombres et solennels, servent toujours aux fonctions rituelles et politiques. Tandis que les lieux de vie se dispersent dans les palais latéraux, mais aussi, sous les Qing, dans les pavillons et jardins de l'Ouest, aménagés autour des trois lacs qui longent à l'ouest la Ville tartare.

Le palais de la Pureté céleste, par exemple, le premier et le plus important des palais d'apparat de la cour intérieure, a subi de multiples changements de fonction. Sous les Ming, les quatre derniers empereurs ont habité ce palais, ainsi que les premiers empereurs Qing. À son avènement, en 1723, Yongzheng en a fait un cabinet de travail et une salle d'audience pour recevoir des fonctionnaires, des ambassadeurs et des princes vassaux. Des banquets y sont donnés pour le Nouvel An et autres fêtes annuelles. L'empereur transporte ensuite ses quartiers d'habitation au palais de la Nourriture de l'Esprit (d'après une citation de Mencius), au sud des six palais de l'Ouest, où il se consacre aux affaires de l'État. L'empereur Kangxi établit ses appartements dans ce même palais, avant de préférer le palais de l'Harmonie éternelle (un des six palais de l'Est), où il a logé durant sa minorité.

C'est dans l'auguste palais de la Pureté céleste qu'est exposé le cercueil du monarque défunt, avant ses obsèques. C'est là que l'empereur Yongzheng, enfin, a choisi de déposer une boîte scellée, cachée, contenant le nom de celui qu'il estime le plus digne de lui succéder. Ceci pour éviter toute contestation.

Le deuxième palais de la cour intérieure, le palais de l'Union, a d'abord servi comme salle du trône de l'impératrice, où elle donne ses audiences. À partir du règne de Qianlong, on y conserve les sceaux impériaux, au nombre de vingt-cinq, conservés dans des coffres recouverts de housses de satin jaune. Taillés dans différents matériaux, ces précieux sceaux sont utilisés pour contresigner différents types de documents administratifs. Qianlong a toujours marqué un vif intérêt pour les sceaux. Ils sont conservés dans de superbes boîtes, spectaculaires, en bois à l'extérieur et en or à l'intérieur.

D'abord utilisé comme résidence des impératrices Ming, le troisième édifice de la cour intérieure, le palais de la Tranquillité terrestre, abrite la chambre nuptiale du couple impérial.

10

Trois « despotes éclairés »

C’est ainsi que l’historien Jacques Gernet qualifie ces trois empereurs de la fin du XVIIe et du XVIIIe siècle, lesquels « ont fait preuve d’un sens de l’adaptation, d’une ouverture d’esprit, bref d’une intelligence qui fait qu’ils méritent le nom de “despotes éclairés[1]” ». Gernet aurait aussi pu parler de « diligence » dans la pratique de la gouvernance. Leurs noms sont restés célèbres : Kangxi (règne, 1662-1722), Yongzheng (règne, 1723-1735) et Qianlong (règne, 1736-1795). Il est clair que les deux premiers de ces empereurs ont largement préparé la réussite du troisième, Qianlong, le plus prestigieux d’entre eux.

Pendant une période qui s’étend sur cent trente-quatre ans, le grand-père, le père et le fils ont régné sur un empire qui a bénéficié d’une croissance économique exceptionnelle, d’une bonne politique, lesquelles ont engendré une société prospère. Une des plus longues périodes de prospérité de la nation.

La Cité interdite connaît son apogée de 1680 à 1795, pendant les règnes de ces trois monarques exceptionnels, dont la renommée et l’assiduité procurent à la dynastie Qing une longue période de prospérité. Peu de dynasties ont produit une série de souverains successifs aussi compétents,

soucieux de leur tâche et attentifs à l'état de l'Empire, un empire multiethnique et multiculturel, qui dépasse le cadre chinois.

L'aura de ces trois souverains remarquables rejaillit ainsi sur le Palais impérial. Même s'ils n'y résident pas souvent, le prestige universel de la Cité interdite, toujours considérée comme étant le centre sacré du pouvoir, n'est nullement entamé. Bien au contraire, celle-ci profite des retombées de leur gloire. Plus que jamais, elle reste le lieu symbolique qu'est la résidence du Fils du Ciel, considéré comme un dieu sur terre, et du pouvoir impérial. C'est ainsi que le palais de l'empereur demeure l'emblème de la puissance et du rayonnement de l'Empire.

Sous la dynastie Qing, la Chine connaît la plus grande extension de son territoire, englobant la Mongolie-Intérieure, la Mongolie-Extérieure, la Mandchourie, le Tibet et le Xinjiang (Turkestan chinois).

Kangxi, Roi-Soleil de la Chine

L'historien Charles Commeaux confesse son admiration pour Kangxi : « Dans tous les domaines, l'empereur a laissé la marque sinon du génie, du moins de l'application au pouvoir et d'une sagesse tolérante qui lui a mérité une grande popularité même auprès des historiens chinois, pourtant hostiles aux Mandchous[2]. »

Kangxi (1654-1722), second empereur de la dynastie mandchoue, est né à Pékin dans la Cité interdite. Son père, Shunzhi, est le premier empereur mandchou de la Chine. Sa mère, une Chinoise Han, n'a que 17 ans lorsqu'elle le met au monde. Shunzhi meurt à 23 ans.

Kangxi inaugure la fameuse période dite « ère de prospérité des trois empereurs, Kangxi, Yongzheng et Qianlong », qui va se poursuivre pendant plus d'un siècle. Sa politique économique enrichit les paysans. Des exonérations spéciales entraînent la prospérité dans les campagnes.

« L'excellence de sa formation, sa belle intelligence, claire et lucide, et son esprit pratique ne peuvent que conduire son règne vers l'apothéose[3] », nous dit Jean-Paul Desroches, ancien conservateur du musée Guimet. Kangxi est sans doute l'empereur le plus compétent de la dynastie des Qing.

Kangxi est à son époque – avec Louis XIV et Pierre le Grand – l'un des personnages les plus puissants du monde. Il est également l'un des empereurs les plus brillants de l'histoire de la Chine. Et pourquoi pas le plus grand, s'il s'agit de la Chine moderne ?

Pour l'historien américain Jonathan Spence (grand spécialiste des Qing), Kangxi est le « plus admiré des dirigeants de l'histoire de la Chine[4] ». Pierre-Étienne Will voit en lui l'« un des personnages les plus attachants de l'histoire de la monarchie chinoise[5] ». Charles Commeaux le décrit comme un homme « sympathique […] doué des plus belles qualités de l'esprit et du cœur ». Il brosse un élogieux portrait de ce souverain, le « plus grand de la dynastie, rude chevaucheur et lettré délicat, homme de tradition et de prudence, mais sans répugnance pour les formes et les pensées neuves […] C'était aussi un bel homme, majestueux, très doué physiquement[6] ». Kangxi est également un excellent cavalier.

Le père Le Comte, enfin, dans ses *Nouveaux Mémoires de la Chine*, nous en dresse ce portrait plutôt flatteur : « L'empereur me parut d'une taille au-dessus de la médiocre, plus gros que ne sont les gens ordinaires qui se piquent en Europe d'être bien faits, mais un peu moins qu'un Chinois ne souhaite paraître ; il a le visage plein et marqué de petite vérole, le front large, les yeux et le nez petits à la manière des Chinois, la bouche belle et le bas du visage agréable. Enfin, bien qu'on ne voie de fort grand en sa physionomie, il a l'air bon, et on remarque dans ses manières et dans toute son action quelque chose qui sent le maître et qui le distingue[7]. »

Kangxi n'aime pas le luxe, synonyme pour lui de mollesse et d'indolence. Il se contente d'un régime frugal. Tout au long de sa vie, il a observé la même discipline que l'on peut qualifier de routinière, se levant à

5 heures du matin, faisant sa toilette, buvant un thé au lait, avec un bouillon de nid d'hirondelles, suivi d'un bref temps de prière et de méditation dans un petit temple bouddhique attenant. Il peut alors lire des extraits des Classiques, se livrer à d'autres lectures, avant de se diriger vers le palais de la Pureté céleste, l'équivalent du palais de l'Harmonie suprême, au sein de la partie privée de la Cité interdite, où il tient ses audiences et traite des affaires de l'État.

On peut lire dans le catalogue de l'exposition *Kangxi, Empereur de Chine*, qui s'est tenue à Versailles en 2004 : « Kangxi acheva l'unification du pays, contribua largement à son développement social, économique et culturel. Ses immenses mérites et ses brillants exploits firent de lui un souverain remarquable, qui occupe une place éminente dans l'histoire de la Chine[8]. »

Monté sur le trône à l'âge de 8 ans, il gouverne dès l'âge de 14 ans, et règne pendant soixante ans, soit le plus long règne de l'histoire de la Chine. À la mort de Shunzhi (à la Cité interdite, en 1661), son troisième fils (Xuanye, son nom personnel) se débarrasse du dernier des quatre régents, Oboi, aidé par sa remarquable grand-mère, l'impératrice douairière Bumbutai (Xiaogang). (Cf. *infra*.)

Débuts difficiles, mais réussis

À ses débuts, Kangxi fait face, avec courage et détermination, à de nombreux conflits sociaux et ethniques. Il doit achever la conquête de la Chine en abattant les dernières résistances Ming. Il met ainsi fin, après des années de combat, aux troubles suscités par une révolte dite des « Trois Feudataires » (dont Wu Sangui), à la tête de régimes séparatistes, lesquels contrôlent la majeure partie du sud de la Chine. Il aura fallu au total dix-sept années aux Qing pour venir à bout de la résistance Ming.

Ses conquêtes militaires initiales sont considérables. Kangxi conquiert l'île de Taiwan, la rattachant à l'Empire, une intégration importante et symbolique pour l'unification du pays. L'empereur réprime à l'Ouest la révolte sécessionniste des Dzoungares de Mongolie occidentale (connus en Occident sous le nom d'Éleuthes), menée par leur redoutable chef, Galdan, en 1696. La conquête du Xinjiang, en Asie centrale, qu'il mène personnellement, marque l'apothéose de son règne. Il rétablit la domination de la Chine sur le Tibet en 1720, après avoir pris le contrôle de Lhassa et chassé les Mongols.

Il repousse au nord-est les invasions russes et reprend le contrôle de la région sibérienne, convoitée par l'Empire russe le long du fleuve Amour. Un traité de paix est signé à Nertchinsk, en Sibérie orientale, en 1689. Il s'agit du premier traité frontalier sino-russe. Il fixe la frontière chinoise du Nord et attribue les vallées de l'Amour et de l'Oussouri à l'Empire chinois. Il doit également combattre les pirates japonais et chinois sur les côtes méridionales de la Chine.

À 38 ans, au milieu de son mandat, Kangxi se retrouve à la tête de l'un des plus vastes empires que la Chine ait connus, le plus peuplé de l'époque (150 millions d'habitants en 1700), mais aussi le plus riche et le plus développé. L'Empire sino-mandchou couvre alors 12 millions de kilomètres carrés.

À la fin de son règne, l'Empire des Qing contrôle la Chine entière, plus Taiwan et la Mandchourie, une partie de la Russie extrême-orientale, la Mongolie-Extérieure et la Mongolie-Intérieure. Les Qing vont devenir la grande puissance de la zone des steppes et de l'Asie centrale. Kangxi achève ainsi l'unification du pays. L'empereur a instauré en Asie une *Pax sinica* qui va durer environ un siècle, une période où la prospérité et un despotisme bienveillant ont régné sur l'empire du Milieu.

Au milieu de son mandat céleste, il lui reste encore trente années de règne au cours desquelles il va pouvoir donner sa vraie mesure dans les

lettres, les sciences et les arts.

Deux entités administratives

Kangxi proclame sa prise de pouvoir en 1662 et s'appuie sur un système de gouvernement qui maintient une séparation très nette entre l'appareil administratif chinois, le Grand Secrétariat (Neige) et les institutions dominées par l'aristocratie des bannières (Grand Conseil). (Voir Annexes.)

Le pouvoir au sein de la dynastie Qing est en effet partagé entre deux entités administratives que l'on retrouve dans l'architecture de la Cité interdite. La cour extérieure, où le monarque tient les audiences publiques, et la cour intérieure, qui comprend le personnel au service de l'empereur et les membres de la famille impériale. En 1662, la plus haute instance de la cour extérieure est le Grand Secrétariat qui coiffe les six ministères. Mais le principal organe de décision sous les Qing, aux XVIIe et XVIIIe siècles, est le Conseil des Princes, le Grand Conseil, composé des seigneurs des bannières.

Kangxi utilise le Grand Secrétariat pour les affaires relevant de la bureaucratie administrative, mais il s'entoure aussi, en même temps, d'un cercle interne composé de conseillers mandchous, lequel est devenu, sous l'empereur Yongzheng, le Grand Conseil des Princes. Celui-ci va jouer un rôle de plus en plus important, au point d'éclipser le Grand Secrétariat.

Avec ces deux instruments du pouvoir, sis à la Cité interdite, les souverains Qing ont fait de leur palais le cerveau politique de l'Empire, et ils disposent du pouvoir de décision. Grâce au Grand Secrétariat et à la Maison impériale, le système des mémoires, instruments d'intervention et d'action personnelle du souverain – lequel a failli sous les Ming en raison des eunuques qui entravaient l'administration –, a bien fonctionné.

Les empereurs Kangxi, Yongzheng et Qianlong conduisent l'essentiel des tâches gouvernementales dans un endroit relevant de la cour intérieure, qui devient le centre essentiel des décisions du pouvoir mandchou. C'est ainsi que la séparation physique qui existe entre les deux cours, l'extérieure et l'intérieure, traduit la réelle dichotomie du régime. (Voir en annexe le tableau du gouvernement central sous les Qing.)

Despote éclairé

En 2004, le château de Versailles a eu l'heureuse initiative d'organiser une exposition consacrée à l'empereur Kangxi, quasi contemporain de Louis XIV. Les missionnaires jésuites de sa cour aiment comparer l'empereur de Chine au grand roi Louis XIV pour son faste.

Joachin Bouvet, missionnaire jésuite au service de l'empereur Kangxi, en fait ce portrait croisé en 1797, celui du monarque chinois qui a le bonheur de ressembler au Roi-Soleil « par plusieurs endroits ». Ressemblance physique, puisque leurs visages portent les traces d'une variole enfantine qui fit redouter le pire à leur entourage, ressemblance de tempérament par leur maîtrise de soi et leurs goûts pour les arts, et ressemblance de destin. Tous deux orphelins, ils ont connu les périls d'une régence difficile et assumé, très jeunes, les responsabilités du pouvoir. Plus tard, les contemporains seront frappés par la longévité de leurs règnes.

Kangxi embrasse la culture chinoise classique, il sacrifie aux rituels confucéens, tout en donnant des gages, pour des raisons personnelles et diplomatiques, au bouddhisme tibétain. Sous son règne, l'Empire connaît une période de paix et de prospérité, qui fait presque oublier aux Chinois qu'ils sont gouvernés par un souverain étranger.

Son ouverture d'esprit est remarquable, ses centres d'intérêt multiples. Poète et calligraphe, il se fait le protecteur des arts et des lettres. Il s'entoure

d’une pléiade de savants et fait publier plusieurs anthologies et dictionnaires. Soucieux du bien-être de son peuple, il entreprend de lutter contre la corruption.

Désillusion tardive

Triste ombre au tableau, le dernier tiers de son règne est affecté par le problème que lui pose sa succession. Kangxi a eu un grand nombre de fils et de filles. Seuls 24 d’entre eux ont vécu jusqu’à leur majorité. Et parmi ses 56 garçons, seul son second fils, Yinreng, est né de l’impératrice. À 2 ans, il est nommé « prince couronné ». Kangxi, père attentionné, adore son fils et veille personnellement à son éducation pour en faire un parfait successeur. Mais Yinreng, en grandissant, en vient à mener une vie dissolue, sans lois ni contraintes. Sa conduite amorale notoire avec de très jeunes garçons, achetés par ses soins pour satisfaire ses tendances pédophiles, choque profondément son père.

Son désespoir est profond. Il réalise que son fils est incapable de régner. Yinreng, par ailleurs de tempérament tyrannique et cruel, se trouve impliqué dans une conjuration de ses proches pour l’aider à monter sur le trône sans plus attendre, le tout accompagné d’un projet de parricide. De plus, il détourne des fonds d’État et vole des tributs destinés à son père. Kangxi, (trop) indulgent jusqu’alors, finit par le démettre de son titre de prince héritier en 1712, pour débauche, manque de piété filiale et instabilité mentale. Mais le prince rentre toutefois en grâce, avant d’être à nouveau déshérité et incarcéré pour avoir fomenté un deuxième coup d’État. Avec sa tendance pour l’indulgence et les compromis familiaux, Kangxi fait montre d’hésitations et de contradictions dans les conflits qui l’opposent à ses fils. Cette faiblesse ternit un peu l’image de ce très grand souverain, quitte à le

rendre plus humain. Toujours est-il que cette affaire a empoisonné la fin de son règne.

Cet épisode intime va entraîner des conséquences dynastiques. Échaudé, Kangxi met fin aux intrigues de cour qui se déchaînent en refusant de nommer officiellement un nouvel héritier.

Instructions sublimes et familières

Kangxi est sans nul doute le monarque chinois le plus attachant, car profondément humain. Par-delà toutes ses qualités, c'est un humaniste, un sage, un « honnête homme » au sens du XVIIIe siècle du terme, dont le principal souci est le bien-être de son peuple. Bon et sensible, l'empereur n'en est pas moins inflexible.

Il est l'auteur d'une sorte de *vade-mecum* intitulé *Instructions sublimes et familières* destinées aux princes, ses fils. Ce texte essentiel est raconté par son fils Yongzheng. Il se plaît à instruire ses enfants en conversant avec eux. Après sa mort en 1722, son fils et successeur, Yongzheng, a intitulé ainsi ce recueil d'« instructions, familières » par leur forme et « sublimes » par la sagesse et l'importance des préceptes et des maximes qu'elles renferment[9].

Il s'agit d'un texte capital, de deux cent vingt pages, que l'on doit au père Amiot, difficile à résumer, qui fait découvrir la personnalité exceptionnelle de l'empereur Kangxi. C'est à la fois une autobiographie, un traité de morale et un morceau de livre d'histoire. Parsemé de sentences, de préceptes et de maximes.

Contentons-nous de citer le début de la préface de l'empereur Yongzheng. « Je crois pouvoir assurer que l'empereur mon père a été doué par le Ciel d'un naturel aussi intelligent que porté au bien, & que les moyens dont il se servait pour l'opérer, ressemblaient à ceux que le Ciel

met en usage pour tirer les hommes du néant, les amenant peu à peu à leur consistance & à leur perfection. Il a régné pendant une longue suite d'années. La paix et la tranquillité dont il a su faire jouir, pendant soixante ans, un empire aussi étendu, est une preuve évidente de ses talents et de sa sublime vertu. Il a surpassé de beaucoup en mérite les générations précédentes. Tout ce que les historiens rapportent de lui dans leurs ouvrages consacrés à la postérité, tout ce que les mandarins, tout ce que le peuple même a vu ou entendu de lui, est conforme à la réalité & à la plus exacte vérité. »

Yongzheng raconte encore que quand lui-même et ses frères se présentaient « devant lui pour lui offrir humblement nos services & notre respect filial, il avait composé d'admirables instructions pour nous ; il en avait formé un volume, qu'il tenait renfermé dans une boîte ou cassette d'or, incrustée de pierres précieuses, ouvrage lumineux & du plus grand prix, vraiment noble, vraiment sublime ».

Yongzheng poursuit : « Lorsque dans mes jeunes années j'entrais au palais avec les frères aînés et cadets, pour le servir & recevoir ses ordres, nous trouvions toujours la gaieté sur son visage, & le sourire sur ses lèvres. Quelquefois nous assistions à son dîner, ou bien nous allions lui offrir les vœux pour son bonheur : alors, avec un air riant & satisfait, & nous regardant avec tendresse, il nous instruisait d'affaires plus ou moins considérables… »

Kangxi enseigne à ses fils qu'ils vivent de la « sueur du peuple » et qu'il faut agir de manière à ne pas le faire souffrir. Économe, il déteste l'extravagance et les dépenses excessives, bien qu'il n'hésite pas à dépenser pour le bien de l'État.

Anecdote, croustillante, rapportée par ailleurs par Louis Frédéric, concernant la vie intime de Kangxi (et sans doute de tous les empereurs des précédentes dynasties). Le lit impérial était assez vaste pour accueillir cinq ou six personnes. L'empereur, comme la plupart des Chinois de la haute

société, aime à partager sa couche avec plusieurs épouses et concubines avec lesquelles il se livre agréablement aux « jeux des nuages et de la pluie », selon l’expression consacrée.

Les femmes désignées pour partager la couche impériale sont examinées soigneusement par les servantes, déshabillées, baignées dans un grand bassin en bois, épilées totalement, parfumées. Kangxi ne pouvant connaître toutes les femmes du harem impérial, celles-ci doivent attendre parfois des mois, voire des années, avant d’avoir l’honneur de partager sa couche et de bénéficier des faveurs impériales. Kangxi disait avoir modéré ses penchants, vantant son « économie » domestique.

Mission jésuite française de Pékin

Citons Chateaubriand qui, dans *Le Génie du christianisme*, souligne le rôle éminent joué par les jésuites dans la propagation du christianisme en Chine. Selon lui, le bon accueil fait aux missionnaires a résulté pour une large part des innovations techniques qu’ils ont apportées dans leurs bagages. « Le Jésuite qui partait pour la Chine, s’armait du télescope et du compas. Il paraissait à la cour de Pékin avec l’urbanité de la cour de Louis XIV, et environné du cortège des sciences et des arts. Déroulant des cartes, tournant des globes, traçant des sphères, il apprenait aux mandarins étonnés, et le véritable cours des astres, et le véritable nom de celui qui les dirigent dans leurs orbites[10]. »

Cette mission française est mandatée par Louis XIV, qui envoie en 1688 à Pékin cinq missionnaires désignés comme les « Mathématiciens du Roi », Jean de Fontaney, supérieur du groupe, Joachim Bouvet, Jean-François Gerbillon, Louis Le Comte, Claude Visdelou. Leur venue est un élément essentiel du règne de Kangxi. Elle nous est connue par deux sources irremplaçables, les *Lettres édifiantes et curieuses*, envoyées depuis Pékin

par les jésuites, et la *Description de l'Empire de la Chine et de la Tartarie chinoise*, du père Du Halde, publiée en 1735. Sans oublier les *Nouveaux Mémoires sur l'estat de la Chine*, du père Le Comte, publiés en 1696. Ces ouvrages constituent un trésor utile, nécessaire et incontournable pour les pionniers de la sinologie.

Le grand philosophe Leibniz dit considérer (en 1697) la mission française de Pékin comme la « plus grande affaire de nos temps, tant pour la gloire de Dieu que pour le bien général des hommes et l'accroissement des sciences et des arts, chez nous aussi bien que chez les Chinois, car c'est un commerce des Lumières… ». (Voir aussi Louis Frédéric, *Kangxi*, et notre ouvrage *La France en Chine*.)

L'empereur, d'un naturel curieux, s'intéresse à la doctrine chrétienne, mais surtout aux inventions et aux sciences européennes. Il admire les capacités des jésuites à se transformer en maîtres canonniers, capables de perfectionner l'artillerie militaire mandchoue. Ils sont également experts en mécanique, cartographie, balistique, hydrologie, optique, médecine et aussi musique occidentale.

L'empereur est particulièrement impressionné par le savoir-faire technique des pères Régis et Jartoux, qui fabriquent des horloges, des automates et diverses machines. Les jésuites sont aussi appréciés pour leurs talents en matière de peinture. Deux d'entre eux, Bouvet et Gerbillon, donnent des leçons de mathématiques à Kangxi. Pour remercier les jésuites de leurs bons et loyaux services, celui-ci publie en 1692 un édit de tolérance, les autorisant à prêcher le catholicisme. Mais la fameuse « querelle des rites » est venue gâter les bonnes relations entre l'empereur et les missionnaires.

Les jésuites adoptent en effet une politique dite d'« accommodement » avec les rites chinois ancestraux, en particulier le culte des ancêtres, qu'ils estiment compatible avec la foi chrétienne. Jaloux de la réussite des jésuites, leurs rivaux, les dominicains portugais et les franciscains,

dénoncent à Rome ce qu'ils estiment être une « pratique idolâtrique », une compromission. Le pape Clément XI promulgue alors en 1715 une bulle condamnant les rites chinois. Outré de cette décision, deux ans plus tard, Kangxi finit par interdire la prédication du christianisme dans l'Empire, en attendant la dissolution de l'ordre en 1773.

Les historiens ne manquent pas d'insister sur le rôle que les missionnaires jésuites français ont joué à la cour de Pékin à la fin du XVIIe siècle sous Kangxi, et également sous Qianlong pour leur rôle dans les sciences et les arts décoratifs.

Les jésuites et le calendrier

Ces religieux sont des savants, possédant toutes les sciences, mathématiques (algèbre et géométrie), mécanique, et surtout astronomie, une science essentielle pour les Chinois car elle concourt à l'établissement du calendrier.

Dans la cosmologie cyclique des Chinois, celui-ci est fondamental, à la fois sur le plan rituel et pratique, qui détermine en particulier le retour des fêtes. Une des missions de l'empereur est de promulguer le calendrier pour faire en sorte que les actions des hommes soient en accord avec l'ordre de la nature et du Ciel. Sous les Ming et les Qing, le calendrier est déjà fixé dans sa forme définitive. Il est élaboré par les fonctionnaires du directorat de l'Astronomie.

Le calcul du calendrier est rendu complexe par le caractère « lunisolaire » de l'année chinoise. En effet les douze mois lunaires totalisent 354 jours, au lieu des 365 jours de l'année solaire. Il est donc nécessaire de rajouter un 13e mois tous les trois ans (et un 14e tous les dix-huit ou dix-neuf ans). Un décalage progressif qui explique que le premier de

l’an chinois se situe entre le 20 janvier et le 20 février du système grégorien.

Les astronomes sont souvent étrangers, comme les Persans sous la dynastie mongole des Yuan. Après le père Schall, le Flamand Ferdinand Verbiest a l’honneur insigne de diriger l’Observatoire impérial.

Yongzheng n’est pas un empereur de transition

Les douze années de règne (1723-1735) de l’empereur Yongzheng constituent un bref intermède entre les périodes glorieuses de son père, Kangxi, et de son fils, Qianlong.

Son règne reste entaché d’un soupçon. Une méchante rumeur veut qu’il ait abrégé les jours de son père, pour prendre de vitesse les autres prétendants au trône. Beaucoup se demandent comment le nouvel empereur, qui a pour mère une simple servante du palais, a bien pu être désigné comme héritier par feu l’empereur. Ses premiers pas suscitent les interrogations. Il agit promptement pour éliminer de possibles rivaux, supprimant ou emprisonnant ses frères et oncles susceptibles de contester son accession au trône du Dragon. Il se débarrasse des puissants princes qui contrôlent les bannières. Soupçonneux à l’excès, il utilise des espions pour éliminer les opposants et entreprend d’expurger les histoires officielles susceptibles d’éclairer les conditions de son accession au trône.

Il ne faut pas le prendre pour un empereur de transition, compte tenu de la brièveté de son règne d’une douzaine d’années, entamé à 45 ans. Austère et consciencieux, travailleur, capable, intelligent (quoi qu’on en dise), c’est un homme de cabinet, plongé dans ses dossiers.

Conscient des germes de désunion de l’Empire, il s’attache à réformer l’administration afin de la rendre plus efficace et de lutter contre la corruption. Il s’entoure de lettrés Han, favorise l’art, tout en renforçant le contrôle militaire de la dynastie Qing. Yongzheng entreprend une importante et nécessaire réforme de la fiscalité, laquelle est héritée des Ming, dont bénéficiera son successeur, Qianlong. Il s’emploie à resserrer le pouvoir impérial en ramenant à lui toutes les décisions importantes. Il contrôle les fonctionnaires, les récompensant s’ils sont honnêtes. Il abolit les charges héréditaires, bridant ainsi le pouvoir militaire de l’aristocratie mandchoue. Son règne autoritaire est une période de paix et de prospérité.

Comme son grand-père, Shunzhi, Yongzheng est un fervent bouddhiste. En 1732, il transforme le palais de l’Harmonie, où il est né et a été élevé, le *Yonghe gong*, en temple bouddhique tibétain, le temple des Lamas, celui-là même que l’on visite à Pékin. À la différence de son père, il n’apprécie pas les missionnaires catholiques. Il envoie un placet au tribunal des Rites, stipulant : « Les Européens qui sont à la cour y sont utiles pour le calendrier, et y rendent d’autres services, mais que ceux qui sont dans les provinces sont de nulle utilité. Ils attirent à leur loi le peuple ignorant ; ils élèvent des églises où ils s’assemblent indifféremment, sans distinction de sexe, sous prétexte de prier. L’Empire n’en trouve pas le moindre avantage. »

Yongzheng se garde de désigner un de ses fils comme prince héritier. Mais son préféré est Hongli, à qui il confie diverses missions. Certains historiens avancent que le choix de Kangxi de faire de Yongzheng son successeur tient au fait qu’il apprécie particulièrement ce petit-fils, persuadé qu’il ferait un grand souverain.

L’empereur Yongzheng meurt brusquement en octobre 1735, âgé de 58 ans, au Yuanming yuan, succombant, semble-t-il, à un abus d’élixir de longévité prescrit par des prêtres taoïstes. Instruit par l’expérience, il a voulu garder secret le nom de son successeur. Le testament impérial

désignant le nouvel empereur est ainsi déposé dans une boîte scellée dissimulée dans le palais de la Pureté céleste de la Cité interdite. Il s'agit du prince Bao, Hongli, son quatrième fils, qui devient le quatrième empereur de la dynastie, sous le nom de règne de Qianlong.

Qianlong est le troisième des trois « despotes éclairés ».

Qianlong, acmé de la dynastie

En 1759, l'empire des Qing atteint sa plus grande dimension, peut-être le plus vaste au monde après l'Empire russe. Il couvre 13 millions de km^2, une taille qu'il n'avait jamais atteinte et qu'il ne retrouvera pas par la suite. (La Chine actuelle ne possède « que » 9,7 millions de km^2.) L'Empire englobe alors la Mongolie, l'île de Taiwan et des territoires qui appartiennent de nos jours à la Russie.

Contrairement à Kangxi, Qianlong n'a pas un tempérament frugal. C'est un bon vivant, amateur de toutes les belles et bonnes choses. Raffiné, il aime le luxe. Son règne représente un des quelques (et rares) âges d'or de l'histoire chinoise. Cet empereur est un des plus remarquables souverains qu'ait connus la Chine. Il en est également le plus célèbre. Antoine Gournay, dans l'ouvrage collectif *Chine impériale*, exprime le sentiment général : « La période de Qianlong est sans doute l'une des plus reconnues par la splendeur de sa production artistique qui devait meubler et décorer les palais impériaux, dont la Cité interdite et le palais d'Été, par exemple. Ainsi, le nombre d'œuvres d'art et d'objets produits pendant ses soixante années reste sans précédent et unique dans l'histoire de l'art chinois. »

L'empereur Qianlong va régner pendant un peu plus de soixante ans, de 1735 à 1796. À cette date, il choisit d'abdiquer en faveur de son quinzième fils, Jiaqing, par piété ancestrale en quelque sorte envers son grand-père vénéré, l'illustre empereur Kangxi, lequel a régné soixante et un ans, et

qu'il considère comme un modèle. En réalité, l'empereur âgé conserve tout le pouvoir, continuant à gouverner « derrière le rideau », jusqu'à sa mort trois ans plus tard, en 1799.

Nous connaissons bien Qianlong – en qui Voltaire voyait le « plus grand potentat qui soit dans l'univers » – car cet empereur a beaucoup fait pour qu'on se souvienne de lui. Il nourrit un penchant pour l'ostentation. Il attache le plus grand soin à son image pour la livrer en son temps à son peuple et la transmettre ensuite à la postérité. Nous disposons de nombreux portraits de l'empereur, dont certains sont du peintre jésuite italien Castiglione. Sans doute est-il un peu narcissique, adorant s'admirer en peinture, seul ou entouré de sa cour et de ses troupes, aimant voir ses exploits encensés et célébrés. Aujourd'hui, on dirait de Qianlong qu'il est un parfait « communicant ».

Charles Commeaux, après le parallèle obligé entre Kangxi et Louis XIV, fait la comparaison entre l'empereur Qianlong et notre Roi-Soleil : « Majestueux, fastueux, inaccessible, grand bâtisseur, mécène éclairé, Qianlong fait penser au Louis XIV des années de Versailles. Chez l'un comme chez l'autre, même sens de la grandeur, même égoïsme, même insensibilité, même passion pour les constructions[11]. »

Monté sur le trône à 25 ans, il a été soigneusement préparé au métier d'empereur par ses grand-père et père. Danielle Élisseeff nous en trace également ce portrait élogieux : « Il est certainement l'un des plus savants et les plus compétents souverains que la Chine ait jamais comptés. Excellent lettré, maîtrisant autant le chinois que le mongol, le mandchou et le tibétain, il se montre un calligraphe talentueux, un poète habile et un excellent connaisseur de l'histoire chinoise[12]. »

Qianlong dit s'être imposé dix « défis », qui ne sont pas minces : « Être heureux, vivre longtemps, régner longtemps, gagner des territoires, être généreux, en bonne santé, savant, avoir une importante production littéraire,

être le meilleur administrateur, et le plus célèbre parmi les empereurs. » Autant de paris réussis ? On peut le penser…

Le règne de Qianlong coïncide avec l'apogée de la dynastie. Rarement au cours de son histoire la Chine a été aussi prospère et aussi puissante. Un formidable développement économique et démographique caractérise la période. On assiste à une explosion de la population, ce qui ne manquera pas de poser un énorme problème au XIXe siècle, sous les règnes de ses successeurs. Tandis que la population de l'Europe passe de 144 millions d'habitants en 1750 à 193 millions en 1800, la Chine en compte pareillement 143 millions en 1750, mais 200 millions en 1762 et, surtout, 360 millions en 1812.

Qianlong complète et termine l'œuvre de Kangxi dans le domaine des conquêtes territoriales, en Asie centrale et au Tibet, lequel est reconquis en 1720 par le second et contrôlé définitivement en 1750. Le khanat de Dzoungarie (situé au nord des montagnes Célestes, Tianshan, incluant la vallée de l'Illi et les oasis du bassin du Tarim), qui regroupe une coalition de tribus mongoles occidentales, est quasiment détruit en 1755-1757. Au prix d'un génocide du peuple dzoungare, 600 000 personnes. La Mongolie occidentale, le Turkestan musulman, prend le nom de « Nouveaux Territoires » (*Xinjiang* en chinois). Le Xinjiang, avec ses 1 665 000 km^2 et ses 5 330 kilomètres de frontières, est bordé aujourd'hui par huit pays. Les rois et princes de l'Annam, de la Corée, du Siam, de Birmanie reconnaissent la puissance de l'Empire et viennent lui porter tribut. Cette vaste conquête marque la fin de l'entreprise d'expansion chinoise en haute Asie.

Des historiens étrangers contemporains présentent cependant la dynastie Qing comme une sorte d'empire colonial, expansionniste, militariste, exploiteur sur le plan fiscal et attentif à prévenir toute velléité d'autonomie ethnique.

Empereur des Arts et des Lettres

Le XVIIIe siècle marque l'apogée de la puissance et du rayonnement culturel des Qing. Ce siècle est l'un des âges d'or que connaît la Chine dans le domaine artistique et intellectuel.

Comme son grand-père, Qianlong apprécie les Grands Tours qui durent trois mois. Ces voyages dans le sud du pays, par-delà le fleuve Jaune, dans la basse vallée du Yangzi, sont destinés à se montrer ostensiblement à ses sujets et à se renseigner sur leurs soucis et problèmes. Entre 1751 et 1784, il entreprend, tout comme Kangxi, six de ces tournées d'inspection dans la région du Jiangnan (au sud du Yangzi) et vers la riche province du Zhejiang, hauts lieux de la culture chinoise. Ces grands voyages, qui se transforment en parties de plaisir, constituent une folie financière que Qianlong finira par regretter.

Si Qianlong a gardé la réputation méritée d'avoir été un grand empereur, c'est en raison de sa grande culture, de sa connaissance des Classiques[13] et de son remarquable encouragement aux Arts et Lettres. L'empereur, protecteur des arts, se veut fin lettré. Il compose plus de 40 000 poèmes et calligraphies et toutes sortes d'inscriptions. Il attire des artistes à la cour, dont les jésuites Castiglione et Attiret, qui travaillent dans les ateliers impériaux. Parmi eux, le pavillon aux Souhaits exaucés, lequel abrite les meilleurs peintres, sculpteurs, graveurs, horlogers mécaniciens. Signalons le précieux album *Les Dix Coursiers*, de Jean-Denis Attiret, des montures offertes à Qianlong par des chefs mongols et ouïgours[14]. Deux départements ont en outre connu une expansion particulière au XVIIIe siècle, celui de la verrerie et des émaux, et celui des horloges.

Mais sur le plan culturel, sa conduite n'est pas exempte de critiques. Certes, on lui doit la commande d'ambitieuses publications, dont une extraordinaire compilation d'œuvres connue sous le titre d'*Encyclopédie des quatre trésors*, qu'il confie à la bibliothèque impériale de Siku Quanshu

(bibliothèque des Quatre Trésors). Cette vaste entreprise englobe les quatre domaines classiques que sont les ouvrages canoniques, historiques, philosophiques et littéraires. Une somme placée sous la responsabilité d'un comité éditorial composé de 460 lettrés, qui rassemble 3 460 œuvres, copiées par pas moins de 4 000 érudits et copistes, réunies en 36 000 volumes. Il s'agit de surpasser l'encyclopédie de Yongle, composée au début de la dynastie des Ming, la plus grande encyclopédie de l'époque.

Cette entreprise, qui a le mérite de sauvegarder de nombreux écrits, donne aussi l'occasion à l'empereur de s'en prendre à certains opposants politiques. Elle permet d'exercer une véritable censure. Sur une liste de 11 000 ouvrages relatifs au passé, un tiers sont retenus à fin de publication. Les autres sont résumés, censurés partiellement ou dans de nombreux cas brûlés ou détruits. C'est ainsi que des dizaines de milliers d'exemplaires de livres, lesquels ont eu le malheur de déplaire aux censeurs impériaux, disparaissent.

Ce projet permet de mener une « chasse aux sorcières », une « inquisition littéraire », qui vise à éliminer les ouvrages non orthodoxes. En particulier ceux qui ont trait aux Mandchous, cette dynastie étrangère. Des milliers de lettrés sont bannis, emprisonnés, et même condamnés à mort, leurs familles déportées.

On ne saurait oublier cependant que sous le règne de Qianlong est écrit le plus grand, le plus célèbre des romans chinois, un roman de mœurs, *Le Rêve dans le pavillon rouge* (*Hong lou meng*), de Cao Xueqin (1715-1763). Unanimement reconnu comme un chef-d'œuvre de la littérature mondiale, il est pour les Chinois un des monuments de leur histoire culturelle. Ce roman-fleuve, écrit en langue vulgaire, raconte l'histoire d'une famille noble où une vieille et vénérable femme règne sur tout un clan d'enfants, de petits-enfants, de domestiques. La vie quotidienne y est décrite avec poésie dans tous ses détails, ainsi que les fêtes, les amours et les drames. Pour qui aimerait en savoir plus sur la vie quotidienne et le détail de la vie de cour

aristocratique dans la Chine impériale, cette longue lecture est instructive. Ce texte, malgré son caractère fictionnel, fourmille de détails et de notations concrètes et authentiques sur le mode de vie mené par les grandes familles et leurs idées dominantes durant la période concernée. On songe à la « Comédie humaine » de Balzac.

Castiglione, un peintre jésuite à Pékin

Castiglione, Lang Shining de son nom chinois, est un des artistes préférés des empereurs de la dynastie Qing au XVIIIe siècle. Le célèbre jésuite italien Giuseppe Castiglione (1688-1768), né à Milan, est arrivé à Macao en 1715, avant de s'établir à Pékin jusqu'à sa mort, après avoir servi trois empereurs. Les jésuites de Chine ont demandé qu'on leur envoie un artiste peintre pour la cour impériale. Il fait alors partie de la mission jésuite de Pékin, laquelle assiste l'empereur dans de nombreux domaines scientifiques, et aussi artistiques. Il déploie ses talents auprès des trois empereurs Kangxi, Yongzheng et Qianlong. Pendant ses cinquante et un ans de vie en Chine, Castiglione est peintre de la cour, où il jouit sans interruption d'une grande considération. Il reçoit des honneurs insignes, comme pouvoir porter l'habit de fonctionnaire impérial. Après sa mort, il sera promu au rang de mandarin, honneur rarissime pour un étranger.

Il initie les artistes chinois présents à la cour aux techniques picturales occidentales, en particulier le clair-obscur et la perspective. Mais ses toiles empruntent beaucoup aux pratiques traditionnelles chinoises. Il adapte en effet son style à la technique chinoise, peinture à l'eau sur rouleaux de soie.

Cette synthèse artistique fait qu'il est considéré comme le meilleur artiste de la cour. Il peint papillons, fleurs, arbres et animaux. Et surtout, en 1728, une œuvre monumentale, *Les Cent Coursiers*, un rouleau de soie de

huit mètres de long et un mètre de haut, représentant une centaine de chevaux, tous différents et représentés dans différentes attitudes.

Sous les Qing cependant, sous Kangxi et Qianlong, le portrait des empereurs devient un instrument de propagande interne. L'introduction à la cour des Qing, par l'intermédiaire des missionnaires occidentaux dans la seconde moitié du XVIIe siècle, de portraits de monarques européens modifie les choses. On remarque chez Qianlong un besoin très fort d'affirmation, d'autocélébration et d'autocommémoration.

Sous Qianlong, Castiglione se fait portraitiste, surtout de l'empereur (voir son portrait à cheval en armure cérémonielle), mais aussi de l'impératrice, de ses concubines et ses enfants. Il peint également des scènes de chasse et de guerre. Architecte, on lui doit les célèbres palais européens du Yuanming yuan.

Journée de l'empereur

L'agenda impérial quotidien de l'empereur est particulièrement chargé, d'autant que Kangxi, Yongzheng et Qianlong sont réputés pour avoir été des souverains particulièrement travailleurs.

Les empereurs Qing, lorsqu'ils résident à Pékin, se lèvent et se couchent tôt. Qianlong se réveille avant 5 heures du matin. Il consacre une heure aux soins de sa toilette. Cela consiste à s'humecter le visage et les mains avec de fines serviettes plongées dans une cuvette d'eau chaude. Puis viennent le coiffeur et le barbier.

Il prend une légère collation, un bol de soupe de nids d'hirondelles. Il se rend dans le pavillon chauffé du palais de la Pureté céleste pour un moment de lecture, à la lueur des bougies. Ou bien dans une salle chauffée du palais de la Nourriture de l'Esprit. Il prend son petit déjeuner entre 6 et 7 heures, tout en examinant les tablettes des princes de sang, ducs, ministres qui

demandent une audience. Il répond en annotant à l'encre rouge aux placets des fonctionnaires impériaux, puis il reçoit les mandarins du Grand Conseil pour régler les affaires courantes. À la fin de l'audience, l'empereur monte sur le trône pour recevoir les fonctionnaires nouvellement nommés ou mutés.

Il déjeune vers 2 heures de l'après-midi. Au cours du repas, il prend connaissance des rapports et placets présentés par le Grand Secrétaire et provenant des différents ministères et tribunaux et des gouverneurs de province. Le reste de l'après-midi se passe en promenade et détente dans le palais ou aux trois lacs des jardins de l'Ouest. À moins qu'il ne continue à s'occuper des affaires de l'État dont il ne saurait se dispenser. Son dîner a lieu vers 5 heures du soir. Puis il se retire dans ses appartements. « L'empereur est peut-être l'homme qui jouit en Chine du moins de liberté[15] », nous dit Mgr Favier.

L'empereur sort rarement de la Cité interdite. Mais il a pour habitude de se préserver des affaires de l'État en se retirant dans le pavillon Zhonghua au nord-est du palais, où il se retrouve avec ses ministres et favoris pour festoyer, boire de l'alcool et composer des poèmes. Les ministres sont assis à ses côtés selon l'ordre hiérarchique. Ils s'amusent à se passer des poèmes auquel chacun ajoute une ligne.

Ambassade de lord Macartney

La Cité interdite est à peine concernée par la fameuse ambassade britannique de lord George Macartney, en 1793 (laquelle nous est bien connue grâce à Alain Peyrefitte et son ouvrage *L'Empire immobile*, publié en 1989), car elle aboutit à Chengde, en Mandchourie, où se trouve alors l'empereur.

L’Angleterre lorgne le formidable marché potentiel que la Chine représente, alors que sa balance commerciale est déficitaire, à cause en particulier des importations de thé. Les navires de la Compagnie des Indes s’en retournent à vide vers l’Extrême-Orient, tandis qu’un flot ininterrompu d’argent-métal (les piastres espagnoles provenant des mines d’argent de Potosi, en Bolivie) se déverse en Chine.

Le roi George III estime que le moment est venu d’envoyer une grande ambassade dans l’Empire chinois, financée par la Compagnie britannique des Indes orientales (*East India Company*). Cette Compagnie, créée en 1600 et aux mains de riches et influents marchands britanniques, monte une ambassade chargée de cadeaux montrant ce que la révolution industrielle britannique est capable de produire en matière de produits modernes.

Accueillie à Pékin par le Premier ministre en titre, Heshen, elle prend aussitôt la route de la Mandchourie. La grande question tourne autour du rite obligé du fameux *kotow*, c’est-à-dire l’obligation de se prosterner par trois fois devant l’empereur (alors âgé de 83 ans) et de frapper humblement par trois fois également son front sur le sol. Macartney refuse d’exécuter le *kotow*, considérant que l’envoyé spécial du roi d’Angleterre n’a pas à s’humilier ainsi devant le Fils du Ciel.

Quelle erreur ! L’ambassade est un échec humiliant pour les Anglais. De plus, une fois déballés, les présents apportés avec elle par l’ambassade n’impressionnent nullement l’empereur et sa cour. Les cadeaux offerts à Qianlong, des produits manufacturés illustrant les capacités technologiques britanniques, le laissent indifférent. Qianlong ne se prive pas de tancer l’ambassadeur d’arrogante manière, avec cette réponse cinglante : « Je n’attache aucune importance à vos étranges et ingénieuses machines et je n’ai nul besoin des produits que fabrique votre pays […], nous n’avons besoin de personne. Retournez chez vous. Reprenez vos cadeaux[16]. »

L’ambassade de lord Macartney doit prendre piteusement le chemin du retour. C’était prévisible dès le départ. Le valet de pied de l’ambassadeur,

Aeneas Anderson, résume la situation : « En trois mois, voici toute notre histoire : nous entrâmes à Pékin comme des mendiants, et nous en partîmes comme des voleurs[17]. »

Fin de règne difficile

La dernière période du long règne de Qianlong est contestable, assombrie par la corruption, des insurrections paysannes (en particulier la rébellion du Lotus blanc en 1794, animée par des sociétés secrètes), des guerres trop lointaines, inutiles et coûteuses, des campagnes de répression contre les minorités rebelles.

Le glorieux et (trop) long règne de Qianlong se termine bizarrement et tristement, avec l'apparition d'un jeune et beau favori, Heshen (1750-1799), dont l'empereur curieusement s'entiche. On n'ose avancer le mot de sénilité…

En 1772, à 65 ans, il tombe sous le charme – ou plutôt l'emprise – d'un garde du palais qui l'impressionne par sa culture confucéenne. Très bel homme, séduisant, brillant, intelligent, Heshen a beaucoup de qualités. Il gagne rapidement la confiance de l'empereur, va de promotion en promotion et connaît une ascension météorique. Il cumule bientôt les postes officiels les plus importants. Dont celui de Grand Secrétaire. Heshen va dominer les quinze dernières années du règne de Qianlong. À tel point que l'on ne sait plus qui gouverne, de l'empereur ou de son favori.

Heshen, dénué de tout sens moral, de tout scrupule, fait preuve d'une cupidité effrénée. Il établit son pouvoir sur un système de corruption généralisée. Le favori du vieil empereur pratique un népotisme débridé, installant les membres de sa famille à des postes importants. Il réussit même à marier son fils à la fille préférée de l'empereur. À la fois ministre des Finances et ministre des Affaires militaires, il est bien placé pour tirer de

ces postes des revenus exorbitants. L'Empire est mis en coupe réglée par l'indélicat courtisan.

Après la disparition de Qianlong, en 1799, dans le palais de la Nourriture de l'Esprit, son fils et successeur, Jiaqing, n'a rien de plus pressé que de faire arrêter Heshen et de le contraindre au suicide. Ses biens personnels sont estimés au bas mot à 800 millions de taels, alors que le revenu annuel de l'État est de 70 millions de taels.

L'historien américain Jonathan Spence se pose la question que tout le monde se pose. Dès cette époque, les rumeurs ont fleuri sur le type de relations que pouvaient entretenir l'empereur et son favori. Qianlong n'était nullement homosexuel, ni même bisexuel. Son penchant pour les femmes, tout au long de sa vie, est exclusif. Pourtant la *vox populi* fait état d'une liaison sexuelle avec son favori. Cette question reste un mystère.

Jonathan Spence porte ce jugement en demi-teinte, pour ne pas dire négatif, sur la personnalité complexe de Qianlong, qui reste malgré tout un très grand empereur : « C'est celle d'un homme qui a été trop adulé et qui a trop peu réfléchi, de quelqu'un qui a joué pour la galerie sa vie publique, confondant la grandeur et la réalité, cherchant une confirmation et un encouragement pour ses actions, même celles qui relevaient de la routine, et peu porté par sa nature à prendre des décisions difficiles ou impopulaires[18]. »

René Grousset conclut tristement de son côté : « La décomposition de la vieille Chine est commencée. Et de fait, cette décadence inéluctable se poursuivra pendant tout le XIXe siècle. Elle conduira, un peu plus de cent ans plus tard, à la disparition non seulement de cette dynastie, mais aussi du régime impérial[19]. »

1. Jacques Gernet, *Le Monde chinois*, *op. cit.*, cf. chap. 2, p. 413-432.

2. Charles Commeaux, *La Vie quotidienne en Chine sous les Mandchous*, Paris, Hachette, 1970, p. 132.

3. Jean-Paul Desroches, chapitre dans *Kangxi Empereur de Chine*, p. 45 et aussi p. 43-49.

4. Jonathan D. Spence, *The Emperor of China, Self Portrait of Kang-Hsi*, 1974.

5. In *La Cité interdite. Vie publique et privée des empereurs de Chine*, catalogue du musée du Petit Palais, 1996-1997.

6. Charles Commeaux, *La Vie quotidienne*…, *op. cit*., p. 27.

7. Père Le Comte, cité par Charles Commeaux, *ibid*., p. 129.

8. Marianne Bastid-Bruguière, cf. chapitre « Le palais sous les Qing », dans *La Cité interdite* (musée du Petit Palais), p. 63.

9. Voir *Mémoires concernant les Chinois*, par les missionnaires de Pékin, tome neuvième, p. 65-66, édité en 1783.

10. Chateaubriand, *Le Génie du christianisme*, part. 4, livre 4, chap. III « Missions de la Chine », Garnier, p. 444.

11. Charles Commeaux, *La Chine et les invasions. Du* XIII[e] *siècle à 1912*, p. 96-97.

12. Danielle Élisseeff, *Histoire de l'art. La Chine des Song (960) à la fin de l'Empire*, p. 85.

13. Par textes dits Classiques, il faut entendre le *Livre des Odes*, le *Livre des Documents*, le *Livre des Mutations*, le *Livre des Rites*, les *Annales des Printemps et Automnes*.

14. Mgr Alphonse Favier, *Péking. Histoire et description*, 1902, p. 31.

15. Mgr Alphonse Favier, *Péking. Histoire et description*, *op. cit*., p. 34.

16. Cité par Alain Peyrefitte, *L'Empire immobile, ou le choc des mondes*, Paris, Fayard, 1989, p. XII.

17. Aeneas Anderson, *Relation de l'ambassade de lord Macartney à la Chine*, Paris, an IV, p. 235.

18. Voir le catalogue de l'exposition *La Cité interdite au Louvre*, 2011, p. 160-165.

19. René Grousset, *Histoire de la Chine*, Fayard, p. 359.

11

Femmes de Qianlong

Le jour où Qianlong accède au trône en 1735, il se trouve déjà entouré d'une nombreuse famille : six belles-mères, sa propre mère, huit épouses, trois fils et une fille. Des années plus tard, il a eu davantage d'épouses et d'enfants et marié ses fils et filles. Le nombre des femmes appartenant à la famille impériale sera rarement inférieur à une trentaine et supérieur à une cinquantaine. Le bureau de la Maison impériale, le *Neiwufu*, est en charge de tout ce petit et grand monde, responsable de tous les aspects de sa vie quotidienne. La Maison impériale emploie alors 2 000 eunuques et de 200 à 300 suivantes et servantes.

Qianlong a eu une bonne quarantaine d'épouses, ce qui fait de lui l'empereur le plus souvent marié de la dynastie, après son grand-père, Kangxi. Qianlong est ainsi le deuxième plus grand polygame des Qing – après Kangxi et ses 79 épouses. Il a eu sa dernière fille à l'âge de 65 ans.

Sa mère (Chongqing), les impératrices et les épouses de l'empereur comptent parmi les femmes de Qianlong. Les empereurs peuvent avoir plusieurs épouses. Elles ne sont pas des concubines, mais des épouses en titre (*consort* en anglais), légalement mariées, à l'inverse des concubines, lesquelles se situent à un rang inférieur.

Cela n’empêche pas Qianlong de s’intéresser aux courtisanes et autres femmes de condition modeste ou de basse extraction. Il ne fait aucun doute qu’il aimait les femmes et la compagnie féminine. Il s’est donc marié de nombreuses fois au cours de sa longue et saine existence. Ses épouses sont pour la plupart issues des familles des bannières mandchoues et mongoles. Elles sont parfois chinoises Han appartenant aux bannières chinoises, et également d’origine coréenne.

Le rôle des impératrices est resté déterminant au cours des siècles, en raison de leur importance dans la gestion de la cour intérieure, en particulier du harem. Les dames du palais, les femmes du second rang, les servantes, les eunuques, chacun y possède une habitation spéciale. Pour recruter tout ce personnel, l’impératrice douairière, à des époques déterminées, fait rassembler les jeunes filles appartenant aux familles mandchoues, et choisit celles qui lui paraissent aptes au service qu’elle leur destine.

Sous les Ming et les Qing, la hiérarchie du harem est simple avec, derrière l’impératrice en titre, maîtresse du harem impérial, huit titres principaux : épouse principale, Huang Guifei (précieuses favorites impériales, au nombre de deux), Guifei (précieuses favorites, une), Fei (favorites, quatre). Ces femmes entrent dans le harem accompagnées de rituels domestiques. Les autres concubines, celles des derniers rangs, Pin (concubines, six), Guiren (précieuses personnes), Changzai, Dayin, sont choisies parmi les dames de cour.

Après le décès de l’empereur, toutes ses épouses demeurent au palais, chacune dans un appartement particulier.

« La vie du sérail n’a rien de folâtre, constate l’historien des Qing Charles Commeaux. Enfermées dans les palais, loin de leur impérial maître, désœuvrées, contrôlées par le personnel, elles mènent une existence vide et, au moins sous les Grands Empereurs, privées de la diversion des intrigues. Honneur certes d’accéder au harem, mais honneur payé de contraintes et d’ennui[1]. »

Une longue tradition chinoise veut que « les femmes ne doivent pas gouverner ». Sous les Ming, les impératrices et les épouses de l'empereur n'ont pas d'histoire personnelle, consignée dans les documents officiels et les archives de la cour impériale. Hongwu, le fondateur de la dynastie, a enjoint ses successeurs d'éviter d'épouser des filles de bonne famille, nanties d'une puissante parentèle et de frères et cousins encombrants, tentés d'interférer dans les affaires de l'État et de profiter indûment de la promotion prestigieuse de leur fille, sœur ou cousine devenue impératrice. Il a en mémoire les précédents historiques regrettables sous les dynasties Han et Tang.

Pour ces raisons, l'impératrice sous les Qing détient un pouvoir rituel dû à sa position et bénéficie de davantage de titres que les autres épouses. Cependant, une impératrice des Qing est moins protégée et moins puissante que sous les Ming. Il est par exemple défendu à une impératrice ou à une épouse impériale de conserver des relations directes avec sa famille. Et elles ne doivent pas recevoir de cadeaux de l'extérieur. De plus, l'empereur reste libre de ne pas remplacer une impératrice décédée, laissant ainsi la place vacante, pour des raisons de convenance personnelle ou politique.

Un livre d'art récent, *Empresses of China's Forbidden City, 1644-1912*, nous en apprend beaucoup sur les impératrices de la dynastie, concernant leur rôle dans la Cité interdite. Un rôle resté quasiment sous silence sur l'existence et l'influence de ces femmes possédant parfois de fortes personnalités. Les sceaux dont elles disposent indiquent leur autorité. Hautement respectées, elles sont très puissantes. Leur vie est sans doute très active.

Surtout, les objets qui leur sont destinés, usuels et décoratifs, les œuvres d'art accrochées dans leurs appartements, les splendides tenues qu'elles arborent dans leurs portraits officiels témoignent de leur rang social et du pouvoir qu'elles détiennent. Leurs chaussures élevées et leurs chaussons ornés indiquent leur statut de Mandchoues ou Mongoles. Détail surprenant :

les femmes mandchoues, ayant conservé l’usage des grands pieds, ont inventé la mode des chaussures « surélevées », avec un haut talon et une semelle identique, ce qui fait qu’elles imitent ainsi les Chinoises aux pieds bandés, avec leur démarche chancelante… Ces socques rappellent les *geta* des geishas japonaises.

Malgré la structure patriarcale de la dynastie Qing, quelques femmes émergent pour avoir joué un rôle important dans l’histoire. L’impératrice, de par son titre et sa fonction, continue de diriger les affaires de la cour intérieure et est susceptible d’exercer une influence sur l’empereur. Elle est de ce fait considérée comme la « mère de l’Empire ».

L’impératrice douairière Xiaozhuang (Bumbutai, 1613-1688), au début de la dynastie, et bien plus tard l’impératrice douairière Cixi (1835-1908), tout à sa fin, ont directement influencé le règne de certains monarques et joué un rôle notable dans le cours de l’histoire. De nombreuses œuvres d’art (portraits notamment) et documents historiques des collections des musées du Palais impérial attestent de leur existence et de leurs goûts artistiques.

L’empereur Qianlong a donc eu au total quarante-quatre épouses, toutes avec des rangs différents. L’histoire n’a retenu que celles qui lui ont donné des enfants, soit onze d’entre elles (trois impératrices, trois épouses impériales, deux épouses, deux concubines), mères de vingt-sept enfants (dix-sept fils et dix filles).

Impératrice douairière Chongqing

Honorer sa mère est un devoir pour un empereur. La piété filiale reste une vertu appréciée à la cour. L’empereur Qianlong n’a cessé d’afficher sa dévotion envers sa mère, l’impératrice Chongqing, devenue impératrice douairière Xiaosheng Xian à titre posthume. Chongqing (1693-1777) est entrée comme simple servante à la cour à l’âge de 11 ans. Elle fait bientôt

partie du harem du futur empereur Yongzheng (règne, 1722-1735). Sept ans plus tard, elle donne naissance à un fils, Hongli, le futur empereur Qianlong.

Celui-ci la tient en haute estime et la consulte souvent pour ses conseils. Chongqing fait l'objet de toutes les attentions de son fils, jusqu'à sa mort, l'accompagnant dans quatre de ses six Grands Tours dans le Sud, et dans trois de ses cinq visites officielles aux fameux monastères bouddhistes du mont Wutai (*Wutai shan*), la « montagne aux cinq terrasses », une des quatre montagnes sacrées du bouddhisme en Chine, dans le Shanxi, et aussi à Qufu, lieu de naissance de Confucius, dans le Shandong. (Curieusement, la Chine n'est devenue un État confucéen orthodoxe que sous la férule d'une dynastie non chinoise.) Qianlong, autant que possible, lui rend visite chaque matin pour s'enquérir de sa santé. Il la comble de cadeaux lors de son anniversaire et organise des festivités pour le célébrer. Il s'agit aussi pour l'empereur, à travers ces manifestations publiques de piété filiale, d'assumer son rôle de fils modèle et de montrer l'exemple.

La piété dont fait preuve l'impératrice douairière envers le lamaïsme tibétain frise la bigoterie. Elle aurait commis l'erreur de choisir Ula Nara pour être la deuxième impératrice de son fils, Qianlong. (Voir *infra*.)

Dame Fuca, impératrice Xiao Xian

Dame Fuca (son nom de bannière, 1712-1748) est la première femme de Hongli, le futur empereur Qianlong. Marié à 17 ans, il est devenu père à 18. Mince, belle et raffinée, Dame Fuca est adorée par son mari. Mariée en 1727, elle devient impératrice en 1736, sous le nom de Xiao Xian, lorsque son mari accède au trône. Elle s'installe au palais de l'Éternel Printemps (un des six palais de l'Ouest). La fiction et la littérature populaires se sont

emparées de son personnage, en en faisant un modèle de vertu, prisé des séries télévisées.

En 1738, elle perd un premier fils, le prince couronné, victime de la variole. Ce qui la laisse anéantie. Mais elle continue à jouer un rôle exemplaire, en tant que maîtresse de la cour intérieure.

Les annales des Qing la disent respectée pour sa douceur et sa vertu. Elle prend soin de l'empereur et des occupants du Palais impérial. Elle accomplit parfaitement ses devoirs d'impératrice et veille à ce que les rites confucéens soient respectés. L'empereur, de son côté, la chérit et célèbre ses qualités. Elle n'est pas dépensière, et son train de vie n'a rien de luxueux. Au lieu de porter des bijoux, des perles et du jade, elle se contente d'arborer dans sa chevelure des fleurs artificielles.

Dame Fuca s'applique par ailleurs à restaurer le rite de la sériciculture, lequel date de la dynastie des Zhou (environ mille ans avant notre ère). Un autel dédié à la culture de la soie est élevé en 1744 à son initiative, au nord-est du lac Beihai (la mer du Nord). Chaque printemps, l'impératrice convie les femmes du palais à participer à ce rite en faveur du mûrier et de l'élevage des vers à soie dans un vaste enclos situé au nord-ouest de Pékin. On peut considérer ce culte comme le pendant féminin des cérémonies accomplies par l'empereur à l'autel de l'Agriculture (lequel jouxte le temple du Ciel), où les empereurs enfilent des vêtements de paysan pour exécuter les rituels annuels de sacrifices afin d'avoir une récolte abondante.

En 1746, l'impératrice Xiao Xian donne de nouveau naissance à un fils, sur qui Qianlong fonde de grands espoirs, le sacrant prince couronné peu après sa naissance. Mais il meurt prématurément, toujours pour cause de variole. Une maladie responsable de la majeure partie de la mortalité infantile de l'époque. Sa mort brise une fois de plus le cœur de sa mère, qui devient dépressive et voit sa santé se détériorer.

Trois mois après le décès de son bébé, l'impératrice Xiao Xian tombe gravement malade et meurt à bord du bateau qui ramène l'empereur à

Pékin, après une inspection dans le Shandong. Ses funérailles sont grandioses. Son mari est terriblement affecté. Quand il apprend que deux de ses fils ne respectent pas le deuil de l'impératrice, il publie un décret leur interdisant l'accès au trône. Les hauts fonctionnaires de la cour qui se sont fait couper les cheveux, pratique interdite en période de deuil, sont gravement punis ou exécutés.

Concubine Rong Fei

La fameuse Rong Fei (1734-1788), une musulmane d'origine turque originaire du Xinjiang, qui appartient à la minorité ouïgoure, est devenue une des favorites de l'empereur. Elle rejoint le harem impérial en 1760. Ni mandchoue ni chinoise d'ethnie Han, son éducation et sa vie diffèrent de celles des autres femmes et concubines de l'empereur. La légende, véhiculée par les films et les séries télévisées, qui en font la « concubine parfumée » (*Xiang Fei*), n'est qu'une pure fiction littéraire, laquelle n'a rien à voir avec la réalité historique.

Rong Fei est issue d'un important clan ouïgour, lequel a aidé Qianlong à réprimer diverses rébellions. Très belle, elle a 26 ans et a déjà été mariée lorsqu'elle intègre la cour impériale, avec l'approbation de l'impératrice douairière. Peu après, elle monte en grade et devient concubine, avant de devenir épouse. Elle ne progresse plus dans la hiérarchie du harem, mais sa situation continue de s'affirmer au sein du palais.

Rong Fei accompagne l'empereur lors de son quatrième Grand Tour dans le Sud. Il la couvre de cadeaux durant ce voyage, sceptres porte-bonheur *ruyi*, vaisselle d'agate, bijoux, mets exotiques. Il l'installe dans un pavillon, le Bao Yue, décoré selon les goûts de l'intéressée, tout au sud de la Cité interdite, proche de la communauté musulmane. Elle y dispose d'une cuisine avec des chefs musulmans qui lui préparent des plats

ouïgours, des tailleurs originaires de sa province et d’autres serviteurs musulmans. L’empereur ordonne la construction d’une mosquée, visible du pavillon. On peut supposer que les raisons de la faveur impériale étaient aussi politiques, pour se concilier les territoires nouvellement acquis.

Ce pavillon Bao Yue constitue l’entrée principale de Zhongnanhai, qui abrite aujourd’hui le siège du gouvernement de la République populaire de Chine.

Impératrice Ula Nara

Née en Mandchourie, l’impératrice Ula Nara (son nom de clan, 1718-1766) est la seconde épouse de Qianlong, avec le rang d’épouse impériale. À la mort de Xiao Xian (Dame Fuca), l’impératrice douairière Chongqing désigne alors Ula Nara pour la remplacer comme impératrice, à la fin de la période de deuil. Un choix qui devait s’avérer regrettable. Son portrait montre une ravissante jeune personne, au visage ovale.

Une célèbre peinture sur soie de Castiglione représente Ula Nara en cavalière mandchoue, au galop de sa monture, tendant une flèche à l’empereur Qianlong lors d’une chasse au cerf. En 1750, Ula Nara accompagne l’empereur Qianlong dans une tournée dans plusieurs villes du sud de la Chine. À leur retour, elle est officiellement intronisée comme nouvelle impératrice. Elle donne naissance au douzième fils de l’empereur, Yongqi.

En 1765, l’impératrice accompagne Qianlong lors de sa cinquième visite en Chine du Sud. Le début du voyage se passe bien, l’anniversaire de l’impératrice est célébré à Hangzhou. Puis, mystère, elle n’apparaît plus en public. En fait, elle a été renvoyée prestement à Pékin par voie d’eau, sur ordre de l’empereur, lequel continue son voyage.

Que s’est-il passé ? Pourquoi ce drame intime ? Certaines archives de l’époque, peu fiables, laissent entendre qu’Ula Nara serait tombée en disgrâce pour s’être coupé les cheveux. Soit. Un acte grave. Selon la coutume mandchoue, l’impératrice n’est autorisée à se couper les cheveux qu’en cas de décès de l’empereur ou de l’impératrice douairière. Ce grave faux pas, ce geste inexplicable, sonne comme un défi à l’encontre de l’empereur et de sa mère.

Elle est punie. Qianlong restreint à deux le nombre des servantes de l’impératrice, ce qui correspond au nombre des serviteurs des épouses de rang inférieur. Dame Ula Nara meurt à l’âge de 48 ans. L’empereur, alors en train de chasser à Mulan, en Mandchourie, dépêche leur fils Yongqi au Palais impérial. Qianlong ordonne que les funérailles d’Ula Nara soient ostensiblement rabaissées à celle d’une noble épouse impériale. De la même manière, elle n’aura pas droit à son propre mausolée, ni même à une pierre tombale. Sa mort n’est pas enregistrée dans l’histoire officielle.

On a beaucoup glosé sur la « provocation capillaire » d’Ula Nara. On raconte que l’impératrice aurait violemment reproché à l’empereur d’avoir convié à Hangzhou des courtisanes à bord du bateau impérial. Une récente œuvre de fiction, un film de Charles de Meaux (avec l’actrice Fan Binbing et Melvil Poupaud, en 2017), laisse entendre que l’héroïne se serait fait couper les cheveux dans un acte suicidaire, une sorte de « suicide social », après avoir commis un adultère…

Dun Fei, coupable de meurtre

En 1778, une épouse de quatrième rang, Dun Fei, est reconnue coupable d’avoir battu à mort une servante. Cet homicide constitue une grave violation du code mandchou, mais elle est condamnée par l’empereur à une peine légère et retrouve bientôt son rang. Cette clémence s’explique par le

fait que Dun Fei est la mère de la fille préférée de Qianlong, la dixième princesse, Hexiao, tout juste âgée de 15 ans, et destinée à épouser le Grand Conseiller Heshen, le favori de l'empereur.

Dame Wei, impératrice Xiaoyi à titre posthume

Qianlong n'a pas remplacé immédiatement Ula Nara après sa disgrâce et sa mort. Dame Wei (1727-1775) est une des femmes de Qianlong, morte à 47 ans à la Cité interdite. Elle est restée dans l'histoire comme la mère de l'empereur Jiaqing (règne, 1796-1820), le successeur de Qianlong.

Entrée dans la Cité interdite comme dame d'honneur de l'empereur Qianlong, elle gravit tous les rangs du harem : « Noble Dame Wei », (6e rang en dessous de l'impératrice) ; « Concubine Ling », (5e rang) ; « Consort Ling » (4e rang) ; « Noble Consort Ling », (3e rang). C'est alors qu'elle donne naissance au quinzième fils de l'empereur, Jiaqing. Elle poursuit son ascension : « Noble Consort impériale » (2e rang). Au total, Dame Wei a donné trois filles et quatre fils à l'empereur.

Parvenue au 2e rang de la hiérarchie du harem, elle occupe le rang le plus élevé parmi les épouses de l'empereur. À ce titre, elle est chargée du harem, et occupe en quelque sorte les fonctions d'impératrice sans en porter le titre. Mère en 1760 du futur empereur Jiaqing, elle accompagne Qianlong lors d'un voyage au mont Tai, à Chengde et dans les provinces du sud de la Chine. Dame Wei meurt en 1775 et reçoit le titre de « Noble Consort impériale Lingyi » à titre posthume.

En même temps qu'il annonce son abdication, Qianlong élève Dame Wei au titre d'impératrice Xiaoyi, tandis que Jiaqing honore sa mère en

1799 du titre posthume d'impératrice Xiaoyichun. Une promotion ultime bien méritée.

1. Charles Commeaux, *La Vie quotidienne…*, *op. cit.*, p. 125.

12

Vie quotidienne

À l'inverse de Versailles, les rituels chinois se passent à l'abri des hauts murs « violets et rouges » de la Cité interdite, la bien nommée.

La vie de tous les jours à la Cité interdite n'est pas bien connue, en particulier celle de la famille impériale qui ne filtre jamais. Les volumineuses annales impériales sont quasiment muettes. Les textes et documents historiques s'efforcent d'étendre un voile – pudeur et secret obligent – sur la vie personnelle des empereurs Qing, des impératrices et des concubines impériales, ce qui contribue passablement à leur aura et à leur mystère. Les lettrés qui écrivent l'histoire officielle ne sont pas intéressés par les multiples aspects, pourtant instructifs et révélateurs, de ce qui se passe au quotidien dans le Palais impérial.

De nombreuses histoires non officielles, des romans, des pièces de théâtre et des films ont vu le jour depuis la révolution de 1911, concernant les vies de ces personnalités impériales, mais beaucoup relèvent de l'imagination de leurs auteurs, sans souci de la vérité historique.

Bref, il s'agit d'un aspect considéré comme subalterne, accessoire, sans importance. Mais les recoupements et recherches pointues rassemblés par les historiens contemporains (surtout chinois) permettent cependant de s'en faire une idée.

L’aide des gros catalogues (en anglais le plus souvent), publiés à l’occasion de plusieurs expositions publiques, est précieuse. On y trouve une multitude de photographies révélatrices, accompagnées de textes éclairants. Il en va ainsi de l’ouvrage *Daily Life in the Forbidden City*, traduit du chinois en 1988, un catalogue de la British Library. Ce précieux ouvrage traite de nombreux sujets : les rites et cérémonies solennelles qui se déroulent au palais, la manière dont les souverains, par ailleurs occupés par une myriade d’activités annexes, conduisent l’administration de leur empire, ainsi que l’organisation de la vie quotidienne. Mais aussi les activités culturelles qu’ils animent, les coutumes et croyances entretenues par la Maison impériale et bien d’autres aspects de la vie de cour.

Les catalogues d’exposition (voir Bibliographie) contiennent de multiples photographies de l’intérieur de certains pavillons et palais latéraux de la Cité interdite, meubles (coiffeuses, boîtes à maquillage et à bijoux), objets de toilette et de première nécessité, peignes et miroirs. Toutes ces représentations témoignent d’un luxe peu commun. Même les grandes cuvettes en laque rouge, en forme de baignoire, qui servent pour la toilette.

Les commodités, en étain ou en argent, sont constituées d’un récipient amovible surmonté d’un coussin adéquat. Ces chaises percées et autres pots de chambre, avec ou sans couvercles, en bois, porcelaine, argent ou métal doré, sont transvasés de leur contenu dans des récipients vidés dans les fossés extérieurs.

Dames de cour et servantes

Les mères de Yongzheng, Qianlong et Jiaqing sont des concubines issues des dames de cour. Le titre de « dame de cour » recouvre plusieurs hiérarchies, tout comme le titre « concubine », réparties en plusieurs rangs.

Il existe les « dames d’honneur », les « dames d’atour », les « suivantes », ou les « servantes subalternes ». Les dames de cour, au nombre de 900 sous les Ming, ne sont plus que 400 à 500 en 1710, environ 300 en 1768 et moins de 200 à la fin du XIXe siècle.

On connaît mal leurs conditions de vie, car les ouvrages historiques officiels ne les mentionnent jamais. On sait tout juste que le personnel féminin, les « dames du palais », est recruté tous les trois ans. On ne sait trop si on doit les qualifier de dames de compagnie ou de servantes.

Les Japonais peuvent s’enorgueillir d’avoir le célèbre récit *Le Dit du Genji*, de Murasaki-Shikibu, une dame de compagnie à la cour impériale de Heian, l’actuelle Kyoto ; le premier roman psychologique au monde, qui date du tout début du XIe siècle. Et aussi les délicieuses *Notes de chevet* de Sei Shonagon, autre dame d’honneur du palais, à la même époque. Rien de tel en Chine, rien de tel dans la littérature chinoise.

Nous disposons toutefois depuis quelques années d’un témoignage tardif exceptionnel, les *Mémoires d’une dame de cour dans la Cité interdite*, de Jin Yi, traduits du chinois en 1993 (Éd. Philippe Picquier). Il s’agit de l’unique document qui nous permette aujourd’hui de pénétrer dans ces arcanes. (Voir *infra*.) À moins d’oser se lancer dans la tradition littéraire chinoise, que l’on retrouve dans les célèbres textes classiques que sont les *Hongloumeng*, *Le Rêve dans le pavillon rouge*, de Cao Xueqin, ou dans le *Jing Ping Mei* (*Fleur en fiole d’or*), pour avoir une idée de la vie quotidienne de la haute société à l’époque de la Cité interdite.

Sous les Qing, l’intendance de la Cité interdite passe tout entière sous la coupe de la Maison impériale. À elle de gérer notamment son « capital humain », femmes, eunuques, dames de cour et servantes. La Maison impériale établit la liste des jeunes Mandchoues et Mongoles âgées de 13 à 15 ans qui, n’appartenant pas au clan impérial, sont susceptibles d’y entrer.

Le recrutement annuel des dames du palais est limité aux filles de condition modeste, issues des trois bannières impériales résidant à Pékin.

Âgées de 13 ans, elles sont affectées à un service plus ou moins humble, selon leurs apparence et condition. À 18 ans, elles rentrent dans leur famille pour se marier, nanties d'un petit pécule.

Les nourrices sont privilégiées, gratifiées d'un salaire élevé. Elles restent en général plusieurs années au palais. Elles sont condamnées à ne manger que de la viande ou du poisson bouilli, sans même pouvoir y ajouter une pincée de sel ou une cuiller de sauce de soja. Elles ne boivent que de l'eau plate. Leur vie est infernale mais leur lait délicieux, nous dit Dan Shi dans les *Mémoires d'un eunuque dans la Cité interdite*[1].

Tout dans l'existence et la vie quotidienne de la cour est soumis aux prescriptions des rites et usages, les gestes, le langage, le vêtement, les objets. On ne peut s'adresser à l'empereur et ses épouses ou les écouter qu'à genoux, la tête inclinée. Pour leur tendre le moindre objet, on doit adopter la même position, le présenter à deux mains et le poser devant eux sur une table. Pour s'agenouiller, il faut d'abord mettre le genou gauche sur le sol et prendre soin que la natte reste au milieu du dos. On doit marcher sans bouger la tête, on ne peut rire qu'en silence, les lèvres mi-closes. Aucun cri ou éclat de voix n'est permis. Les dames du palais doivent dormir en chien de fusil. Allongées sur le dos, elles auraient été face au Ciel, acte sacrilège… Etc.

Le père Louis Le Comte nous dit que le nombre des femmes ou des concubines de l'empereur ne nous est pas connu, parce qu'il est trop élevé et qu'on ne les voit jamais : « À peine ose-t-on s'informer de ce qui les regarde. Ce sont des filles de qualité que les mandarins des provinces choisissent et, dès qu'elles sont dans le Palais, elles n'ont plus de communication avec leurs parents, pas même avec leur père. Cette solitude forcée et continuelle (car la plupart ne sont pas connues de l'empereur), les intrigues qu'elles font jouer pour s'en faire connaître, la jalousie qui y règne et qui répand les soupçons, l'aversion, la haine dans tous les esprits les rendent presque toutes malheureuses. »

Le Comte ajoute : « Parmi celles qui ont l'avantage de plaire, on en choisit trois qui portent la qualité de reines. Celles-ci sont fortement distinguées des autres : elles ont chacune un appartement séparé, une cour nombreuse, des suivantes, des dames d'honneur[2]. »

En dehors des épouses et concubines, quantité de servantes habitent le palais. Leur condition n'est pas enviable. Elles sont recrutées tous les ans par la Maison impériale à l'âge de 13 ans, où un bureau spécial est chargé de leur trouver une affectation dans les différents palais selon leur éducation, pour s'occuper des besoins quotidiens de l'impératrice et des concubines impériales. Leur nombre, entre douze et deux, dépend du rang de leur maîtresse. Mais il peut être plus élevé. Elles n'ont pas davantage le droit de voir leur famille, et leurs parents ne sont pas autorisés à leur rendre visite.

À 25 ans, elles quittent le Palais impérial pour se marier. Elles vivent dans de petites pièces, et leur conduite est dictée par des règles strictes de maintenance. Elles sont parfois battues à mort, tandis que d'autres, maltraitées, deviennent physiquement malades ou perdent la raison, et sont dès lors renvoyées. Comme les eunuques, certaines se suicident, lasses d'endurer les mauvais traitements. Il est parfois difficile de distinguer le statut des dames de cour et celui des simples servantes.

Code vestimentaire

À chaque dynastie correspond un code vestimentaire. Sous les Ming, le code d'habillement des Yuan est aboli, avec ordre de se conformer aux nouveaux usages. La robe redevient le costume de prédilection.

Avec les Qing, les Chinois sont contraints de se plier aux costumes et coutumes mandchous. La coupe ample des anciennes robes des Ming est modifiée avec des vêtements plus près du corps. Fruit d'un politique initiale

de ségrégation entre Mandchous et Chinois, les princes et les nobles sont invités à ne pas adopter les modes vestimentaires (et la langue) des Chinois pour éviter la perte de l'identité nationale. Abahai (Huang Taiji, règne, 1636-1643), un des premiers empereurs de Chine du Nord, considérait les règles relatives à l'habillement comme étant fondamentales pour la stabilité de son pays. Selon lui : « La cavalerie et les archers sont les deux atouts fondamentaux de notre pays, et les règles instaurées quand les Qing ont été fondés ne doivent pas être modifiées. »

L'empereur Qianlong a dit estimer que les dynasties Liao, Jin et Yuan n'ont pas duré longtemps parce qu'elles n'ont pas conservé leurs vêtements traditionnels, mais emprunté le style des Han et des Tang en matière d'habillement. Considérant que le danger pour les Qing était réel, Qianlong s'est efforcé de perpétuer les coutumes vestimentaires des Mandchous, maintenues par ses ancêtres. Même s'il les a quelque peu adaptées.

Le costume des Qing – changements de dynastie, de mœurs et de coutumes obligent – est bien différent de celui des Ming. Celui-ci présente une plus grande richesse de motifs et de nombreuses broderies. Il s'agit bien entendu d'une influence mandchoue.

Hommes et femmes portent différents types de robes, relativement larges et amples, nous dit le sinologue Damien Chaussade. Les hommes portent une veste sans manches par-dessus la robe et une chemise, ainsi qu'un pantalon en dessous. Les femmes empilent également différentes couches ; leurs robes sont cependant plus ornées, et les plus raffinées d'entre elles sont parées de riches brocarts.

Comme dans de nombreuses sociétés, l'habit en Chine traduit la position sociale. *The British Museum Book of Chinese Art* consacre plusieurs pages à l'art de s'habiller, lequel est par ailleurs un gage élaboré de civilisation. La manière de s'habiller joue un rôle essentiel dans la vie de chacun des occupants de la Cité interdite, et les empereurs en sont la première illustration. Les catalogues d'exposition contiennent de nombreux

portraits en pied des empereurs, impératrices et concubines impériales de la dynastie des Qing. Dont bien sûr ceux de Kangxi, Yongzheng et Qianlong. Ils sont remarquables par la richesse et la somptuosité des vêtements de cérémonie et habits de cour, toujours de couleur jaune. Ces amples robes d'apparat, les « robes dragons », possèdent une signification hiérarchique et aussi politique.

L'empereur Kangxi se conforme de plein gré aux contraintes quotidiennes d'une étiquette rigoureuse, changeant constamment de costume en fonction des cérémonies. En particulier pour les chapeaux et autres coiffes et bonnets, si caractéristiques des souverains Qing, qui évoluent avec la mode et jouent un rôle important.

Les vêtements des personnalités officielles et des mandarins de différents titres et grades sont également codifiés, tout comme leurs chapeaux, robes, ceintures et colliers. Ces règles s'appliquent aussi aux femmes de la cour, en fonction de leur statut et de leur rang, comme en témoignent leurs différents portraits en robes de cour, lesquelles sont d'une infinie variété, agrémentées de plusieurs colliers et bijoux. La confection des robes de cour est confiée à des ateliers de haute couture spécialisés dans la production de vêtements de soie, de satin et de gaze de soie, dans les trois villes de Jiangning (Nankin), Suzhou et Hangzhou.

L'empereur dispose d'une importante garde-robe, d'hiver et d'été, gérée par la Maison impériale. Mais les occupants des palais de la Cité impériale disposent bien entendu de tenues ordinaires privées, qui n'apparaissent que rarement dans leurs portraits. On voit cependant les empereurs Kangxi et Qianlong s'adonnant à des activités culturelles, dont la lecture et la calligraphie, en tenue ordinaire.

Table impériale et services de bouche

En Chine, la cuisine a sa place dans le monde des beaux-arts. Elle est à la fois une science et un art. Kangxi fait sien ce précepte de Confucius : « Les rites et les convenances commencent à table. »

La cuisine de la Cité interdite, à l'instar des autres tables royales, est avant tout un instrument de pouvoir. Aussitôt installés dans la Cité interdite, les Qing ont tenu à préserver leurs particularités culinaires. Ils ont placé des cuisiniers mandchous dans tous les postes clés des services de bouche, ceci au détriment des cuisiniers hérités des Ming, spécialisés dans la cuisine du Shandong, restée dominante malgré l'influence des autres cuisines, régionales et mongoles.

En Chine, la gastronomie est un art. Elle constitue un élément essentiel de la civilisation chinoise, lequel ne s'est jamais démenti au cours des siècles. Les cuisiniers jouent savamment des « quatre saveurs » (sucré, salé, pimenté, aigre), des « six goûts » (gras, parfumé, corsé, frais, fermenté, croustillant). On aime les plats contrastés de Canton ou épicés du Sichuan, la cuisine du Nord aux saveurs à peine esquissées. À Pékin, on découvre la recette du fameux canard laqué, inventée à la cour des Ming. Au restaurant Fangshan, au bord du lac du parc Beihai, on goûte à l'« imitation du menu impérial », un festin délicat, où l'on est servi par un personnel costumé.

Prendre un repas est en Chine une fête de tous les instants. On ne mange jamais seul, sauf l'empereur. Les repas quotidiens de Qianlong ne ressemblent en rien au cérémonial de la cour de Louis XIV à Versailles. Les repas sont des moments de solitude pour l'ensemble des membres de la famille impériale, dans l'isolement de leurs résidences respectives. Avec pour seuls témoins les eunuques et les dames de cour. Les seuls repas pris en commun sont ceux des fêtes du calendrier chinois, comme la fête de la mi-octobre (ou fête de la Lune), la fête du Printemps, la fête des Lanternes.

La Cité interdite se doit naturellement d'honorer cet impératif ancestral, cette noble tradition qui se perpétue encore de nos jours, pour le plus grand bonheur des visiteurs étrangers. (Voir le livre instructif et passionnant de

William Chan Tat Chuen, *À la table de l'empereur de Chine*, publié chez Picquier, avec ses différents chapitres et aussi ses recettes.)

La coutume alimentaire des Mandchous est liée à leur mode de vie : élevage et chasse. Les repas sont composés de gibier (cerf de préférence), de viandes bouillies et de produits laitiers. La place de la viande dans les repas impériaux demeure essentielle. Il faudra attendre l'empereur Qianlong et plus de cent ans pour que le raffinement de la cuisine des Han soit enfin apprécié. À noter que les empereurs Kangxi et Qianlong ont profité de leurs Grands Tours dans le Sud pour découvrir différentes cuisines locales ou régionales, et en ramener les recettes à Pékin, en même temps que des chefs cuisiniers talentueux. C'est ainsi que de véritables cuisines régionales, pourvues de caractères spécifiques, se sont répandues, installant une rivalité Nord-Sud en matière gustative. Qianlong apprécie par exemple la cuisine de Suzhou.

La nourriture de la table impériale est riche et infiniment variée. Durant la période froide, d'octobre à mars, le nord de la Tartarie (la Mandchourie) envoie à la capitale une énorme quantité de gibier, cerfs, lièvres, faisans et cailles. Tandis que le Sud approvisionne la Cité impériale en esturgeons et autres poissons, lesquels, une fois congelés dans la glace recueillie l'hiver dans les douves et les lacs voisins, peuvent aisément se conserver.

Les repas quotidiens de l'empereur sont préparés par la Cuisine impériale, tandis que l'impératrice et les concubines disposent de cuisines séparées dans leurs palais respectifs. Le bureau des Banquets impériaux, la Maison de thé impériale et la Cuisine impériale emploient plus de 370 personnes, cuisiniers et assistants attitrés. Un renfort de 150 eunuques est disponible pour le service.

L'empereur prend deux repas principaux par jour, en général dans ses appartements ou sur son lieu de travail. Un le matin, entre 6 et 8 heures, et l'autre entre midi et 2 heures. Il consomme du vin à volonté et des « en-

cas » légers dans l’après-midi et la soirée. Chaque jour, un menu est dressé par des fonctionnaires de haut rang de la Maison impériale.

Les archives de la dynastie Qing conservent la liste de quelques mets servis lors de plusieurs repas. Ainsi, un repas préparé pour l’empereur Qianlong en 1747 comporte une quinzaine de plats, plus appétissants les uns que les autres. Parmi les couverts, les traditionnelles baguettes, comme il se doit (en or, argent, jade, porcelaine, agate), une fourchette à fruits, une cuillère dorée et aussi des serviettes. La vaisselle de porcelaine provient des fours de Jingdezhen, dans la province du Jiangxi. Mais la vaisselle d’or et d’argent est également utilisée dans les grandes occasions. Ainsi que la vaisselle de jade. Avec des ustensiles qui peuvent peser des dizaines de kilos. (À noter que le jade, utilisé dès le néolithique, occupe dans la civilisation chinoise la place que tiennent l’or et les pierres précieuses en Occident.)

Kangxi apprécie le vin chinois, qu’il consomme tiède, le soir avant de se coucher. Il aime croquer des bonbons et autres friandises pendant les audiences. Même s’il prêche la frugalité, c’est un prince bon vivant, hédoniste en un mot, qui sait user sans en abuser des plaisirs de la vie. Boire et manger avec sobriété, aime-t-il répéter, savoir quand s’asseoir ou se tenir debout, est une bonne chose pour éloigner les maladies.

Le père Bouvet raconte dans les *Lettres édifiantes et curieuses* : « Sa table est à la vérité servie comme il est convenable à un grand prince dans beaucoup de vaisselle d’or et d’argent, selon les idées et la manière du pays. Mais pour tout ce qui n’est pas réglé par la coutume, il n’y recherche aucune délicatesse. Il se contente des mets les plus ordinaires. » Soit ! (Si l’on croit les *Mémoires d’une dame de cour*, l’impératrice Cixi peut choisir entre cent vingt plats à chaque repas.)

Une règle de la cour des Qing veut que le goût personnel de l’empereur reste secret, pour des raisons de sécurité. Celui-ci ne doit pas marquer sa

préférence pour tel ou tel plat, et ne doit pas se servir plus de trois fois du même.

Banquets impériaux

La Cité interdite est restée célèbre pour ses banquets, lesquels revêtent une grande importance lors des fêtes religieuses et de l'anniversaire de l'empereur ou la célébration de l'anniversaire de son règne, en particulier lors de plusieurs décennies de règne. Les jours de festin, on y consomme viandes et vins sans modération. Les cuisines impériales, situées sur le flanc est de la Cité, abritent 300 cuisiniers, strictement surveillés, qui peuvent servir 15 000 personnes en un temps record.

Au banquet du Nouvel An, trois tables identiques sont dressées dans la Cité, dont une pour le Ciel. La famille impériale mange à celle du centre. On y déguste des pattes d'ours, de la poitrine de cerf, des crevettes de mer, des légumes de saison provenant de différentes régions. Viennent enfin des raviolis cuits à la vapeur, glacés, puis frits. Les eunuques, qui font office de serveurs, bénéficient des restes abondants.

Les plus grands banquets, les plus somptueux, tant par la qualité des mets que par le nombre des convives – dits banquets de longévité –, qui se sont tenus dans le Palais impérial concernent les « Barbes grises » ou « Banquets des Mille Vieillards », qui se sont déroulés sous les règnes de Kangxi et de Qianlong. Pour fêter ses 60 ans, et le 52e anniversaire de son règne, Kangxi organise le premier banquet de longévité en mars 1713, dans le jardin du palais du Bonheur établi. L'empereur invite ainsi à sa table des personnes âgées de plus de 65 ans, venues de tout l'Empire et issues de toutes les catégories sociales. Un second banquet s'est tenu en 1722 pour le 61e anniversaire année de son règne. À ces banquets sont conviés 2 800 invités « seniors ».

Sous Qianlong, le « banquet des Mille Vieillards » a réuni 3 000 hommes en 1785, la plupart âgés de plus de 60 ans, également venus de tout l’Empire, au palais de la Pureté céleste. En janvier 1796 enfin, la première année du règne de l’empereur Jiaqing, ce sont 5 000 invités, tous dépassant les 60 ans, qui sont conviés au palais de la Longévité tranquille, comprenant des ministres, des mandarins, des militaires, des civils, des artisans et des ouvriers. Plus de 800 tables sont alors dressées, et les invités reçoivent en cadeau des *ruyi* (sceptres porte-bonheur), des cannes de longévité, des objets d’art et des tablettes commémoratives. L’empereur en profite pour fêter ses petits-enfants, symboles de la continuité de l’Empire. Lors de ce dernier banquet de longévité, Qianlong passe symboliquement le trône à Jiaqing.

Chauffage et réfrigération

Il fait glacial l’hiver dans la Cité interdite. D’où la nécessité de doter la plupart des salles du palais d’un système de chauffage performant, ou du moins minimal, lequel assure un confort relatif, sans provoquer de fumée et de mauvaises odeurs. Il se compose, sous le pavement, d’un plancher chauffant où circule la chaleur fournie par des fourneaux situés à l’extérieur de l’édifice, qui aboutit aux fameux *kang*, des banquettes-lits. L’empereur et les habitants privilégiés disposent en outre de braseros de bronze remplis de braises recouvertes de cendre, auxquelles on ajoute du bois qui en se consumant dégage une chaleur odorante. Il y a aussi des chauffe-mains. Le combustible utilisé est un charbon obtenu à partir de bois dur, à combustion lente et à haut rendement calorifique. Les salles officielles ne sont pas chauffées par le sol et nécessitent l’utilisation de braseros portatifs.

Les étés sont en revanche étouffants, avec une chaleur moite à laquelle les Mandchous ne sont pas habitués. Des stores de fins treillis de bambou

sont accrochés aux portes et aux fenêtres. Des pergolas sont installées dans les cours pour fournir de l'ombre et atténuer la chaleur. On peut voir cinq magasins à glace dans l'enceinte du palais, où sont stockés dans des silos plus de 25 000 blocs de glace, prélevés en hiver dans les douves qui entourent la Cité interdite.

Soins médicaux

L'Infirmerie impériale, exclusivement réservée aux occupants de la Cité, est située au sud-est de la porte de la Paix céleste (*Tian'anmen*). Des médecins y sont d'astreinte nuit et jour pour prendre soin de l'empereur, de l'impératrice douairière, de l'impératrice et des concubines impériales.

L'Infirmerie impériale possède un directeur et deux sous-directeurs. Son personnel comprend des médecins impériaux, des mandarins, et des assistants, dont le nombre évolue selon les périodes et les époques. Sous le règne de l'empereur Guangxu, par exemple, le personnel de cette infirmerie atteint le chiffre record de 13 médecins impériaux, 26 fonctionnaires, 20 assistants et 30 docteurs, tous spécialisés dans une discipline. Un médecin appelé au chevet d'un malade, toujours accompagné d'un eunuque, doit bien entendu établir un diagnostic et une ordonnance, dûment contresignés par les responsables administratifs. Une section spéciale est réservée aux herbes médicinales rares et précieuses, collectées à travers tout l'Empire. L'empereur est constamment tenu informé de l'évolution de la maladie des patients. Le dispensaire fournit également des pilules et des onguents.

Le souverain, lorsqu'il est en tournée ou bien absent de la Cité interdite, est toujours escorté d'une pléiade de médecins.

Cultes religieux

De nombreux pavillons et temples de la Cité servent de lieux de culte pour la famille impériale. Même si le lamaïsme tibétain devient la religion officielle du pays dans les premières années de la dynastie Qing, le taoïsme et le confucianisme ont conservé leur influence traditionnelle.

Parmi les rites propres à la Cité interdite, le plus important des cultes d'État est celui rendu aux ancêtres impériaux, dédié à la famille impériale. Ce temple des Ancêtres impériaux, proche de la Cité interdite et situé au sud de la Ville impériale, est lié aux traditions confucianistes du culte des ancêtres. On y dresse les tablettes en bois portant les noms des ancêtres impériaux (jusqu'à la neuvième génération), auxquels on sacrifie au printemps et à l'automne.

Le Sacrifice au Ciel est le plus grandiose et le plus prestigieux des rituels de la Chine antique. Ce rite, hérité de la tradition chinoise, se déroule au solstice d'hiver, et comme il se doit sur l'autel circulaire du temple du Ciel, situé dans la partie sud de la capitale. Sa disposition symbolise la croyance chinoise que le Ciel est rond et la Terre carrée. L'empereur s'y rend tous les ans lors des cérémonies consacrées au Ciel pour dresser le bilan de l'activité impériale de l'année écoulée et obtenir de bonnes récoltes. Il sacrifie un bœuf en l'honneur du Ciel, son père divin. Le souverain y est accompagné par plus de 7 000 personnes.

Il s'agit pour le Fils du Ciel de renouveler le « mandat du Ciel » qui lui est dévolu et de célébrer ainsi le lien entre la Terre et le Ciel, lui qui est une figure religieuse pour un peuple qui n'est pas très religieux, mais dont les points de religiosité sont les empereurs, les ancêtres et les esprits. Si le souverain est juste, alors les énergies créatrices seront harmonieuses et conciliantes, les vents de la mousson et la pluie arriveront au bon moment.

Le sacrifice à la terre, au temple de l'Agriculture, au printemps, est nécessaire pour nourrir le peuple, en lui faisant des offrandes d'encens.

L’empereur se rend sur le champ rituel pour labourer la terre, sa main droite tenant la charrue attelée à un bœuf.

L’empereur est à la tête de toutes les sortes de religions autorisées. Les Qing n’ont par ailleurs pas oublié le culte chamanique, propre à leur tradition ancestrale, importé de Mandchourie. Plusieurs temples sont disséminés à travers le palais, desservis par des clergés spécifiques et fréquentés seulement par certains habitants de la Cité. On y trouve un important sanctuaire taoïste, mais la plupart de ces lieux de culte appartiennent au bouddhisme, et plus précisément au bouddhisme tibétain, l’une des religions officielles de l’Empire chinois depuis le XIIIe siècle. Le bouddhisme, sous la forme du Grand Véhicule, est vécu comme une voie de délivrance pour échapper aux souffrances de la condition humaine. Et au cycle sans fin des réincarnations.

Les empereurs mandchous ne voient qu’un avantage politique à favoriser le bouddhisme lamaïque et patronnent cette Église dite « jaune », dans le but politique d’assurer la paix au Tibet et en Mongolie. Et parfois par conviction personnelle. Lors de la venue à Pékin du troisième Dalaï-Lama en 1651, on a élevé cette pagode blanche sur l’île du parc Beihai, au nord de la Cité interdite.

Musique

La Cité interdite, réputée austère, n’est pas un palais silencieux. Elle bruit de mille sons musicaux, parfois tonitruants. La musique est omniprésente lors de toutes les cérémonies officielles et occasions solennelles (banquets, procession de la Garde impériale), où participent tous les instruments de musique rituels.

La musique en Chine est le fruit d’une longue tradition, préconisée par Confucius, et destinée à accompagner l’exercice des rites. Les cérémonies

officielles, les fêtes traditionnelles et privées sont toujours agrémentées des airs de musique exécutés par des troupes professionnelles, venues de province ou originaires de Pékin, et aussi des orchestres mongols et coréens ou issus de troupes de théâtre. La musique est aussi pratiquée individuellement, en particulier par les concubines impériales et les dames de cour cultivées. La cithare (*guzheng*) est l’instrument par excellence des lettrés et des « amateurs ». Elle fait partie des quatre arts libéraux traditionnels, avec le jeu de go, la calligraphie et la peinture.

La musique de cour anime donc toutes les cérémonies de la Cité interdite, accompagnant le culte confucéen, qui est la musique officielle de la dynastie, laquelle revêt une grande importance symbolique et politique. En 1669, les Qing ont édicté le « Code musical de l’harmonie centrale », avec un orchestre, 10 chanteurs et 128 danseurs. Les instruments sont classés en huit catégories, selon le matériau dont ils sont constitués : pierre, métal, cordes en soie, bambou, bois, peau, calebasse et terre cuite. Les plus remarquables sont les carillons et les cloches en bronze de même taille (toujours au nombre de seize, fixées en deux rangées superposées). Sans oublier les pierres musicales. La musique, tonitruante, à base d’instruments à vent, cordes et percussions, cymbales et tambours, soutient les paroles et ponctue l’action.

Le pavillon des Sons agréables, dédié à la musique, construit par Qianlong à la fin de son règne, est un théâtre dont la particularité est d’avoir une scène à trois niveaux, ce qui permet des mises en scène grandioses, faisant intervenir une foule de figurants. C’est un édifice complexe à deux étages et assez élevé. Situé au nord-est de la Cité, non loin de la porte de la Longévité tranquille et jouxtant le jardin du palais du même nom, il abrite les représentations d’opéra, des pièces de théâtre et des comédies.

Théâtre

Autre spécificité culturelle de la Chine, le goût immodéré du théâtre. Aller au théâtre est un divertissement majeur pour les membres de la famille impériale et pour les habitants huppés du Palais impérial. Le théâtre est en quelque sorte l'opium de la Cité interdite. Le théâtre ou opéra est à lui seul un spectacle, mêlant théâtre parlé, chant, et aussi danse et acrobatie.

De nombreux théâtres (neuf) sont répartis au sein de la cour intérieure de la Cité interdite. À raison de trois représentations par mois, le théâtre s'invite à la cour. Toutes les occasions sont bonnes pour jouer des pièces, le Nouvel An, la fête des Lanternes (où toute la Chine est illuminée, en particulier le Palais impérial), qui marque la fin des festivités du Nouvel An, celle de la mi-automne, la venue de l'hiver, les fêtes multiples donnent lieu à des festivités. Les associations de théâtre restent sous les Qing aux mains des eunuques, supervisées par la Maison impériale.

C'est sous le règne de Qianlong que le théâtre de cour connaît son apogée. Au cours de ses voyages dans le Sud-Est, région de tradition lettrée, l'empereur repère différentes troupes, qu'il fait venir à Pékin. C'est ainsi que des comédiens de la province d'Anhui sont invités en 1791 pour l'anniversaire de l'empereur. Ils donneront plus tard naissance, mêlés à des artistes originaires du Nord-Ouest et porteurs d'un autre style, au fameux opéra de Pékin. Cet opéra, le plus célèbre de nos jours, constitue une synthèse de traditions du Nord et n'apparaît qu'au XIXe siècle. (L'impératrice douairière Cixi sera également férue de ce théâtre.)

La Maison impériale, qui régit la vie du palais, a le devoir de contrôler la nature et le contenu idéologique des pièces. Les représentations sont longues et se distinguent par leur faste et le nombre de personnages. Comme on sait, les rôles féminins sont tenus par des hommes, des acteurs travestis, ou souvent des eunuques, formés dans l'école du palais. Les actrices sont proscrites, car assimilées à des prostituées.

Le décor est réduit à sa plus simple expression, tout repose sur l'action. Les costumes, hérités des Ming, n'ont pas de rapport avec l'époque

concernée. Les visages peints ou les masques de théâtre et d’opéra, expressifs et très colorés, indiquent le statut social du personnage (soubrette, coquette, fonctionnaire, guerrier, brigand). Ils indiquent également le caractère du personnage (rouge = juste, vert = orgueilleux, jaune = calculateur, bleu = vigoureux).

Trésors impériaux

À l’automne 2020, à l’occasion du 600e anniversaire de l’achèvement de la Cité interdite et du 95e anniversaire de la création du Musée impérial (inauguré en 1925), une exposition intitulée *Splendeur éternelle* s’est tenue à la porte Wumen du Palais impérial. Les touristes étrangers n’ont pas pu y assister, interdits de séjour pour des raisons sanitaires. Mais elle a confirmé l’extraordinaire richesse des trésors artistiques conservés par ce musée. Une collection estimée à 1,6 million d’objets d’une valeur inestimable. Pendant des décennies, des pans entiers de la Cité interdite sont restés fermés. Aujourd’hui, les trois quarts de l’espace sont ouverts au public.

On reste en effet confondu devant les richesses inouïes de l’art décoratif chinois et la multiplicité des objets pratiques et des objets d’art que ses artisans ont produits au cours des siècles, et qui sont conservés à la Cité interdite. Surtout si l’on imagine que de très nombreux objets ne nous sont pas parvenus, victimes des drames historiques, de pillages, d’incendies, et aussi de vols des eunuques, en particulier sous Puyi. Sans oublier les multiples trésors emmenés à Taipeh en 1949 par Chiang Kai-shek.

Les nombreux livres d’art et catalogues d’exposition (voir la Bibliographie en annexe) nous permettent heureusement de découvrir une partie de toutes ces richesses. Ainsi que les nombreux musées de par le monde (dont les musées Guimet et Cernuschi à Paris, le British Museum et le Victoria and Albert Museum à Londres). Mais aussi les grands musées

américains, de New York, Boston, Saint Louis, Denver, Kansas City, Los Angeles et San Francisco. Mais on ne saurait oublier les autres grands musées de Pékin (Musée national), de Shanghai et de Xian.

1. Dan Shi, *Mémoires d'un eunuque dans la Cité interdite*, Arles, Picquier, 1995, p. 143.
2. Père Louis Le Comte, *Un Jésuite à Pékin*, *op. cit.*, p. 95.

13

Cixi

Avec Qianlong se termine la lignée des « grands » empereurs des Qing. Au XIXe siècle, leurs successeurs devront affronter des difficultés à la fois intérieures et extérieures grandissantes. De plus, la dynastie se trouve alors dépourvue de personnalités d'envergure. La dynastie des Qing entre dans une phase de déclin politique, de régression économique et s'enfonce dans l'échec.

Les quatre règnes de Jiaqing (1796-1820), Daoguang (1821-1850), Xianfeng (1851-1861), Tongzhi (1862-1874), en dépit des efforts de certains de ces souverains, ne parviennent pas à retourner une situation dominée par les troubles intérieurs et l'invasion étrangère occidentale. Ces empereurs n'ont pas l'étoffe de leurs prédécesseurs. La machine bureaucratique se dérègle rapidement, marquée par la corruption et l'immobilisme. Surtout, l'augmentation considérable de la population, qui atteint 430 millions en 1851, est une des causes importantes du déclin des Qing pendant notre XIXe siècle.

Comme le résume Jacques Guillermaz : des « souverains médiocres ou trop jeunes devaient encore succéder à Qianlong, mais eussent-ils égalé leur ancêtre en intelligence, en fermeté, en activité, qu'au rude heurt de

l'Occident, la Chine ne s'en fut pas moins engagée dans une ère révolutionnaire dans tous les sens du mot[1] ».

1800, date charnière

La communauté des historiens occidentaux de la Chine considère la date de 1800 comme une date charnière, une utile et pratique césure. La Chine, qui a été la première puissance économique mondiale durant la majeure partie des vingt derniers siècles, amorce alors son déclin. Des signes inquiétants d'une grave dégradation de l'État et de l'équilibre de la société apparaissent à la fin du glorieux règne de Qianlong et au début du XIXe siècle.

Qianlong avait donné faste et grandeur aux plaisirs de la cour. Il avait associé son goût pour les arts et les entreprises littéraires au monde lettré chinois. Mais à sa mort en 1799, son successeur Jiaqing, par nécessité financière et par conviction et goût personnel, adopte un style de stricte économie et frugalité, nous dit Marianne Bastid-Bruguière (dans le livre sur la Cité interdite dirigé par Li Ma). Finis les banquets offerts à mille vieillards, feux d'artifice, spectacles et jeux d'eau. Jiaqing interdit aux Mandchous l'opéra et les jeux de hasard. Les réjouissances collectives de la cour deviennent inexistantes. Il respecte cependant le cérémonial austère et solennel des rites religieux et politiques, tout en se concentrant sur sa famille et sur un cercle étroit de personnes choisies. En succédant à son père en 1820, Daoguang perpétue cette pratique des plaisirs familiaux.

La période impériale de notre XIXe siècle, qui se termine avec la révolution chinoise de 1911, apparaît comme l'une des plus dramatiques de tous les temps. Elle est marquée par cinq guerres d'agression des puissances étrangères, avec les deux guerres de l'Opium – celle anglo-chinoise (1839-1842) et celle anglo- et franco-chinoise (1858-1860) –, la guerre franco-

chinoise, à propos de la conquête du Tonkin (1884-1885), et aussi la guerre sino-japonaise (1894-1895), qui voit la défaite de l'Empire chinois face à l'Empire nippon. Puis, *in fine*, 1900 voit se dérouler la révolte des Boxers qui assiègent les légations étrangères à Pékin, matée par huit nations étrangères coalisées.

Un drame historique d'une extrême importance se développe par ailleurs au début de la deuxième moitié du XIXe siècle, avec la terrible révolte des Taiping (1850-1863), laquelle met en péril la dynastie. Ce soulèvement, qui a pris naissance dans le sud de la Chine (au Guangxi), en a gagné le centre – le bassin du bas et du moyen fleuve Bleu, la région la plus économiquement développée – et s'est établi à Nankin. Il a fait entre 20 et 30 millions de morts et ravagé les provinces les plus importantes et les plus riches de la Chine centrale.

En 1853, une armée Taiping parvient dans la région de Tianjin, à une centaine de kilomètres de Pékin. Mais, en plein hiver, manquant de vivres, en butte à l'hostilité des paysans du Nord, elle doit rebrousser chemin. Pékin et la Cité interdite échappent au soulèvement Taiping et aux dévastations sanglantes des années 1850-1870. Ce qui n'empêche pas la capitale de subir de plein fouet ses contrecoups.

La révolte des Taiping, sans doute la guerre civile la plus dévastatrice de l'histoire, mieux connue, a tendance à éclipser celle des Nian. Et pourtant, cette révolte armée, qui s'est déroulée dans le nord de la Chine de 1851 à 1868, a causé des pertes humaines considérables et dévasté les riches contrées du Jiangsu et du Hunan, contribuant elle aussi à affaiblir l'Empire.

La révolte des Nian est provoquée par la crue du fleuve Jaune en 1851, qui inonde des milliers de kilomètres carrés, causant de nombreuses victimes. Le gouvernement est alors impuissant à réparer les dégâts, faute de moyens financiers. En 1855, une nouvelle inondation provoque les mêmes dommages, dévastant la province du Jiangsu. (Pour la petite histoire, des historiens américains ont suggéré que la révolte des Nian a pu

être attisée par des décennies d'infanticides des filles, conduisant à l'existence d'une importante population d'hommes jeunes, frustrés de ne trouver aucune jeune fille à marier…)

Les rebelles Nian sont des paysans pauvres et désespérés qui se constituent en bandes pour survivre, motivés par un profit à court terme. Ils n'ont pas d'objectifs politiques clairs, mais un slogan : « Tuer les riches et aider les pauvres. » La cavalerie Nian, bien entraînée et équipée d'armes à feu modernes, dévaste les campagnes et lance des attaques surprises contre les forces Qing. À la fin de 1857, les troupes impériales des généraux chinois Li Hongzhang et de Zuo Zongtang ont reconquis la plupart des territoires tenus par les Nian.

En 1900, enfin, le siège des légations (ambassades) de Pékin par les Boxers se termine par l'intervention de huit nations coalisées, dont le Japon. Ceci en attendant la révolution républicaine de 1911 et le changement de régime, la fin de l'Empire. Autre césure, définitive.

La Cité interdite demeure

Pendant quatre décennies, de 1800 à 1840, le Palais impérial de Pékin continue cependant à se confondre avec l'histoire de la Chine. L'Empire s'affaiblit, mais la Cité interdite demeure. Inébranlable. Les historiens, tant chinois qu'occidentaux, se désintéressent quasiment de ce qui s'y passe. On perd la trace des allées et venues des empereurs entre ce qui demeure le centre du pouvoir impérial, la Cité interdite, et les résidences extérieures, les « maisons de campagne » et les palais d'Été. Car ceci importe finalement peu en ces temps moins glorieux.

Peu d'événements marquants en effet sont à signaler depuis la mort de Qianlong jusqu'en 1840. Jiaqing est resté dans l'histoire pour avoir manqué d'être assassiné dans la Cité interdite, en 1813. Et aussi pour avoir été

frappé par la foudre à Chengde en 1820. Daoguang n'a d'empereur que le titre, tant sa personnalité est insignifiante. Son règne est catastrophique. Daoguang, mourant, a appelé à son chevet deux de ses fils, les princes Xianfeng et Qong. Le prince Qong, doté d'une stature d'homme d'État, explique à son père comment il entend gouverner l'Empire, tandis que Xianfeng, dûment chapitré par ses courtisans, fond en pleurs devant son père à l'agonie. Ému, celui-ci le choisit pour lui succéder. On ne refait pas l'histoire, mais il est clair que si le prince Qong – une personnalité éclairée et d'envergure – était devenu empereur, le sort de la Chine aurait été changé… Cixi, par exemple, n'aurait pas connu le même destin…

Avec Xianfeng, la Chine renoue avec les empereurs médiocres de la dynastie précédente des Ming. Il est vrai qu'il n'a pas été gâté par les événements : catastrophes naturelles (inondations et famines), accompagnées de soulèvements dans tout l'Empire (révoltes des Taiping et des Nian).

Surtout, en 1840, la première guerre de l'opium entre Britanniques et Chinois va résonner comme un coup de tonnerre. Une nouvelle ère s'annonce, avec l'apparition en mer de Chine des escadres britanniques. Les Anglais, en effet, depuis les échecs de la fameuse ambassade de lord Elgin en 1793, et celle tout aussi peu concluante de lord Amherst en 1816, toujours pour la même raison, celle du *kotow* – cette obligation de se prosterner par trois fois devant l'empereur lorsqu'on est reçu en audience, dont nous avons parlé –, n'ont nullement renoncé à conclure un traité de commerce avec la Chine.

La raison en est simple, économique et commerciale. L'Angleterre importe de Chine, *via* Canton, du thé et de la porcelaine, mais ses navires s'en retournent à vide, si bien que la balance commerciale britannique est largement déficitaire. Les Anglais exportent bien en Chine, en toute illégalité, des tonnes d'opium, qu'ils produisent aux Indes. La diplomatie ayant échoué, le recours à la force s'est imposé. Le traité de Nankin, signé

en 1842, consacre la victoire militaire des Britanniques, avec l'ouverture de nouvelles facilités commerciales et celle de cinq ports (Canton, Xiamen, Fuzhou, Ningbo et Shanghai). C'est le premier des « traités inégaux », comme les appellent les Chinois.

La Cité interdite est davantage concernée – quoique indirectement – par la seconde guerre de l'Opium, qui se déroule entre 1858 et 1860. Cette expédition militaire anglo-française a vu le palais d'Été, le Yuanming yuan, pillé par les Français et les Anglais, et incendié par les seuls Anglais. Un forfait historique dénoncé par Victor Hugo[2].

Mais tant le Palais impérial que la Cité interdite sont épargnés par les envahisseurs. L'empereur Xianfeng, sa concubine favorite Cixi et le prince impérial, le futur empereur Tongzhi, se réfugient dans le palais estival de Rehe (Chengde) au nord de la Grande Muraille, en Mandchourie.

Après le pillage et l'incendie du Yuanming yuan, Anglais et Français se contentent de s'installer au nord de la ville impériale. Ils occupent la porte Anding (*Anding men*), durant le temps des négociations de paix menées par le prince Qong.

Toujours est-il que si ces négociations n'avaient pas abouti, lord Elgin, le commandant en chef de l'expédition, n'aurait pas exclu une ultime solution, la destruction pure et simple de la Cité interdite !

Cixi, épouse impériale

Née en 1835 à Pékin, Cixi (Tseu Hi) appartient à un clan d'une modeste bannière mandchoue, Yehenala. Adolescente, elle fait partie à 15 ans d'un groupe d'une soixantaine de jeunes filles choisies pour devenir les concubines de l'empereur Xianfeng. Elle se voit nommée cinquième concubine, le rang le plus bas. L'eunuque à son service vante ses qualités au

Grand Eunuque de la Cité interdite, lequel à son tour parle de ses charmes et mérites au souverain. Elle passe trois mois entiers auprès de lui.

C’est ainsi que Cixi devient la favorite en titre de l’empereur, et qu’elle a la bonne fortune de lui donner un fils, en 1856, qui deviendra l’héritier du trône et futur empereur Tongzhi. Elle est promue concubine de premier rang, c’est-à-dire épouse, un statut que seule l’impératrice en titre, Ci’an, surpasse. Elle a ramené l’empereur vers les femmes, alors qu’il était plutôt porté vers les hommes…

Réfugié à Chengde en 1860, l’empereur Xianfeng y meurt un an plus tard, victime d’une dépression, adonné à l’alcool et aux drogues.

Cixi, qui a régné pendant quarante-sept ans sur la Chine en tant qu’impératrice douairière, a eu une destinée extraordinaire, due en grande partie à sa personnalité. Celle-ci est en effet unique, avec ses grandes qualités et ses immenses défauts. En particulier la vanité. Ambition, intelligence, habileté, charme d’un côté, mais également cynisme, absence totale de sens moral et de scrupules, cruauté, ne reculant devant rien, recourant aux meurtres si besoin est.

Toujours est-il que Cixi n’a pas suivi l’exemple de Wu Zetian, dans un lointain passé, au VIIe siècle sous les Tang, la seule impératrice régnante de l’histoire de la Chine, alors que la fonction impériale est interdite aux femmes. Cixi s’est contentée, si l’on peut dire, du titre d’impératrice douairière, usant et abusant habilement de sa position et de son titre – et des circonstances – pour conserver son pouvoir de régente.

La gloire des trois « despotes éclairés » aux XVIIe et XVIIIe siècles a rejailli sur la Cité interdite. (Voir *infra*.) Il en va de même pour Cixi, dont la renommée est inséparable de celle de la Cité impériale.

Sa conquête du pouvoir mérite d’être racontée. À la mort de l’empereur Xianfeng, deux clans s’affrontent pour gouverner. Le premier est constitué d’un éminent mandarin, Sushun, et de deux cousins favoris de l’empereur, les princes Yi et Zheng – qualifiés de « mignons » par certains historiens.

Cixi, qui a besoin de puissants alliés, s'associe au commandant de la Garde impériale, Rong Lu (considéré comme son amant secret), et au prince Gong, demi-frère de l'empereur, lequel défend alors les intérêts du trône à Pékin face aux envahisseurs britanniques et français. L'impératrice en titre, Ci'an, devenue impératrice douairière, reste neutre.

Les deux princes se voient accorder par l'empereur sur son lit de mort les titres de régents et de tuteurs du jeune héritier du trône. Cependant, par ruse, Cixi dérobe le sceau impérial, lequel permet de valider les décrets impériaux. Alors que le convoi funéraire de l'empereur progresse lentement vers Pékin, escorté par les princes, Cixi et son futur successeur regagnent la capitale avant tout le monde. Il s'agit pour elle de préparer avec le prince Gong la suite des événements. Les régents sont accusés d'avoir échoué dans leurs négociations préalables avec les barbares étrangers et d'avoir incité l'empereur à se réfugier contre son gré à Chengde. Ils reçoivent l'autorisation de se pendre, tandis que Sushun est décapité.

Ci'an, dont la personnalité est peu affirmée, se range au côté de Cixi. Celle-ci prend à son tour le titre d'impératrice douairière, Mère du palais d'Occident, et Ci'an celui de Mère du palais d'Orient. Cette dernière restera dans l'ombre jusqu'à sa mort (mystérieuse) en 1881. Le prince Gong est nommé à la tête du Zongli Yamen, le nouvel organisme gouvernemental chargé de la politique étrangère, qu'il a fondé en 1861. Le petit empereur, âgé de 6 ans, est intronisé sous le nom de Tongzhi (règne, 1862-1874).

Personnalité redoutable et redoutée

Les historiens, tant chinois qu'étrangers, présentent généralement l'impératrice douairière Cixi comme un despote, une femme ignorante et obscurantiste. Ils la rendent responsable de la chute de la dynastie, laquelle interviendra finalement en 1911, peu après sa mort en 1908.

Pour Danielle Élisseeff, auteure d’une biographie de Cixi, les choses sont simples : « On l’a accusée de tous les maux. En fait, cette pure créature du harem, d’où elle tire pour toute légitimité d’avoir donné un fils à l’empereur, s’efforce longtemps de préserver un équilibre entre les différentes factions qui s’affrontent à la cour. En cela, elle agit souvent habilement, dans une certaine tradition impériale. » La cour est en effet un lieu d’intrigues sans rapport direct avec la situation réelle de l’Empire. Cixi sait en tirer le meilleur parti, manœuvrant entre les « modernistes » et les « conservateurs »[3], se maintenant au pouvoir en opposant les uns aux autres, laissant ainsi sans solution les véritables problèmes. Jacques Gernet résume : « Cixi met toute son énergie, son intelligence et sa ruse à se maintenir au pouvoir[4]. »

Jolie, la concubine favorite ? Sans nul doute, mais elle n’est pas d’une grande beauté. Le portrait qui la représente jeune est un faux. Une historienne canadienne, Elizabeth Abbott, nous en fait ce portrait : « Adulte, Ts’eu-Hi (Cixi) mesurait un mètre quarante-six ; elle était mince et bien faite. Ses mains étaient délicates et elle gardait au majeur et à l’auriculaire des ongles de dix centimètres, gainés de jade. Elle avait de grands yeux très brillants, un nez court, des pommettes très hautes et des lèvres pulpeuses. Son sourire était enchanteur[5]. »

Mais Cixi dispose d’un atout majeur, qui la différencie des autres femmes de la Cité interdite. Entrée au palais quasiment analphabète, elle a appris à lire et écrire grâce aux eunuques. Leurs enseignements ont fait d’elle peu à peu une personne cultivée et raffinée. Constatant sa brillante intelligence, des lettrés l’initient aux beaux-arts, à la littérature. À l’inverse de la plupart de ses congénères, elle se montre une élève douée, plus qu’appliquée, passionnée, bientôt capable de lire et d’écrire, jusqu’à comprendre la langue savante des textes officiels.

Elle devient la conseillère de l’empereur, aidant Xianfeng dans la gouvernance quotidienne de la Chine. Elle s’initie rapidement à la gestion

des affaires de l'État et à l'art de gouverner, en lieu et place d'un souverain instable et souffreteux. Elle apprend l'essentiel des rouages de l'administration et devient apte à traiter avec les fonctionnaires de haut rang, les princes de la famille impériale, les responsables du palais, les hommes des bannières et les chefs eunuques.

John Fairbank donne la clé de son pouvoir : « Avec une volonté de fer et une bonne connaissance de la nature humaine, elle contrôlait les hauts personnages avec un sens inné du commandement, usant de la flatterie, de l'argent, de la délégation d'autorité, d'un pouvoir affiché si nécessaire et réussissant en général à les amener à ses fins […]. D'un autre côté, elle pouvait se montrer âprement insistante, bien décidée à imposer ses vues, sachant menacer de sa puissance tout opposant potentiel[6]. »

Victime de calomnies

Tout au long du XX[e] siècle, les historiens ont cru à la véracité des dépêches envoyées depuis Pékin par le correspondant du quotidien londonien *Times*, George Morrison, à la fin des années 1890 et au début des années 1900. Il se trouve que Morrison a le tort de se fier à un « informateur » qui lui a inspiré de nombreux articles, un dénommé Edmund Backhouse, un linguiste diplômé d'Oxford. Morrison est responsable de nombreuses calomnies et de demi-vérités qui courent sur le « monstre » que serait en réalité Cixi, une autocrate à la sexualité débridée, relevant quasiment de la nymphomanie. Ces sources se sont révélées plus tard n'être que pure fiction.

En 1912, Backhouse et un autre journaliste britannique, J. O. Bland, ont écrit un livre resté célèbre, *China Under the Empress Dowager* (traduit en français chez Hachette sous le titre *Tseu-Hi, Impératrice douairière*). Il y est précisé que cet ouvrage a été écrit d'après des papiers d'État, des mémoires

secrets et des correspondances. Il ressort de tout cela un portrait à charge tout en noir, décrivant Cixi comme un tyran cruel et cupide, un monstre fait femme, qui a conquis et conservé son trône d'impératrice par la corruption et l'intrigue, et responsable de multiples meurtres.

Mais en 1976, un célèbre historien britannique, lord Hugh Trevor-Roper, a révélé ces supercheries dans *A Hidden Life. The Enigma of Sir Edmund Backhouse*. L'auteur révèle que Backhouse a tout simplement inventé les documents sur lesquels il dit s'être appuyé. Ainsi, les nombreuses biographies de Cixi écrites pendant des décennies au cours du XX[e] siècle, influencées par ces écrits fictifs, seraient caduques.

En 1992, enfin, l'Américain Sterling Seagrave a publié un pavé de six cents pages qui fait autorité, *Dragon Lady, The Life and Legend of the Last Empresse of China*. Seagrave corrige diverses erreurs factuelles trouvées dans les biographies précédentes. Il confirme les révélations de Trevor-Roper, s'interrogeant sur la mystification historique de Backhouse. Pour lui, l'image de Cixi mérite d'être corrigée, adoucie. Elle ne correspond pas au monstre créé par ses détracteurs. Elle reste certes une femme capricieuse et cruelle, ambitieuse, rusée et manipulatrice, qui n'a rien d'une image pieuse. Mais très intelligente, habile et énergique, il apparaît qu'elle sait convaincre et séduire les hommes comme les femmes.

Restent les allégations sur la sexualité débridée de Cixi, depuis ses jeunes années jusqu'à son âge avancé. Bien des médisances, commérages et calomnies ont été répandus, mais aucune preuve n'a jamais été avancée.

Scénario bien rodé

Pendant une petite cinquantaine d'années, Cixi va régner en tant qu'impératrice douairière sur la Chine. Un exploit étonnant, quasi inimaginable, et pourtant explicable si l'on examine sa « méthode » pour

parvenir et demeurer au pouvoir. Cixi s'est retrouvée trois fois régente, et pas toujours par le fruit du hasard.

Tout commence donc par le coup d'État réussi, avec sa prise de pouvoir en 1861. Ce qu'on a appelé la « restauration de Tongzhi », de 1860 à 1874, orchestrée par la mère du jeune empereur, l'impératrice douairière Cixi, est une tentative de stopper le déclin de la dynastie en restaurant l'ordre traditionnel. Elle est marquée par le mouvement dit d'« autorenforcement », technologique et militaire, mené par des Chinois Han, Zeng Guofan (1811-1872), un éminent général et fervent lettré, et Li Hongzhang (1823-1901), général et grand homme d'État, politique et diplomate, dont le but est de revitaliser le gouvernement et d'améliorer les conditions économiques et culturelles de la Chine. Le prince Qong y participe en tant que responsable du Zongli Yamen.

Lorsque Tongzhi atteint sa majorité, en 1873, et qu'il est censé exercer le pouvoir, Cixi n'a pas l'intention de se retirer. Elle entend conserver la mainmise sur les décisions importantes. C'est ce qu'on appelle « régner derrière le rideau ». Dans la salle du trône en effet est installée une tenture opaque, mais suffisamment transparente, qui permet de voir sans être vu. Assise derrière le trône impérial, Cixi continue de tirer les ficelles, réduisant le Fils du Ciel à un rôle de figurant.

Le jeune empereur, outre qu'il est incompétent voire détestable, est un débauché. Il sort de la Cité interdite presque chaque nuit pour aller s'encanailler dans les bordels ou fumer de l'opium. Ses excès ont raison de sa santé, il tombe gravement malade. Les médecins disent diagnostiquer une petite vérole, mais Tongzhi aurait contracté la syphilis. Il meurt à 19 ans, sans descendance. À noter que Tongzhi, né en 1856, sera le dernier empereur en ligne directe des Qing.

Mais son épouse, l'impératrice Alute, est enceinte. Si elle donne naissance à un fils, la jeune veuve assumerait alors la régence. Pour Cixi, c'est inacceptable : elle perdrait sa position. Alute meurt à son tour. Elle se

serait suicidée. La rumeur circule à la cour qu'elle aurait été empoisonnée par Cixi. Les mauvaises langues ajoutent que celle-ci se serait bien gardée d'empêcher son fils de se livrer à des fréquentations sexuelles risquées, avec on n'ose dire quel espoir…

Le jour même de la mort de son fils, Cixi obtient du Grand Conseil que Zaitian – son propre neveu, fils de son beau-frère, le prince Chun (un des frères de l'empereur Xianfeng), et d'une de ses jeunes sœurs – devienne héritier de l'Empire. Un choix qui vient en violation des règles dynastiques, lesquelles veulent qu'une génération sépare deux souverains. Un coup d'État institutionnel, en quelque sorte. Zaitian, âgé de 4 ans, sera le futur empereur Guangxu. Ci'an aurait préféré placer sur le trône un des fils du prince Gong, mais Cixi a réussi à imposer son choix, ce qui lui assure à nouveau une longue période de règne en tant que régente.

Tel est le stratagème, la « méthode », imaginé par Cixi pour conserver le pouvoir : promouvoir un très jeune prince, et attendre qu'il atteigne sa majorité en régnant derrière le rideau, puis en continuant à exercer effectivement le pouvoir. Autrement dit, elle met de très jeunes empereurs sur le trône pour pouvoir y rester elle-même.

En 1881, c'est la gentille et inoffensive Ci'an qui meurt subitement, d'une maladie non identifiée. Empoisonnée par Cixi ? Curieusement, son corps est aussitôt placé dans un cercueil scellé. Ce qui empêche ses proches de se recueillir sur sa dépouille, comme le veut la tradition mandchoue. Les historiens, faute de preuves, refusent de se prononcer. Toujours est-il que Cixi reste seule régente.

En 1887, Guangxu, arrivé à l'âge adulte, est en droit de régner seul. Il commence à le faire sous la tutelle de Cixi. Deux ans plus tard, celle-ci le contraint à épouser sa propre nièce, la fille de son frère, ni jolie ni attrayante, connue comme impératrice Longwu, qu'il déteste. Cixi lui adjoint deux concubines, plus gracieuses, deux sœurs, Jin et Zhenfei (Perle), laquelle finira tragiquement en 1900. (Voir *infra*.)

Cixi continue d’influencer ses décisions et ses actions, même si elle réside plusieurs mois par an au nouveau palais d’Été (Yihe yuan, Jardin de la Culture et de l’Harmonie) qu’elle s’est fait (re)construire, dans les années 1880, non loin du Yuanming yuan.

Cent jours de réforme

L’histoire de la Chine est ponctuée de grandes réformes, ou de tentatives de réformes. La dernière, en 1898, dite des « Cent jours », est restée historique.

Le système impérial, archaïque, sclérosé, figé dans un cérémonial d’un autre âge, se montre en cette fin de notre XIX[e] siècle inadapté face à un monde extérieur qui évolue à grande vitesse. Le pays souffre d’un profond retard dans tous les domaines par rapport aux pays occidentaux, sans oublier le Japon. En 1884, la défaite de la flotte chinoise face à la marine japonaise, beaucoup mieux armée, commandée et organisée, à propos de la Corée, constitue un épisode dramatique. En 1895, le traité de Shimonoseki qui s’ensuit est un choc considérable, un véritable traumatisme pour la Chine.

La Chine doit céder au Japon Formose (Taïwan), les Pescadores, et reconnaître l’indépendance de la Corée, vassale historique de l’empire du Milieu, bientôt colonisée par les Nippons. Elle doit aussi souscrire une indemnité de guerre considérable et ouvrir sept ports au commerce japonais. En outre, sa défaite navale face au Japon entraîne la curée des autres puissances étrangères, en particulier l’Allemagne et la Russie. Enfin, depuis le traité de Shimonoseki, les Occidentaux peuvent implanter leurs usines dans les ports ouverts aux étrangers, des entreprises qui vont concurrencer les manufactures locales.

Cette humiliante défaite face au Japon sonne le glas de la puissance chinoise en Asie. Le Japon, l’empire du Soleil levant, a longtemps été considéré par les Chinois comme une petite nation asiatique, un pays vassal, inférieur, méprisable pour tout dire, et qui lui doit une bonne part de sa civilisation.

Face à ce désastre, des voix s’élèvent pour souligner les insuffisances de la politique d’« autorenforcement », laquelle, depuis une bonne trentaine d’années, ambitionne de moderniser le pays en s’inspirant du modèle occidental. Une fraction hostile à cette politique, le parti des « Purs », est influente à la cour et au sein de l’administration centrale, obligeant les partisans des réformes à se limiter à des initiatives régionales.

Parmi les intellectuels chinois qui s’inquiètent pour la souveraineté de leur pays, Kang Youwei (1858-1927), un lettré et théoricien politique. Outre celui-ci, les acteurs de cette entreprise capitale – qui reste comme un épisode marquant de l’histoire de la Chine en cette fin du XIXe siècle – sont son condisciple éclairé Liang Qichao (1873-1929), un brillant universitaire, journaliste, philosophe réformiste. Mais aussi, parmi ses acteurs, le général Yuan Shikai (1859-1916), qui se rangera finalement du côté des conservateurs hostiles aux réformes. Sans oublier l’empereur Guangxu (règne, 1875-1908), qui, depuis la Cité interdite, va promouvoir cette réforme des Cent jours. Et bien entendu Cixi, l’impératrice douairière, tante de Guangxu, auteure du coup d’État qui va mettre fin à cette tentative de révolution politique et sociale.

Kang Youwei et Liang Qichao lancent un *Manifeste à l’Empereur*, le 2 mai 1895. Kang propose des réformes drastiques au niveau gouvernemental, de l’éducation nationale et de l’économie. Cette pétition n’est pas suivie d’effet. Mais en juin 1898, honneur insigne, Kang obtient une audience auprès de Guangxu et parvient à le gagner à ses vues. Plusieurs de ses proches sont nommés à divers postes dans l’administration de la capitale, pour mettre en place les réformes. C’est la fameuse réforme

des Cent jours (cent quatre jours en vérité, du 11 juin au 21 septembre 1898) qui touche tous les domaines, sans oublier la sempiternelle lutte contre la corruption et la non moins banale réorganisation du système des examens.

Pendant l'été, l'empereur émet cent trente décrets visant à provoquer de nombreux changements, tant sociaux qu'institutionnels. Avec surtout, sur le plan politique, l'abandon de la monarchie absolue au profit d'une monarchie constitutionnelle.

Coup d'État

Mais l'euphorie réformatrice ne dure qu'un temps. L'empereur va en effet trop vite en besogne. Le mouvement de réforme se heurte à une vive opposition à la cour impériale, en particulier celle des eunuques (dont le puissant chef eunuque Li Lianying, âme damnée et fidèle majordome de l'impératrice douairière), menacés dans leur statut, des hauts mandarins, qui risquent de se trouver privés de leur sinécure, des ultra-conservateurs et aussi des conservateurs modérés.

Ces derniers dénoncent la politique de Kang Youwei comme étant trop rapide, trop brutale, ne tenant pas compte du contexte économique et social. Il faut admettre que les initiateurs de ces réformes sont des idéologues dénués d'expérience politique. Ces réformes se heurtent en outre à la résistance des provinces et des partisans de l'impératrice. L'empereur est bien entendu la cible des très nombreux hauts fonctionnaires et personnalités officielles qui craignent pour leur poste. Les conservateurs en appellent à l'impératrice douairière, laquelle se contente jusque-là d'observer les événements.

À l'automne, aidée par son fidèle allié et confident depuis toujours, le général Rong Lu, devenu vice-roi du Zhili, à la tête de trois importants

corps d’armée, Cixi prépare un coup d’État destiné à destituer l’empereur. Kang Youwei, prévenu, tente de prendre les devants et demande l’aide de Yuan Shikai – le général qui commande l’armée modernisée dite de Beiyang, une puissante armée de type occidental – pour contrecarrer ces plans. Or ce dernier, par réalisme et ambition personnelle, suppute les chances de réussite du jeune empereur. Non seulement il n’apporte pas l’aide escomptée par Kang, mais il s’empresse au contraire de dénoncer ce contre-complot, avertissant Rong Lu de ce qui se trame. Yuan Shikai prend le premier train depuis Tianjin pour Pékin et prévient l’impératrice. Sa trahison lui vaut la faveur de celle-ci.

Le 21 septembre, les troupes du général Rong Lu encerclent la Cité interdite. L’impératrice entend châtier celui qui a osé la défier. L’empereur Guangxu est mis aux arrêts et déclaré incapable de régner, car inapte à assumer le pouvoir, soit une destitution en bonne et due forme. Guangxu est placé en résidence surveillée dans le pavillon de Yingtai, une petite île située au milieu du lac du Sud (*Nanhai*), un des lacs à l’ouest de la Cité interdite, seulement relié à la terre ferme par un long pont fermé à volonté. Coupé du monde extérieur, dans l’humiliation et le secret, il y restera prisonnier jusqu’à sa mort, en novembre 1908, partageant cependant une partie de son temps au Yihe yuan, le nouveau palais d’Été, toujours surveillé par sa terrible tante.

Trop contente de ressaisir un pouvoir qui lui a un moment échappé au profit d’un jeune empereur qu’elle a placé elle-même sur le trône, Cixi reprend officiellement la régence, entourée de conseillers ignorants et réactionnaires. Elle casse tous les décrets promulgués par le souverain réformateur et préside désormais pour dix années encore aux destinées de la Chine, entreprenant cependant certaines réformes, dont celle des examens impériaux, en 1905.

Menacés de mort, Kang Youwei et son disciple Liang Qichao réussissent à s’enfuir au Japon, en passant par Hong Kong, aidés par les

Britanniques. Six des principaux artisans des réformes sont décapités – ils restent dans l’historiographie chinoise comme les « Six martyrs » de la réforme avortée de 1898.

La conséquence est claire. La Chine a laissé passer sa seule et belle occasion de se réformer elle-même dans une paix relative. Après cette réforme avortée dite des « Cent jours », le camp conservateur reste au pouvoir et va mener l’Empire à sa ruine.

Les 55 jours de Pékin

En mai 1900, commence la fameuse révolte des Boxers, hostiles à la présence étrangère sur le sol chinois. Les Boxers se croient invulnérables, protégés qu’ils seraient par des sortilèges supranormaux. Partis du Shandong, ils investissent la capitale et assiègent le quartier des légations (ambassades étrangères). Débute alors ce qu’on appelle les 55 jours de Pékin. Les puissances étrangères (Russie, Grande-Bretagne, États-Unis, Japon, Allemagne, France, Italie et Autriche) se mobilisent pour écraser ce mouvement xénophobe et protéger leurs ressortissants. Le prince Duan, un des favoris de l’impératrice douairière, qui a épousé sa nièce – un irréductible Mandchou qui partage sa haine et sa méfiance envers les étrangers –, se déclare favorable à une déclaration de guerre. René Grousset, dans son *Histoire de la Chine*, classe le prince Duan parmi les éléments les « plus ignorants et xénophobes de la cour impériale ». Cixi commet une très lourde erreur, grave de conséquences, en choisissant de soutenir les Boxers. La guerre est déclarée.

Mais au début du mois d’août, à l’approche des forces étrangères, la Cité interdite est gagnée par la panique. L’impératrice douairière, que l’urgence des événements a rappelée à la Cité interdite, perd ses nerfs. Le 14 août, on apprend qu’une première colonne est entrée dans la capitale.

Cixi envoie les eunuques dans toutes les résidences de la Cité pour ordonner que le trésor en lingots d'argent soit rassemblé et enterré dans la cour du palais de la Longévité tranquille, au coin nord-est de la Cité interdite.

La fuite à Xian (Shaanxi) est décidée.

Pendant la nuit, dans le désordre et la panique, les habitants du palais dissimulent ce qui peut être caché, en prévision du sac de la Cité. De vulgaires carrioles sont réunies en hâte pour fuir dans la clandestinité. Les chefs des palais sélectionnent les eunuques qui pourront accompagner les fuyards.

Le récit qui suit est tiré des *Mémoires d'un eunuque dans la Cité interdite*, de Dan Shi, dont le héros se nomme Yu Chunye. Yu Chunye fait partie de l'escorte. Chunye ne reconnaît pas la « vieille impératrice dans la petite femme dérisoire à qui nous dûmes présenter nos hommages, modestement vêtue d'une robe de toile bleue, elle avait le visage terne, creusé, fatigué, sans fard, les yeux rouges et boursoufflés d'avoir pleuré, les cheveux noués en un simple chignon, à la façon d'une paysanne, et les ongles coupés ras, elle qui d'ordinaire en arborait de quinze centimètres de long. Elle était tragiquement humaine, presque ridicule, et je me rappelais avec un sentiment de profonde pitié que, deux années plus tôt, je l'avais prise pour une divinité. Je découvrais ce matin-là que son prestige et sa superbe ne tenaient qu'à quelques oripeaux de brocart et de soie ». (Voir *infra*, sa première vision de Cixi.)

« Je jetai un coup d'œil vers l'empereur, pâle comme un mort dans une misérable robe de cotonnade noire, qui triturait nerveusement une tabatière en or, comme le dernier vestige d'une gloire déjà déchue. Lui non plus ne ressemblait plus à un souverain. »

Le dramatique épisode qui suit est raconté dans tous les récits relatifs à la fuite de la cour du Palais impérial à la mi-août 1900. Dont celui de Yu Chunye.

Perle, la favorite Zhen, jetée dans un puits

L’impératrice explique d’une voix blanche que les troupes étrangères s’apprêtant à donner l’assaut, la seule chance de salut est la fuite. L’empereur lui répond qu’elle a raison de quitter la capitale pour se mettre à l’abri, mais que lui veut rester pour garder la Cité. Cixi lui répond que son sacrifice ne servira à rien et que sa mort serait vaine. Elle ordonne le départ. Mais l’empereur ne bouge pas. Il refuse toujours de partir en laissant tant de monde à l’abandon. Puis il se tourne vers elle et implore : « Et la favorite Zhen ? » Cixi, qui la déteste autant que l’empereur l’adore, explose : « Nous sommes au bord du gouffre et toi tu penses encore à cet esprit malfaisant, cette renarde, cette démone ! »

Cixi hurle qu’on amène cette « créature ».

Quelques minutes plus tard le chef eunuque de son palais, Cui Yugui, revient avec la favorite Zhen (Perle, pour les Occidentaux). Elle a les cheveux tout en désordre sur les épaules, un petit visage de papier mâché, les yeux cernés et les joues mouillées de larmes. Elle se prosterne devant l’impératrice.

Cixi lui explique froidement qu’elle aimerait bien l’emmener avec elle, mais que la route n’est pas sûre, infestée qu’elle est de brigands, capables de violer une jeune et jolie fille comme elle. La favorite répond fièrement que sa vie n’a pas d’importance, mais qu’un empereur qui fuit, c’est un pays déshonoré. Et qu’un empereur digne de ce nom ne doit pas déserter son palais.

À ces mots, Cixi explose. « Elle eut un rire sinistre qui me glaça les sangs », raconte notre jeune eunuque. L’impératrice ordonne à Zhen de se suicider sur-le-champ. Toute l’assemblée reste stupéfiée. L’empereur et la favorite Jin, la sœur aînée de Zhen, se jettent aux pieds de l’impératrice pour tenter d’apaiser sa colère. Mais celle-ci répond qu’elle doit mourir,

pour que sa mort serve d’exemple à qui sera encore capable de la braver. Elle ordonne à Cui Yugui de l’emmener et d’exécuter son ordre.

Cui Yugui la pousse brutalement pour la faire avancer. Regardant l’empereur, elle lui lance à travers ses larmes : « Nous nous retrouverons dans la vie prochaine. » L’empereur sanglote, à genoux, le front dans ses mains. Yu Chunye crie alors sa haine de Cixi, « cette femme dégénérée, cette criminelle ». Quelques minutes après, Cui Yugui revient annoncer qu’il a noyé la favorite Zhen, enveloppée dans un tapis, dans un puits voisin. Un puits que l’on peut toujours voir aujourd’hui.

C’est ainsi que le 15 août 1900, à 5 heures du matin, l’ordre de départ est donné. Comme elle a déjà été contrainte de le faire en 1860, quarante ans auparavant, Cixi quitte Pékin, déguisée en paysanne, à bord d’une carriole tirée par une mule. Cette pérégrination vers l’ouest, à destination de Xian, est une terrible épreuve pour l’impératrice, qui dans les premiers jours souffre de l’inconfort et de la faim. Après un trajet de plus de deux mois et de 1 000 kilomètres, le convoi impérial atteint Xian, qui fut l’antique capitale de plus d’une dizaine de dynasties chinoises, depuis l’an 1000 avant notre ère.

Début septembre, en cours de route, les fuyards apprennent que les huit nations coalisées ont signé avec les émissaires chinois le « protocole des Boxers », la capitulation chinoise, sans conditions. On peut s’en étonner, mais l’autorité de Cixi ne s’effondre pas. Elle reporte la responsabilité entière de la catastrophe sur l’empereur Guangxu et son impériale incompétence. Ce qui lui permet de conserver son titre de régente, malgré son soutien initial à la rébellion.

La cour regagne Pékin l’année suivante, après la fin des négociations de paix. Le 7 janvier 1902, Cixi et Guangxu terminent leur voyage en train pour la dernière étape, à 250 kilomètres au sud-ouest de Pékin, et franchissent en grande pompe les portes Sud de la capitale. Ils retrouvent la

Cité interdite. Le trésor enterré dans la cour du palais de la Longévité tranquille n’a pas été découvert par les envahisseurs. Personne n’y a touché.

L’impératrice douairière refuse cependant de se réinstaller dans les murs de la Cité interdite. Elle estime en effet que le Palais impérial a été profané.

Viol du Palais impérial

À l’inverse de l’ancien palais d’Été, le Yuanming yuan, pillé par les Français et les Anglais et incendié par les seuls Anglais en 1860, quarante ans auparavant, la Cité interdite de Pékin n’a pas connu de sac proprement dit en 1900. Mais elle a néanmoins été violée par le corps expéditionnaire des « barbares » étrangers.

Pékin a en revanche été saccagée et pillée. Pierre Loti, dans *Les Derniers Jours de Pékin*, consacre de nombreuses pages à ce funeste événement, blâmant tant les Boxers que les Occidentaux : « L’été dernier, dans les grands incendies boxers, elles flambaient chaque jour par centaines, ces étonnantes façades, qui représentaient une somme incalculable de travail humain, et qui faisaient de Pékin une vieille chinoiserie tout en or, un si extraordinaire musée de bois sculpté, que les hommes d’aujourd’hui n’auront plus jamais le temps d’en reconstituer un pareil[7]. »

Mais les coalisés, après avoir délivré les assiégés et pillé la capitale, ont infligé aux Chinois une terrible humiliation : ils ont fait parader leurs troupes, traversant la Cité interdite, depuis la porte du Milieu, au sud, jusqu’à celle du Génie militaire, au nord, et la colline du Charbon. La Cité interdite a donc été violée par les régiments étrangers. Il s’agit d’un épisode peu connu, les vainqueurs de 1900 se gardant de se vanter d’avoir profané l’enceinte sacrée qu’est le Palais impérial de Pékin.

Dès le 18 août 1900, soit deux jours après la fin des combats, les représentants des puissances étrangères (ministres et généraux) ont en effet décidé que les troupes des huit nations coalisées défileraient à travers le Palais impérial. Le général Frey, commandant du corps expéditionnaire français en Chine, explique qu'« il fallait frapper l'esprit des Chinois d'une façon durable, prouver aux mandarins et aux populations que la demeure du Fils du Ciel, aussi bien que la Cité interdite, seraient désormais à la discrétion des puissances si la cour ne venait pas d'elle-même à composition[8] ».

Le baron d'Anthouard, premier secrétaire de la légation de France, a laissé une relation de cette singulière parade dans son livre *La Chine contre l'étranger*, *les Boxeurs*. Le 26 août, à 7 heures du matin, les états-majors et de gros détachements des forces alliées se rassemblent devant l'entrée Sud de la Cité interdite. Le corps diplomatique est également présent. Il s'agit de marquer solennellement la victoire des Alliés en traversant la demeure du Fils du Ciel. Les puissances auraient pu occuper militairement le palais, mais elles ont décidé de « sauver la face » des Chinois.

Le baron d'Anthouard raconte : « Les hautes portes rouges garnies d'énormes clous dorés tournent lentement sur leurs gonds, tirées par des eunuques revêtus de la livrée de cérémonie. Quelques membres du Zongli Yamen (le ministère des Affaires étrangères), en grand costume, s'avancent pour servir de guides. Leur visage est impassible, mais chez quelques-uns on voit l'effort pour ne pas trahir l'émotion que cause un événement si extraordinaire.

« Dans ces enceintes mystérieuses, poursuit le diplomate, où la présence de l'empereur tout-puissant fait régner depuis des siècles une crainte superstitieuse, où les Chinois ne pénètrent qu'en tremblant, le front bas, que l'étranger n'a même effleurées de son regard, les armées victorieuses entrent drapeaux déployés. Et les échos des palais séculaires qui n'ont

jamais retenti qu’au son des louanges adressées au Fils du Ciel répètent maintenant les chants qui proclament sa défaite[9]. »

Anthouard se dit frappé par l’aspect d’abandon et de décrépitude qu’offrent les bâtiments. Il décrit avec un humour moqueur les troupes qui défilent, russes, japonaises, sikhs (Indiens), américaines. Les détachements français, composés de « Marsouins » (infanterie de marine) et d’Annamites, mal fagotés, font pâle figure.

L’écrivain Paul Morand s’est inspiré des pages du même Anthouard dans sa nouvelle *Fleur de Ciel*, laquelle comprend deux chapitres éblouissants consacrés au siège de Pékin. Celui évoquant le défilé sacrilège du 26 août dans la Cité interdite commence ainsi : « Les eunuques en robes de soie ouvrirent les portes de la cité impériale. L’Europe entra avec ses nations alignées, ses armes, sa cavalerie, ses batteries de montagne, ses mercenaires de couleur, tandis que sous un ciel matinal d’août 1900 la Chine mandchoue tombait en poussière.

« Perforant la Ville interdite du Sud au Nord[10]. »

Cixi n’aime pas la Cité interdite

Cixi a dans un premier temps vécu au Chuxiu Gong, le palais des Élégances accumulées, ainsi appelé depuis le règne de l’empereur Jiaqing. C’est là qu’elle a donné naissance à l’empereur Tongzhi, dans la salle arrière du palais, alors qu’elle n’est encore que la concubine de l’empereur. Ce pavillon figure parmi les six palais de l’Ouest dans la cour intérieure de la Cité interdite. En 1885, le palais a été entièrement restauré et décoré à grands frais à l’occasion du 50e anniversaire de la souveraine. C’est là qu’elle habite quand elle réside (en de rares occasions) à la Cité interdite. Ce palais se visite encore aujourd’hui, avec ses meubles datant de la fin du

XIXe siècle. (L'empereur Puyi y a vécu avec sa femme, Wan Rong, avant d'être expulsé de la Cité interdite.)

Puis, à la majorité de son fils, Tongzhi, Cixi se retire jusqu'en 1875 au palais de l'Éternel Printemps (*Changchun gong*). Le palais de la Longévité tranquille sera déserté après la mort de Qianlong, jusqu'à ce que l'impératrice Cixi s'y installe, lorsque son neveu Guangxu prend le pouvoir.

L'impératrice douairière n'a jamais aimé la Cité interdite et elle ne l'a jamais caché. On peut même dire qu'elle la déteste. Elle en a toujours voulu aux envahisseurs occidentaux d'avoir commis le sac de son cher Yuanming yuan, lors de la seconde guerre de l'Opium, en octobre 1860.

Der Ling, sa dame de compagnie favorite entre 1903 et 1904, partage son aversion envers le Palais impérial de Pékin : « Il était si vieux et construit d'une si drôle de manière. Les cours étaient petites et vastes les vérandas. Pas d'électricité. On devait s'éclairer à la bougie, le matin pour s'habiller, comme au milieu de l'après-midi. Toutes les pièces étaient sombres. On ne pouvait apercevoir le ciel que depuis la cour, en regardant en l'air […]. Sa Majesté n'a jamais aimé demeurer à la Cité interdite. Je n'en suis pas surprise, tant je la détestais également[11]. » Elle se réjouit quand Cixi décide de retourner au Yihe yuan.

Dès la majorité de l'empereur Guangxu, Cixi s'est en effet fait construire à partir de 1886 un nouveau palais d'Été, le Yihe yuan, un jardin impérial qui est « un chef-d'œuvre de jardin paysager chinois », monument inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco en 1998. Ce palais est célèbre pour abriter sur son lac, le vaste lac Kunming, un bateau de marbre qui a coûté une fortune, prélevée sur les fonds destinés à la marine impériale, laquelle sera bientôt vaincue par la marine japonaise en 1895.

Les visites de Cixi à la Cité interdite se font donc rares. Même ses anniversaires sont célébrés au palais d'Été. Lorsqu'elle doit se rendre à Pékin, elle préfère s'installer dans un des palais des Trois Mers, au bord des lacs qui jouxtent à l'ouest la Cité interdite. C'est là qu'elle accepte de poser

pour Katharine Carl, dont nous parlons plus loin, laquelle fait son portrait. Mais c’est le Yihe yuan, le nouveau palais d’Été, pillé en 1900, qui reste son lieu de résidence principal.

Dans les moments graves cependant, comme lors du coup d’État qu’elle organise pour en terminer avec les Cent jours et encore pendant les 55 jours de Pékin, Cixi est bien obligée de regagner la Cité interdite, siège effectif du pouvoir.

Mémoires d’une dame de cour

Jusqu’à la fin du XIXe siècle et le début du XXe, on ne savait pas grand-chose des us et coutumes de la cour impériale de Pékin et de la vie quotidienne à l’intérieur des palais impériaux. La vie de cour était soigneusement tenue secrète, à l’abri de la curiosité, tant des Chinois que des étrangers. À regret, nous ne possédons pas de témoignages de dames de cour à la Cité interdite sous les Ming, tandis que les ouvrages historiques officiels ne font guère mention de ces « femmes du palais », de ces servantes réduites au silence et à la servilité.

Mais nous avons la chance de disposer des *Mémoires* d’une ancienne dame de la cour impériale chinoise, He Rong Er, que l’on doit à son remarquable biographe, un jeune Chinois érudit, Jin Yi, au début des années 1990. Ce précieux document, unique en son genre, nous en apprend beaucoup sur la vie quotidienne de la cour à la fin du règne de l’impératrice douairière Cixi. Et aussi sur la vie quotidienne de l’impératrice, les fêtes, les rituels et les jeux dans la Cité interdite.

Un récit effrayant, où la « victime » résume ainsi sa vie : « Je suis tombée du ciel. Seulement, au lieu de mettre un pied à terre, j’ai atterri directement dans les latrines. » La vie de He Rong Er est exceptionnelle,

quoique banale, avec ses quelques moments de bonheur et ses horreurs, avant de devenir rapidement un cauchemar.

D’origine mandchoue (c’est obligatoire), illettrée, He Rong Er est entrée à la cour à l’âge de 13 ans. À 18 ans, elle a été mariée à un sinistre individu, l’eunuque Liu, coiffeur attitré de l’empereur Guangxu. Une « faveur » dont elle se serait bien passée. Malheureuse en ménage, tombée dans « un gouffre de souffrance », au bout d’un an de mariage elle supplie la cour de la reprendre à son service. Cas exceptionnel, Cixi lui en accorde l’autorisation. Elle devra cependant quitter le palais à l’âge de 25 ans, obligée de vivre avec son mari, qui a la bonne idée de mourir, terrassé par l’opium.

He Rong Er, à ses débuts, se retrouve sous l’autorité abusive d’une « tante », chargée de la former, c’est-à-dire de lui inculquer les règles du maintien, marcher sans bouger la tête, rire sans montrer ses dents. Et aussi l’obligation de dormir repliée en chien de fusil. Sans oublier l’interdiction de manger du poisson, des crevettes, de l’ail, de l’oignon et de la ciboulette, de peur d’avoir une haleine forte. Et de manger équilibré, pour éviter de faire des « gaz ».

Très coléreuse, sa « tante » la bat souvent pour un rien. Quelques années plus tard, elle devient « tante » à son tour. Ce qui lui accorde un privilège envié, le droit de porter des « chaussures aux motifs des cinq bonheurs ». Cette paire de chaussures est l’emblème éminent des dames de cour, le signe de leur importance auprès de l’impératrice douairière. Et qui leur vaut le respect appuyé des eunuques.

He Rong Er nous apprend que l’impératrice aime la concurrence en matière de beauté et qu’elle veut que ses suivantes soient les plus jolies de la cour. Sa fonction n’est pas subalterne. Elle est bientôt choisie pour servir à fumer à l’impératrice douairière, préparer sa pipe. Une tâche difficile et délicate, où la moindre erreur est punie. Et douloureuse, elle lui brûle les doigts.

He Rong Er aborde le sujet des relations scandaleuses que l'impératrice aurait entretenues avec des eunuques, selon la rumeur. On raconte que Xiao An Zi a été en son temps l'eunuque le plus apprécié de l'impératrice, et ceci pour des raisons inavouables… Il assistait à la toilette de Cixi et à son habillage. Celle-ci, veuve à 28 ans de l'empereur Xianfeng, encore jeune et séduisante, pleine de vitalité, a du mal à supporter sa solitude. Son fils, l'empereur Tongzhi, devenu majeur, se serait promis de tuer Xiao An Zhi, qui débauchait sa mère.

Sous un prétexte, il aurait ordonné à l'eunuque de se rendre dans la région du fleuve Bleu, alors que la règle des Qing interdit à un castrat de quitter la Cité interdite. Il est tué par le préfet de la province du Shandong, à Jinan. On déchire son pantalon et l'on découvre… une « théière » entre ses jambes. Un terme imagé pour dire qu'il s'agissait d'un faux eunuque !

La narratrice raconte aussi que, bien plus tard, le célèbre eunuque, l'homme le plus puissant de la cour, Li Lianying (1869-1909), qualifié d'« eunuque impérial », aurait eu accès au lit de l'impératrice… On dit également que Cixi, qui adorait l'opéra de Pékin, aimait aussi les jeunes et beaux comédiens. Elle les faisait venir, dissimulés dans un immense panier-repas pour ne pas éveiller l'attention. He Rong Er parle de commérages, expliquant que l'impératrice ne se retrouvait jamais seule, de jour comme de nuit, et qu'elle était bien placée pour le savoir.

Nous disposons par ailleurs de deux autres témoignages sur la vie de cour à l'époque de Cixi, tout à la fin de la dynastie, avec les livres de Der Ling et de Katharine Carl. De précieux documents, même s'ils sont parfois dédaignés par les historiens, qu'ils soient chinois ou étrangers.

Der Ling et Katharine Carl

Les livres de Der Ling et de Katharine Carl entendent livrer un portrait flatteur de Cixi, destinés à corriger les aspects négatifs de sa personnalité, mis en avant par les journaux, magazines et livres de l'époque, et influencer l'opinion publique occidentale.

Der Ling (1886-1944), qui signe indûment son ouvrage du nom de Princesse Der Ling, décrit dans un livre célèbre, *Two Years in the Forbidden City*, ses deux années passées au service de l'impératrice douairière, de 1903 à 1905. D'autres témoignages ont suivi, dont *Old Buddha* et *Imperial Encense*. D'origine mandchoue par son père, ambassadeur à Londres et à Paris pendant quatre ans, elle y reçoit une éducation occidentale, anglaise et française. Elle parle ainsi couramment deux langues étrangères, ce qui lui permet d'entrer à la cour pour devenir première dame d'honneur de l'impératrice et servir d'interprète, en même temps que sa mère et sa sœur, Rong Ling. À 17 ans, elle est très jolie, intelligente et a beaucoup de charme.

Der Ling raconte son expérience de la cour impériale chinoise et son service en tant que dame de compagnie auprès de la souveraine, dite « le Vieux Bouddha » (en raison de sa dévotion au bouddhisme), laissant un témoignage important sur un monde disparu. Der Ling dépeint l'impératrice comme une femme délicieuse, la « plus charmante femme au monde », contrairement à sa détestable réputation en Occident. Elle fait un portrait flatteur de l'empereur Guangxu, à qui elle donne des cours d'anglais. Elle rapporte les rivalités et les jalousies entre les dames de cour et, surtout, elle dénonce le méprisable comportement des eunuques.

Elle a aussi un frère, lequel s'improvise photographe. On doit à ce dernier les fameuses photos de Sa Majesté, la représentant parfois seule, parfois entourée de ses suivantes et de ses eunuques, ou encore en costume de théâtre et en déesse de Miséricorde (*Guanyin*). Des photos qui font figure de documents.

Der Ling introduit Katharine Carl à la cour. Katharine Carl, une artiste américaine, est l'auteure d'un portrait de l'impératrice douairière. L'idée de ce tableau vient des bonnes relations entretenues entre Cixi et l'épouse de l'ambassadeur des États-Unis, doyen du corps diplomatique, Sarah Conger. Mrs Conger voue une admiration sans borne à l'impératrice. Constatant que celle-ci n'a jamais rencontré de femmes étrangères, elle organise en 1898 une première réception à la Cité interdite, une *tea party*, où sont conviées six épouses de ministres. Cixi lui a fait une impression extraordinaire, après son retour à Pékin, en 1902 : « Elle était gaie et heureuse. Son visage rayonnait de bonne volonté. On n'y percevait aucune trace de cruauté. Elle nous accueillit avec des mots simples et ses gestes étaient naturels et chaleureux. Sa Majesté s'est levée pour nous souhaiter la bienvenue. Elle tendit les deux mains vers chaque dame et dit avec beaucoup d'empressement et d'enthousiasme : "Une famille, tous de la même famille." Elle était très cordiale, et lorsqu'on nous passa le thé, elle s'avança et trempa ses lèvres dans chaque tasse[12]. »

Mrs Conger réussit à convaincre Cixi de se faire portraiturer. Elle refuse d'abord la proposition, considérée comme saugrenue. Puis elle hésite, avant de finalement accepter, posant de multiples conditions. Miss Carl est ainsi la première personne étrangère, depuis Marco Polo, quelques pères jésuites et de rares ambassadeurs, à être autorisée à pénétrer dans le quartier des femmes et là où réside l'impératrice douairière. Elle y demeure pendant plus de neuf mois. Pourtant l'impératrice se refuse le plus souvent à poser en personne. Le portrait terminé, elle se dit satisfaite, à l'exception du visage, clair d'un côté, sombre de l'autre. Elle exige que Miss Carl fasse en sorte que les deux faces soient identiques. Miss Carl parvient à terminer le tableau en temps voulu.

Celui-ci sera exposé en juin 1904 à Saint Louis (Missouri), ville qui accueille alors les Jeux olympiques. L'œuvre de Katharine Carl se trouve

aujourd’hui exposée à la Freer Gallery, dans la capitale fédérale américaine, Washington.

Pendant tout son séjour, Miss Carl sera chaperonnée de très près par Der Ling. Dans son livre *With the Empress Dowager of China*, elle décrit la vie intime de Cixi, racontant de manière pittoresque les cérémonies et les divertissements du Palais impérial.

Les livres de Der Ling, Katharine Carl et Sarah Conger auraient mérité d’être traduits en français, car ce sont les premiers témoignages directs par des actrices de la vie à la cour. Plus tard, ont paru des récits et souvenirs de servantes, d’eunuques et de dignitaires concernant la période postérieure à 1900.

Mémoires d’un eunuque

À la fin des Qing, la Cité interdite ne compte plus que 1 900 eunuques. Les grands castrats, puissants et fortunés, sont peu nombreux. Leurs noms sont restés célèbres. À commencer par An Dehai, un eunuque corrompu (1844-1869), favori de Cixi, qui tenta de dresser l’impératrice Cixi contre le prince Qong, et fut exécuté. Il a été suivi par Cui Yuhui, Zhang Lande, et surtout Li Lianying, qui ont à leur tour régné sur le Palais impérial.

Le chef du palais de l’empereur Xianfeng, Xiao Anzi, est le grand favori de l’impératrice Cixi à ses débuts. Apprenti chez un cordonnier, il crève la faim. Acculé au désespoir, il se tranche les organes sexuels avec une lame à découper les semelles. Recruté au palais, il devient l’un des plus puissants personnages de la cour, Cixi ne jurant que par lui. De son passé il a gardé le sobriquet de « cordonnier ».

Quelques décennies plus tard, Zhang Lande, qui deviendra chef du palais de l’impératrice Longyu – la propre nièce de l’impératrice douairière, fille de son frère, et épouse en titre de l’empereur Guangxu. Réduit à la

mendicité, il préfère renoncer à sa virilité dans l'espoir d'une vie meilleure. Il finit sa vie dans sa résidence privée de Tianjin, entouré de sa mère, de ses épouses et de son fils adoptif.

Li Lianying, favori de l'impératrice Cixi à la fin de sa vie, est la cible de tous les commérages. On lui prête une liaison amoureuse avec sa maîtresse, mais rien n'a été prouvé. Il a la particularité d'être très laid. Il meurt en 1911 dans un temple de la banlieue ouest de Pékin, qu'il a richement doté du temps de sa splendeur. Vingt-six temples des environs de Pékin accueillent les eunuques à la retraite. En 1966, on y a découvert 3 336 tombes d'eunuques de la dynastie des Ming.

Dan Shi est l'auteur en 1989 d'un récit historique, publié sous la forme d'un roman, les *Mémoires d'un eunuque dans la Cité interdite*. Nommé Yu Chunye, l'eunuque est affecté au palais de l'impératrice Longyu (femme de Puyi). Il s'agit d'un témoignage unique sur le quotidien des castrats, grands et petits, et sur celui de leurs maîtres. Dan Shi raconte surtout le destin tragique d'un adolescent vendu aux trafiquants d'enfants de Pékin, lesquels fournissent le Palais impérial en eunuques. Ce récit met en relief des personnages qui ont le monopole de la castration, Liu-la-Fine-Lame, Qian le Quatrième et aussi maître Bi, en cheville avec le bureau des Affaires intérieures (*Neiwufu*) de la Cité interdite.

Yu Chunye tombe dans les mains de ces trafiquants, Maître Bi le convainc de le laisser « purifier son corps », par respect pour les femmes de l'empereur, c'est-à-dire lui « couper la bricole qu'il a entre les jambes ». Il décrit l'opération, laquelle n'a pas duré plus de dix minutes, pratiquée par Qian le Quatrième, semblable dans son horreur à celle racontée par le Dr Matignon. (Voir *infra*.)

Entré à 17 ans dans la Cité interdite, il y passe dix-huit années mouvementées, marquées par la guerre de 1900 contre les étrangers, l'exil de la cour à Xian, la signature du traité de paix, la révolution de 1912, la chute de l'Empire et l'avènement de la République.

Dan Shi raconte avec émoi l’arrivée de Yu Chunye, parmi seize autres jeunes castrats au Palais impérial, accueillis par Li Lianying, le tout-puissant chef du palais de l’impératrice, superintendant de la cour et favori de l’impératrice. Et surtout par Cixi en personne : « Lorsque le palanquin fut posé à terre, il écarta délicatement les rideaux et aida la Vénérable aïeule impériale à sortir de sa voiture. Une déesse m’apparut alors, la reine mère de l’Occident en personne, étincelante, charriant dans son sillage des flots de soie et d’or, des cascades de perles et de jade, la tête ceinte d’une éblouissante coiffure ornée de bijoux et de fleurs. Tout en elle exprimait qu’elle n’était point de ce monde ordinaire, mais une divinité descendue du Ciel. Elle sortit avec des gestes lents, et toute l’assemblée se prosterna à sa vue en criant : “Mille bonheurs Vieux Bouddha.” Soutenue par Li Lianying, elle gravit les marches du palais et pénétra dans la salle d’audience[13]. »

Yu Chunye ne fait pas partie des nouvelles recrues sélectionnées par l’impératrice. Il se retrouve affecté au palais de la Tranquillité terrestre, au service d’un des chefs de ce palais, maître Diba, lui-même au service de l’impératrice Longyu. En 1900, année mouvementée, il progresse dans la hiérarchie et entre au service personnel de l’impératrice Longyu.

Yu Chunye raconte son apprentissage, comment il doit sans cesse se plier aux règles des salutations et des prosternations, en particulier le fait de devoir s’agenouiller « de si nombreuses façons et en de si nombreuses circonstances » : s’agenouiller à trois reprises et se frapper le front neuf fois sur le sol. À l’en croire, un eunuque passe sa vie à genoux. Et tant pis pour ses articulations endolories et ses bosses sur le front. Il doit aussi apprendre les règles du service, verser le thé ou de l’alcool, bourrer les pipes, allumer les cigarettes, servir les repas, habiller son maître ou sa maîtresse. Ne jamais faire répéter un ordre ni une question. Utiliser uniquement la formule « À vos ordres, maître ».

Décès quasi simultanés de Guangxu et de Cixi

La mort de l’empereur et celle de l’impératrice douairière sont un double événement, extraordinaire en soi, par leur concomitance, qui ne doit rien au hasard.

L’empereur Guangxu décède à 37 ans à la Cité interdite, le 14 novembre 1908, un jour avant l’impératrice douairière, après qu’il a été empoisonné à l’arsenic, comme les chercheurs chinois l’ont formellement établi en 2008, cent ans exactement après sa mort. Des analyses scientifiques récentes entreprises à Pékin confirment en effet que les cheveux, les os et les vêtements de l’empereur comportent des doses très élevées d’arsenic (2 400 fois la normale !). Le chef des eunuques, Li Lianying, lui aurait fait absorber un yaourt empoisonné. Sa tante, Cixi, reste bien entendu la principale suspecte. Il est pour elle impensable que son neveu puisse lui survivre et lui succéder.

(Petite parenthèse. Guangxu est le dernier empereur à avoir été empoisonné. Rien que sous la dynastie Qing, la rumeur, fondée ou pas, veut que les empereurs Shunzhi, Kangxi et Yongzhen aient été victimes du poison.)

L’impératrice douairière Cixi, Lao Fo, le « Vieux Bouddha », comme elle se fait appeler familièrement par les eunuques, termine sa vie elle aussi à la Cité interdite, épuisée par une dysenterie, un jour après l’empereur Guangxu, le 15 novembre 1908, à l’âge de 72 ans.

Cixi a droit à des funérailles grandioses. En 1928, vingt ans après sa disparition, un sinistre général, un « seigneur de la guerre », membre du Guomindang, le parti nationaliste de Chiang Kai-shek fondé en 1912 par Sun Yat-sen, met à sac les tombeaux des empereurs Qing et disperse les trésors fabuleux, tous les bijoux qu’ils contiennent, tandis que les restes de l’impératrice douairière sont exposés à l’air libre.

Le corps de l'empereur Guangxu repose pour sa part aux Dong Ling (tombeaux de l'Est). Leur vie durant, l'empereur et l'impératrice douairière ont été séparés par un abîme. Jusque dans la mort.

Cixi a eu le temps d'organiser la succession impériale en plaçant sur le trône un enfant, Zai Feng, fils d'un prince de sang, le second prince Chung, lui-même petit-fils de l'empereur Daoguang et frère cadet de Guangxu, dont l'épouse est la fille de son cher général, Rong Lu. Il s'agit de Puyi.

Méfiante à l'égard du changement, Cixi aura figé l'empire du Milieu dans ses structures archaïques, accélérant ainsi la chute de la dynastie mandchoue et sonnant le glas d'un régime vieux de près de deux mille deux cents ans.

Avec la disparition de l'impératrice douairière et celle de l'empereur, la Cité interdite cesse pratiquement d'exister sur le plan politique.

Les écrivains français ont, comme il se doit, été fascinés par l'impératrice Cixi. En particulier George Soulié de Morant (auteur de *Tseu-H'si Impératrice des Boxers*, 1911), Charles Pettit (*La femme qui commanda à cinq cents millions d'hommes*, 1928), Lucien Bodard (*La Vallée des roses*, 1977). Ceux-ci l'ont dépeinte comme une femme cruelle, nymphomane, ivre de pouvoir, et l'ont tenue pour la principale responsable de la révolte xénophobe des Boxers comme du conservatisme de la société chinoise.

1. Guillermaz. *Histoire du Parti communiste chinois*, p. 9.

2. Dans une lettre célèbre au capitaine Butler, Victor Hugo dénonce le sac du palais d'Été de Pékin, le Yuanming yuan, par les Anglais et les Français en octobre 1860.

3. Élisseeff, *Cixi, impératrice de Chine*, p. 88.

4. Jacques Gernet, *Le Monde chinois*, *op. cit.*, p. 494.

5. Abbott, *A History of Mistresses*, p. 86.

6. John K. Fairbank et Merle Goldman, *Histoire de la Chine des origines à nos jours*, Paris, Tallandier, 2013.

7. Pierre Loti, *Les Derniers Jours de Pékin*, *op. cit.*, p. 11 et 105.

8. Général Frey, *Français et Alliés au Pé-Tchi-Li*, Paris, Hachette, 1904, p. 431.

9. Anthouard, p. 289.

10. Morand, *Fleur de Ciel*, La Pléiade, t. II, p. 65.

11. Princesse Der Ling, *Two Years in the Forbidden City*, Londres, 1911, p. 134.

12. Conger, p. 188-189.

13. Dan Shi, *Mémoires d'un énuque dans la Cité interdite*, *op. cit.*, p. 132.

14

Puyi, le dernier empereur

Quel roman que sa vie !

Né à Pékin le 7 février 1906, Puyi (son nom de règne est Xuantong) est le fils de Zaifeng, le deuxième prince Chun, neveu de l'empereur Guangxu, et sa mère est la fille de Rong Lu, le protégé de Cixi. Cixi adopte l'enfant.

À 37 ans, l'empereur Guangxu n'ayant toujours pas d'héritier, sa tante Cixi imagine de nommer Puyi par décret pour assurer sa succession. L'enfant, qui n'a alors que 2 ans et 10 mois, se retrouve ainsi héritier du trône. Il sera le dixième et dernier empereur de la dynastie Qing.

Quant au prince Chun, nommé régent, de 1909 à 1912, Reginald Johnston, le futur précepteur de Puyi, dira de lui : « C'était un homme absolument impropre aux affaires, qui manquait totalement d'énergie, de volonté et de cran, et pouvait être circonvenu par n'importe quel beau parleur[1]. »

Au lendemain de la nomination de Puyi, Guangxu meurt. Le surlendemain, nous l'avons vu, c'est au tour de Cixi elle-même. L'intronisation officielle du petit prince Puyi a lieu à la Cité interdite, le 2 décembre 1908. Son père assure la régence. Mais en octobre 1911, survient le soulèvement de Wuhan. Le général Yuan Shikai, nommé pour mater la révolte, se retourne contre le pouvoir en place. La République de

Chine est proclamée le 1er janvier 1912, avec à sa tête Sun Yat-sen. Yuan Shikai, qui lui succède promptement, obtient l'abdication de Puyi, le 12 février 1912.

Un arrangement, dit « Contrat de Bienveillance », est trouvé entre la Maison impériale Qing et le gouvernement de la nouvelle République de Chine. Puyi est autorisé à conserver son titre, il peut même demeurer dans la Cité interdite. Lui et sa famille gardent l'usage de la cour intérieure, tandis que la cour extérieure, au sud, est occupée par les autorités républicaines. Une confortable liste civile lui est octroyée.

Toujours est-il qu'après son abdication, la Cité interdite cesse *de facto* d'être le centre politique et administratif de la Chine.

Puyi considère que son enfance a été la plus absurde que l'on puisse imaginer. Il raconte dans son autobiographie qu'un voile de couleur jaune enveloppe ses souvenirs : « Les tuiles vernissées étaient jaunes ; jaunes aussi le palanquin, les coussins, la doublure de mes robes et de mes chapeaux, la large ceinture qui me ceignait le hanches, les coupes et les assiettes qui me servaient à boire et à manger ; jaunes encore les reliures de mes livres, les tentures de ma chambre, les brides de mon cheval – rien que du jaune dans tout ce qui m'entourait. Cette couleur, le fameux "jaune radieux", privilège exclusif de la famille impériale, me fit comprendre dès ma plus tendre enfance que j'étais d'une essence unique, et instilla en moi la conscience de ma nature "céleste" qui me distinguait de tous les autres humains[2]. »

Un passage à mettre en parallèle avec le rouge du récit de sa nuit de noces avec Wen Rung, tous deux âgés de 15 ans, dans une aile du palais de la Tranquillité terrestre, laquelle abrite la chambre nuptiale : « Après avoir, conformément aux usages, vidé la coupe nuptiale et consommé les gâteaux, Wen Rung et moi, nous nous retirâmes dans notre obscure chambre rouge. La jeune mariée s'assit sur le *kang* et gardait la tête baissée. Et moi, debout à côté d'elle, irrité, je ne voyais que du rouge : des tentures rouges, des

coussins rouges, une veste rouge, des draps rouges, une jupe rouge, des fleurs rouges, des joues rouges […]. J'avais l'impression d'avoir échoué dans un monde étouffant de cire rouge liquéfiée. Je me sentais de plus en plus mal à l'aise. Je ne pouvais pas m'asseoir, et pas davantage rester tout simplement debout. Combien plus agréable était ma chambre du palais de la Croissance spirituelle ! À cette pensée, j'ouvris la porte et m'enfuis[3]. »

En 1917, un général conservateur et légitimiste, Zhang Xun, occupe Pékin avec 5 000 hommes et rétablit Puyi dans sa fonction d'empereur. La réaction des républicains et des seigneurs de la guerre qui se partagent la Chine du Nord est unanimement hostile. La restauration est étouffée et, le 13 juillet, soit douze jours après son intronisation, Puyi est de nouveau obligé d'abdiquer.

En 1919, sa détention dorée est marquée par l'arrivée d'un précepteur en tous points remarquable, Reginald F. Johnston, qui va le marquer profondément. Écossais, diplômé d'Oxford, parlant le mandarin, féru d'histoire et amateur de poésie chinoise, Johnston va exercer pendant treize ans une influence bénéfique sur son impérial élève. Il devient sa fenêtre ouverte sur le monde. Grâce à son maître, Puyi s'intéresse à tout ce qui vient d'Occident, il se met à apprendre l'anglais, choisit de s'appeler Henry (prénom de plusieurs souverains britanniques) et, encouragé par son précepteur, il se coupe la natte.

Johnston fait ce portrait élogieux de l'empereur déchu : « D'une constitution robuste et bien développé pour son âge, c'est un garçon très “humain”, avec de la vivacité, de l'intelligence et de l'humour. De plus, il a d'excellentes façons et est dénué de toute arrogance, ce qui est remarquable, si l'on considère la nature extrêmement artificielle de son milieu et le décorum pompeux de la vie quotidienne du palais. Il ne sort jamais de la Cité interdite et ne fréquente aucun autre enfant[4]… » Puyi en vient à considérer l'Écossais comme un parfait gentleman, digne d'être imité.

Reginald Johnston souligne par ailleurs l'« atmosphère malsaine de la Cité interdite ». Il aimerait envoyer son pupille au palais d'Été, au Yihe yuan, pour le soustraire à l'influence des hordes d'eunuques et de fonctionnaires inutiles qui sont sa seule compagnie. Un endroit de rêve, occupé par Cixi à la fin de sa vie, où le jeune empereur aurait pu profiter d'un vaste espace et se livrer à des exercices physiques.

Expulsion des eunuques

Puyi, même s'il est atteint de myopie, n'est pas aveugle. « Vue de l'extérieur, la Cité interdite apparaissait comme un asile de tranquillité et de paisible harmonie, mais en réalité ses murs cachaient un trouble qui avait éclaté depuis longtemps déjà. Aussi loin que remontent mes souvenirs, on avait toujours entendu au palais des rumeurs concernant des pillages, incendies, meurtres, fumeries d'opium, et jeux de hasard[5] », écrit-il dans son autobiographie.

Le témoignage de Reginald Johnston est également important parce qu'il dénonce les multiples exactions dont est victime le Palais impérial. En particulier les incendies volontaires provoqués par les eunuques. « La paix, le décorum et la majestueuse dignité étaient moins parfaits derrière les créneaux de la Cité interdite qu'on ne le supposait communément », se lamente-t-il. Le précepteur énumère les nombreux pavillons et bâtiments qui ont été détruits pas le feu en 1923, avec presque tout ce qu'ils contenaient.

Bien sûr, les vols ont toujours eu lieu, pratiqués par les eunuques ou les fonctionnaires, mais sous le règne de Puyi, larcins et malversations se multiplient, à tel point que l'empereur décide de prendre les choses en main et annonce son intention d'inspecter certains palais inoccupés où des trésors sont entreposés. Comme par hasard, ces entrepôts et surtout le palais du

Bonheur établi sont la proie des flammes. Appelé en urgence au petit matin, Johnston découvre la Cité interdite en flammes. Des pompiers italiens sont déjà sur les lieux, ainsi que plusieurs princes qui se démènent avec ostentation pour montrer à ces soldats du feu professionnels « comment on n'éteint pas ces incendies ».

En dehors de la valeur historique et architecturale des bâtiments incendiés, les pertes sont considérables, comme les rapports l'établiront. On dénombre que 6 643 objets de valeur ont été détruits par le feu. Les trésors perdus ou endommagés se chiffrent à 2 685 bouddhas en or, 1 157 peintures, surtout bouddhiques, des jades et des bronzes antiques, des milliers de livres et 31 coffres contenant des robes de zibeline et des vêtements impériaux.

Ce grand incendie de la Cité interdite, qui a mis Pékin en émoi, a été attribué aux eunuques qui craignaient la découverte imminente de leurs crimes. Les responsables ne sont ni identifiés ni punis. Mais le système en vigueur à la cour de Chine depuis des millénaires est brutalement aboli par l'empereur. Tous les eunuques de la Cité interdite sont expulsés. Avant la révolution de 1911, le personnel des eunuques se montait à 3 000, en 1919, ils ne sont plus qu'un millier.

Pour la petite histoire, cette calamité qu'est la destruction complète du palais du Bonheur établi a entraîné une conséquence inattendue : après le déblaiement des décombres, un vaste terrain de sport voit le jour, avec un tennis sur gazon, dans l'enceinte de la Cité interdite. Puyi s'emploie à épurer la chancellerie, « incarnation du vampire avide de sang », selon Johnston, pour en finir avec la gabegie. Mais sans succès. Sauf que celle-ci accepte de réduire le personnel du palais de sept cents personnes à trois cents. Quant au nombre de « Grands Cuisiniers », il passe de trois cents à trente-sept.

Mort symbolique de la Cité interdite

Cette expulsion par Puyi des eunuques de la Cité marque en fait la mort – symbolique – du Palais impérial, qui a cessé d’être le centre du pouvoir. Les nouvelles autorités, dirigées par Yuan Shikai, s’installent dans les palais des Mers du Centre et du Sud (*Zhongnanhai*).

Mais le 5 novembre 1924, suite à un coup d’État, l’armée nationaliste de Feng Yuxiang, un seigneur de la guerre, dit le « général chrétien » (il baptise ses troupes à la lance d’incendie !), chasse l’empereur de la Cité interdite. Le « Contrat de Bienveillance » est annulé. Le palais doit être évacué dans les trois heures. « L’expulsion de l’empereur et de toute sa famille du Palais impérial met un terme définitif à l’histoire de la Cité interdite en tant que pouvoir suprême de l’État féodal et résidence des empereurs, impératrices et concubines », conclut sans états d’âme un historien chinois contemporain.

Puyi est donc chassé de la Cité interdite, dont il n’est pas sorti depuis quinze ans. Il retourne dans le palais paternel, puis tente de s’expatrier en Angleterre, avant de se tourner vers l’Empire du Japon. En 1925, les Japonais acceptent de l’accueillir dans leur concession de Tianjin, où il mène une vie mondaine dans les milieux occidentaux des concessions.

En 1932, les Japonais, qui convoitent les richesses minières de la Mandchourie, créent un État fantoche, le Mandchoukouo, et placent Puyi à sa tête comme empereur. Mais celui-ci ne rêve que d’une chose : regagner son titre d’empereur de Chine. C’est chose faite en 1934. Las pour lui, le 17 août 1945, deux jours après la capitulation du Japon, il doit abdiquer pour la troisième fois. Le Japon veut bien l’accueillir, mais il est arrêté par les Soviétiques et placé en résidence surveillée de 1945 à 1950. Mao obtient alors de Moscou son extradition vers la Chine. Puyi est transféré dans un centre de détention pour criminels de guerre.

En 1959, dûment « rééduqué », le matricule 981 est amnistié après avoir fait amende honorable. Devenu jardinier, l'ex-empereur se met à écrire son autobiographie, en partie censurée de son vivant. Il meurt d'un cancer en octobre 1967.

La Cité interdite vue par les écrivains français

Autrefois ville close de toutes parts, réservée au seul usage de l'empereur, de sa cour d'eunuques et de ses concubines, la Cité interdite a perdu de son mystère et son inaccessibilité, prévient Dominique Morel, ancien conservateur au musée du Petit Palais. Mais elle a conservé intact son pouvoir de fascination.

Marco Polo nous a laissé une description du Palais impérial de Cambaluc (Pékin), sous Kubilaï Khan (règne 1260-1294), « ancêtre » de la Cité interdite, dont il célèbre l'étendue et le luxe, « le plus vaste et le plus merveilleux qui fut jamais vu ». Le missionnaire Louis Le Comte se distingue cependant en soulignant la bizarrerie de son architecture et son caractère informe.

Dans un tout autre genre, Jules Verne, le romancier des *Voyages extraordinaires*, n'est jamais allé en Chine. Mais dans *Les Tribulations d'un Chinois en Chine*, il décrit la Cité interdite d'une manière précise et documentée. Au terme d'une longue énumération des temples, pavillons et palais qui parsèment les lieux, il communique son enthousiasme : « Quel forum antique a jamais présenté une telle agglomération d'édifices si variés de formes, si riches d'objets précieux ? Quelle cité même, quelle capitale des États européens pourrait offrir une telle nomenclature ? »

Lorsque Pierre Loti pénètre dans la Cité interdite en 1900, il se réjouit d'en avoir percé le mystère, mais il éprouve le sentiment de s'être livré à quelque « profanation suprême ». *Les Derniers Jours de Pékin* sont un hymne funèbre dont on ne sort pas intact, avec ses images de mort et de désolation. Il compare la cour de l'Harmonie suprême à un « jardin funéraire », une place blanche dont « les broussailles ont jailli du sol entre les dalles soulevées, et où l'on entend crier, dans le silence, les pies et les corbeaux ». Pour Loti, l'effondrement du vieux Pékin est « irrémédiable […] autant dire l'effondrement d'un monde […]. Pékin est fini, son prestige tombé, son mystère percé à jour […]. Pourtant, cette ville impériale était un des derniers refuges de l'inconnu et du merveilleux sur terre, un des derniers boulevards de très vieilles humanités, incompréhensibles pour nous et presque un peu fabuleuses[6] ». Ainsi se termine ce livre saisissant.

Dans un des poèmes de *Stèles*, Victor Segalen, par ailleurs auteur du roman *René Leys* (publié en 1922), s'est identifié de manière étonnante à la Cité violette interdite, employant le possessif « ma » pour souligner la quasi-fusion de l'écrivain et de son thème.

1. Reginald Johnston, *Au cœur de la Cité interdite*, Paris, Mercure de France, 1995, p. 41.
2. Puyi, *J'étais empereur de Chine (1906-1967)*, Paris, Flammarion, 1975, p. 37.
3. *Ibid.*, p. 144-145.
4. Reginald Johnston, *Au cœur de la Cité interdite*, *op. cit.*, p. 86.
5. Puyi, *J'étais empereur de Chine (1906-1967)*, *op. cit.*, p. 158.
6. Pierre Loti, *Les Derniers Jours de Pékin*, *op. cit.*, p. 284.

Épilogue

Les photographies de la Cité interdite prises vers 1900 provoquent un choc. Le Palais impérial ressemble alors, sinon à un terrain vague, du moins à un espace qui a cessé d'être entretenu, abandonné par les jardiniers, envahi par les mauvaises herbes, les broussailles et même de petits arbustes.

En 1924, après l'expulsion de Puyi de la Cité interdite, celle-ci tombe dans le domaine public. L'année suivante, elle devient un musée. À la suite de l'invasion de la Chine par le Japon en 1937, une partie des trésors de la Cité interdite est mise à l'abri dans plusieurs endroits de Chine, avant d'être transférés en 1949 par Chiang Kai-shek à Taipeh.

Le 1er octobre 1949 à Pékin, Mao Zedong proclame l'avènement de la République populaire de Chine. Il lance sa proclamation du balcon de la porte de la Paix céleste, qui donne sur la grande place Tian'anmen, à l'entrée sud de la Cité impériale. Tout un symbole ! C'est là que se trouve aujourd'hui le grand portrait de Mao, immuable, que nul à Pékin ne peut ignorer.

L'endroit choisi est un geste symbolique, destiné à montrer que le cœur battant du pays se trouve toujours là. Dans *Le Dit de Tian-yi*, François Cheng avance des raisons qui n'ont rien de révolutionnaire : « Lors de la proclamation de la nouvelle République populaire, son chef incontesté, contrairement à l'image que l'on connaissait de lui – un personnage à l'allure volontairement désinvolte, quelquefois débraillé – apparut sanglé

dans un costume strict, boutonné jusqu'au cou, dans une attitude grave, hiératique, quasi impériale. Comme s'il n'était pas si facile de se débarrasser du modèle déjà éprouvé de l'ancien système, son langage, son imagerie archétypale, on s'y glissait pour ainsi dire inconsciemment, comme dans un moule[1]. »

D'ailleurs, autre lieu symbolique, le nouveau pouvoir s'installe tout à côté, juste à l'ouest de la Cité interdite, dans un parc situé au centre de Pékin, Zhongnanhai, dont le domaine occupe une superficie comparable à celle-ci. Cette « nouvelle Cité interdite » se love autour de deux lacs désignés par le terme de « mer », le Nanhai, « mer du Sud » et le Zhonghai « mer centrale »). Le Beihai (« mer du Nord ») n'en fait donc pas partie. Après l'avènement de la République populaire de Chine, Zhongnanhai devient le siège du gouvernement républicain.

En 1949, après la victoire militaire, les dirigeants du Parti communiste chinois s'installent dans cet ensemble de bâtiments en ruines et aménagent un ensemble résidentiel et administratif. Ce domaine abrite le siège du gouvernement central de la République populaire de Chine, le bureau du secrétaire général du Parti communiste chinois et l'Assemblée générale des représentants du Parti communiste.

Pendant la révolution culturelle, le Premier ministre Zhou Enlai ferme les portes de la Cité interdite et empêche les gardes rouges de pénétrer dans l'enceinte du Palais impérial en le faisant garder par l'armée, tandis que de grands portraits de Mao Zedong sont affichés sur les portes, ce qui les rend inviolables… La Cité, plus que jamais interdite, est donc sortie indemne de cette folie destructrice. En 1987, la Cité interdite a été déclarée Patrimoine mondial de l'Unesco.

En 2008, Pékin accueille les Jeux olympiques. À cette occasion, la Cité interdite fait peau neuve, et de multiples restaurations lui rendent une nouvelle jeunesse. Mais de 2000 à 2017, ce lieu prestigieux s'il en est a été défiguré par l'installation dans ses murs d'un Starbucks, une chaîne de

cafés américaine ! En octobre 2004, Jean-Michel Jarre y donne un concert pour célébrer l’Année de la France en Chine.

1. François Cheng, *Le Dit de Tian-yi*, p. 255-256.

Annexes

Gouvernement central sous les Qing : Les organismes gouvernementaux des Ming et des Qing sont bien entendu situés dans la cour extérieure de la Cité interdite. Mais aussi dans la Ville impériale qui l'entoure. Selon Marianne Bastid-Bruguière : « Les souverains Qing ont réussi à faire de leur palais le cerveau politique de l'Empire, en prenant eux-mêmes en main le pouvoir de décision et en se dotant, grâce la Maison impériale, à l'institution du Grand Conseil et du système des mémoires au palais, d'instruments d'intervention et d'action personnelle extérieurs à l'administration d'État. »

Grand Conseil : Innovation des Qing sous Yongzheng en 1729, c'est la cheville ouvrière de l'Empire, l'organe gouvernemental le plus important du palais. Il est présidé par l'empereur et composé de Mandchous. Le nombre de ses membres est indéterminé, mais il ne dépasse pas le chiffre de six à la fin de la dynastie. Soixante secrétaires sont attachés au Grand Conseil, qui se réunit le matin au lever du soleil. D'abord chargé des affaires militaires, le Conseil a gagné un rôle plus important en devenant un Conseil privé, éclipsant le Grand Secrétariat en fonction et en importance.

Grand Secrétariat (Neige) : Héritage de la dynastie des Ming, il se compose de quatre Grands Secrétaires, dont deux Mandchous et deux

Chinois. Ils sont choisis parmi les hauts fonctionnaires les plus élevés de la hiérarchie. Son rôle est de servir d'intermédiaire entre les ministères et le souverain. Il assume également une fonction de chancellerie, transmettant les mémoires et rapports à l'empereur et diffusant les décrets impériaux.

Six ministères : Chaque ministère a deux présidents, l'un mandchou, l'autre chinois. Et quatre vice-présidents, moitié mandchous, moitié chinois.

– Ministère des Rites. Il s'occupe des rites et des cérémonies, des cultes officiels et des examens mandarinaux.

– Ministère des Finances, chargé des impôts, des dépenses de l'État, du cadastre.

– Ministère des Fonctionnaires. Il gère la carrière de 20 000 fonctionnaires.

– Ministère de la Guerre. Il dirige l'armée et la marine.

– Ministère de la Justice (ou plutôt des Châtiments).

– Ministère des Travaux publics.

Cour des Censeurs : Une institution typiquement chinoise. Elle se compose de cinquante-six Censeurs, répartis en quinze juridictions comprenant les dix-huit provinces, outre la capitale. Ils ont pour rôle d'observer et de critiquer l'administration en général, et même le souverain. Leur liberté de parole est très grande.

Département de la Maison impériale (voir *infra*) : Il est beaucoup question du Neiwufu dans cet ouvrage consacré à la Cité interdite. Une institution créée par Oboi à la fin du règne de l'empereur Shunzhi afin de contrebalancer le pouvoir des eunuques. Il s'agit de l'organe qui encadre le service personnel de l'empereur et de sa famille, ainsi que la gestion de ses intérêts financiers privés dans l'Empire. Les fonctionnaires qui en dépendent administrent divers domaines agricoles

du Nord et du Nord-Est, ainsi que les manufactures des soies impériales de Nankin et Suzhou. Ces serviteurs, non eunuques, sont sélectionnés parmi les membres des trois premières bannières supérieures. À la fin du XVIIIe siècle, le département de la Maison imperiale est une grande structure, qui regroupe 1 600 fonctionnaires et de nombreux subalternes.

Académie Hanlin : Celle-ci regroupe l'élite des lettrés – la strate sociale la plus influente au XVIIIe siècle, que les Anglo-Saxons nomment la *gentry* ou les *literati* – et accueille les lauréats des examens mandarinaux. Leur tâche est de compiler les documents historiques et de tenir à jour les archives de la cour.

Zongli Yamen : Créé par décret, le Zongli Yamen est chargé de la politique étrangère à la fin de la dynastie Qing. Établi par le prince Qong en 1861, après la Convention de Pékin, il est remplacé en 1901 par un bureau des Affaires étrangères (avec rang de ministère). La même année, sont installées les premières légations européennes. Il a compris jusqu'à onze membres, puis neuf.

Mandarins : On appelle mandarins (mot d'origine portugaise) les fonctionnaires chinois. Il existe neuf rangs de fonctionnaires, lesquels se distinguent par le globule porté sur le chapeau officiel, la broderie pectorale et la boucle de ceinture. Quant au gouvernement local, il repose sur dix-huit provinces. Les provinces sont administrées par des gouverneurs généraux et des gouverneurs, des personnages extrêmement importants. On appelle *yamen* la résidence d'un mandarin ayant un sceau officiel. Le nom d'une dynastie chinoise n'a pas de rapport avec le patronyme de la famille régnante. Il s'agit de la dénomination de l'État choisie par le souverain fondateur. Ce nom peut être un terroir (par exemple Han), le nom d'une principauté de l'Antiquité (Qin, Wei, Jin), ou une appellation choisie pour son sens

(Xin signifie « la nouvelle », Yuan « la primordiale », Ming « la claire »), et Qing « la pure ». (Source : Damien Chaussende, *La Chine au XVIIIe siècle*, p. 84-86.)

Musée du Palais impérial : L'ancien Palais impérial de Pékin est l'un des plus grands musées du monde, avec de très riches collections qui comprennent plus de 1,8 million d'objets, dont 93,2 sont d'anciennes pièces précieuses, 6,4 % des œuvres ordinaires et 0,4 % des documents. Fin 2010, l'ensemble des musées chinois abritait au total 4 012 908 pièces anciennes précieuses, dont 1 684 490 sont conservées au musée du Palais, soit 42 % du total. Les 1,8 million d'objets anciens conservés au musée peuvent être classés en 25 catégories, correspondant à divers aspects de la civilisation chinoise antique : peintures (53 500 pièces), calligraphies (75 000 pièces), bronzes (160 000 pièces). Et aussi objets d'art et d'argent, laques, émaux, jades, sculptures, céramiques, brocarts et broderies, etc., etc. Sans oublier les articles de bureau, horloges et montres. (Source : Li Ma, *Cité interdite*, p. 22.)

Chronologies

DYNASTIES CHINOISES

Dynastie Xia	– 2070/– 1600
Dynastie Shang	– 1600/– 1046
Dynastie Zhou	– 1046/– 771
– Dynastie des Zhou de l’Ouest	– 770/– 25
– Dynastie des Zhou de l’Est	
Période des Printemps et des Automnes	– 770/– 476
Période des Royaumes combattants	– 475/– 221
Dynastie Qin	– 221/– 206
Dynastie Han	206 av. J.-C.-220 apr. J.-C.
– Dynastie des Han de l’Ouest	206 av. J.-C.-24 apr. J.-C.
– Usurpation de Wang Mang	9-24 apr. J.-C.
– Han de l’Est	23-220 apr. J.-C.
Période des Trois Royaumes	220-265
Dynastie Jin de l’Ouest	265-316
Dynastie Jin de l’Est	317-420
Dynastie des Wei septentrionaux	386-534
Dynasties du Nord et du Sud	420-589
Dynastie Sui	589-618
Dynastie Tang	618-907
Cinq Dynasties	907-960
Dynastie Song	960-1279
– Song du Nord	960-1127

– Song du Sud	1127-1279
Dynastie Liao	907-1125
Dynastie Jin	1115-1234
Dynastie Yuan	1271-1368
Dynastie Ming	1368-1644
Dynastie Qing (Mandchous)	1644-1911
République de Chine	1912-1949
République populaire de Chine	1949

LES EMPEREURS MING ET QING

Dynastie Ming 1368-1644

Entre parenthèses, nombre d’années de règne et ascendance.

1	Yuanzhang Hongwu 1368-1398 (règne de 31 ans)
2	Jianwen 1398-1402 (4 ans) (fils du fils aîné de Yuanzhang)
3	Yongle 1403-1424 (22) (oncle, 4e fils de Yuanzhang)
4	Hongxi 1425-1425 (1) (fils aîné)
5	Xuande 1425-1435 (10) (fils aîné)
6	Zhengtong 1435-1449 (14) (fils aîné)
7	Jingtai 1449-1456 (7) (demi-frère cadet)
8	Tianshun 1457-1464 (8) (demi-frère cadet),
9	Chenghua 1464-1487 (13) (fils aîné)
10	Hongzhi 1487-1505 (18) (aîné des fils survivants)
11	Zhengde 1505-1521 (16) (fils unique)
12	Jiajing 1521-1566 (45) (jeune cousin)
13	Longqing 1567-1572 (6) (aîné des fils survivants)
14	Wanli 1572-1620 (48)
15	Taichang 1620-1620 (1 mois) (fils)
16	Tianqi 1620-1627 (7) (fils aîné)
17	Chongzhen 1627-1644 (17) (cousin)

Dynastie Qing 1644-1911

1	Shunzhi 1644-1662 (18) fils de Huang Taizi
2	Kangxi 1662-1722 (61) fils
3	Yongzheng 1723-1735 (13) fils
4	Qianlong 1736-1795 (60) fils
5	Jiaqing 1796-1820 (25) fils
6	Daoguang 1821-1850 (30) fils
7	Xianfeng 1851-1861 (11) fils
8	Tongzhi 1861-1875 (13) fils
9	Guangxu 1875-1908 (34) cousin
10	Xuantong (Puyi) 1909-1911 (3) neveu

Cartes et plans

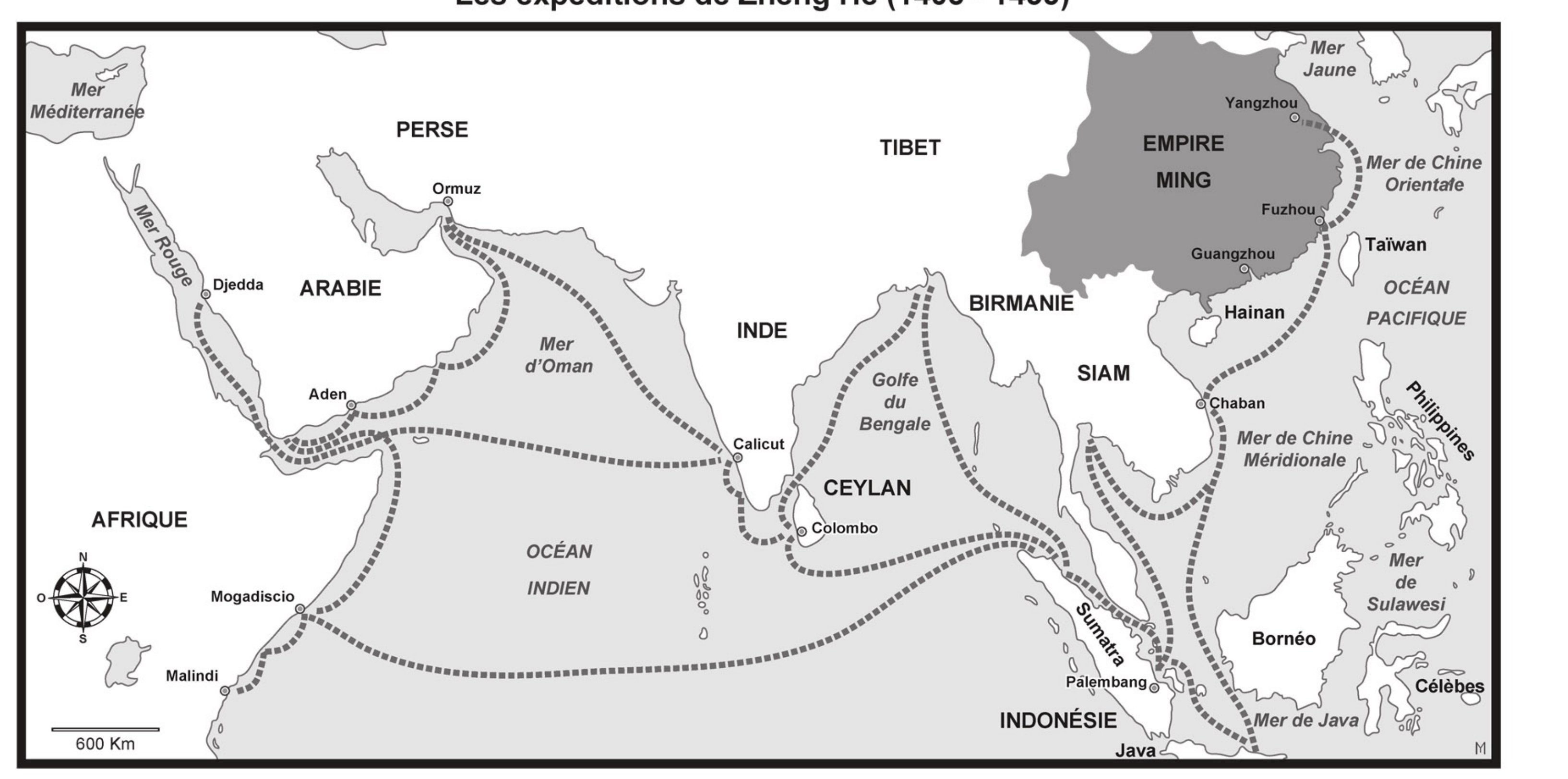
Les provinces chinoises



L'empire Ming

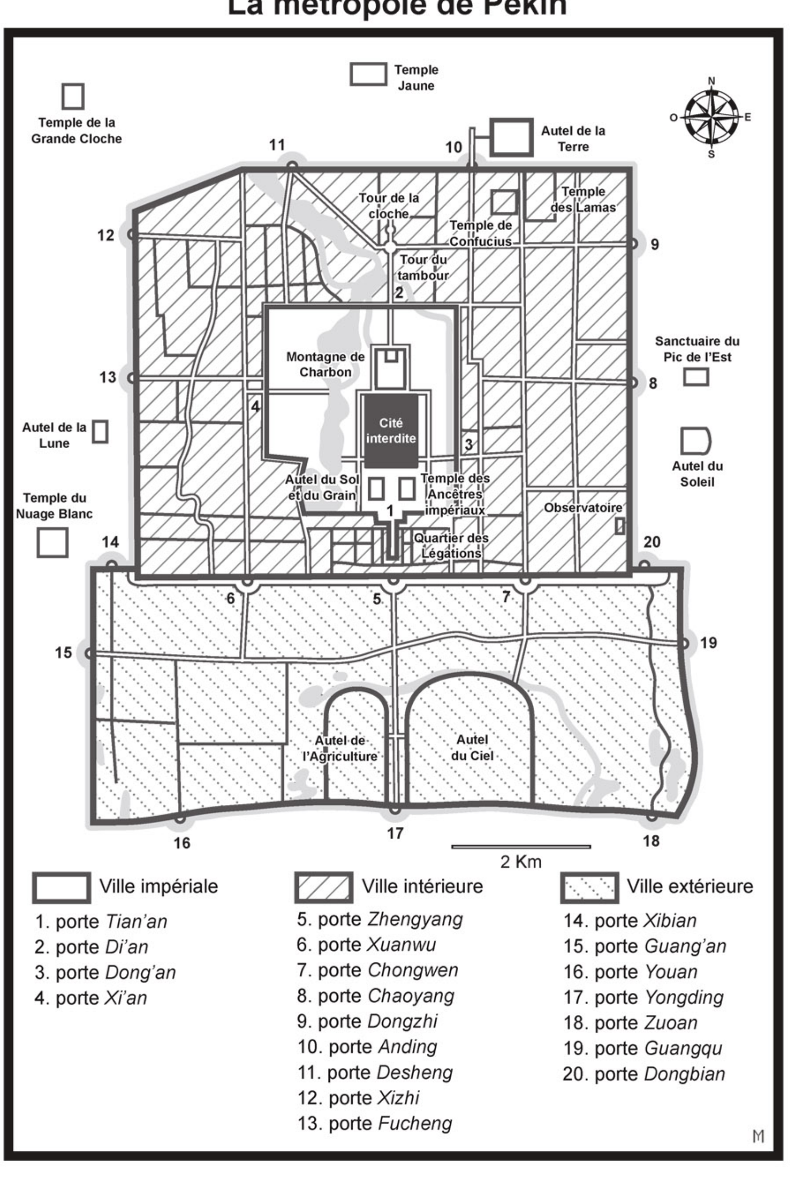


Les expéditions de Zheng He (1405 - 1433)



La Chine au XIXe siècle




La métropole de Pékin
Temple Jaune
Temple de la Grande Cloche
Autel de la Terre
N
O
E
S
11
10
Tour de la cloche
Temple des Lamas
Temple de Confucius
12
9
Tour du tambour
2
Sanctuaire du Pic de l'Est
Montagne de Charbon
13
8
4
Cité interdite
3
Autel de la Lune
Autel du Soleil
Autel du Sol et du Grain
Temple des Ancêtres impériaux
Temple du Nuage Blanc
1
Observatoire
14
Quartier des Légations
20
6
5
7
15
19
Autel de l'Agriculture
Autel du Ciel
16
17
18
2 Km
Ville impériale
1. porte *Tian'an*
2. porte *Di'an*
3. porte *Dong'an*
4. porte *Xi'an*
Ville intérieure
5. porte *Zhengyang*
6. porte *Xuanwu*
7. porte *Chongwen*
8. porte *Chaoyang*
9. porte *Dongzhi*
10. porte *Anding*
11. porte *Desheng*
12. porte *Xizhi*
13. porte *Fucheng*
Ville extérieure
14. porte *Xibian*
15. porte *Guang'an*
16. porte *Youan*
17. porte *Yongding*
18. porte *Zuoan*
19. porte *Guangqu*
20. porte *Dongbian*
M

Bibliographie

La lecture de cet ouvrage devrait être (impérativement) complétée par un ou plusieurs somptueux livres d'art (en français et en anglais), lesquels mettent en valeur l'étonnante architecture de ce monument unique qu'est la Cité interdite. Et aussi les riches et somptueux objets d'art et le mobilier, qu'elle recèle, lesquels ne sont pas toujours accessibles au public.

Une mention spéciale doit être décernée à Bernardo Bertolucci pour son film *Le Dernier Empereur* (1987), et à Peter O'Toole pour son interprétation du précepteur écossais de Puyi, Reginald Johnston.

Si les murs de la Cité interdite pouvaient parler. Tel est le titre de l'émission produite par Jean-Louis Remilleux, présentée par Stéphane Bern, réalisée par Yannik Adam de Villiers. Diffusée sur France 2, le 20 juillet 2021.

La Cité interdite révélée. Documentaire britannique de 2017. Arte, 29 janvier 2021. Essentiel.

Livres d'art en français

BERTHOLET, F. M., *Concubines et Courtisanes*, Paris, Imprimerie nationale, 2010.

CHAUDERLOT, Charles, JAVARY Cyrille, *La Cité interdite. Le Dedans dévoilé*, Rodez, Éditions du Rouergue, 2004. Les remarquables lavis d'encre sont l'œuvre de C. Chauderlot. Souvenirs d'un Pékin à jamais disparu.

CHAUDERLOT, Charles. *Pékin. Les derniers jours 1996-2006*, Rodez, Éditions du Rouergue, 2006. Autre ouvrage de C. Chauderlot, ses lavis sont consacrés à la ville de Pékin. Avec des extraits des œuvres de Lao She, *Gens de Pékin*, *Le Pousse-pousse*, *Quatre générations sous un même toit.*

Cité interdite (La), Éditions de la Cité interdite, 1994, en français et en allemand. (De belles et rares photos.)

COLLECTIF, *Chine impériale. Splendeurs de la dynastie Qing (1644-1911)*, Genève, Fondation Baur, 2014. Voir en particulier les chapitres de Monique Crick et Antoine Gournay. (Essentiel.)

COLLECTIF, *La Cité interdite. Vie publique et privée des empereurs de Chine (1644-1911).* Catalogue du musée du Petit Palais, 1996-1997. Nombreuses contributions, dont celles de Marianne Bastid-Bruguière, Gilles Béguin, Pierre-Henri Durand, Dominique Morel, Pierre-Étienne Will. Voir pages 35 à 37, le tableau synoptique de la dynastie des Qing établi par Gilles Béguin, avec les multiples transformations et reconstructions de la Cité interdite.

COLLECTIF, *Cité interdite, Connaissance des Arts*, numéro spécial, 1996.

—, *Connaissance des Arts, Spécial Chine*, juin 2008.

—, *L'Architecture chinoise*, Éditions Philippe Picquier, 2005.

DALI, Shen et DONG, Chun (adaptation de l'ouvrage publié en chinois), *Pékin, La Cité interdite*, Paris, Nathan, 1986. (Essentiel.)

DESROCHES, Jean-Paul (dir.), *La Cité interdite au Louvre*, Somogy, Paris, 2011.

FAVIER, Mgr Alphonse, *Péking. Histoire et Description*, 1902.

SIRÉN, Osvald, *Les Palais impériaux de Pékin* (3 volumes), Paris et Bruxelles, Vanoest, Éditeur, 1926. (Nul mieux que Sirén ne décrit ces palais impériaux.)

Livres d'art en anglais

BREDON, Juliet, *Peking A Historical and Intimate Description of its Chief Places of Interest*, Kelly & Walsh, 1922.

CAMERON, Nigel & BRAKE, Brian, *Peking, A Tale of Three Cities*, 1965.

CATALOGUE, *China The Three Emperors 1662-1795*, Royal Academy of Art, Londres, 2005-2006.

CATALOGUE, *Empresses of China's Forbidden City 1644-1912*, Peabody Essex Museum, Salem, Massachusetts, 2018.

CATALOGUE, *Splendors of China's Forbidden City*. *The Glorious Reign of Emperor Qianlon*g, Chicago, The Field Museum, 2004.

CATALOGUE, *The Emperor's Private Paradise. Treasures from the Forbidden City*, Peabody Essex Museum & Yale University Press, 2010. (Il s'agit du jardin construit par Qianlong pour sa retraite, au nord-est de la Cité interdite, ouvert en 2019.)

HOLDSWORTH, May, COURTAULD, Caroline. *The Forbidden City The Great Within*, Odyssey, 1995.

JOHNSON, Yan, *Forbiden City. The Palace at the Heart of Chinese Culture*, Assouline, New York, 2001. (Superbe, somptueux, prix en

conséquence.)

MAC FARQUHAR, Roderick. *The Forbidden City*, Newsweek, 1972.

RAWSON, Jessica, *The British Museum of Chinese Art*, Thames & Hudson, 1996.

WAN Yi, WANG Shuqing, LU, Yangzhen, *Daily Life in the Forbidden City The Qing Dynasty*, Viking, 1988. (Instructif.)

YU, Zhuoyun, *Palaces of the Forbidden Ctty*, Viking, 1982. (Remarquables photographies.)

Livres en français

AMIOT, *Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs, les usages des Chinois*, t. II, p. 414.

BÉGUIN, Gilles et MOREL, Dominique, *La Cité interdite des fils du Ciel*, Paris, Gallimard, « Découvertes », 1996. (Excellente initiation, belles illustrations.)

BOUVET, père, lettre au père de La Chaise, in *Lettres édifiantes et curieuses, Chine*, Société du Panthéon littéraire, t. III, 1843, p. 17.

BROOK, Timoty, *Sous l'œil des dragons. La Chine des dynasties Yuan et Ming*, Paris, Payot, 2012.

CHAUSSENDE, Damien. *La Chine au XVIIIe siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 2013. (Clair, complet, essentiel.)

CHENG, François, *Le Dit du Tian-yi*, Paris, Albin Michel, 1998.

COLLECTIF, *L'ABCdaire de la Cité interdite*, Paris, Flammarion, 1996.

COMMEAUX, Charles, *La Vie quotidienne en Chine sous les Mandchous*, Paris, Hachette, 1970. (Essentiel.)

DAN SHI, *Mémoires d'un eunuque dans la Cité interdite*, Paris, Philippe Picquier, 1995.

DARROBERS, Roger, *Pékin*, Paris, Gallimard, « Découvertes », 2008.

DÉTRIE, Muriel et BOOTHROYD, Ninette, *Le Voyage en Chine*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1992. (Voir les rubriques consacrées à Louis Le Comte et Jean-Denis Attiret.)

DUTEIL, Jean-Pierre, *La Dynastie des Ming*, Paris, Ellipses, 2016.

EBERHARD, Wolfram, *Dictionnaire des symboles chinois*, Paris, Seghers, 1983.

ÉLISSEEFF, Danielle, *Cixi, impératrice de Chine*, Perrin, 2008.

FABRE, capitaine Maurice, *Pékin. Guide historique et descriptif*, 1937.

FAVIER, Alphonse, *Péking, Histoire et Description*, Lille, Desclée de Brouwer, 1902.

FRÉDÉRIC, Louis. *Kangxi*, Paris, Arthaud, 1985. (Essentiel.)

FREY, général, *Français et Alliés au Pé-Tchi-Li*, Paris, Hachette, 1904, p. 431.

GABBIANI, Luca. *Pékin à l'ombre du Mandat Céleste*, Paris, Éd. de l'EHESS, 2011. (Original et précieux.)

GARNIER, Jacques, *Splendeurs et merveilles dans la Cité interdite*, Éditions You Feng, 2003.

GERNET, Jacques, *Le Monde chinois*, Paris, Armand Colin, 1999.

GROUSSET, René, *Histoire de la Chine*, Paris, Fayard.

GUIDE MADROLLE, *Chine du Nord*, Paris, Hachette, 1911.

GUIDE NAGEL, 1974. Très érudit, un monument de 1 500 pages.

GUIDES BLEUS, *Chine. De Pékin à Hong Kong*, Paris, Hachette, 2005.

GUILLERMAZ, Jacques, *Histoire du Parti communiste chinois*, Paris, Payot.

HUANG, Ray. *1587, Le déclin de la dynastie des Ming*, Paris, PUF, 1985. (Traduit de l'américain, *1587, A Year of No Significance*). Essentiel.

HUBRECHT, Alphonse, *Grandeur et suprématie de Péking*, Péking, Imprimerie des Lazaristes, 1928. Réimpression, Éditions You-Feng, 2005.

JAVARY, Cyrille. *Dans* la *Cité pourpre interdite*, Éditions Philippe Picquier, 2001 et 2009 (en poche).

JIN YI, *Mémoires d'une dame de cour dans la Cité interdite*, Paris, Philippe Picquier, 1996.

JOHNSTON, Reginald, *Au cœur de la Cité interdite* (*Twilight in the Forbidden City*, en anglais), Paris, Mercure de France, 1995. (Essentiel.)

L'Histoire. Les Chinois, la femme et le sexe, magazine, n° 320, mai 2007.

LANDRY-DERON, *La Chine des Ming et de Matteo Ricci*, Paris, Éd. du Cerf, 2013.

LARRE, Claude, *Les Chinois*, Éditions Lidis, 1980.

LE COMTE, Louis, *Un Jésuite à Pékin. Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine. 1687-1692*, Phébus, 1990. (Essentiel.)

LÉVY, Roger, *Trente siècles d'histoire de Chine*, Paris, PUF, 1967.

LEYS, Simon, *Essais sur la Chine*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1998.

LI Ma (dir.), *Cité interdite, palais impériaux et cours royales*, Paris, CNRS Éditions, 2021. (Ce livre récent est une somme, où l'érudition le dispute aux révélations.)

LOTI, Pierre, *Les Derniers Jours de Pékin*, Paris, Calmann-Lévy, 1902 ; Petite Bibliothèque Payot, 2014. (À relire.)

MAYBON, Albert, *La Vie secrète de la Cour de Chine*, Paris, Librairie Félix Juven, 1910.

PALÉOLOGUE, Maurice, *L'Art chinois*, Paris, Quantin, 1887.

POLO, Marco, *Le Devisement du monde*, Paris, Klincksieck, 2013.

SEGALEN, Victor, *René Leys*, Paris, Gallimard, « L'Imaginaire », 1971.

—, *Essais sur la Chine*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1998.

Les livres sur Puyi sont nombreux. On retiendra :

ANTHOUARD, baron d', *Les Boxeurs*, Paris, Plon, 1902.

BRIZAY, Bernard, *Le Roman de Pékin*, Paris, Éditions du Rocher, 2008.

—, *Les Trente « Empereurs » qui ont fait la Chine*, Perrin, 2018.

—, *La France en Chine*, Perrin, 2013.

ÉLISSEEFF, Danielle, *Puyi. Le Dernier Empereur de Chine*, Perrin, 2014.

JOHNSTON, Reginald F., *Au cœur de la Cité interdite*, Paris, Mercure de France, 1995. (Traduit de l'anglais, *Twilight in the Forbidden City.*)

PUYI, *J'étais empereur de Chine (1906-1967)*, Paris, Flammarion, 1975. (La traduction de l'allemand de cette autobiographie ne contient pas les photographies annoncées dans le texte !)

Livres en français sur les eunuques

DAN Shi, *Mémoires d'un eunuque dans la Cité interdite*, Paris, Philippe Picquier, 1991.

ÉLISSEEFF, Danielle, *La Femme au temps des empereurs de Chine*, Paris, Stock, 1988.

JIN YI, *Mémoires d'une dame de cour dans la Cité interdite*, Paris, Philippe Picquier, 1993.

MARLIAVE, Olivier de, *Le Monde des eunuques*, Imago, 2011.

MATIGNON, Jean-Jacques, Dr, *La Chine hermétique*. *Superstition, crime et misère en Chine*, Paris, Masson, 1896.

MCMAHON, Keith, *Sexe et Pouvoir à la cour de Chine*, Paris, Les Belles Lettres, 2016. Nous préférons le titre anglais : *Women Shall Not Rule : Imperial Wives and Concubines in China from Han to Liao.*

MILLANT, Richard, Dr, *Les Eunuques à travers les âges*, Paris, Vigot Frères Éditeurs, 1908.

VAN GULIK, Robert, *La Vie sexuelle dans la Chine ancienne*, Paris, Gallimard, 1971.

Livres en anglais

ABBOTT, Elizabeth, *History of Mistresses*, Goodreads, Chicago, 2003.

AENEAS Anderson, *Relation de l'ambassade de lord Macartney à la Chine*, Paris, an IV, p. 235.

ANONYME, *Tales of Ming Emperors and Empresses*, Foreign Languages Press, Pékin, 2007.

BARMÉ, Geremie R., *The Forbidden City*, Profile Books, 2008. (Cet ouvrage comprend une importante bibliograhie et une annexe

relatant les grandes dates de la Cité interdite.)

BREDON, Juliet, *Peking*. *Le roman d'une ville interdite*, Monestier, 1922.

CARL Katherine, *With the Empress Dowager of China*, Kessinger Publishing, 1986. (On peut regretter que les livres de Der Ling et celui de Katherine Carl n'aient pas été traduits en français.)

CHAN, Albert, *The Glory and Fall of the Ming Dynasty*, University of Oklahoma Press, 1982.

CHENG, Qinhua, *Tales of the Forbidden City*, Beijing, Foreign Languages Press, 1998.

COLLECTIF, *Inside Stories from the Forbidden City*. *The Thirteen Tombs*, New World Press. Beijing, 1989.

CONGER, Sarah Pike, *Letters from China*, Chicago, 1909.

DER LING (Princesse), *Two Years in the Forbidden City*, Londres, 1911.

—, *Imperial Incense*, Londres, 1934.

—, *Old Buddha*, New York, 1928.

GALLAGHER, S., *China in the Sixteenth Century, the Journals of Mattthew Ricci*, New York, 1953.

MCMAHON, *Keith, Celestial Women. Imperial Wives and Concubines. Imperial Wives and Concubines in China fromSong to Qing*, 2020.

PALUDAN, Ann, *Chronicle of the Chinese Emperors*, Thames & Hudson, 1998.

RAWSKI, Evelyn S., *The Last Emperors. A Social History of Qing Imperial Insitutions*, University of California Press, Berkeley, 1998. (Essentiel.)

SPENCE, Jonathan D., *The Emperor of China Self-portrait of Kang-Hsi*, 1974.

TAYLOR HEADLAND, Isaac, *Court Life in China. The Capital, its Officials en People*, Book Surge, 2003.

WANG Chia-yu, *Loves and Lives of Chinese Emperors*, Mei Ya publications, Taipei, Taiwan., 1972. (Traduit en anglais par T. C. T'ang.)

WOOD, Frances, *Forbidden City*, The British Museum Press, 2005.

Livres en anglais sur les eunuques

ANDERSON, Mary M., *Hidden Power The palace Eunuch of imperial China1*, Prometheus Books, 1990.

MITAMURA, Taisuke, *Chinese Eunuchs*. *The Structure of Intimate Politics*, Tokyo & Boston, Tuttle Publishing, 1970. Cet ouvrage écrit par un Japonais est une mine d'informations, puisées chez le savant britannique Carter Stent, auteur de *Chinese Eunuchs*, en 1877. Le Dr Matignon semble avoir eu recours à la même source.

TSAO, Shih-shan Henry, *The Eunuchs in the Ming Dynasty*, State University of New York Press, 1996. Cet ouvrage contient en annexe une précieuse liste des différents bureaux traitant des eunuques.

Remerciements

Tous mes remerciements vont à Monsieur SHEN Dali et Madame DONG Shun, responsables de l'adaptation française de *Pékin. La Cité interdite*, parue chez Nathan en 1986.

(Texte pour l'édition chinoise de WAN Yi, WANG Shuqing et LU Yanzhen, Hong Kong, Commercial Press, 1984.)